UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01733246 1

536
6
677

ŒUVRES COMPLÈTES

DE P.-J.

DE BÉRANGER.

G. van Hoeshanson

BERANGER.

Publié par RIGA, Imprimeur-Libraire à Liége.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE P.-J. DE

BÉRANGER.

Illustrations

DE GRANDVILLE.

Bruxelles,

RIGA, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

LIPGS. — Même Maison.

1844

NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

sur la Vie et les Ouvrages

DE P.-J. DE BÉRANGER.

Sous le simple titre de Chansonnier, un homme est devenu un des plus grands poetes que la France ait produits : avec un génie qui tient de La Fontaine et d'Horace, il a chanté, lorsqu'il l'a voulu, comme Tacite écrivait.

CHATEAUBRIAND.

Le peuple, c'est ma muse.

BÉRANGER.

C'est à Paris, dans l'humble demeure d'un tailleur, rue Montorgueil, que naquit, le 17 août 1780, Pierre-Jean de Béranger. Le poëte a pris soin de consacrer lui-même cette date dans sa chanson du *Tailleur* et de *la Fée* :

Dans ce Paris, plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qu'il m'advint.

Quant à la particule nobiliaire qui précède son nom, Béranger déclare qu'elle ne tire pas à conséquence; il l'a reçue, sans savoir pourquoi, de son père, lequel l'avait reçue du sien de la même manière, et il ne prétend point du tout descendre des comtes de Provence.

Moi, noble? oh! vraiment, messieurs, non,
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin,
Je suis vilain et très-vilain.

Son père et sa mère le laissèrent confié aux soins du vieux tailleur, son aïeul, auprès duquel il resta jusqu'à l'âge de neuf ans; son enfance s'écoula heureuse, vagabonde, et libre de toute entrave; son éducation se commença dans la rue, au contact des révolutions; ses yeux s'ouvrirent au jour pour voir comment croulent les trônes, et la prise de la Bastille fut sa

première leçon d'histoire ; l'écolier ne l'a jamais oubliée : il la redisait quarante ans plus tard sous les verrous de *la Force* :

> Pour un captif, souvenir plein de charmes,
> J'étais bien jeune, on criait : Vengeons-nous !
> A la Bastille, aux armes ! vite aux armes !

Quelque temps après cette terrible journée, l'enfant fut envoyé à Péronne auprès d'une tante paternelle qui tenait une hôtellerie : investi des fonctions de garçon d'auberge, le jeune Béranger mettait à profit ses loisirs pour lire en cachette quelques volumes dépareillés de Voltaire tombés sous sa main, et la parenté assez rapprochée de ce naturel frondeur avec l'auteur de *la Pucelle* se révélait déjà par plus d'un trait dans le genre de celui-ci :

Un jour, par un violent orage, la tante de Béranger, pieuse et simple femme, aspergeait la maison d'eau bénite : placé sur le seuil de la porte, le petit esprit-fort riait sous cape du paratonnerre de sa tante, et regardait le ciel en ruminant peut-être déjà sa plaisante et hérétique chanson du *bon Dieu*, lorsque tout-à-coup la foudre, tombant sur lui, le jeta dans une paralysie complète. Un pareil accident, advenu jadis à Luther, détermina sa vocation et en fit un moine. Quant à Béranger, après un long évanouissement, son premier signe de vie fut de se tourner vers sa tante, agenouillée au pied de son lit, pour lui dire malicieusement : Eh bien ! à quoi sert donc ton eau bénite ?

A quatorze ans, Béranger entra en apprentissage chez M. Laisné, imprimeur à Péronne. Dans cette nouvelle position, Béranger, en *composant* tant bien que mal les vers des autres, s'occupait déjà de rimer pour son propre compte. Son patron, homme de goût, se consolait de ne pouvoir venir à bout de lui apprendre l'orthographe en lui donnant des leçons de versification et en corrigeant ses premiers essais poétiques.

Un peu plus tard, Béranger suivit les cours de l'*Institut Patriotique*, fondé à Péronne par M. Ballue de Bellanglise, ancien député à l'Assemblée Législative. Dans cette école, organisée d'après le système de J.-J. Rousseau, on apprenait aux enfants à délibérer, à pérorer, à faire des motions et des harangues ; Béranger était un des plus forts discoureurs de l'école ; l'éducation civique n'admettait pas l'étude du grec et du latin, de telle sorte que celui-là même, qui est peut-être le plus classique de nos poëtes par la coupe harmonieuse du vers et la transparence de la pensée, n'a jamais appris les langues classiques et s'est contenté de les deviner.

Cette omission dans l'instruction du futur poëte ne fut pas aussi importante que les préjugés que nous rapportons des colléges pourraient nous le faire croire. Un des hommes qui ont le plus cultivé la littérature latine, un professeur qui s'est occupé avec amour des études classiques, rend, sous ce rapport, une complète justice à Béranger. C'est le fond et non la forme qu'il faut étudier : la liqueur donne seule du parfum au vase ; la pensée est une, immuable, éternelle : la forme varie de peuple à peuple et souvent d'homme à homme.

« Béranger, dit M. Tissot, a toujours affirmé qu'il ne savait pas les langues classiques : on ne peut guère douter de ce que dit un homme de ce caractère ; cependant, après avoir lu un certain nombre de ses belles chansons, qui respirent tout le parfum de la poésie antique, on éprouve bien de la peine à se défendre de l'incrédulité. Mais si Béranger n'a lu ni Homère, ni Virgile, ni Horace et leurs pareils, dans leur propre idiome, il n'en a pas moins fait de ces auteurs une étude approfondie, qui éclate par ses jugements sur eux, et surtout par sa manière de composer et d'écrire : on dirait qu'en se pénétrant de leur substance il a deviné le caractère et les formes de leur style, réfléchi par celui de nos grands écrivains, qu'il a tant étudiés dans un travail continuel de sa tête méditative. Béranger, qui

ne les copie jamais, doit beaucoup à Montaigne, à Molière, et à notre fabuliste. »

A dix-sept ans Béranger revint à Paris auprès de son père. Jeté dans le monde sans guide, sans appui, sans fortune, avec une éducation incomplète, un vif désir de renom et l'ardeur de son âge bercent sa jeunesse des rêves les plus ambitieux et demande à l'étude l'instruction qui lui manque. Il sent qu'il est né poëte, mais il n'a pas encore trouvé la voie qu'il cherche avidement à travers les genres les plus opposés. Ainsi il ébauche une comédie, *les Hermaphrodites*, qu'il jette au feu; il pose les bases d'un grand poëme épique avorté, qui s'appellera *Clovis;* il enfante des dithyrambes empreints d'une haute gravité religieuse, sur *le Déluge*, *le Jugement dernier*, *le Rétablissement du Culte*, et met au jour un poëme idyllique en quatre chants intitulé *le Pélerinage*.

Un académicien-poëte, à qui Béranger, encore inconnu, parlait un jour de ses idylles et du soin qu'il y prenait de nommer chaque objet par son nom et sans le secours de la fable, lui objectait : « Mais la *mer*, par « exemple, la *mer;* comment direz-vous? — Je dirai tout simplement la « mer. — Eh quoi! » Neptune, Téthys, Amphitrite, Nérée, de gaîté de cœur « vous retranchez tout cela?—Tout cela. » L'académicien n'y pouvait croire. Comment admettre, en effet, qu'il fût possible de composer un poëme moderne sans le secours des dieux de l'antiquité!

Un instant, fatigué des rudes assauts de la misère, il forme le projet de partir pour l'Égypte, alors occupée par nos soldats; un membre de l'expédition, qui en est revenu désenchanté, fait évanouir ce nouveau rêve, et alors le pauvre poëte inconnu se décide à rester à Paris, se cramponne avec une énergie nouvelle à l'espérance, le *dernier qui se perde*, et se livre insoucieux au tourbillon de la vie.

C'est ici l'époque d'entraînement, d'ivresse, de joie, de pauvreté et d'oubli; c'est l'époque du *Grenier*, de *Roger Bontemps*, de *la Gaudriole*, des *Gueux* et du *Vieil Habit;* c'est le beau temps du règne de Lisette, de Rosette, de Jeanneton, de Manon, de Suzon, de Frétillon, et je ne sais combien d'autres nymphes égrillardes, au nez retroussé, à l'œil mutin, qui viennent tour à tour visiter l'humble mansarde, et mêler les bruyants éclats de leurs voix aux gais refrains du chansonnier.

Cette joyeuse période de sa vie, Béranger l'a décrite plus tard délicieusement dans une lettre où il entreprend l'apologie, sinon canonique, du moins comique de Lisette, la muse préférée, accusée d'impudeur par une belle dame, à cause de ce vers de la chanson du *Grenier:*

J'ai su depuis qui payait sa toilette.

« Vous avez donc, répond le vieil épicurien, une bien mauvaise idée de « cette pauvre Lisette? elle était cependant si bonne fille, si folle, si jolie, « je dois même dire si tendre! Eh quoi! parce qu'elle avait une espèce de « mari qui prenait soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre elle! « vous n'en auriez pas eu le courage si vous l'aviez vue alors. D'ailleurs, « elle n'eût pas mieux demandé que de tenir de moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un autre. Mais, comment faire? moi j'étais si pauvre! « la plus petite partie de plaisir me forçait à vivre pendant huit jours de « panade que je faisais moi-même, tout en entassant rime sur rime, et plein « de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante « époque de ma vie, où, sans appui, sans pain assuré, sans instruction, « je me rêvais un avenir sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se « mouillent de larmes involontaires. Oh! que la jeunesse est une belle chose, « puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si « déshérité, si pauvre! Employez bien ce qui vous en reste, ma chère amie; « aimez et laissez-vous aimer! J'ai bien connu ce bonheur, c'est le plus grand « de la vie. »

Cette vie dissipée, amoureuse et folle, si chère aux souvenirs du vieillard, avait cependant ses heures de découragement et d'amertume. Après les jours d'ivresse, quand venait le fatal lendemain et quand le pauvre poëte se retrouvait seul en face de son obscurité et de sa misère, la tristesse prenait sa place au foyer, les joyeux refrains s'envolaient à tire d'aile, et Béranger s'évertuait à percer le voile sombre qui couvrait son avenir.

C'est dans un de ces instants qu'une inspiration heureuse fut pour lui la source d'un bien-être inespéré... Mais laissons-le raconter lui-même ce fait dans la dédicace de ses dernières chansons adressée à Lucien Bonaparte *

Lucien, qui a fait lui-même sur Charlemagne un grand poëme épique de quarante mille vers, ne se doutait guère sans doute que ce Béranger qui lui envoyait des dithyrambes et des bucoliques aujourd'hui parfaitement oubliés, commencerait sa gloire par *le roi d'Yvetot*, et que plus tard il lui rendrait amplement sa généreuse aumône, en versant des trésors de poésie sur les grandeurs et les infortunes de la famille impériale.

Quelque temps après, Béranger fut recommandé à l'éditeur des *Annales du Musée;* pendant deux ans il travailla obscurément à la rédaction de cet ouvrage, et enfin, en 1809, grâce à l'appui de M. Arnault (le républicain Lucien était alors en pleine disgrâce), Béranger entra comme expéditionnaire au secrétariat de l'Université, avec *douze cents francs* d'appointements.

Pour un homme livré dès son jeune âge aux atteintes de la pauvreté, c'était là toute une fortune. Les fonctions convenaient du reste parfaitement à cette imagination indépendante et capricieuse de poëte; Béranger louait sa main à l'heure et gardait pour lui sa pensée. Plus tard, après la Révolution de Juillet, quand ses amis, devenus ministres, ont voulu faire au chansonnier *une belle position*, il a naïvement refusé, se déclarant incapable de tout travail obligé, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire.

Une fois casé à l'Université, Béranger, tout en copiant des circulaires et des règlements, continuait, à part lui, ce travail intérieur du génie cherchant sa route. L'amour de la poésie épique et dramatique le tenait encore, et cependant, déjà la chanson, qui jaillissait de son cerveau en tous lieux et à toute heure, commençait à étouffer tout autre genre d'inspiration. C'est à cette époque que, rencontrant souvent Désaugiers dans la rue, il se disait tout bas : « Va, j'en ferais aussi bien que toi des chansons si je voulais, n'étaient mes poëmes! »

Sa réception au *Caveau* en 1813, en lui imposant la loi de payer son écot en couplets, acheva de déterminer sa vocation, et lorsque son premier recueil parut à la fin de 1815, ses principales chansons qui avaient circulé de main en main étaient déjà connues et goûtées du public.

Nous proposant ici de donner bien moins une appréciation littéraire qu'une esquisse biographique, nous glisserons rapidement sur des vers que tout le monde sait par cœur.

Ces chansons diverses du premier recueil ont trait à trois époques distinctes; quand elles parurent, Béranger avait vu les dernières victoires de l'empire, la première Restauration, les Cent-Jours, et il a pris soin lui-même de nous expliquer dans la préface de ses œuvres sa pensée politique à cette époque.

Après la seconde Restauration, le nom du chansonnier était déjà populaire; ses refrains, joyeux ou tristes, légers ou graves, enthousiastes ou frondeurs, avaient rencontré partout les plus ardentes sympathies. Dans le second recueil qui parut en 1821, il agrandit le domaine de la chanson. L'émule de Panard et de Collé se fit le rival d'Homère et de Tyrtée, et Benjamin Constant put dire de lui : « Béranger fait des odes sublimes en croyant ne faire que des chansons. »

* Voir la dédicace de l'édition de 1833 à M. Lucien Bonaparte.

Cette publication nouvelle lui valut la perte de sa place, trois mois de prison et cinq cents francs d'amende. Déjà en 1815, quand parut le premier recueil, on avait prévenu l'expéditionnaire qu'il eût à prendre garde à lui et à ne pas recommencer. En 1821, Béranger se souvint de l'avis et ne reparut plus à son bureau; le ministère lui fit signifier sa démission. En même temps, le chansonnier fut traduit en cour d'assises sous la prévention d'outrage aux mœurs, d'outrage à la morale publique et religieuse, d'offense envers la personne du roi, de provocation au port public d'un signe extérieur de ralliement. Dans le cours de ce procès, il est curieux de voir M. Dupin, défenseur de l'accusé, s'efforcer de représenter son client comme un chansonnier égrillard, spirituel, mais sans conséquence; tandis que l'avocat-général Marchangy restitue leur véritable caractère à ces poésies, *qu'il plaît*, dit-il, à l'auteur d'appeler des chansons, et qu'il appelle, lui, des dithyrambes, des odes pleines d'agression et d'audace.

C'est qu'en effet l'arme du chansonnier fut pour les Bourbons une arme terrible : ni les plus fougueuses harangues de tribune, ni les conspirations, ni les clubs n'ont porté à la légitimité d'aussi rudes coups que ces livrets chantants, tour à tour badins, égrillards, frondeurs, imposants, audacieux, rebelles, arrivant à s'emparer des âmes par les sens et par le cœur, par la gaîté et par les larmes, par la magie des glorieux souvenirs, les piquants attraits de la satire, les séductions de la volupté, et les entraînements de l'orgie.

Le troisième recueil de Béranger parut en 1828, sous le ministère Martignac. — *L'Ange gardien*, *le Sacre de Charles-le-Simple* et *la Gerontocratie*, motivèrent, contre le chansonnier, une nouvelle condamnation à neuf mois de prison et à 10,000 fr. d'amende. La France libérale paya l'amende, et derrière les barreaux de la Force, le prisonnier aiguisa de nouvelles flèches plus meurtrières encore, et continua, contre le pouvoir, cette guerre à mort que le peuple termina en trois jours.

Au plus fort de l'effervescence républicaine de Juillet, Béranger, convaincu alors qu'une monarchie nouvelle pouvait seule assurer le triomphe de la liberté, usa de toute son influence pour calmer les esprits. — « Béranger, dit M. Bérard dans les *Souvenirs de* 1830, l'idole du peuple « et de la jeunesse, avait cherché à faire comprendre, à l'assemblée cen- « trale de la rue Richelieu, que la république était en ce moment im- « possible, ou tout au moins fort dangereuse ; et telle était l'exaspé- « ration des esprits, qu'il avait été presque maltraité. »

Après avoir contribué, autant que pas un, au gain de la bataille, Béranger refusa sa part des dépouilles opimes ; vainement on voulut l'affubler de titres et d'emplois. Commis destitué par la Restauration, il avait refusé les offres généreuses de M. Laffitte. Tyrtée glorieux de Juillet, à ses amis devenus ministres, il répondit :

En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien!

Il reprit ses *sabots* et son *luth*, se retira d'abord à Passy, puis à Fontainebleau, puis enfin à Tours. Pendant que la France entière répète les chants de notre poëte, il coule paisiblement ses derniers jours dans une retraite obscure, attendant la mort, qu'il ne craint guère, en commerçant avec sa muse, jouant aux boules le dimanche, et pêchant à la ligne dans les flots transparents de la Loire, comme un bon fermier tourangeau.

Depuis que Béranger habite la Touraine, il a complété ce qu'il appelle ses *Mémoires chantants*, par la publication de son quatrième et dernier recueil. En ce moment le chansonnier s'occupe d'une *Biographie des Contemporains*.

« Je veux faire, dit-il, une espèce de *dictionnaire historique* où, sous « chaque nom de nos notabilités politiques et littéraires, jeunes ou vieilles, « viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugements que je me « permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes.

« Qui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra « de me survivre ? Il serait plaisant que la postérité dit : Le *judicieux*, le « *grave* Béranger! Pourquoi pas ? »

Et en effet pourquoi pas? pourquoi la postérité ne dirait-elle pas tout à la fois : L'immortel poëte, le judicieux historien? Tous ceux qui connaissent Béranger savent que le malin vieillard se plaît à cacher son profond savoir avec le même soin qu'un autre mettrait à cacher sa nullité. C'est bien, comme on l'a écrit quelque part, *un rusé ignorant à la manière de Montaigne;* au dire de ses amis, à en juger par plusieurs fragments de prose sur les sujets les plus sérieux, il y avait certainement dans Béranger l'étoffe d'un historien, d'un philosophe ou d'un homme d'État.

Est-ce à dire pour cela que le poëte ait failli à sa vocation? Est-ce à dire que son génie ait perdu à se renfermer dans sa spécialité de chansonnier, et que la postérité puisse le ranger un jour parmi ces constellations secondaires, dont l'éclat emprunté s'affaiblit et s'éteint à mesure qu'on s'en éloigne? En un mot, Béranger a-t-il eu raison de se dédaigner si fort, lui et ses chansons, dans certains endroits de sa dernière préface? Nous ne le pensons pas. *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre*, dit le proverbe; tant vaut le poëte, tant vaut la poésie. Mettez un bâton aux mains d'un Hercule, il en fera un levier ou une massue.

Ici, nous sommes naturellement conduit à terminer cette Notice par quelques mots sur l'ensemble des poésies de Béranger.

> Mon cœur est un luth suspendu :
> Sitôt qu'on le touche il résonne.

Le génie de Béranger est comme son cœur, il rend tous les sons de quelque côté qu'ils lui arrivent, de telle sorte qu'il y a dans le *chansonnier* au moins quatre poëtes différents et quatre grands poëtes, un poëte érotique et bachique, un poëte satirique, un poëte élégiaque et un poëte lyrique; génie quadruple qui s'inspire par les sens, par l'esprit, par le cœur et par l'âme.

Un mot, d'abord, sur le poëte des sens. Si Béranger n'avait légué à la postérité que *la Bacchante*, *la Grande Orgie*, *la Gaudriole* et autres compositions du même genre, il aurait pris place à côté ou au-dessus d'Anacréon, de Tibulle, de Parny, de Panard, de Collé ou de Désaugiers, et tout serait dit. Sous ce point de vue, sans avoir la prétention de nous ériger en professeur de morale (ce rôle nous irait fort mal), nous avouons la tiédeur de nos admirations pour tous ces beaux génies qui se sont exclusivement livrés à la poésie sensuelle. Ces sortes de compositions, avec les qualités incontestables de verve, d'en-train et de talent rhythmique qui les distinguent, peuvent être très-fort goûtées dans le délire de la passion ou de l'ivresse; mais à l'état naturel elles perdent beaucoup de leur charme; la poésie qui ne parle qu'aux sens ne peut laisser qu'une trace fugitive et éphémère comme une sensation; en un mot, la poésie n'est durable qu'à la condition de s'appuyer sur les plus nobles instincts de l'homme.

Quoi qu'en dise Béranger, nous ne pensons pas que certaines de ses chansons égrillardes aient ajouté beaucoup à son fleuron poétique. Il est même fâcheux que le voisinage très-suspect de Frétillon et de Jeanneton empêche nos mères, nos femmes, nos sœurs et nos filles de frayer avec un grand poëte qui sait parfois, témoin cette délicieuse élégie intitulée *la Bonne Vieille*, faire parler à l'amour un langage si mélodieux, si tendre et si pur.

Il y a plus : comme on ne prête qu'aux riches, quelques libraires n'ont pas craint de spéculer sur le nom de Béranger; et nous avons vu courir par le monde des recueils enrichis d'un appendice d'obscénités et d'ordures qui n'ont pas même le mérite de l'esprit. A coup sûr, ce n'est pas là du Béranger : nous ne prenons pas au sérieux cette phrase de sa lettre si remarquable à M. de Chateaubriand : *Qui dit chansonnier dit chiffonnier;* nous savons très-bien que Béranger désavoue formellement ces ignobles interpolations; mais enfin elles existent et il est bon de les signaler.

Poëte satirique, Béranger a exercé sur les grands événements de nos dernières années une puissante influence, et il a pu dire avec raison en parlant de lui-même :

Tes traits aigus lancés au trône même,
En retombant aussitôt ramassés,
De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
Volaient en chœur jusqu'au but relancés.
Puis, quand ce trône osa brandir son foudre,
De vieux fusils l'abattent en trois jours;
Pour tous les coups tirés dans son velours
Combien ta muse a fabriqué de poudre!

Il est une autre puissance sur laquelle le chansonnier a tiré aussi à boulets rouges; c'est le catholicisme. Qu'on se garde toutefois de comparer sous ce rapport Béranger à Voltaire. Ce dernier ne croyait ni à Dieu ni à diable; Béranger possède quelquefois à un haut degré l'inspiration religieuse; lisez plutôt l'admirable épître *au Dieu des bonnes gens*. Dans le catholicisme, il attaquait bien plutôt la forme que le fond; reste à savoir si la forme n'emporte pas le fond. Quand le polythéisme agonisait, vint un écrivain satirique, Lucien, qui l'acheva. La rouille s'attache de préférence au vieux fer; en religion, le ridicule est malheureusement comme la rouille.

En parlant des poésies élégiaques de Béranger, nous entendons parler de toutes ces inspirations de sentiments intimes dont la tristesse fait presque toujours le fond. Béranger a bien raison de les appeler ses filles chéries, car c'est bien la plus délicieuse poésie qui se puisse faire; poésie fraîche, naïve, vraie, sentie, sortie du cœur, poésie divine!

Poëte lyrique, Béranger brille surtout par la soudaineté et la franche spontanéité de l'inspiration. Pour atteindre au sublime, on voit qu'il n'a pas besoin de se battre les flancs comme tant d'autres; il y arrive tout naturellement, sans effort et de plein saut. Vous trouverez rarement dans ses vers ce disparate si commun de nos jours, une pensée vaste sous une enveloppe étriquée, une idée burlesque enchâssée dans une forme grandiose; chez Béranger, tout est harmonieusement combiné; l'alvéole vaut le miel, et réciproquement; sa poésie ressemble à une parcelle de soleil enfermée dans un globe de cristal. Tant que le monde sera monde on redira le *Cinq mai*, *Mon âme*, *Louis XI*, *le Vieux Drapeau*, *la Déesse*, *le Pigeon messager*, *la Sainte-Alliance des peuples*, *le Juif errant* et cette strophe admirable de la pièce intitulée *les Fous :*

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

Et Béranger qui a doté le monde de tous ces chefs-d'œuvre, qu'*il lui plaît*, comme disait M. de Marchangy, d'appeler des chansons, Béranger ferait fi de sa gloire! il demanderait humblement pardon au public d'avoir gaspillé sa vie, et de n'avoir pas cherché des succès plus *solides* dans des genres plus *élevés!* — En vérité, M. de Béranger, on ne vous croit pas, et vous ne vous croyez pas vous-même, vous calomniez à plaisir et votre génie et votre muse. Vous savez bien que, s'il y a au monde un genre de manifestation impérissable, c'est le chant; vous savez bien que livres et monuments tombent en poussière, et que le chant traverse les générations; vous savez bien que le chant ne craint ni le temps, ni la foudre, ni le glaive, ni la flamme, ni le déluge, parce qu'il se réfugie dans le cœur des hom-

mes comme dans une arche de salut ; vous savez bien qu'Homère, Pindare, Tyrtée, l'Arabe Antar, le Persan Firdousi, David et les prophètes sont des faiseurs de chants. Vous savez bien que c'est une chanson qui depuis cinquante ans a remué la France et l'Europe; vous savez bien que cette chanson qui s'appelle *la Marseillaise* a gagné des batailles, conquis des empires, brisé des trônes, enfanté des héros !

Vous savez tout cela; ne rappetissez donc pas votre œuvre, illustre chansonnier ! vous avez fait mieux que *la Marseillaise*, car votre muse, *étrangère aux excès politiques*, ne s'est jamais dégradée à hurler autour de l'échafaud; quand vous l'avez voulu, vous avez donné au peuple l'instinct des nobles choses; vous avez imprimé dans son âme, en caractères de feu, les grandes idées de gloire, d'honneur, de patrie et d'humanité. En cela vous avez dignement rempli la mission imposée par Dieu au génie; vous pouvez mourir tranquille; nos derniers neveux répéteront vos chants, et votre nom ne périra pas.

UN HOMME DE RIEN.

PRÉFACE.

NOVEMBRE 1815.

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci; et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en trois volumes in-8°, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très-dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je me creusais la tête depuis un mois pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons je prends le parti de les faire imprimer. Le Bourgeois Gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelais mes amis à mon aide; et l'un d'eux, profond érudit, vint il y a quelques jours m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les *flonflons*, les *farirabondé*, les *tourelouribo*, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilége de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis, homme de plaisir et de bon sens, m'apporta d'un air empressé un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

« C'est de l'écriture de Collé! » me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut. « J'ai confronté ce fragment avec le manuscrit des Mémoires du pre-« mier de nos chansonniers, et je vous en garantis l'authenticité. Vous « verrez en le lisant pourquoi il n'a pas trouvé place dans ses Mémoi-« res, qui ne contiennent pas toujours des choses aussi raisonnables. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit tellement, que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis sur-le-champ le projet de me servir, pour ma préface, de ce legs que le hasard me procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incrédules. Ces précautions prises, je le transcris ici en toute sûreté de conscience.

CONVERSATION

ENTRE MON CENSEUR ET MOI.

15 JANVIER 1768.

Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au *moi* qui se trouve dans tout le dialogue.

LE CENSEUR.

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmants.

COLLÉ.

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment les avez-vous traitées.

LE CENSEUR.

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait.

COLLÉ.

Connaîtriez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise?

LE CENSEUR.

J'ai été au contraire forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ, *feuilletant son manuscrit.*

Quoi! monsieur! vous exigez que je retranche....

(Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur.)

LE CENSEUR.

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ.

Elles ont bien passé ailleurs.

LE CENSEUR.

Raison de plus.

COLLÉ.

Pardonnez; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSEUR.

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord, pourquoi, dans des vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances?

COLLÉ.

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter?

LE CENSEUR.

Mais les ministres, monsieur, les ministres! Si à Naples l'on peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ.

Je le conçois : à Naples saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR.

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ.

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR.

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre; les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

COLLÉ.

Je l'ai dit cent fois avant vous. Mais convenez à votre tour, qu'il en est quelques-uns qui ne jouent pas du violon pour tout le monde. Plusieurs ne

seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée *, et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux fort souvent il ne sentirait que le poids.

LE CENSEUR.

Je n'ai point oublié la jolie chanson du Port-Mahon, monsieur Collé, ce n'est pas à nous qu'on reprochera l'*anglomanie ;* mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apôtre de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre?

COLLÉ.

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur! il n'y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire en Prusse des épigrammes contre les capucins. Ne trouvez-vous pas même que la plupart de ceux qui attaquent ces idées, qui peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères?

LE CENSEUR.

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs; et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous feraient certaines *gaillardises* que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

COLLÉ.

C'est parce que je ne crains point qu'on examine mes mœurs que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence **.

LE CENSEUR.

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

COLLÉ.

La Chasteté porte un bandeau.

LE CENSEUR.

Elle n'est pas sourde, et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut augmenter la corruption dont vous faites la satire.

COLLÉ.

Quoi! comme l'a dit le bon La Fontaine,

Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus!
Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ai pas fait, mon livre irait le faire!

LE CENSEUR.

L'autorité d'un grand homme est déplacée ici. Il ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

COLLÉ.

En avez-vous de les connaître?

LE CENSEUR.

Je ne dis pas cela.

COLLÉ.

En êtes-vous moins censeur et très-censeur?

LE CENSEUR.

Je vous en fais juge.

COLLÉ.

Eh bien! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre à l'*index*. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre, on finira par croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles

* Le grand Condé ouvrit la tranchée devant Lérida au son des violons et des hautbois.

** Plusieurs de ces raisonnements se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle placée en tête du recueil complet des chansons de Collé, publié par M. Auger, censeur, et membre de l'Académie française.

rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgents, pardonnent des écarts à la gaieté, et permettent à l'innocence de sourire.

LE CENSEUR.

Hors de mon cabinet je pourrais trouver vos raisons bonnes; ici elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

COLLÉ.

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande sous le titre de *Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer.*

LE CENSEUR.

Je vous en retiens un exemplaire.

COLLÉ.

Vous mériteriez que je vous les dédiasse.

LE CENSEUR.

Vous pouvez les adresser mieux, vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ.

Que ne me protége-t-il contre les censeurs?

LE CENSEUR.

Et contre les feuilles périodiques?

COLLÉ.

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR.

Quelle est la première, s'il vous plaît?

COLLÉ.

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE CENSEUR.

Un moment. Je sais que jour par jour vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ.

Vous n'y seriez point compromis.

LE CENSEUR.

Bien; mais un jour quelque écolier pourrait s'appuyer de vos arguments, et, à l'abri de votre nom, tenter de justifier....

Ici l'écriture, absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un auteur placé dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux Mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches. Mon ami l'érudit m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et pour donner du poids au pronostic, m'a retiré sa dissertation sur les *flonflons*. Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérablement, et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de succès que je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poèmes épiques, sans souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux.

POST-SCRIPTUM DE 1821.

Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse : La chanson vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste : j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques s'il n'était naturel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.

NOUVELLE PRÉFACE.

1833.

Au moment de prendre congé du public, je sens avec une émotion plus profonde la reconnaissance que je lui dois; je me retrace plus vivement les marques d'intérêt dont il m'a comblé, depuis près de vingt ans que mon nom a commencé à lui être connu.

Telle a été sa bienveillance, qu'il n'eût tenu qu'à moi de me faire illusion sur le mérite de mes ouvrages. J'ai toujours mieux aimé attribuer ma popularité, qui m'est bien chère, à mes sentiments patriotiques, à la constance de mes opinions, et, j'ose ajouter, au dévoûment désintéressé avec lequel je les ai défendues et propagées.

Qu'il me soit donc permis de rendre compte à ce même public, dans une simple causerie, des circonstances et des impressions qui m'ont été particulières, et auxquelles se rattache la publication des chansons qu'il a accueillies si favorablement. C'est une sorte de narration familière où il reconnaîtra du moins tout le prix que j'ai attaché à ses suffrages.

Je dois parler d'abord de ce dernier volume.

Chacune de mes publications a été pour moi le résultat d'un pénible effort. Celle-ci m'aura causé à elle seule plus de malaise que toutes les autres ensemble. Elle est la dernière; malheureusement elle vient trop tard. C'est immédiatement après la révolution de Juillet que ce volume eût dû paraître : ma modeste mission était alors terminée. Mes éditeurs savent pourquoi il ne m'a pas été permis d'achever plus tôt un rôle privé désormais de l'intérêt qu'il pouvait avoir sous le règne de la légitimité. Beaucoup de chansons de ce nouveau recueil appartiennent à ce temps déjà loin de nous, et plusieurs même auront besoin de notes.

Mes chansons, c'est moi. Aussi le triste progrès des années s'y fait sentir au fur et à mesure que les volumes s'accumulent, ce qui me fait craindre que celui-ci ne paraisse bien sérieux. Si beaucoup de personnes m'en font un reproche, quelques-unes m'en sauront gré, je l'espère; elles reconnaîtront que l'esprit de l'époque actuelle a dû contribuer, non moins que mon âge, à rendre le choix de mes sujets plus grave et plus philosophique.

Les chansons nées depuis 1830 semblent en effet se rattacher plutôt aux questions d'intérêt social qu'aux discussions purement politiques. En doit-on être étonné? Une fois qu'on suppose reconquis le principe gouvernemental pour lequel on a combattu, il est naturel que l'intelligence éprouve le besoin d'en faire l'application au profit du plus grand nombre. Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie. J'en ai l'obligation, sans doute, à la classe dans laquelle je suis né, et à l'éduca-

tion pratique que j'y ai reçue. Mais il a fallu bien des circonstances extraordinaires pour qu'il fût permis à un chansonnier de s'immiscer dans les hautes questions d'améliorations sociales. Heureusement une foule d'hommes, jeunes et courageux, éclairés et ardents, ont donné, depuis peu, un grand développement à ces questions, et sont parvenus à les rendre presque vulgaires. Je souhaite que quelques-unes de mes compositions prouvent à ces esprits élevés ma sympathie pour leur généreuse entreprise.

Je n'ai rien à dire des chansons qui appartiennent au temps de la Restauration, si ce n'est qu'elles sont sorties toutes faites de la prison de *la Force*. J'aurais peu tenu à les imprimer, si elles ne complétaient ces espèces de mémoires chantants que je publie depuis 1815. Je n'ai pas, au reste, à craindre qu'on me fasse le reproche de ne montrer de courage que lorsque l'ennemi a disparu. On pourra même remarquer que ma détention, bien qu'assez longue, ne m'avait nullement aigri : il est vrai qu'alors je croyais voir s'approcher l'accomplissement de mes prophéties contre les Bourbons. C'est ici l'occasion de m'expliquer sur la petite guerre que j'ai faite aux princes de la branche déchue.

Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'empereur, ce qu'il inspirait d'idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de l'égalité victorieuse ; cette admiration, cette idolâtrie, qui devaient faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. On nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles ; malgré la Charte, j'y croyais peu ; mais on pouvait leur imposer ces libertés. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénouement fatal de si longues guerres, son opinion ne me parut pas d'abord décidément contraire aux maîtres qu'on venait d'exhumer pour lui. Je chantai alors la gloire de la France ; je la chantai en présence des étrangers, frondant déjà toutefois quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons ; ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui, j'en suis sûr, tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence.

Les illusions durèrent peu ; quelques mois suffirent pour que chacun pût se reconnaître, et dessillèrent les yeux des moins clairvoyants ; je ne parle que des gouvernés.

Le retour de l'empereur vint bientôt partager la France en deux camps, et constituer l'opposition qui a triomphé en 1830. Il releva le drapeau national et lui rendit son avenir, en dépit de Waterloo et des désastres qui en furent la suite. Dans les *cent-jours*, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point : je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement ; ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. Tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée *la Politique de Lise*, dont la forme a si peu de rapport avec le fond : ainsi que le prouve mon premier recueil, je n'avais pas encore osé faire prendre à la chanson un vol plus élevé ; ses ailes poussaient

Il me fut plus facile de livrer au ridicule les Français qui ne rougissaient pas d'appeler de leurs vœux impies le triomphe et le retour des armées étrangères. J'avais répandu des larmes à leur première entrée à Paris ; j'en versai à la seconde : il est peut-être des gens qui s'habituent à de pareils spectacles.

J'eus alors la conviction profonde que, les Bourbons fussent-ils tels que l'osaient encore dire leurs partisans, il n'y avait plus pour eux possibilité de gouverner la France, ni pour la France possibilité de leur faire adopter les principes libéraux, qui, depuis 1814, avaient reconquis tout ce que leur avaient fait perdre la terreur, l'anarchie directoriale et la gloire de l'empire. Cette conviction, qui ne m'a plus abandonné, je la devais moins d'abord aux calculs de ma raison qu'à l'instinct du peuple. A chaque événement je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma règle de conduite, dans le rôle que l'opposition d'alors m'avait donné à remplir. Le peuple, c'est ma muse.

C'est cette muse qui me fit résister aux prétendus sages, dont les conseils, fondés sur des espérances chimériques, me poursuivirent maintes fois. Les deux publications qui m'ont valu des condamnations judiciaires, m'exposèrent à me voir abandonner de beaucoup de mes amis politiques. J'en courus le risque. L'approbation des masses me resta fidèle, et les amis revinrent *.

Je tiens à ce qu'on sache bien qu'à aucune époque de ma vie de chansonnier, je ne donnai droit à personne de me dire : Fais ou ne fais pas ceci ; va ou ne va pas jusque-là. Quand je sacrifiai le modique emploi que je ne devais qu'à M. Arnault, et qui était alors ma seule ressource, des hommes pour qui j'ai conservé une reconnaissance profonde, me firent des offres avantageuses que j'eusse pu accepter sans rougir ; mais ils avaient une position politique trop influente pour qu'elle ne m'eût pas gêné quelquefois. Mon humeur indépendante résista aux séductions de l'amitié. Aussi étais-je surpris et affligé lorsqu'on me disait le pensionné de tel ou tel, de Pierre ou de Paul, de Jacques ou de Philippe. Si cela eût été, je n'en aurais pas fait mystère. C'est parce que je sais quel pouvoir la reconnaissance exerce sur moi, que j'ai craint de contracter de semblables obligations, même envers les hommes que j'estime le plus **.

Il en est un que mes lecteurs auront nommé d'abord : M. Laffitte. Peut-être ses instances eussent-elles fini par triompher de mes refus, si des malheurs dont la France entière a gémi n'étaient venus mettre un

* Par un rapprochement singulier, dont je m'honore, ces deux condamnations me réunirent en prison à M. Cauchois-Lemaire, ex-proscrit, écrivain encore plus intempestif que moi, c'est-à-dire plus courageux et par conséquent aussi plus abandonné des uns et plus maltraité des autres.

** J'ai cependant reçu un service pécuniaire à cette époque. Lorsque j'étais à la Force, en 1829, une souscription fut ouverte pour payer mon amende et les frais de justice. Malgré tous les efforts de mes jeunes amis de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, la souscription ne fut pas remplie entièrement, grâce aux mêmes personnes qui avaient empêché la réélection de Manuel en 1824. Je n'ai point su quelle somme il manquait ; mais je n'ai pu ignorer que l'un de nos plus recommandables citoyens, M. Bérard, chez qui la souscription était ouverte, m'acquitta envers le fisc. Ce service, au reste, doit me sembler de peu d'importance, comparé à ceux de tout genre que m'a rendus l'amitié de M. Bérard.

terme à l'infatigable générosité de ce grand et vertueux citoyen, le seul homme de notre temps qui ait su rendre la richesse populaire.

La révolution de Juillet a aussi voulu faire ma fortune; je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère : j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour descendre. J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. Malheureusement je n'ai pas l'amour des sinécures, et tout travail obligé m'est devenu insupportable, hors peut-être encore celui d'expéditionnaire. Des médisants ont prétendu que je faisais de la vertu. Fi donc : je faisais de la paresse. Ce défaut m'a tenu lieu de bien des qualités; aussi je le recommande à beaucoup de nos honnêtes gens. Il expose pourtant à de singuliers reproches. C'est à cette paresse si douce, que des censeurs rigides ont attribué l'éloignement où je me suis tenu de ceux de mes honorables amis qui ont eu le malheur d'arriver au pouvoir. Faisant trop d'honneur à ce qu'ils veulent bien appeler ma bonne tête, et oubliant trop combien il y a loin du simple bon sens à la science des grandes affaires, ces censeurs prétendent que mes conseils eussent éclairé plus d'un ministre. A les en croire, tapi derrière le fauteuil de velours de nos hommes d'état, j'aurais conjuré les vents, dissipé les orages, et fait nager la France dans un océan de délices. Nous aurions tous de la liberté à revendre ou plutôt à donner, car nous n'en savons pas bien encore le prix. Eh! messieurs mes deux ou trois amis, qui prenez un chansonnier pour un magicien, on ne vous a donc pas dit que le pouvoir est une cloche qui empêche ceux qui la mettent en branle d'entendre aucun autre son? Sans doute des ministres consultent quelquefois ceux qu'ils ont sous la main : consulter est un moyen de parler de soi qu'on néglige rarement. Mais il ne suffirait pas de consulter de bonne foi des gens qui conseilleraient de même. Il faudrait encore exécuter : ceci est la part du caractère. Les intentions les plus pures, le patriotisme le plus éclairé ne le donnent pas toujours. Qui n'a vu de hauts personnages quitter un donneur d'avis avec une pensée courageuse, et, l'instant d'après, revenir vers lui, de je ne sais quel lieu de fascination, avec l'embarras d'un démenti donné aux résolutions les plus sages? Oh! disent-ils, nous n'y serons plus repris! quelle galère! Le plus honteux ajoute : Je voudrais bien vous voir à ma place! Quand un ministre dit cela, soyez sûr qu'il n'a plus la tête à lui. Cependant il en est un, mais un seul, qui, sans avoir perdu la tête, a répété souvent ce mot de la meilleure foi du monde; aussi ne l'adressait-il jamais à un ami.

Je n'ai connu qu'un homme dont il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé au pouvoir. Avec son imperturbable bon sens, plus il était propre à donner de sages conseils, plus sa modestie lui faisait rechercher ceux des gens dont il avait éprouvé la raison. Les déterminations une fois prises, il les suivait avec fermeté et sans jactance. S'il en avait reçu l'inspiration d'un autre, ce qui était rare, il n'oubliait point de lui en faire honneur. Cet homme, c'était Manuel, à qui la France doit encore un tombeau.

Sous le ministère emmiellé de M. de Martignac, lorsque, fatigués d'une lutte si longue contre la légitimité, plusieurs de nos chefs poli-

tiques travaillaient à la fameuse fusion, un d'eux s'écria : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort! C'est un éloge funèbre qui dit tout ce que Manuel vivant n'eût pas fait à cette époque de promesses hypocrites et de concessions funestes.

Moi, je puis dire ce qu'il aurait fait pendant les Trois-Journées. La rue d'Artois, l'Hôtel-de-Ville et les barricades l'auraient vu tour à tour, délibérant ici, se battant là ; mais les barricades d'abord, car son courage de vieux soldat s'y fût trouvé plus à l'aise au milieu de tout le brave peuple de Paris. Oui, il eût travaillé au berceau de notre révolution. Certes, on n'eût pas eu à dire de lui ce qu'on a répété de plusieurs, qu'ils sont comme des greffiers de mairie qui se croiraient les pères des enfants dont ils n'ont que dressé l'acte de naissance.

Il est vraisemblable que Manuel eût été forcé d'accepter une part aux affaires du nouveau gouvernement. Je l'aurais suivi, les yeux fermés, par tous les chemins qu'il lui eût fallu prendre pour revenir bientôt sans doute au modeste asile que nous partagions. Patriote avant tout, il fût rentré dans la vie privée sans humeur, sans arrière-pensées ; à l'heure qu'il est, de l'opposition probablement encore, mais sans haine de personnes, car la force donne de l'indulgence, mais sans désespérer du pays, parce qu'il avait foi dans le peuple.

Le bonheur de la France le préoccupait sans cesse ; eût-il vu accomplir ce bonheur par d'autres que lui, sa joie n'en eût pas été moins grande. Je n'ai jamais rencontré d'homme moins ambitieux, même de célébrité. La simplicité de ses mœurs lui faisait chérir la vie des champs. Dès qu'il eût été sûr que la France n'avait plus besoin de lui, je l'entends s'écrier : Allons vivre à la campagne.

Ses amis politiques ne l'ont pas toujours bien apprécié ; mais, survenait-il quelque embarras, quelque danger, tous s'empressaient de recourir à sa raison imperturbable, à son inébranlable courage. Son talent ressemblait à leur amitié. C'est dans les moments de crise qu'il en avait toute la plénitude, et que bien des faiseurs de phrases, qu'on appelle orateurs, baissaient la tête devant lui.

Tel fut l'homme que je n'aurais pas quitté, eût-il dû vieillir dans une position éminente. Loin de lui la pensée de m'affubler d'aucun titre, d'aucun emploi! car il respectait mes goûts. C'est comme simple volontaire qu'il eût voulu me garder à ses côtés sur le champ de bataille du pouvoir. Et moi, en restant auprès de lui, je lui aurais du moins fait gagner le temps que lui eussent pris, chaque jour, les visites qu'il n'eût pas manqué de me faire si je m'étais obstiné à vivre dans notre paisible retraite. Aux sentiments les plus élevés s'unissaient dans son cœur les affections les plus douces ; il n'était pas moins tendre ami que citoyen dévoué.

Ces derniers mots suffiront pour justifier cette digression, qui d'ailleurs ne peut déplaire aux vrais patriotes. Ils n'ont jamais plus regretté Manuel que depuis la révolution de Juillet, en dépit de quelques gens qui peut-être répètent tout bas : Sommes-nous heureux que celui-là soit mort !

Il est temps de jeter un coup d'œil général sur mes chansons. Je le confesse d'abord : je conçois les reproches que plusieurs ont dû m'attirer de la part des esprits austères, peu disposés à pardonner quelque chose, même à un livre qui n'a pas la prétention de servir à l'éducation des demoiselles. Je dirai seulement, sinon comme défense, au

moins comme excuse, que ces chansons, folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles, données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes! par MM. les procureurs du roi, avocats-généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à l'audience. Je ne puis, à cet égard, que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand, de nos jours, la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré; les plus tolérants deviennent intolérants pour elle; les croyants qui croient autre chose que ce qu'elle enseigne, vont quelquefois, par représailles, l'attaquer jusque dans son sanctuaire. Moi, qui suis de ces croyants, je n'ai jamais été jusque-là : je me suis contenté de faire rire de la livrée du catholicisme. Est-ce de l'impiété?

Enfin, grand nombre de mes chansons ne sont que des inspirations de sentiments intimes ou des caprices d'un esprit vagabond; ce sont là mes filles chéries : voilà tout le bien que j'en veux dire au public. Je ferai seulement observer encore, qu'en jetant une grande variété dans mes recueils, celles-ci ont dû n'être pas inutiles non plus au succès des chansons politiques.

Quant à ces dernières, à n'en croire même que les adversaires les plus prononcés de l'opinion que j'ai défendue pendant quinze ans, elles ont exercé une puissante influence sur les masses, seul levier qui, désormais, rende les grandes choses possibles. L'honneur de cette influence, je ne l'ai pas réclamé au moment de la victoire : mon courage s'évanouit aux cris qu'elle fait pousser. Je crois, en vérité, que la défaite va mieux à mon humeur. Aujourd'hui, j'ose donc réclamer ma part dans le triomphe de 1830, triomphe que je n'ai su chanter que longtemps après et devant les sépultures des citoyens à qui nous le devons. Ma chanson d'*adieu* se ressent de ce mouvement de vanité politique, produit sans doute par les flatteries qu'une jeunesse enthousiaste m'a prodiguées et me prodigue encore. Prévoyant que bientôt l'oubli enveloppera les chansons et le chansonnier, c'est une épitaphe que j'ai voulu préparer pour notre tombe commune.

Malgré tout ce que l'amitié a pu faire, malgré les plus illustres suffrages et l'indulgence des interprètes de l'opinion publique, j'ai toujours pensé que mon nom ne me survivrait pas, et que ma réputation déclinerait d'autant plus vite qu'elle a été nécessairement fort exagérée par l'intérêt de parti qui s'y est attaché. On a jugé de sa durée par son étendue; j'ai fait, moi, un calcul différent qui se réalisera de mon vivant, pour peu que je vieillisse. A quoi bon nous révéler cela? diront quelques aveugles. Pour que mon pays me sache gré, surtout, de m'être livré au genre de poésie que j'ai jugé le plus utile à la cause de la liberté, lorsque je pouvais tenter des succès plus solides dans les genres que j'avais cultivés d'abord.

Sur le point de faire ici un examen consciencieux de ces productions fugitives, le courage m'a manqué, je l'avoue. J'ai craint qu'on ne me prît au mot lorsque je relèverais des fautes, et qu'on ne fît la sourde oreille aux cajoleries paternelles que je pourrais adresser à mes chansons; car encore faut-il bien que tout n'en soit pas mauvais. Puis,

malgré la politesse des critiques à mon égard, ce serait peut-être pousser la reconnaissance trop loin que de faire ainsi leur besogne. Je le répète : le courage m'a manqué. On n'incendie guère sa maison que lorsqu'elle est assurée. Ce que je puis dire d'avance à ceux qui se font les exécuteurs des hautes œuvres littéraires, c'est que je suis complètement innocent des éloges exagérés qui m'ont été prodigués ; que jamais il ne m'est arrivé de solliciter le moindre article de bienveillance ; que j'ai été même jusqu'à prier des amis journalistes d'être pour moi plus sobres de louanges ; que, loin de vouloir ajouter le bruit au bruit, j'ai évité les ovations qui l'augmentent ; me suis tenu loin des coteries qui le propagent ; et que j'ai fermé ma porte aux commis-voyageurs de la Renommée, ces gens qui se chargent de colporter votre réputation en province et jusque dans l'étranger, dont les *revues* et les *magasins* leur sont ouverts.

Je n'ai jamais poussé mes prétentions plus haut que ne l'indique le titre de chansonnier, sentant bien qu'en mettant toute ma gloire à conserver ce titre auquel je dois tant, je lui devrais encore d'être jugé avec plus d'indulgence, placé par-là loin et au-dessous de toutes les grandes illustrations de mon siècle. Le besoin de cette position spéciale a toujours dû m'ôter l'idée de courir après les dignités littéraires les plus enviées et les plus dignes de l'être, quelque instance que m'aient faite des amis influents et dévoués, qui, dans la poursuite de ces dignités, me promettaient, je suis honteux de le dire, plus de bonheur que n'en a eu B. Constant, grand publiciste, grand orateur, grand écrivain. Pauvre Constant !

A ceux qui douteraient de la sincérité de mes paroles, je répondrai Les rêves poétiques les plus ambitieux ont bercé ma jeunesse ; il n'est presque point de genre élevé que je n'aie tenté en silence. Pour remplir une immense carrière, à vingt ans, dépourvu d'études, même de celle du latin, j'ai cherché à pénétrer le génie de notre langue et les secrets du style. Les plus nobles encouragements m'ont été donnés alors. Je vous le demande : croyez-vous qu'il ne me soit rien resté de tout cela, et qu'aujourd'hui, jetant un regard de profonde tristesse sur le peu que j'ai fait, je sois disposé à m'en exagérer la valeur ? Mais j'ai utilisé ma vie de poëte, et c'est là ma consolation. Il fallait un homme qui parlât au peuple la langue qu'il entend et qu'il aime, et qu'il se créât des imitateurs pour varier et multiplier les versions du même texte. J'ai été cet homme. La Liberté et la Patrie, dira-t-on, se fussent bien passées de vos refrains. La Liberté et la Patrie ne sont pas d'aussi grandes dames qu'on le suppose : elles ne dédaignent le concours de rien de ce qui est populaire. Il y aurait, selon moi, injustice à porter sur mes chansons un jugement où il ne me serait pas tenu compte de l'influence qu'elles ont exercée. Il est des instants, pour une nation, où la meilleure musique est celle du tambour qui bat la charge.

Après tout, si l'on trouve que j'exagère beaucoup l'importance de mes couplets, qu'on pardonne au vétéran qui prend sa retraite, de grossir tant soit peu ses états de services. On pourra même observer que je parle à peine de mes blessures. D'ailleurs, la récompense que je sollicite ne fera pas ajouter un centime au budget.

Comme chansonnier, il me faut répondre à une critique que j'ai vu plusieurs fois reproduite. On m'a reproché d'avoir dénaturé la chanson, en lui faisant prendre un ton plus élevé que celui des Collé, des Panard,

des Désaugiers. J'aurais mauvaise grâce à le contester, car c'est, selon moi, la cause de mes succès. D'abord, je ferai remarquer que la chanson, comme plusieurs autres genres, est toute une langue, et que, comme telle, elle est susceptible de prendre les tons les plus opposés. J'ajoute que, depuis 1789, le peuple ayant mis la main aux affaires du pays, ses sentiments et ses idées patriotiques ont acquis un très-grand développement; notre histoire le prouve. La chanson, qu'on avait définie l'*expression des sentiments populaires*, devait dès lors s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. Le vin et l'amour ne pouvaient guère plus que fournir des cadres pour les idées qui préoccupaient le peuple exalté par la révolution, et ce n'était plus seulement avec les maris trompés, les procureurs avides et la *barque à Caron*, qu'on pouvait obtenir l'honneur d'être chanté par nos artisans et nos soldats aux tables des guinguettes. Ce succès ne suffisait pas encore; il fallait de plus que la nouvelle expression des sentiments du peuple pût obtenir l'entrée des salons, pour y faire des conquêtes dans l'intérêt de ces sentiments. De là, autre nécessité de perfectionner le style et la poésie de la chanson.

Je n'ai pas fait seul toutes les chansons depuis quinze ou dix-huit ans. Qu'on feuillette tous les recueils, et l'on verra que c'est dans le style le plus grave que le peuple voulait qu'on lui parlât de ses regrets et de ses espérances. Il doit sans doute l'habitude de ce diapason élevé à l'immortelle *Marseillaise*, qu'il n'a jamais oubliée, comme on l'a pu voir dans la grande Semaine.

Pourquoi nos jeunes et grands poètes ont-ils dédaigné les succès que, sans nuire à leurs autres travaux, la chanson leur eût procurés? Notre cause y eût gagné, et, j'ose le leur dire, eux-mêmes eussent profité à descendre quelquefois des hauteurs de notre vieux Pinde, un peu plus aristocratique que ne le voudrait le génie de notre bonne langue française. Leur style eût sans doute été obligé de renoncer, en partie, à la pompe des mots; mais, par compensation, ils se seraient habitués à résumer leurs idées en de petites compositions variées et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. C'est là, selon moi, mettre de la poésie en *dessous*. Peut-être est-ce, en définitive, une obligation qu'impose la simplicité de notre langue et à laquelle nous nous conformons trop rarement. La Fontaine en a pourtant assez bien prouvé les avantages.

J'ai pensé quelquefois que si les poètes contemporains avaient réfléchi que désormais c'est pour le peuple qu'il faut cultiver les lettres, ils m'auraient envié la petite palme qu'à leur défaut je suis parvenu à cueillir, et qui sans doute eût été durable mêlée à de plus glorieuses. Quand je dis peuple, je dis la foule; je dis le peuple d'en bas, si l'on veut. Il n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût; soit! mais par-là même, il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement, pour captiver son attention. Appropriez donc à sa forte nature et vos sujets et leurs développements; ce ne sont ni des idées abstraites, ni des types qu'il vous demande : montrez-lui à nu le cœur humain. Il me semble que Shakspeare fut soumis à cette heureuse condition. Mais que deviendra la perfection du style? Croit-on que les vers inimitables de Racine, appliqués à l'un de nos

meilleurs mélodrames, eussent empêché, même aux boulevards, l'ouvrage de réussir? Inventez, concevez pour ceux qui tous ne savent pas lire, écrivez pour ceux qui savent écrire.

Par suite d'habitudes enracinées, nous jugeons encore le peuple avec prévention. Il ne se présente à nous que comme une tourbe grossière, incapable d'impressions élevées, généreuses, tendres. Toutefois, chez nous il y a pis, même en matière de jugements littéraires, surtout au théâtre. S'il reste de la poésie au monde, c'est, je n'en doute pas, dans ses rangs qu'il faut l'aller chercher. Qu'on essaie donc d'en faire pour lui; mais, pour y parvenir, il faut étudier ce peuple. Quand par hasard nous travaillons pour nous en faire applaudir, nous le traitons comme font ces rois qui, dans leurs jours de munificence, lui jettent des cervelas à la tête et le noient dans du vin frelaté. Voyez nos peintres : représentent-ils des hommes du peuple, même dans des compositions historiques, ils semblent se complaire à les faire hideux. Ce peuple ne pourrait-il pas dire à ceux qui le représentent ainsi : « Est-« ce ma faute si je suis misérablement déguenillé! si mes traits sont « flétris par le besoin, quelquefois même par le vice? Mais dans ces « traits hâves et fatigués a brillé l'enthousiasme du courage et de la « liberté; mais, sous ces haillons, coule un sang que je prodigue à la « voix de la patrie. C'est quand mon âme s'exalte qu'il faut me pein-« dre. Alors je suis beau; » et le peuple aurait raison de parler ainsi.

Tout ce qui appartient aux lettres et aux arts est sorti des classes inférieures, à peu d'exceptions près. Mais nous ressemblons tous à des parvenus désireux de faire oublier leur origine; ou si nous voulons bien souffrir chez nous des portraits de famille, c'est à condition d'en faire des caricatures. Beau moyen de s'anoblir, vraiment! Les Chinois sont plus sages : ils anoblissent leurs aïeux.

Le plus grand poëte des temps modernes, et peut-être de tous les temps, Napoléon, lorsqu'il se dégageait de l'imitation des anciennes formes monarchiques, jugeait le peuple ainsi que devraient le juger nos poëtes et nos artistes. Il voulait par exemple que le spectacle des représentations *gratis* fût composé des chefs-d'œuvre de la scène française. Corneille et Molière en faisaient souvent les honneurs, et l'on a remarqué que jamais leurs pièces ne furent applaudies avec plus de discernement. Le grand homme avait appris de bonne heure, dans les camps et au milieu des troubles révolutionnaires, jusqu'à quel degré d'élévation peut atteindre l'instinct des masses habilement remuées. On serait tenté de croire que c'est pour satisfaire à cet instinct qu'il a tant fatigué le monde. L'amour que porte à sa mémoire la génération nouvelle qui ne l'a pas connu, prouve assez combien l'émotion poëtique a de pouvoir sur le peuple. Que nos auteurs travaillent donc sérieusement pour cette foule si bien préparée à recevoir l'instruction dont elle a besoin. En sympathisant avec elle, ils achèveront de la rendre morale, et plus ils ajouteront à son intelligence, plus ils étendront le domaine du génie et de la gloire.

Les jeunes gens, je l'espère, me pardonneront des réflexions que je ne hasarde ici que pour eux. Il en est peu qui ne sachent l'intérêt que tous m'inspirent. Combien de fois me suis-je entendu reprocher des applaudissements donnés à leurs plus audacieuses innovations? Pouvais-je ne pas applaudir même en blâmant un peu? Dans mon grenier, à leur âge, sous le règne de l'abbé Delille, j'avais moi-même projeté

l'escalade de bien des barrières. Je ne sais quelle voix me criait : Non, les Latins et les Grecs mêmes ne doivent pas être des modèles ; ce sont des flambeaux, sachez vous en servir. Déjà la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des Le Batteux et des La Harpe, service que je n'ai jamais oublié.

Je l'avoue pourtant, je n'aurais pas voulu plus tard voir recourir à la langue morte de Ronsard, le plus classique de nos vieux auteurs ; je n'aurais pas voulu surtout qu'on tournât le dos à notre siècle d'affranchissement, pour ne fouiller qu'au cercueil du moyen-âge, à moins que ce ne fût pour mesurer et peser les chaînes dont les hauts barons accablaient les pauvres serfs, nos aïeux. Peut-être avais-je tort, après tout. C'est lorsqu'à travers l'Atlantique, il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un monde nouveau. Courage donc, jeunes gens ! il y a de la raison dans votre audace ; mais puisque vous avez l'avenir pour vous, montrez un peu moins d'impatience contre la génération qui vous a précédés, et qui marche encore à votre tête par rang d'âge. Elle a été riche aussi en grands talents, et tous se sont plus ou moins consacrés aux progrès des libertés dont les fruits ne mûriront guère que pour vous. C'est du milieu des combats à mort de la tribune, au bruit des longues et sanglantes batailles, dans les douleurs de l'exil, au pied des échafauds, que, par de brillants et nombreux succès, ils ont entretenu le culte des Muses, et qu'ils ont dit à la barbarie : Tu n'iras pas plus loin. Et vous le savez, elle ne s'arrête que devant la gloire.

Quant à moi, qui, jusqu'à présent, n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : Arrière, bonhomme ! laissez-nous passer. Ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner. Trop souvent, au soir de la vie, nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer. Mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin. Je me hâte de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur.

Quoi ! vous ne ferez plus de chansons ? Je ne promets pas cela ; entendons-nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Aux joies du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre ; bon gré mal gré, il faut trafiquer de la muse : le commerce m'ennuie ; je me retire. Mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours : elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la révolution de Juillet, à qui je n'en veux pas pour cela. A ne faire des chansons que pour vous, dira-t-on, le dégoût vous prendra bien vite. Eh ! ne puis-je faire autre chose que des couplets pour ma fête ? Je n'ai pas renoncé à être utile. Dans la retraite où je vais me confiner, les souvenirs se presseront en foule. Ce sont les bonnes fortunes d'un vieillard. Notre époque, agitée par tant de passions extrêmes, ne transmettra que peu de jugements équitables sur les contemporains qui occupent ou ont occupé la scène, qui ont soufflé les acteurs ou encombré les coulisses. J'ai connu un grand nombre d'hommes qui ont marqué depuis vingt ans ; sur presque tous ceux que je n'ai pas vus ou que je n'ai fait qu'entrevoir, ma mémoire a recueilli quantité de faits plus ou moins caractéristiques. Je veux faire une espèce

de Dictionnaire historique, où, sous chaque nom de nos notabilités politiques et littéraires, jeunes ou vieilles, viendront se classer mes nombreux souvenirs et les jugements que je me permettrai de porter ou que j'emprunterai aux autorités compétentes. Ce travail peu fatigant, qui n'exige ni des connaissances profondes, ni le talent de prosateur, remplira le reste de ma vie. Je jouirai du plaisir de rectifier bien des erreurs et des calomnies qu'enfante toujours une lutte envenimée; car ce n'est pas dans un esprit de dénigrement, on le conçoit, que j'ai formé ce projet. Dans une cinquantaine d'années, ceux qui voudront écrire l'histoire de ces jours féconds en événements, n'auront à consulter, je le crains bien, que des documents entachés de partialité. Les notes que je laisserai à ma mort pourront inspirer quelque confiance, même dans ce qu'elles auront de sévère, car je ne prétends pas n'être qu'un panégyriste. Les historiens savent tant de choses, qu'ils sauront sans doute alors que j'ai eu peu à me plaindre des hommes, même des hommes puissants; que si je n'ai rien été, c'est comme d'autres sont quelque chose, je veux dire en me donnant de la peine pour cela; ils n'auront pas à me ranger au nombre des gens désappointés et chagrins. Ils sauront peut-être aussi que j'ai joui de la réputation d'observateur assez attentif, assez exact, assez pénétrant, et qu'enfin je m'en suis toujours plutôt pris à la faiblesse des hommes qu'à leur mauvais vouloir du mal que j'ai pu voir faire dans mon temps. Des matériaux recueillis dans cet esprit manquent trop souvent pour que les historiens à venir ne tirent pas bon parti de ceux que je laisserai. La France un jour pourra m'en savoir gré. Qui sait si ce n'est pas à cet ouvrage de ma vieillesse que mon nom devra de me survivre? Il serait plaisant que la postérité dit : Le judicieux, le grave Béranger! Pourquoi pas?

Mais voici bien des pages à la suite les unes des autres, sans trop de logique, ni surtout de nécessité. Se douterait-on, à la longueur de cette préface, que j'ai toujours redouté d'entretenir le public de moi, autrement qu'en chansons? Je crains bien d'avoir abusé étrangement du privilége que donne l'instant des adieux; il me reste pourtant encore une dette de cœur à acquitter.

Au risque d'avoir l'air de solliciter pour mes nouvelles chansons l'indulgence des journaux, mise par moi si souvent à l'épreuve, je dois témoigner ma reconnaissance à leurs rédacteurs, pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans mes petites guerres avec le pouvoir. Ceux de mon opinion ont plus d'une fois bravé les ciseaux de la censure et les ongles de la main de justice pour venir à mon secours dans les moments périlleux. Nul doute que sans eux on ne m'eût fait payer plus chèrement la témérité de mes attaques. Je ne suis point de ceux qui oublient les obligations qu'ils ont à la presse périodique.

Je me fais un devoir d'ajouter que même les journaux de l'opinion la plus opposée à la mienne, tout en repoussant l'hostilité de mes principes, m'ont paru presque toujours garder la mesure qu'un homme convaincu a droit d'attendre de ses adversaires, surtout quand il ne s'en prend qu'à ceux qui sont en position de se venger.

J'attribue cette bienveillance si générale à l'empire qu'exerce en France le genre auquel je me suis exclusivement livré. Cela seul suffirait pour m'ôter toute envie d'accoler jamais aucun autre titre à celui de chansonnier, qui m'a rendu cher à mes concitoyens.

Le Roi d'Yvetot.

CHANSONS.

LE ROI D'YVETOT.

Mai 1813

AIR : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot,
  Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
  Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
        Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
        La, la!

Il faisait ses quatre repas
  Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
  Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
        Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
        La, la!

Il n'avait de goût onéreux
  Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
  Il faut bien qu'un roi vive.

Lui-même, à table et sans suppot,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la!

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père;
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la!

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la!

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant
Devant:
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la!

LA BACCHANTE.

AIR. Fournissez un canal au ruisseau.

Cher amant, je cède à tes désirs;
De champagne enivre Julie.
Inventons, s'il se peut des plaisirs;
Des amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison,
Mais surtout bois à ta maîtresse;
Je rougirais de mon ivresse
Si tu conservais ta raison.

Vois déjà briller dans mes regards
Tout le feu dont mon sang bouillonne.
Sur ton lit, de mes cheveux épars,
Fleur à fleur, vois tomber ma couronne.
Le cristal vient de se briser:
Dieu! baise ma gorge brûlante,
Et taris l'écume enivrante
Dont tu te plais à l'arroser.

Verse encore! mais pourquoi ces atours
Entre tes baisers et mes charmes?
Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours:
Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.
Presse en tes bras mes charmes nus,
Ah! je sens redoubler mon être!
A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
Ton ardeur ne suffira plus.

Dans mes bras tombe enfin à ton tour;
Mais, hélas! tes baisers languissent.
Ne bois plus, et garde à mon amour
Ce nectar où tes feux s'amortissent.
De mes désirs mal apaisés,
Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
J'aurais du moins pour les éteindre
Le vin où je les ai puisés.

LE SÉNATEUR.

1815.

AIR : J'ons un curé patriote.

Mon épouse fait ma gloire :
Rose a de si jolis yeux !
Je lui dois, l'on peut m'en croire,
Un ami bien précieux.
Le jour où j'obtins sa foi,
Un sénateur vint chez moi.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :
C'est un homme sans égal.
L'autre hiver chez un ministre,
Il mena ma femme au bal.
S'il me trouve en son chemin,
Il me frappe dans la main.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose, il n'est point fade,
Et n'a rien d'un freluquet.
Lorsque ma femme est malade,
Il fait mon cent de piquet.
Il m'embrasse au jour de l'an :
Il me fête à la Saint-Jean.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable
Me retienne après dîner

Le Sénateur.

Il me dit d'un air aimable :
« Allez donc vous promener.
« Mon cher, ne vous gênez pas,
« Mon équipage est en bas. »
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

Certain soir à sa campagne
Il nous mena par hasard ;
Il m'enivra de champagne,
Et Rose fit lit à part.
Mais de la maison, ma foi,
Le plus beau lit fut pour moi.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie
Pour parrain je l'ai donné.
C'est presque en pleurant de joie
Qu'il baise le nouveau-né ;
Et mon fils dès ce moment
Est mis sur son testament.
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie ;
Mais parfois j'y suis trop vert.
J'ai poussé la raillerie
Jusqu'à lui dire au dessert :
On croit, j'en suis convaincu,
Que vous me faites c... !
Quel honneur !
Quel bonheur !
Ah ! monsieur le sénateur,
Je suis votre humble serviteur.

L'ACADÉMIE ET LE CAVEAU.

Chanson de Rétiquet au Caveau Moderne. — 1815.

Air : Tout le long de la rivière.

Au Caveau je n'osais frapper :
Des méchants m'avaient su tromper.
C'est presque un cercle académique,
Me disait maint esprit caustique.
Mais, que vois-je ! de bons amis
Que rassemble un couvert bien mis.
Asseyez-vous, me dit la compagnie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je me voyais, pendant un mois,
Courant pour disputer les voix
A des gens qu'appuirait le zèle
D'un grand seigneur ou d'une belle ;
Mais, faisant moitié du chemin,
Vous m'accueillez le verre en main,
D'ici l'intrigue est à jamais bannie :
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Toussant, crachant, faudra-t-il donc,
Dans un discours superbe et long,
Dire : Quel honneur vous me faites !
Messieurs, vous êtes trop honnêtes ;
Ou quelque chose d'aussi fort ?
Mais que je m'effrayais à tort !
On peut ici montrer moins de génie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Je croyais voir le président
Faire bâiller en répondant
Que l'on vient de perdre un grand homme.
Que moi je le vaux, Dieu sait comme.

Mais ce président sans façon*
Ne pérore ici qu'en chanson :
Toujours trop tôt sa harangue est finie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Admis enfin, aurai-je alors,
Pour tout esprit, l'esprit de corps?
Il rend le bon sens, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise;
Mais dans votre société,
L'esprit de corps, c'est la gaîté.
Cet esprit-là règne sans tyrannie.
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

Ainsi j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.
Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le Vaudeville
A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie!
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

LA GAUDRIOLE.

Air : La bonne aventure.

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école;
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.
Mirliton s'en est allé.
Ah! la muse de Collé,
C'est la gaudriole,
O gué,
C'est la gaudriole.

* Désaugiers.

Moi des sujets polissons
  Le ton m'affriole.
Minerve dans mes chansons
  Fait la cabriole.
De ma grand'mère, après tout,
Tartufes, je tiens le goût
  De la gaudriole,
    O gué,
  De la gaudriole.

Elle amusait à dix ans
  Son maître d'école.
Des cordeliers gros plaisants
  Elle fut l'idole.
Au prêtre qui l'exhortait,
En mourant elle contait
  Une gaudriole,
    O gué,
  Une gaudriole.

C'était la Régence alors;
  Et sans hyperbole,
Grâce aux plus drôles de corps,
  La France était folle.
Tous les hommes plaisantaient,
Et les femmes se prêtaient
  A la gaudriole,
    O gué,
  A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui,
  Est-on moins frivole?
Trop de gloire nous a nui;
  Le plaisir s'envole.
Mais au Français attristé
Qui peut rendre la gaîté?
  C'est la gaudriole,
    O gué,
  C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
  Lorsqu'on vous viole,

Pourquoi prendre un air confus
A chaque parole?
Passez les mots aux rieurs;
Les plus gros sont les meilleurs
Pour la gaudriole,
O gué,
Pour la gaudriole.

ROGER BONTEMPS.

1814.

Air : Ronde du camp de Grandpré.

Aux gens atrabilaires
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontents;
Eh gai! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans;
Eh gai! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,
Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans;
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville
Montrer de petits jeux;
Être un faiseur habile
De contes graveleux;
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantants;
Eh gai! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vins d'élite,
Sabler ceux du canton;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instants;
Eh gai! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel: Je me fie,
Mon père, à ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté;
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps;
Eh gai! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
Vous, riches désireux,
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatants,
Eh gai! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps.

PANTE.

ROMANCE. — Musique de M. E. Wilhem

Je disais aux fils d'Épicure :
« Réveillez par vos joyeux chants

« Parny, qui sait de la nature
« Célébrer les plus doux penchants.
Mais les chants que la joie inspire
Font place aux regrets superflus :
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux Grâces émues :
« Il vous doit sa célébrité.
« Montrez-vous à lui demi-nues ;
« Qu'il peigne encor la volupté. »
Mais chacune d'elles soupire
Auprès des Plaisirs éperdus.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux dieux du bel âge :
« Amours, rendez à ses vieux ans
« Les fleurs qu'aux pieds d'une volage
« Il prodigua dans son printemps. »
Mais en pleurant je les vois lire
Des vers qu'ils ont cent fois relus.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Je disais aux Muses plaintives :
« Oubliez vos malheurs récents * :
« Pour charmer l'écho de nos rives,
« Il vous suffit de ses accents. »
Mais du poétique délire
Elles brisent les attributs.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre :
Parny n'est plus !

Il n'est plus ! ah ! puisse l'envie
S'interdire un dernier effort ** !

* Allusion à la mort de Lebrun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre, de Gretry, etc.
** Autre allusion aux insultes faites à la mémoire de Parny.

Immortel il quitte la vie ;
Pour lui tous les dieux sont d'accord.
Que la Haine, prête à maudire.
Pardonne aux aimables vertus.
Parny n'est plus !
Il vient d'expirer sur sa lyre ;
Parny n'est plus !

MA GRAND'MÈRE.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

Ma grand'mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois !
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu ! (*bis.*)

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage !
—Non vraiment ; et de mes appas
Seule à quinze ans j'appris l'usage,
Car la nuit je ne dormais pas.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, vous aviez le cœur tendre ?
— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas longtemps.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, Lindor savait donc plaire ?
— Oui, seul il me plut quatre mois :

Ma Grand Mère.

Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu.

Quoi! maman, deux amants ensemble!
—Oui, mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu.

Maman, que lui dit la famille?
—Rien; mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Maman, lui fûtes-vous fidèle!
—Oh! sur cela je me tais bien.
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?
—Oui, mais, grâces à ma gaîté,
Si l'église n'était pas neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.
Combien je regrette
Mon bras si dodu.
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Comme vous, maman, faut-il faire?
— Eh! mes petits enfants, pourquoi.
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi?
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

LE MORT VIVANT.

[illegible]

[illegible]

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
Gaîment m'assiége et derrière et devant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Un sot fait-il sonner son coffre-fort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Volnay, Pomard, Beaune et Moulin-à-vent,
Fait-on sonner votre âge en vous servant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
En fait de vin qu'on se montre savant;
Dût-on pousser le sujet trop avant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

De beaux esprits s'annoncent-ils d'abord,
Priez pour moi: je suis mort, je suis mort!
Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
De gais couplets qu'on répète en buvant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort.
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Que l'amitié réclame un cœur fervent,
Que dans la cave elle fonde un couvent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Monseigneur entre, et la liberté sort,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais que Thémire à table nous trouvant,
Avec l'Aï s'égaie en arrivant,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
Priez pour moi : je suis mort, je suis mort!
Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent
Le verre en main quand j'implore un bon vent.
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant!

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

Deux saisons règlent toutes choses,
Pour qui sait vivre en s'amusant :
Au printemps nous devons les roses,
A l'automne un jus bienfaisant.
Les jours croissent ; le cœur s'éveille :
On fait le vin quand ils sont courts.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mieux il vaudrait unir sans doute
Ces deux penchants faits pour charmer ;
Mais pour ma santé je redoute
De trop boire et de trop aimer.
Or, la sagesse me conseille
De partager ainsi mes jours :
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Au mois de mai j'ai vu Rosette,
Et mon cœur a subi ses lois.
Que de caprices la coquette
M'a fait essuyer en six mois!

Pour lui rendre enfin la pareille.
J'appelle octobre à mon secours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Je prends, quitte et reprends Adèle
Sans façon comme sans regrets.
Au revoir, un jour, me dit-elle,
Elle revint longtemps après;
J'étais à chanter sous la treille :
Ah! dis-je, l'année a son cours.
Au printemps, adieu la bouteille!
En automne, adieu les amours!

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs.
Du vin elle excite l'ivresse,
Et maîtrise jusqu'aux désirs.
Pour elle ce n'est pas merveille
De troubler l'ordre de mes jours,
Au printemps avec la bouteille,
En automne avec les amours.

LA MÈRE AVEUGLE.

AIR : Une fille est un oiseau.

Tout en filant votre lin,
Écoutez-moi bien, ma fille.
Déjà votre cœur sautille
Au nom du jeune Colin.
Craignez ce qu'il vous conseille.
Quoique aveugle, je surveille;
A tout je prête l'oreille,
Et vous soupirez tout bas.
Votre Colin n'est qu'un traître...
Mais vous ouvrez la fenêtre;
Lise, vous ne filez pas. (*bis.*)

Il fait trop chaud, dites-vous;
Mais par la fenêtre ouverte.

La Mère aveugle.

A Colin, toujours alerte,
Ne faites pas les yeux doux.
Vous vous plaignez que je gronde :
Hélas! je fus jeune et blonde :
Je sais combien dans ce monde
On peut faire de faux pas.
L'amour trop souvent l'emporte...
Mais quelqu'un est à la porte;
Lise, vous ne filez pas.

C'est le vent, me dites-vous,
Qui fait crier la serrure;
Et mon vieux chien qui murmure
Gagne à cela de bons coups.
Oui, fiez-vous à mon âge :
Colin deviendra volage;
Craignez, si vous n'êtes sage,
De pleurer sur vos appas...
Grand Dieu! que viens-je d'entendre?
C'est le bruit d'un baiser tendre;
Lise, vous ne filez pas.

C'est votre oiseau, dites-vous,
C'est votre oiseau qui vous baise;
Dites-lui donc qu'il se taise,
Et redoute mon courroux.
Ah! d'une folle conduite
Le déshonneur est la suite;
L'amant qui vous a séduite
En rit même entre vos bras.
Que la prudence vous sauve...
Mais vous allez vers l'alcôve;
Lise, vous ne filez pas.

C'est pour dormir, dites-vous.
Quoi! me jouer de la sorte!
Colin est ici, qu'il sorte,
Ou devienne votre époux.
En attendant qu'à l'église
Le séducteur vous conduise,
Filez, filez, filez, Lise,

Près de moi, sans faire un pas
En vain votre lin s'embrouille;
Avec une autre quenouille,
Non, vous ne filerez pas.

LE PETIT HOMME GRIS.

Air : Teto, carabo.

Il est un petit homme,
Tout habillé de gris,
Dans Paris,
Joufflu comme une pomme,
Qui, sans un sou comptant,
Vit content.
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

A courir les fillettes,
A boire sans compter,
A chanter,
Il s'est couvert de dettes;
Mais, quant aux créanciers,
Aux huissiers,
Il dit : Moi, je m'en...
Il dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Qu'il pleuve dans sa chambre,
Qu'il s'y couche le soir
Sans y voir;
Qu'il lui faille en décembre
Souffler, faute de bois,
Dans ses doigts,
Il dit : Moi, je m'en...
Il dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Le petit Homme gris.

Sa femme, assez gentille,
Fait payer ses atours
Aux amours;
Aussi, plus elle brille,
Plus on le montre au doigt.
Il le voit,
Et dit : Moi, je m'en...
Et dit : Moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

Quand la goutte l'accable
Sur son lit délabré,
Le curé,
De la mort et du diable,
Parle à ce moribond,
Qui répond :
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en...
Ma foi, moi, je m'en ris!
Oh! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris!

LA BONNE FILLE,

OU LES MOEURS DU TEMPS. — 1812.

AIR : Il est toujours le même.

Je sais fort bien que sur moi l'on babille,
Que soi-disant
J'ai le ton trop plaisant;
Mais cet air amusant
Sied si bien à Camille!
Philosophe par goût,
Et toujours et de tout
Je ris, je ris, tant je suis bonne fille!

Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille,
A mon début,
Craignant quelque rebut,
Je me livre en tribut
Au censeur Mascarille,

Et ce cuistre insolent
Dénigre mon talent;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille!

Un sénateur, qui toujours apostille,
Dit : Je voudrais
Servir tes intérêts;
Lors j'essaie à grands frais
D'échauffer le vieux drille.
Quoi qu'il fît espérer.
Je n'en pus rien tirer;
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille!

Un chambellan, qui de clinquant pétille,
Après qu'un jour
Il m'eut fait voir la cour,
Enrichit mon amour
De ce jonc qui scintille.
J'en fais voir le chaton :
C'est du faux, me dit-on...
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille!

Un bel esprit, beau de l'esprit qu'il pille,
Grâce à moi fut
Nommé de l'Institut.
Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille,
Avec moi que de fois
Il a manqué de voix!
Mais j'en ai ri, tant je suis bonne fille!

Un lycéen, qui sort de sa coquille,
Tout triomphant,
Dans ses bras m'étouffant,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille;
Et le petit morveux,
Au lieu d'un, m'en fait deux;
Mais moi j'en ris, tant je suis bonne fille!

Trois auditeurs me disent : Viens, Camille,
Soupe avec nous :

Que nous fassions les fous
J'étais seule pour tous;
L'un d'eux me déshabille;
Puis le vin met dedans
Nos petits intendants;
Et moi j'en ris, tant je suis bonne fille!

Telle est ma vie; et sur mainte vétille
J'aurais ici
Pu glisser, Dieu merci;
Dans ses jupons aussi
Je sais qu'on s'entortille;
Mais les restrictions,
Mais les précautions...
Moi, je m'en ris, tant je suis bonne fille!

AINSI SOIT-IL, 1812.

AIR : Alleluia.

Je suis devin, mes chers amis;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.
Ainsi soit-il!

Plus de poëte adulateur;
Le puissant craindra le flatteur;
Nul courtisan ne sera vil.
Ainsi soit-il!

Plus d'usuriers, plus de joueurs;
De petits banquiers grands seigneu
Et pas un commis incivil.
Ainsi soit-il!

L'amitié, charme de nos jours,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.
Ainsi soit-il!

La fille, novice à quinze ans,
A dix-huit avec ses amants
N'exercera que son babil.
Ainsi soit-il!

Femme fuira les vains atours,
Et son mari pendant huit jours
Pourra s'absenter sans péril.
Ainsi soit-il!

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit,
Laissant tout jargon puéril.
Ainsi soit-il!

L'auteur aura plus de fierté,
L'acteur moins de fatuité;
Le critique sera civil.
Ainsi soit-il!

On rira des erreurs des grands,
On chansonnera leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il!

En France enfin renaît le goût;
La justice règne partout,
Et la vérité sort d'exil.
Ainsi soit-il!

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui met chaque chose en son lieu:
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il!

L'ÉDUCATION DES DEMOISELLES.

AIR: Tra la la la, l'Amour est là.

Le bel instituteur de filles
Que ce monsieur de Fénelon!
Il parle de messe et d'aiguilles:
Maman, c'est un sot tout du long.
Concerts, bals et pièces nouvelles
Nous instruisent mieux que cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

L'Éducation des Demoiselles

Qu'à broder une autre s'applique.
Maman, je veux au piano,
Avec mon maître de musique,
D'Armide chanter le duo.
Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Qu'une autre écrive la dépense;
Maman, pendant une heure ou deux,
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles:
Un peu plus haut relevons-la.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Que sur ma sœur une autre veille;
Maman, je veux mettre au salon.
Déjà je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu, que ses formes sont belles!
Surtout les beaux *nus* que voilà!
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

Maman, il faut qu'on me marie,
La coutume ainsi l'exigeant.
Je t'avoûrai, ma chère amie,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la, les demoiselles,
Tra la la la, se forment là.

DEO GRATIAS D'UN ÉPICURIEN.

Air : Tout le long de la riviere

Dans ce siècle d'impiété,
L'on rit du *Benedicite!*

Faut-il qu'à peine il m'en souvienne?
Mais que pour l'appétit revienne.
Je dis mes *grâces* lorsqu'enfin
Je n'ai plus soif, je n'ai plus faim:
Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce.
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Mon voisin, faible du cerveau,
Ne boit jamais son vin sans eau;
Rien qu'à voir mousser le champagne,
Déjà la migraine le gagne;
Tandis que pur, et coup sur coup,
Pour ma santé je bois beaucoup.
Vous savez seul comment tout cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce.
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

De soupçons jaloux assiégé,
Dorval n'a ni bu ni mangé.
Cet époux sans philosophie
Par bonheur de nous se défie,
Et tient sa femme, aux yeux si doux,
Sous triple porte à deux verroux:
Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce,
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Certain soir, monsieur célébra
Une déesse d'Opéra.
Pour prix d'un grain d'encens profane,
Vite au régime on le condamne;
Sans accident, moi j'ai fêté
Huit danseuses de la Gaîté.
Pour un miracle on veut que cela passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce.
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

Mais quel convive, assis là-bas,
N'ose rire et ne chante pas?

Chut! me dit-on, c'est un vrai sage,
Qui dans les cours a fait naufrage.
Quoi! chez nous cet homme rêveur
Des rois regrette la faveur!
Plus sage, moi, je sais comme on s'en passe.
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce.
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

A table trouvant tout au mieux,
Je crois qu'un ordre exprès des cieux
Tient en haleine la sagesse,
Des fous ménage la faiblesse,
Et fait de leur vie un repas
Dont le dessert ne finit pas.
Oui, c'est ainsi que jeunesse se passe
Que vous êtes bon, mon Dieu! je vous rends grâce.
O mon Dieu! mon Dieu! je vous rends grâce.

MADAME GRÉGOIRE.

AIR : C'est le gros Thomas.

C'était de mon temps
Que brillait madame Grégoire.
J'allais, à vingt ans,
Dans son cabaret rire et boire;
Elle attirait les gens
Par des airs engageants.
Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur sa mine.
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

D'un certain époux
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire;
Mais à le remplacer
Qui n'eût voulu penser?

Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre !
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et sous sa croix d'or
L'ampleur de ses pudiques charmes.
Sur tous ses agréments
Consultez ses amants :
Au comptoir la sensible brune
Leur rendait deux pièces pour une.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Des buveurs grivois
Les femmes lui cherchaient querelle.
Que j'ai vu de fois
Des galants se battre pour elle !
La garde et les amours
Se chamaillant toujours,
Elle, en femme des plus capables,
Dans son lit cachait les coupables.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Quand ce fut mon tour
D'être en tout le maître chez elle,
C'était chaque jour
Pour mes amis fête nouvelle.
Je ne suis point jaloux :
Nous nous arrangions tous.
L'hôtesse, poussant à la vente,
Nous livrait jusqu'à la servante.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Tout est bien changé :
N'ayant plus rien à mettre en perce,

Elle a pris congé
Et des plaisirs et du commerce.
Que je regrette, hélas!
Sa cave et ses appas!
Long-temps encor chaque pratique
S'écrîra devant sa boutique :
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

CHARLES SEPT.

Musique de N. E. Wilhem

Je vais combattre, Agnès l'ordonne :
Adieu, repos; plaisirs, adieu!
J'aurai, pour venger ma couronne,
Des héros, l'amour et mon Dieu.
Anglais, que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dans les jeux d'une cour oisive,
Français et roi, loin des dangers,
Je laissais la France captive
En proie au fer des étrangers.
Un mot, un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle;
Agnès me rend tout à l'honneur.

S'il faut mon sang pour la victoire,
Agnès, tout mon sang coulera.
Mais non : pour l'amour et la gloire.
Victorieux, Charles vivra.
Je dois vaincre; j'ai de ma belle
Et les chiffres et la couleur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle;
Agnès me rend tout à l'honneur.

Dunois, La Trémouille, Saintrailles,
O Français, quel jour enchanté,
Quand des lauriers de vingt batailles
Je couronnerai la beauté!
Français, nous devrons à ma belle,
Moi la gloire, et vous le bonheur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle,
Agnès me rend tout à l'honneur.

LES CHEVEUX.

AIR : Vaudeville de Décence.

Mes bons amis, que je vous prêche à table,
Moi, l'apôtre de la gaîté.
Opposez tous au destin peu traitable
Le repos et la liberté.
A la grandeur, à la richesse,
Préférez des loisirs heureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
Passer quelques instants sereins,
Buvez un peu; c'est dans le vin qu'on noie
L'ennui, l'humeur et les chagrins.
A longs flots puisez l'allégresse
Dans ces flacons d'un vin mousseux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, et bien boire et bien rire
N'est rien encor sans les amours.
Que la beauté vous charme et vous attire;
Dans ses bras coulez tous vos jours.
Gloire, trésors, santé, jeunesse,
Sacrifiez tout à ses vœux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisants.

Les Gueux.

En peu de jours usant toute la vie
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux.
C'est mon avis, moi de qui la sagesse
A fait tomber tous les cheveux.

LES GUEUX.

1812.

AIR : Première ronde du Départ pour Saint-Malo

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange,
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté :
J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaîté.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on ;
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros.
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Du faste qui vous étonne,
L'exil punit plus d'un grand :
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans nappe ;
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux:
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit?
C'est l'amour qui rend visite
A la pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux
Ils s'aiment entre eux
Vivent les gueux!

L'amitié que l'on regrette
N'a point quitté nos climats :
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux!

LA DESCENTE AUX ENFERS.

Air : Boira qui voudra, larirette :
Paîra qui pourra, larira!

Sur la foi de votre bonne,
Vous qui craignez Lucifer,
Approchez, que je vous donne
Des nouvelles de l'Enfer.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Sachez que la nuit dernière,
Sur un vieux balai rôti,
Avec certaine sorcière,
Pour l'Enfer je suis parti.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Ma sorcière est jeune et belle,
Et dans ces lieux inconnus,
Diablotins, par ribambelle,
Viennent baiser ses pieds nus.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Quoi qu'en disent maints bélitres,
En entrant nous remarquons
Un amas d'écailles d'huîtres,
Et des débris de flacons.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Là, ni chaudières, ni flammes;
Et si grands que soient leurs torts,
Aux Enfers nos pauvres âmes
Reprennent un peu de corps.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Tant qu'on le pourra.
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Chez lui le diable est bon homme :
Aussi voyons-nous d'abord
Ixion faisant un somme
Près de Tantale ivre-mort.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Rien n'est moins épouvantable
Que l'aspect de ce démon ;
Sa majesté tenait table
Entre Épicure et Ninon.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Ses arrêts les plus sévères,
Qu'en mourant nous redoutons,
Sont rendus au bruit des verres
Et de huit cents mirlitons.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Aux buveurs à rouge trogne.
Il dit : Trinquons à grands coups.
Vous n'aimez que le Bourgogne ;
De Champagne enivrez-vous.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

A la prude qui se gêne
Pour lorgner un jouvenceau,
Il dit : Avec Diogène
Fais l'amour dans un tonneau.

Tant qu'on le pourra, larirette.
On se damnera larira.
Tant qu'on le pourra.
L'on trinquera,
Chantera.
Aimera
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Gens dont nous fuyons les traces,
Il vous dit : Plus retenus,
Laissez Cupidon aux Grâces,
Contentez-vous de Vénus.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Il dit encor bien des choses
Qui charment les assistants ;
Puis à Ninon, sur des roses,
Il ôte au moins soixante ans.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Alors ma sorcière éprouve
Un désir qui l'embellit,
Et soudain je me retrouve
Dans ses bras et sur mon lit.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera.
Aimera
La fillette.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

Si, d'après ce qu'on rapporte,
On bâille au céleste lieu,
Que le diable nous emporte,
Et nous rendrons grâce à Dieu.

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.

LE COIN DE L'AMITIÉ.

Couplets chantés par une Demoiselle à une jeune Maîtresse [illegible]

AIR : Vaudeville de la Partie carrée.

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours.
L'Amitié vient compléter la partie;
Mais qu'on lui fait de mauvais tours!
Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière,
Notre raison ne brille qu'à moitié,
Et la Folie attaque la première
Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin.
En tricherie on le dit passé maître;
Pauvre Amitié, gare à ton coin!
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
A tout soumettre aspire sans pitié.
Vous cédez tout : il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh ! combien on le fête !
L'Amitié seule apprête ses atours.
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu, chez lui calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied;
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs;
Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère
Inspirent de crainte à nos cœurs!
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié :
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
Du coin de l'Amitié.

L'AGE D'OR

OU CE QUE SERONT NOS ENFANTS. — 1814

AIR : Vivez vous-en, gens de la noce.

Je le dis sans blesser personne,
Notre âge n'est point l'âge d'or;
Mais nos fils, qu'on me le pardonne,
Vaudront bien moins que nous encor.
Pour peupler la machine ronde,
Qu'on est fou de mettre du sien!
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes,
Nous savons chanter un repas;
Mais nos fils, pesants gastronomes,
Boiront et ne chanteront pas.

D'un sot à face rubiconde
Ils feront un épicurien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Grâce aux beaux esprits de notre âge,
L'ennui nous gagne assez souvent;
Mais deux Instituts, je le gage,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous aimons bien un peu la guerre,
Mais sans redouter le repos,
Nos fils, ne se reposant guère,
Batailleront à tout propos.
Seul prix d'une ardeur furibonde,
Un laurier sera tout leur bien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Nous sommes peu galants sans doute;
Mais nos fils, d'excès en excès,
Égarant l'amour sur sa route,
Ne lui parleront plus français.
Ils traduiront, Dieu les confonde!
L'*Art d'aimer* en italien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

Le vieux Célibataire.

Ainsi, malgré tous nos sophistes,
Chez nos descendants on aura
Pour grands hommes des journalistes,
Pour amusement l'Opéra;
Pas une vierge pudibonde,
Pas même un aimable vaurien.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde,
Si nos femmes le voulaient bien.

De fleurs, amis, ceignant nos têtes,
Vainement nous formons des vœux
Pour que notre culte et nos fêtes
Soient en honneur chez nos neveux:
Ce chapitre que Momus fonde
Chez eux manquera de doyen.
Ah! pour un rien,
Oui, pour un rien,
Nous laisserions finir le monde;
Si nos femmes le voulaient bien.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

AIR: Contentons-nous d'une simple bouteille.

Allons, Babet, il est bientôt dix heures;
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
A mon coucher ton aimable présence,
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.

Je veux demain, bravant la médisance,
Au Cadran Bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais;
Auprès de moi coule des jours paisibles;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'amour par eux m'a rendu sa puissance :
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit?
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi! Babet se refuse!
Mademoiselle, auriez-vous un amant?
De mon neveu le jockey vous amuse;
Mais songez-y : je fais mon testament.
Docile enfin, livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah! tu te rends, tu cèdes à ma flamme!
Mais la nature, hélas! trahit mon cœur.
Ne pleure point; va, tu seras ma femme,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

L'[illegible]

Air : A la [illegible]

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère

Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Robin connaît toutes nos belles,
Et jusqu'où leur prix peut aller.
Messieurs, qui voulez des pucelles,
C'est à Robin qu'il faut parler.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Prodiguons l'or, et des maîtresses
De toutes parts vont nous venir ;
Car si nous tenions aux comtesses,
Robin pourrait nous en fournir.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

J'ai connu Robin à l'école :
Ce n'était point un libertin ;
Mais il gagnait mainte pistole
A nous procurer l'Arétin.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Quand de prendre femme il eut l'âge,
Il la prit belle exprès pour ça.
Par malheur la sienne était sage ;
Mais aussi Robin divorça.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Que le neuf ou le vieux vous tente,
Il sera votre fournisseur :
Robin vend sa nièce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

Si je lis bien dans son système,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déjà même
Devant Robin ont chapeau bas !

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin, quel bon métier !

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

JANVIER 1814.

AIR : Gai ! gai ! marions-nous.

Gai ! gai ! serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix,
La barbare
Qu'elle égare
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Renonçant à ses marais,
Le Cosaque
Qui bivouaque,
Croit, sur la foi des Anglais,
Se loger dans nos palais.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Le Russe, toujours tremblant
Sous la neige
Qui l'assiége,
Las de pain noir et de gland,
Veut manger notre pain blanc.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Ces vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire,
Seraient bus par des Saxons!
Plus de vin, plus de chansons!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Pour des Calmoucks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles,
Nos femmes ont trop d'attraits.
Ah! que leurs fils soient Français!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Quoi! ces monuments chéris,
Histoire
De notre gloire,
S'écrouleraient en débris!
Quoi! les Prussiens à Paris!

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs;
En avant, Gaulois et Francs!

Nobles Francs et bons Gaulois,
La paix, si chère
A la terre,
Dans peu viendra sous vos toits
Vous payer de tant d'exploits.

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France;
Gai! gai! serrons nos rangs,
En avant, Gaulois et Francs!

Frétillon

FRÉTILLON.

AIR : Ma commère, quand je danse.

Francs amis des bonnes filles,
Vous connaissez Frétillon :
Ses charmes aux plus gentilles
Ont fait baisser pavillon
Ma Frétillon, (*bis.*)
Cette fille
Qui frétille,
N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,
Dentelles et diamants,
Et deux fois mit tout en gage
Pour quelques fripons d'amants.
Ma Frétillon, (*bis.*)
Cette fille
Qui frétille,
Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :
Cet hiver, dans son taudis,
Couché presque sur la paille,
Mes sens étaient engourdis;
Ma Frétillon, (*bis.*)
Cette fille
Qui frétille,
Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre?
Quoi! le peu qui lui restait,
Frétillon a pu le vendre
Pour un fat qui la battait!
Ma Frétillon, (*bis.*)
Cette fille
Qui frétille,
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,
Il lui faut tendre ses lacs.
A travers la toile usée
Amour lorgne ses appas.
Ma Frétillon, (*bis.*)
Cette fille
Qui frétille,
Est si bien sans cotillon.

Seigneurs, banquiers et notaires,
La feront encor briller;
Puis encor des mousquetaires
Viendront la déshabiller.
Ma Frétillon, (*bis.*)
Cette fille
Qui frétille
Mourra sans un cotillon.

UN TOUR DE MAROTTE.

CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE MOMUS.

AIR : La mère m'a tué, a tué aux pieds.

Que Momus, dieu des bons couplets,
Soit l'ami d'Épicure.
Je veux porter ses chapelets
Pendus à ma ceinture.
Payant tribut
A l'attribut
De sa gaîté falote.
De main en main,
Jusqu'à demain
Passons-nous la marotte.

La marotte au sceptre des rois
Oppose sa puissance:
Momus en donne sur les doigts
Du grand que l'on encense
Gaîment frappons
Sots et fripons.

En casque, en mitre, en cotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Qu'un fat soit l'aigle des salons;
Qu'un docteur sente l'ambre;
Qu'un valet change ses galons
Sans changer d'antichambre:
Paris, enclin
Au trait malin,
Grâce à nous les ballotte.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Mais de la marotte, à sa cour,
La beauté veut qu'on use;
C'est un des hochets de l'Amour,
Et Vénus s'en amuse.
Son joyeux bruit
Souvent séduit,
L'actrice et la dévote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Elle s'allie au tambourin
Du dieu de la vendange,
Quand pour guérir le noir chagrin
Coule un vin sans mélange.
Oui, ses grelots
Font à grands flots
Jaillir cet antidote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Point de convives paresseux,
Amis, car il me semble

Que l'amitié bénit tous ceux
Que la marotte assemble;
Jeunes d'esprit,
Ensemble on rit,
Puis ensemble on radote.
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

Au bruit des grelots dans ce lieu,
Chantez donc votre messe.
L'assistant, le prêtre et le dieu
Inspirent l'allégresse.
D'un gai refrain,
A ce lutrin,
Pour qu'on suive la note,
De main en main,
Jusqu'à demain,
Passons-nous la marotte.

LA DOUBLE IVRESSE.

AIR : Que ne suis-je la fougère.

Je reposais sous l'ombrage,
Quand Nœris vint m'éveiller;
Je crus voir sur son visage
Le feu du désir briller.
Sur son front Zéphyre agite
La rose et le pampre vert;
Et de son sein qui palpite
Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant qui suit sa trace
(Son frère, si je l'en crois)
Presse pour remplir sa tasse
Des raisins entre ses doigts.
Tandis qu'à mes yeux la belle
Chante et danse à ses chansons,
L'enfant, caché derrière elle,
Mêle au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,
Y goûte et vient me l'offrir.
Ah! dis-je, la ruse est vaine :
Je sais qu'on en peut mourir.
Tu le veux, enchanteresse!
Je bois, dussé-je en ce jour
Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour.

Mon délire fut extrême :
Mais aussi qu'il dura peu!
Ce n'est plus Nœris que j'aime
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles
Ce qui reste, c'est qu'enfin,
Depuis, à l'amour des belles
J'ai mêlé le goût du vin.

VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE.

AIR : L'ombre s'évapore.

Ah! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive!
Voyageons gaîment.
Ivre de Champagne,
Je bats la campagne,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Terre chérie,
Sois ma patrie :
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.
Pour moi tout change :
Bonheur étrange!
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi;
J'y vois de gros gardes,
Cuirassés de bardes,
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu! que j'aime
Ce doux système!
Les canons même
De sucre sont faits.
Riches sculptures,
Belles peintures
En confitures
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peuple ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le Beaune et l'Aï.

Des gens enfournent,
D'autres défournent;
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton:
Des lois de table,
L'ordre équitable,
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi:

Je trouve en ce monde,
Où la graisse abonde,
Vénus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre :
Propos de cuistre,
Airs de ministre,
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chère exquise;
Que l'on se grise :
Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires :
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres
D'un dessert friand,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe
Il s'endort à point;
De femme aimable
Mère intraitable,
Ah! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie!
La face rougie,
La panse élargie,
Là chacun est roi;
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vite
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!
Que d'amourettes!
Jamais de dettes.
Point de nœuds constants.
Entre l'ivresse
Et la paresse.
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais qui vient détruire
Ce rêve enchanteur?
Amis, j'en ai honte,
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

LE COMMENCEMENT DU VOYAGE.

CHANSON CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT NOUVEAU-NÉ.

Air du Vaudeville des Chevaux de Maître Adam.

Voyez, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flots :
Elle contient gentille passagère;
Ah! soyons-en les premiers matelots,
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage,
Que doucement elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Déjà le Sort a soufflé dans les voiles;
Déjà l'Espoir prépare les agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,
Oui, les Amours prennent part au travail.
Aux chastes Sœurs on a fait des offrandes,
Et l'Amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage,
Qui des Plaisirs invoque le secours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle?
C'est le Malheur bénissant la Vertu,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.
A tant de vœux, dont retentit la plage,
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

LA MUSIQUE.

1810.

AIR : La farira dondaine, gai!

Purgeons nos desserts
Des chansons à boire;
Vivent les grands airs
Du Conservatoire!
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

Tout est réchauffé
Aux dîners d'Agathe :
Au lieu de café,
Vite une sonate.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles :
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.
Bon !
La farira dondaine.
Gai !
La farira dondé.

Acteurs très-profonds,
Sujets de disputes,
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart
Que l'on m'avertisse.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Nature n'est rien;
Mais on recommande
Goût italien
Et grâce allemande.
Bon !
La farira dondaine,
Gai !
La farira dondé.

Si nous t'enterrons,
Bel art dramatique,
Pour toi nous dirons

La messe en musique.
Bon!
La farira dondaine!
Gai!
La farira dondé.

LES GOURMANDS.

A MESSIEURS LES GASTRONOMES. — 1810.

AIR : Tout le long de la rivière.

Gourmands, cessez de nous donner
La carte de votre dîner :
Tant de gens qui sont au régime
Ont droit de vous en faire un crime.
Et d'ailleurs, à chaque repas,
D'étouffer ne tremblez-vous pas?
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.
Ah! pour étouffer n'étouffons que de rire :
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

La bouche pleine, osez-vous bien
Chanter l'Amour, qui vit de rien?
A l'aspect de vos barbes grasses,
D'effroi vous voyez fuir les Grâces;
Ou, de truffes en vain gonflés,
Près de vos belles vous ronflez.
L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.
Ah! pour étouffer n'étouffons que de rire :
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Vous n'exaltez, maîtres gloutons,
Que la gloire des marmitons :
Méprisant l'auteur humble et maigre
Qui mouille un pain bis de vin aigre,
Vous ne trouvez le laurier bon
Que pour la sauce et le jambon;
Chez des Français quel étrange délire!
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Pour goûter à point chaque mets.
A table ne causez jamais :
Chassez-en la plaisanterie :
Trop de gens, dans notre patrie,
De ses charmes étaient imbus ;
Les bons mots ne sont qu'un abus ;
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
N'étouffons, n'étouffons que de rire.

Français, dînons pour le dessert :
L'Amour y vient, Philis le sert ;
Le bouchon part, l'esprit pétille ;
La Décence même y babille,
Et par la Gaîté, qui prend feu,
Se laisse coudoyer un peu.
Chantons alors l'Aï qui nous inspire.
Ah! pour étouffer, n'étouffons que de rire ;
N'étouffons, n'étouffons que de rire

MA DERNIÈRE CHANSON, PEUT-ÊTRE.

FIN DE JANVIER. — 1814.

AIR : Eh quoi! vous sommeillez encore? (de *Fanchon*).

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès.
Mais, bien que la douleur honore,
Que servira d'avoir gémi?
Puisqu'ici nous rions encore,
Autant de pris sur l'ennemi!

Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble,
Moi, poltron, je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble
Pour trinquer à ce gai repas!
Amis, c'est le dieu que j'implore ;
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaîment, buvons encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

L'éloge des Chapons.

Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.
J'allais mettre ordre à mes affaires,
Quand j'appris ce que vous savez.
Gens que l'avarice dévore,
Pour votre or soudain j'ai frémi.
Prêtez-m'en donc, prêtez encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

Je possède jeune maîtresse,
Qui va courir bien des dangers.
Au fond, je crois que la traîtresse
Désire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi.
Mais cette nuit me reste encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut point qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi!

ÉLOGE DES CHAPONS.

AIR : Ah! le bel oiseau, maman!

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds ;
Bienheureux sont les chapons!

Exempts du tendre embarras
Qui maigrit l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras,
Ces bons citoyens du Maine!

Pour ma part, moi, j'en réponds :
Oui, poulettes,
Oui, coquettes.
Pour ma part, moi, j'en réponds :
Bienheureux sont les chapons !

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
Fut jaloux jusqu'à la rage ?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage ?

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en reponds :
Bienheureux sont les chapons !

Plusieurs, pour la forme, ont pris
Une compagne gentille :
J'en sais qui sont bons maris,
Qui même ont de la famille.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds :
Bienheureux sont les chapons !

Modérés dans leurs désirs,
Jamais ces gens, que j'estime,
N'ont pour fruit de leurs plaisirs
Les remords ou le régime.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds ;
Bienheureux sont les chapons !

Or, messieurs, examinons
Notre sort auprès des belles :

Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infidèles !

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons !

C'est mener un train d'enfer,
Quelque agrément qu'on y trouve;
D'ailleurs on n'est pas de fer,
Et Dieu sait comme on le prouve !

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons !

En dépit d'un faux honneur,
Prenons donc un parti sage.
Faisons tous notre bonheur :
Allons, messieurs, du courage !

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons !

Assez de monde concourt
A propager notre espèce.
Coupons, morbleu ! coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes,
Pour ma part, moi, j'en réponds;
Bienheureux sont les chapons !

LE BON FRANÇAIS.

CHANSON CHANTÉE DEVANT DES AIDES-DE-CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE. — MAI 1814.

AIR : J'ons un curé patriote.

J'aime qu'un Russe soit Russe,
Et qu'un Anglais soit Anglais.
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus *,
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur **
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu, fors l'honneur!
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

Louis, dit-on, fut sensible ***
Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.
Près des lis qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

* Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. »

** François Ier.

*** Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait pris de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

Enchaîné par la souffrance,
Un roi fatal aux Anglais *
A jadis sauvé la France
Sans sortir de son palais.
On sait, quand il le faudra,
Sur qui Louis s'appuîra **.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

Redoutons l'anglomanie,
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

Notre gloire est sans seconde :
Français, où sont nos rivaux?
Nos plaisirs charment le monde
Éclairé par nos travaux;
Qu'il nous vienne un gai refrain,
Et voilà le monde en train!
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

En servant notre patrie,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie,
Les beaux-arts et les amours,
Aimons, Louis le permet,
Tout ce qu'Henri-Quatre aimait.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays;
Oui, soyons de notre pays.

* [illegible]

** [illegible]

LA GRANDE ORGIE.

1814.

AIR : Vive le vin de Rampon...

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Non, plus d'accès
Aux procès :
Vidons, joyeux Français,
Nos caves renommées.
Qu'un censeur vain
Croie en vain
Fuir le pouvoir du vin,
Et s'enivre aux fumées.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Graves auteurs,
Froids rhéteurs,
Tristes prédicateurs,
Endormeurs d'auditoires ;
Gens à pamphlets,
A couplets,
Changez en gobelets
Vos larges écritoires.

Le vin charme tous les esprits
Qu'on le donne
Par tonne

Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Nous qui courons
Les tendrons,
De Cythère enivrons
Les colombes légères.
Oiseaux chéris
De Cypris,
Venez, malgré nos cris,
Boire au fond de nos verres.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

L'or a cent fois
Trop de poids.
Un essaim de grivois,
Buvant à leurs mignonnes,
Trouve au total
Ce cristal

Préférable au métal
Dont on fait les couronnes.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Enfants charmants
De mamans
Qui des grands sentiments
Banniront la folie,
Nos fils bien gros,
Bien dispos,
Naîtront parmi les pots,
Le front taché de lie.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Fi d'un honneur
Suborneur!
Enfin du vrai bonheur
Nous porterons les signes.
Les rois boiront
Tous en rond;
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits :
Q'uon le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Raison, adieu !
Qu'en ce lieu
Succombant sous le dieu
Objet de nos louanges,
Bien ou mal mis,
Tous amis,
Dans l'ivresse endormis,
Nous rêvions les vendanges !

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

LE JOUR DES MORTS.

AIR : Mirliton.

(Les deux premiers vers de l'air sont doubles.)

Amis, entendez les cloches
Qui, par leurs sons gémissants,
Nous font de bruyants reproches
Sur nos rires indécents.
Il est des âmes en peine,
Dit le prêtre intéressé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace !

Qu'en ce jour la poésie
Sème les tombeaux de fleurs;
Qu'à nos yeux l'hypocrisie
Les arrose de ses pleurs.
Je chante au sort qui m'entraîne
Sur les traces du passé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace !

Méchants, redoutez les diables,
Mais qu'il soit un paradis
Pour les filles charitables,
Pour les buveurs francs amis :

Que saint Pierre aux gens sans haine
Ouvre d'un air empressé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace!

Le souvenir de nos pères
Nous doit-il mettre en souci?
Ils ont ri de leurs misères:
Des nôtres rions aussi.
Lise n'est point inhumaine;
Mon flacon n'est point cassé.
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace!

Je ne veux point qu'on me pleure,
Moi, le boute-en-train des fous.
Puissé-je, à ma dernière heure,
Voir nos fils plus gais que nous!
Qu'ils chantent à perdre haleine,
Sur le bord du grand fossé:
C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine;
Requiescant in pace!

REQUÊTE

PRÉSENTÉE PAR LES CHIENS DE QUALITÉ, POUR OBTENIR QU'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE LIBRE AU JARDIN DES TUILERIES

JUIN 1814.

AIR: [illegible]

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats. } *bis.*

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que dès demain,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Des chiens dont le pavé se couvre
Distinguez nous à nos colliers

On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quoique toujours, sous son empire,
L'usurpateur nous ait chassés,
Nous avons laissé sans mot dire
Aboyer tous les gens pressés.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand sur son règne on prend des notes,
Grâce pour quelques chiens félons!
Tel qui longtemps lécha ses bottes
Lui mord aujourd'hui les talons.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

En attrapant mieux que des puces,
On a vu carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé?
On nous rend le morceau de sucre;
Les chats reprennent leur café.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Quand nos dames reprennent vite
Les barbes et le caraco,
Quand on refait de l'eau bénite,
Remettez nous *in statu quo*

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

Nous promettons pour cette grâce,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.

Puisque le tyran est à bas,
Laissez-nous prendre nos ébats.

LA CENSURE.

CHANSON QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS D'AOUT 1811[1].

AIR : Qu'est-ce qu'ça m'fait à moi ?

Que sous le joug des libraires,
On livre encor nos auteurs
Aux censeurs, aux inspecteurs,
Rats-de-cave littéraires ;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

L'état ayant plus d'un membre
Que la presse eût fait trembler,
Qu'on ait craint son franc parler
Dans la chambre et l'antichambre :
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Que cette chambre sensée
Laisse avec soumission
Sortir la procession
Et renfermer la pensée ;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire.

[illegible]

Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Qu'un censeur bien tyrannique
De l'esprit soit le geôlier,
Et qu'avec son prisonnier
Jamais il ne communique;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Quand déjà l'on n'y voit guère,
Quand on a peine à marcher,
En feignant de la moucher,
Qu'on éteigne la lumière;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

Qu'un ministre qui s'irrite
Quand on lui fait la leçon,
Lise tout bas ma chanson.
Qui lui parvient manuscrite;
Riez-en avec moi.
Ah! pour rire,
Et pour tout dire,
Il n'est besoin, ma foi,
D'un privilége du roi!

BEAUCOUP D'AMOUR.

Musique de M. B. Wilhem.

Malgré la voix de la sagesse,
Je voudrais amasser de l'or :
Soudain aux pieds de ma maîtresse
J'irais déposer mon trésor.

Adèle, à ton moindre caprice
Je satisferais chaque jour.
Non, non, je n'ai point d'avarice,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle.
Si des chants m'étaient inspirés,
Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
A jamais seraient admirés.
Puissent ainsi dans la mémoire
Nos deux noms se graver un jour!
Je n'ai point l'amour de la gloire.
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève
Jusqu'au trône éclatant des rois,
Adèle embellira ce rêve :
Je lui céderai tous mes droits.
Pour être plus sûr de lui plaire,
Je voudrais me voir une cour.
D'ambition je n'en ai guère,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune?
Adèle comble tous mes vœux.
L'éclat, le renom, la fortune,
Moins que l'amour rendent heureux.
A mon bonheur je puis donc croire,
Et du sort braver le retour.
Je n'ai ni bien ni rang ni gloire,
Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

LES BOXEURS OU L'ANGLOMANE.

AOUT 1815.

AIR : A coups d'pied, à coups d'poing.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids,
God dam! moi j'aime les Anglais :
Ils ont un si bon caractère!
Comme ils sont polis, et surtout
Que leurs plaisirs sont de bon goût!

Non, chez nous, point.
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :
Courons vite ouvrir des paris,
Et même par-devant notaire.
Ils doivent se battre un contre un ;
Pour des Anglais c'est peu commun.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons
La grâce de ces deux lurons,
Grâce qui jamais ne s'altère.
De la halle on dirait deux forts :
Peut-être ce sont des milords.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Çà, mesdames, qu'en pensez-vous ?
C'est à vous de juger les coups.
Quoi ! ce spectacle vous atterre ?
Le sang jaillit... battez des mains.
Dieu ! que les Anglais sont humains !
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais ! il faut vous suivre en tout,
Pour les lois, la mode et le goût,
Même aussi pour l'art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux
N'ont pas épuisé nos bravos.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

LE TROISIÈME MARI.

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

AIR : Ah! ah! qu'elle est bien!

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris;
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,
Je lui mets son bonnet de nuit.
Vli, vlan, taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende...
Vli, vlan, taisez-vous :
Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,
Et les affaires arrangées,
J'en eus deux filles, qu'entre nous,
De trois mois l'on dit plus âgées.
Au baptême Jean fit du train,
Car Léandre était le parrain.
Vli, vlan, taisez-vous;
Jean, vous n'aurez point de dragées;
Vli, vlan, taisez-vous :
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter
De l'argent qu'il rend Dieu sait comme!
Jean, qui travaille et sait compter,
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.
Hier il dit qu'on l'a volé;
Moi du trésor je prends la clé.
Vli, vlan, taisez-vous;
Plus d'argent pour vous, petit homme!
Vli, vlan, taisez-vous :
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :
A neuf heures mon mari frappe.

Le troisième Mari.

Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi ;
Mais, à minuit, Léandre échappe.
Il gelait, et Jean morfondu
A la porte avait attendu.
Vli, vlan, taisez-vous ;
Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?
Vli, vlan, taisez-vous :
Je me venge de deux époux.

Mais, à mon tour, je le surpris
Avec la vieille Pétronille.
D'un doigt de vin il était gris ;
Il la trouvait fraîche et gentille.
Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caressait.
Vli, vlan, taisez-vous ;
Vous sentez le vin et la fille ;
Vli, vlan, taisez-vous :
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps,
Malgré sa chétive apparence ;
Léandre fait plus d'embarras,
Mais a beaucoup moins de vaillance.
Lorsque Jean veut se reposer,
S'il me plaît encore d'en user,
Vli, vlan, taisez-vous ;
Et vite, que l'on recommence ;
Vli, vlan, taisez-vous :
Je me venge de deux époux.

VIEUX HABITS ! VIEUX GALONS !

Réflexions morales et politiques d'un marchand d'habits de la rue de la Friperie. — Ire Restauration 1814.

AIR : Vaudeville des Deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes,
Messieurs, nous observons les hommes :
Du bout du monde à l'autre bout,

L'habit fait tout.
Dans les changements qui surviennent,
Les dépouilles nous appartiennent :
Toujours en grand nous calculons.
Vieux habits! vieux galons!

Parfois en lisant la Gazette,
Comme tant d'autres je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.
Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,
Les anciens préjugés renaissent.
On va quitter les pantalons.
Vieux habits! vieux galons!

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique;
Combien on doit à leurs travaux
D'habits nouveaux!
Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques,
Aux passants nous les rappelons.
Vieux habits! vieux galons!

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles;
De galon même étaient couverts
Les habits verts *.
Mais sans le bonheur point de gloire!
Nous seuls, après chaque victoire,
Nous avions ce que nous voulons.
Vieux habits! vieux galons!

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui sans honte
Savent, dans un retour subit,
Changer d'habit.
Les valets, troupe chamarrée,
Troquant aujourd'hui leur livrée,

* La livrée impériale, vert et or.

Que d'habits bleus * nous étalons!
Vieux habits! vieux galons!

Les défenseurs de nos grands-pères,
Sortant de leur noble repaire,
Reprennent enfin à leur tour
L'habit de cour.
Chez nous retrouvant leurs costumes
Avec talons rouges et plumes,
Ils vont régner dans les salons.
Vieux habits! vieux galons!

Sans nul égard pour nos scrupules,
Si la foule des incrédules
Mit au nombre de ses larcins
L'habit des saints,
Au nez de plus d'un philosophe
Je vais en revendre l'étoffe :
De piété nous redoublons.
Vieux habits! vieux galons!

Longtemps vantés dans chaque ouvrage,
Des grands qu'aujourd'hui l'on outrage,
Portent au fond de leurs manoirs
Des habits noirs.
Mais, grâce à nous, vont reparaître
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être
Trouvaient bien pesants et bien longs.
Vieux habits! vieux galons!

De m'enrichir j'ai l'assurance :
L'on fêtera toujours en France,
En ville, au théâtre, à la cour,
L'habit du jour.
Gens vêtus d'or et d'écarlate,
Pendant un mois chacun vous flatte,
Puis à vos portes nous allons.
Vieux habits! vieux galons!

* La livrée royale

LE NOUVEAU DIOGÈNE.

CENT-JOURS. AVRIL 1815

AIR : Bon voyage, chez Dumollet.

Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je ris et bois sans gêne
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

Dans l'eau, dit-on, tu puisas ta rudesse;
Je n'en bois pas, et, censeur plus joyeux,
En moins d'un mois, pour loger ma sagesse,
J'ai mis à sec un tonneau de vin vieux.
Diogène, etc.

Où je suis bien aisément je séjourne;
Mais, comme nous, les dieux sont inconstants:
Dans mon tonneau, sur ce globe qui tourne,
Je tourne avec la fortune et le temps.
Diogène, etc.

Pour les partis dont cent fois j'osai rire
Ne pouvant être un utile soutien,
Devant ma tonne on ne viendra pas dire:
Pour qui tiens-tu, toi qui ne tiens à rien?
Diogène, etc.

J'aime à fronder les préjugés gothiques
Et les cordons de toutes les couleurs;
Mais, étrangère aux excès politiques,
Ma *Liberté* n'a qu'un chapeau de fleurs.
Diogène, etc.

Qu'en un congrès se partageant le monde,
Des potentats soient trompeurs ou trompés.
Je ne vais point demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène, etc.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil :
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Auprès des rois je crains pour mon soleil.

Diogène, etc.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
Chercher un homme est un dessein fort beau ;
Mais quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux Amours elle sert de flambeau.

Diogène, etc.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen :
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène,
Sous ton manteau.
Libre et content, je ris et bois sans gêne.
Diogène,
Sous ton manteau,
Libre et content, je roule mon tonneau.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Air : Pan, pan, pan.

Ah! le mauvais garnement!
Sans respect il sort des bornes.
Je n'ai dormi qu'un moment,
Et voilà son rudiment.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!

Le coquin m'en fait des cornes.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

Il a fait pis que cela
Pour m'échauffer les oreilles:
L'autre jour il me vola
Du vin que je cachais là.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Il m'en a bu deux bouteilles.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

Chez elle quand, le matin,
Ma femme est à sa toilette,
Je sais que le libertin
Quitte écriture et latin.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Par la serrure il la guette.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

A ma fille il fait l'amour,
Et joue avec la friponne.
Je l'ai surpris l'autre jour,
Maître d'école à son tour,
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Rendant ce que je lui donne.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

De le frapper je suis las:
Mais dans ses dents monsieur gronde
Dieu! ne prononce-t-il pas
Le mot de *c*... tout bas?
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Il n'est plus d'enfants au monde.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

LE CÉLIBATAIRE.

CHANSON DE NOCE CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM.

AIR : Eh! le cœur à la danse.

Du célibat fidèle appui,
Je vois avec colère
L'Amour essuyer aujourd'hui
Les larmes de son frère.
Grâces, talents et vertus,
Ont droit à mille tributs.
Mais un célibataire
Ne peut chanter des nœuds si doux :
On n'aura rien à faire
Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien;
Il la prend jeune et belle ;
Mais, comptant ses amis pour rien,
Monsieur la prend fidèle.
Il faudra dans cinquante ans
Célébrer leurs feux constants.
Non, tout célibataire, etc.

Morbleu ! qui n'aurait de l'humeur
En pensant que madame
De monsieur fera le bonheur,
Bien qu'elle soit sa femme?
Jours de paix et nuits d'amour :
Le diable y perdra son tour.
Non, tout célibataire, etc.

Encor, si l'Amour avait pris
Une dîme en cachette !
Mais le plus heureux des maris,
En quittant sa couchette,
Demain se pavanera,
Et les mains se frottera...
Non, tout célibataire, etc.

TRINQUONS.

AIR : La Catacoua.

Trinquer est un plaisir fort sage
Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus.
Quand du mépris d'un tel usage
Les gens du monde sont imbus,
De le suivre, amis, faisons gloire,
Riant de qui peut s'en moquer,
Et pour choquer,
Nous provoquer,
Le verre en main, en rond nous attaquer,
D'abord nous trinquerons pour boire,
Et puis nous boirons pour trinquer.

A table, croyez que nos pères
N'enviaient point le sort des rois,
Et qu'au fragile éclat des verres
Ils le comparaient quelquefois.
A voix pleine ils chantaient Grégoire,
Docteur que l'on peut expliquer;
Et pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer,
Nos bons aïeux trinquaient pour boire,
Et puis ils buvaient pour trinquer.

L'Amour alors près de nos mères,
Faisant chorus, battant des mains,
Rapprochait les cœurs et les verres,
Enivrait avec tous les vins.
Aussi n'a-t-on pas la mémoire
Qu'une belle ait voulu manquer,
Pour bien choquer.
A provoquer,
Le verre en main, chacun à l'attaquer :
D'abord elle trinquait pour boire,
Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
Qui n'en boivent pas plus gaîment;
Je veux, libre par caractère,
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l'humeur noire
S'obstine à ne point remarquer
Que pour choquer,
Se provoquer,
Le verre en main, tous en rond s'attaquer.
L'amitié qui trinque pour boire,
Boit bien plus encor pour trinquer.

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

Couplet écrit aux Catacombes le jour où s'y rendent les membres du Caveau.

AIR : Ce magistrat irréprochable.

Du champ que ton pouvoir féconde,
Vois la Mort trancher les épis;
Amour, réparateur du monde,
Réveille les cœurs assoupis.
A l'horreur qui nous environne
Oppose le besoin d'aimer;
Et si la mort toujours moissonne,
Ne te lasse pas de semer.

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : Ermite, bon ermite.

Lisette, dont l'empire
S'étend jusqu'à mon vin,
J'éprouve le martyre
D'en demander en vain.
Pour souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés,
Ai-je compté, volage,
Tes infidélités?
Lisette, ma Lisette.

Tu m'as trompé toujours ;
Mais vive la grisette !
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
Met ta ruse en défaut :
Il te parle à voix basse,
Il soupire tout haut.
Du tendre espoir qu'il fonde
Il m'instruisit d'abord.
De peur que je n'en gronde,
Verse au moins jusqu'au bord.
Lisette, ma Lisette, etc.

Avec l'heureux Clitandre
Lorsque je te surpris,
Vous comptiez d'un air tendre
Les baisers qu'il t'a pris.
Ton humeur peu sévère
En comptant les doubla.
Remplis encor mon verre
Pour tous ces baisers-là.
Lisette, ma Lisette, etc.

Mondor, qui toujours donne
Et rubans et bijoux,
Devant moi te chiffonne
Sans te mettre en courroux.
J'ai vu sa main hardie
S'égarer sur ton sein.
Verse jusqu'à la lie
Pour un si grand larcin.
Lisette, ma Lisette, etc.

Certain soir je pénètre
Dans ta chambre, et sans bruit
Je vois par la fenêtre
Un voleur qui s'enfuit.

Je l'avais dès la veille,
Fait fuir de ton boudoir.
Ah! qu'une autre bouteille
M'empêche de tout voir!
Lisette, ma Lisette, etc.

Tous, comblés de tes grâces,
Mes amis sont les tiens,
Et ceux dont tu te lasses,
C'est moi qui les soutiens.
Qu'avec ceux-là, traîtresse,
Le vin me soit permis:
Sois toujours ma maîtresse,
Et gardons nos amis.

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours,
Mais vive la grisette!
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

LA CHATTE.

AIR : La petite Cendrillon.

Tu réveilles ta maîtresse,
Minette, par tes longs cris.
Est-ce la faim qui te presse?
Entends-tu quelque souris?
Tu veux fuir de ma chambrette,
Pour courir je ne sais où.
Mia-mia-ou! Que veut minette?
Mia-mia-ou! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire;
Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire:
J'ai quinze ans, j'y dois penser.
Je gémis d'être seulette,
En prison sous le verrou.
Mia-mia-ou! Que veut minette? etc.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler:
J'ai certain voisin que j'aime,
Et que je n'ose appeler.
Mais pourquoi, sur ma couchette
Rêver à ce jeune fou!
Mia-mia-ou! Que veut minette? etc.

C'est toi, chatte libertine,
Qui mets le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine
Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette
Et ma main et mon genou.
Mia-mia-ou! Que veut minette? etc.

Mais je vois Valsain paraître!
Par les toits il vient ici.
Vite, ouvrons-lui la fenêtre:
Toi, minette, passe aussi.
Lorsqu'enfin mon cœur se prête
Aux larcins de ce filou,
Mia-mia-ou! que ma minette,
Mia-mia-ou! trouve un matou.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de M. B. Wilhem.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir.
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.

Le vent souffle, on quitte la plage:
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu pour me rendre à ton rivage.
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu! charmant pays de France, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

LES PARQUES.

AIR : Elle aime à rire, elle aime à boire.

Sages et fous, gueux et monarques,
Apprenez un fait tout nouveau:
Bacchus a vidé son caveau
Pour remplir la coupe des Parques.
C'est afin de plaire aux Amours,
Qui chantaient d'une voix sonore:
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Du monde éternelle ennemie,
Atropos, au fatal ciseau,
Buvant à longs traits et sans eau,
Sur la table tombe endormie;
Mais ses deux sœurs filent toujours,
Souriant à qui les implore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours.

Lachésis, remplissant sa tasse,
S'écrie : Atropos dort enfin!
Mais trop sec, hélas! et trop fin,
Je crains que mon fil ne se casse.
Pour le tremper ayons recours
A ce nectar qui me restaure.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Garnissant sa quenouille immense,
Clotho lui dit : Oui, travaillons;
De vin arrosons les sillons
Où de mon lin croît la semence :
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

Mon Curé.

Quand ces Parques, vidant bouteilles,
Filent nos jours sans nul souci,
Nous qui buvons gaîment ici,
Craignons qu'Atropos ne s'éveille.
Qu'elle dorme au gré des Amours,
Et répétons à chaque aurore :
Que tout mortel ajoute encore
Des jours heureux à ses beaux jours!

MON CURÉ.

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau,
Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présents,
A sa nièce, enfant de seize ans,
Il dit parfois : Mignonne,
Cache-moi bien ce qu'on fera;
Le diable aura ce qu'il pourra,
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,
Dois-je essayer sur les moutons
Si ma houlette est bonne?
Non, mais à mon troupeau je dis :
La paix est un vrai paradis
Qu'ici-bas l'on se donne.
Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,
De ne prêcher que lorsqu'il pleut.
Eh! zon, zon, zon, etc.

Les dimanches, point ne défends
La joie à ces pauvres enfants;
J'aime alors qu'on s'en donne.
Du chœur, où seul je suis souvent,

Je les entends rire en buvant
Chez la mère Simone :
Ou j'y cours même s'il le faut,
Les prier de chanter moins haut.
Eh! zon, zon, zon, etc.

Sans jamais en rien publier,
Je vois s'enfler le tablier
De plus d'une friponne.
S'épouse-t-on six mois trop tard;
Faut-il baptiser un bâtard;
C'est le ciel qui l'ordonne.
Les plaintes fort peu me siéraient;
Le ciel et Suzon en riraient.
Eh! zon, zon, zon, etc.

Notre maire, un peu mécréant,
A maint sermon répond : Néant.
Mais que Dieu lui pardonne!
Depuis qu'à sa table il m'admet,
J'ai su qu'à deux mains il semait,
Sans bruit faisant l'aumône;
Or la grâce ne peut faillir.
Puisqu'il sème, il doit recueillir.
Eh! zon, zon, zon, etc.

Je préside à tous les banquets,
A ma fête j'ai des bouquets,
Et l'on remplit ma tonne.
Mon évêque, triste et bigot,
Prétend que je sens le fagot;
Mais pour qu'un jour, mignonne,
J'aille où les anges font leurs nids,
Revoir tous ceux que j'ai bénis,
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

LA BOUTEILLE VOLÉE.

Air : La fête des bonnes gens.

Sans bruit, dans ma retraite
Hier l'Amour pénétra,
Courut à ma cachette
Et de mon vin s'empara.
Depuis lors ma voix sommeille;
Adieu tous mes joyeux sons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Iris, dame et coquette,
A ce larcin l'a poussé.
Je n'ai plus la recette
Qui soulage un cœur blessé.
C'est pour gémir que je veille,
En proie aux jaloux soupçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable,
A verser frais m'invitant
Un vieil ami de table
Me tend son verre en chantant;
Un autre vient à l'oreille
Me demander des leçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
Ce bon vin si regretté,
Grisette folle et belle
Tenait mon cœur en gaîté.
Lison n'a point sa pareille
Pour vivre avec des garçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre:
Joyeux, il vient à ma voix;
De mon vin il est ivre,
Et n'en a bu que deux doigts.
Qu'Iris soit une merveille,
Je me ris de ses façons:
Amour me rend ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

BOUQUET

à lire dans l'église de [illegible], le jour de Sainte Marguerite.

AIR : La Catacoua.

Laissons la musique nouvelle;
Notre amie est du bon vieux temps.
Sur un air aussi simple qu'elle
Chantons des couplets bien chantants.
L'esprit du jour a son mérite,
Mais c'est surtout lui que je crains:
Ses traits si fins
Me semblent vains;
Pour les entendre il faudrait des devins.
Amis, chantons à Marguerite
De vieux airs et de gais refrains.

Elle a chanté dans sa jeunesse
Ces couplets comme on n'en fait plus,
Où Favart peignait la tendresse,
Où Panard frondait les abus.
Contre l'humeur qui nous irrite,
Quels antidotes souverains!
Leurs vers badins,
Francs et malins,
Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
Ah! rappelons à Marguerite
Leurs vieux airs et leurs gais refrains.

C'est un charme que la mémoire:
On se répète jeune ou vieux.

Les refrains forment notre histoire;
Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
Amusons le temps qui trop vite
Entraîne les pauvres humains;
Et les destins
Sur nos festins
Faisant briller des jours longs et sereins,
Que dans trente ans pour Marguerite
Nos couplets soient de gais refrains!

A table alors venant nous rendre,
Tous le front ridé par les ans,
Dans une accolade bien tendre
Nous mêlerons nos cheveux blancs.
Les souvenirs naîtront bien vite;
Nos cœurs émus en seront pleins.
Moments divins!
Les noirs chagrins
Fuyant au bruit des transports les plus saints,
Sur les cent ans de Marguerite
Nous chanterons de gais refrains!

L'HOMME RANGÉ.

AIR : Eh! lon lon la, landerirette.

Maint vieux parent me répète
Que je mange ce que j'ai.
Je veux à cette sornette
Répondre en homme rangé:
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
Pour quelques frais superflus?
Si ma conscience est nette,
Ma bourse l'est encore plus.
Quand on n'a rien, etc.

Un gourmand dans son assiette
Fond le bien de ses aïeux;
Mon hôte à crédit me traite;
J'ai bonne chère et vin vieux.
Quand on n'a rien, etc.

Que Dorval, à la roulette,
A tout son or dise adieu:
J'y joûrais bien en cachette;
Mais il faudrait mettre au jeu.
Quand on n'a rien, etc.

Mondor, pour une coquette,
Se ruine en dons coûteux;
C'est pour rien que ma Lisette
Me trompe et me rend heureux.
Quand on n'a rien,
Landerirette,
On ne saurait manger son bien.

BON VIN ET FILLETTE.

AIR : Ma tante Urlurette.

L'amour, l'amitié, le vin,
Vont égayer ce festin;
Nargue de toute étiquette!
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

L'Amour nous fait la leçon:
Partout ce Dieu sans façon
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette, etc.

Que dans l'or mangent les grands,
Il ne faut à deux amants
Qu'un seul verre, qu'une assiette.
Turlurette, etc.

DR. POMSEY.

Sur un trône est-on heureux?
On ne peut s'y placer deux;
Mais vivent table et couchette!
Turlurette, etc.

Si pauvreté qui nous suit
A des trous à son habit,
De fleurs ornons sa toilette.
Turlurette, etc.

Mais que dis-je? Ah! dans ce cas,
Mettons plutôt habit bas;
Lise en paraîtra mieux faite.
Turlurette,
Turlurette,
Bon vin et fillette!

LE VOISIN.

AIR : Eh! qu'est-ce qu'ça m'fait à moi!

Je veux, voisin et voisine,
Quitter le ton libertin;
J'ai pour oncle un sacristain,
Et pour sœur une béguine.
Mais le diable est bien fin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Mais le diable est bien fin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Paul, docteur en médecine,
Craint, pour le fil de nos jours,
Que le vin et les amours
N'usent trop tôt la bobine:
Eh! fi du médecin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Eh! fi du médecin:
Qu'en dites-vous, mon voisin?

L'embonpoint de Joséphine
Fait demander ce que c'est;
Moi, je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.
C'est l'effet du basin:
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est l'effet du basin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon:
L'un dit que c'est un dragon,
L'autre un soldat de marine.
Je le crois fantassin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Je le crois fantassin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Depuis peu chez ma cousine,
Qui jeûnait en carnaval,
Je vois certain cardinal,
Et trouve bonne cuisine:
Serait-il mon cousin?
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Serait-il mon cousin?
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Une actrice qu'on devine,
Veut, pour plaire à dix rivaux,
Inventer des coups nouveaux
Au doux jeu qui les ruine:
C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est un fort beau dessein;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris!
Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine?

Le Carillonneur

Cela serait divin;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
Cela serait divin;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

D'aucun mal, je l'imagine,
Notre quartier n'est frappé:
Là point de mari trompé,
Point de femme libertine.
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, ma voisine?
C'est un quartier fort sain;
Qu'en dites-vous, mon voisin?

LE CARILLONNEUR.

AIR : Mon système est d'aimer le bon vin.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don.
Ah! que j'aime
A sonner un baptême!
Aux maris j'en demande pardon.
Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître;
Préludons sur un ton plus heureux.
D'un vieillard l'héritier vient de naître.
Sonnons fort : c'est un fait scandaleux.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don, etc.

La maman est gaillarde et jolie;
Mais l'époux est triste et catharreux;
Sur son compte il sait ce qu'on publie.
Sonnons fort : il n'est pas généreux.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don, etc.

De l'enfant quel peut être le père?
N'est-ce pas mon voisin le banquier?

Les cadeaux mènent vite une affaire.
Sonnons fort : il est gros marguillier.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don, etc.

Si j'osais, je dirais que le maire
S'est créé ce petit échevin;
Je l'ai vu chiffonner la commère.
Sonnons fort : je boirai de son vin.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don, etc.

Je crois bien que notre grand-vicaire
Aura mis le doigt au bénitier.
Depuis peu ma fille a su lui plaire.
Sonnons fort : pour l'honneur du métier.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don, etc.

Notre gouverneur a, je le pense,
Prélevé des droits sur ce terrain;
Dans l'église il vient donner quittance.
Sonnons fort : monseigneur est parrain.
Digue, digue, dig, din, dig, din, don, etc.

Plus facile à nommer que ton père,
Cher enfant, quel bonheur infini!
Je suis sûr de te voir plus d'un frère.
Sonnons fort, et que Dieu soit béni!
Digue, digue, dig, din, dig, din, don, etc.

LA VIEILLESSE.

A mes amis.

AIR : De la Pipe de tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse,
Oui, mes amis, nous vieillirons.
Mais à chaque pas voir renaître

Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir;
Faire un doux emploi de son être:
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie
Par le champagne et les chansons;
A table, où le cœur nous convie,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais s'épanouir;
Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli;
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer et mieux jouir;
D'une amante faire une amie;
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

Si longtemps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions.
Chasser du coin qui nous rassemble
Les maux prêts à nous assaillir;
Arriver au but tous ensemble;
Mes amis, ce n'est pas vieillir.

LES BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOCE.

AIR : C'est un lanla, landerirette.

Notre allégresse est trop vive;
Amis, pendant nos ébats,
Sachez qu'un joli convive
Sent approcher son trépas.

Faut-il qu'à la fleur de l'âge
Il ait ce pressentiment!
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette
Pour se venger aujourd'hui
D'une querelle secrète
Qu'il eut vingt fois avec lui :
Rien que d'y penser, je gage
Qu'il meurt presque, en ce moment.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite,
En tremblant se cachera;
Mais l'Amour, à sa poursuite,
Dans son réduit l'atteindra.
L'un pousse un trait plein de rage,
L'autre un long gémissement.
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite;
Mais enfin, moins généreux,
Du trait que l'obstacle irrite
Il lui porte un coup affreux.
Dans son sang le pauvret nage :
Adieu donc, défunt charmant!
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes
Que le plaisir essuîra;
Mais, pour l'honneur de ses armes,
Le vainqueur en parlera.
Car, mes amis, dans notre âge,
En dépit du sacrement,
Peu de billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

La double Chasse.

LA DOUBLE CHASSE.

AIR : Tonton, tontaine, tonton.

Allons, chasseur, vite en campagne;
Du cor n'entends-tu pas le son?
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Pars, et qu'auprès de ta compagne
L'amour chasse dans ta maison.
Tonton, tontaine, tonton.

Avec nombreuse compagnie,
Chasseur, tu parcours le canton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme jolie
Combien de braconniers voit-on!
Tonton, tontaine, tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte,
Chasseur, tu fais le fanfaron.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Auprès de ta femme, sans crainte,
Se glisse un chasseur franc luron.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, par ta meute surprise,
La bête pleure; on lui répond :
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Ta femme, aux abois déjà mise,
Sourit aux efforts du fripon.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant, pour ta moitié qu'il charme,
Use de la poudre à foison.
Tonton, tontaine, tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête
Et de ton cor enfles le son.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.
Tonton, tontaine, tonton.

LES PETITS COUPS.

AIR : Tout ce qu'passe c'n'm'fait rien.

Maîtres de tous nos désirs,
Réglons-les sans les contraindre :
Plus l'excès nuit aux plaisirs,
Amis, plus nous devons le craindre.
Autour d'une petite table,
Dans ce petit coin fait pour nous,
Du vin vieux d'un hôte aimable
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Pour éviter bien des maux,
Veut-on suivre ma recette ;
Que l'on nage entre deux eaux,
Et qu'entre deux vins l'on se mette.
Le bonheur tient au savoir-vivre ;
De l'abus naissent les dégoûts ;
Trop à la fois nous enivre ;
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Loin d'en murmurer en vain,
Égayons notre indigence :
Il suffit d'un doigt de vin
Pour réconforter l'espérance.
Et vous, que flatte un sort prospère,
Pour en jouir modérez-vous ;
Car, même dans un grand verre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi ?
La leçon te déplaît-elle ?

Les petits coups, selon toi,
Sentent le buveur qui chancelle.
Quel que soit le désir qui perce
Dans tes yeux, vifs comme tes goûts,
Du philtre qu'Amour te verse
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Oui, de repas en repas,
Pour atteindre à la vieillesse,
Ne nous incommodons pas,
Et soyons fous avec sagesse.
Amis, le bon vin que le nôtre!
Et la santé, quel bien pour tous!
Pour ménager l'un et l'autre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

ÉLOGE DE LA RICHESSE.

AIR : Du vaudeville d'Arlequin Cruello.

La richesse, que les frondeurs
Dédaignent, et pour cause,
Quand elle vient sans les grandeurs,
Est bonne à quelque chose.
Loin de les rendre à ton Crésus,
Va boire avec ses cent écus,
Savetier, mon compère.
Pour moi, qu'il m'arrive un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or,
Et j'en fais mon affaire!

Je souris à la pauvreté,
Et j'ignore l'envie :
Pourquoi perdrais-je ma gaîté
Dans une douce vie?
Maison, jardin, livres, tableaux,
Large voiture et bons chevaux.

Pourraient-ils me déplaire?
Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or, etc.

Bonjour, Mondor, riche voisin,
Ta maîtresse est jolie,
Son œil est noir, son esprit fin,
Et sa taille accomplie.
J'atteste sa fidélité;
Mais que peut contre sa fierté
L'amour d'un pauvre hère?
Pour te l'enlever, cher Mondor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or, etc.

Le vin s'aigrit dans mon gosier
Chez un traiteur maussade;
Mais à sa table un financier
Me verse-t-il rasade:
Combien, dis-je, ces bons vins blancs?
On me répond: Douze cents francs.
Par ma foi, ce n'est guère.
En Champagne on en trouve encor:
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or, etc.

A partager, dès aujourd'hui,
Amis, je vous invite.
Nous saurions tous, en cas d'ennui,
Me ruiner bien vite.
Manger rentes et capitaux,
Équipages, terres, châteaux,
Serait gai, je l'espère.
Ah! pour voir la fin d'un trésor,
Que dans mes mains pleuve de l'or,
De l'or,
De l'or.
Et j'en fais mon affaire!

LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.

Romance de chevalerie, genre à la mode.

Air à faire.

« Ah! s'il passait un chevalier
« Dont le cœur fût tendre et fidèle,
« Et qu'il triomphât du geôlier
« Qui me retient dans la tourelle,
« Je bénirais ce chevalier. »

Par là passait un chevalier
A l'honneur, à l'amour fidèle :
« Dame, dit-il, quel dur geôlier
« Vous retient dans cette tourelle?
« Est-il prélat ou chevalier?

« C'est mon époux, bon chevalier,
« Qui veut que je lui sois fidèle,
« Et qui me laisse, en vieux geôlier,
« Coucher seule dans la tourelle.
« Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier,
A qui son bon ange est fidèle,
Trompe les regards du geôlier,
Et pénètre dans la tourelle.
Honneur, honneur au chevalier!

La prisonnière au chevalier
Fait promettre un amour fidèle,
Puis se venge de son geôlier
Sur le grabat de la tourelle.
Soyez heureux, beau chevalier!

Alors et dame et chevalier,
Sautant sur un coursier fidèle,
Vont au nez du mari-geôlier
Jeter les clefs de la tourelle.
Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galants chevaliers!
Honneur à leurs dames fidèles!
Contre l'hymen et ses geôliers,
Dans les palais, dans les tourelles,
Dieu protégeait les chevaliers.

LES MARIONNETTES.

Air : La mamotte a mal au pied.

Les marionnettes, croyez-moi,
Sont les jeux de tout âge :
Depuis l'artisan jusqu'au roi,
De la ville au village;
Valets, journalistes, flatteurs,
Dévotes et coquettes,
Ah! sans compter nos grands acteurs,
Combien de marionnettes!

L'homme, fier de marcher debout,
Vante son équilibre;
Parce qu'il court et va partout,
Le pantin se croit libre.
Mais dans combien de mauvais pas
Sa fortune le jette!
Ah! du destin l'homme ici-bas!
N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocents,
Que le désir dévore,
Au trouble secret de ses sens,
Ne conçoit rien encore.
Veiller la nuit, rêver le jour,
L'étonne et l'inquiète.
Elle a quinze ans : ah! pour l'amour
La bonne marionnette!

Voyez ce mari parisien
Que main galant visite;
Il vous accueille mal ou bien,
Vous cherche ou vous évite.

Est-il confiant ou jaloux,
A l'air dont il vous traite?
Non : de sa femme un tel époux
N'est que la marionnette.

Près des femmes que sommes-nous?
Des pantins qu'on ballotte.
Messieurs, sautez, faites les fous
Au gré de leur marotte!
Le plus lourd et le plus subtil
Font la danse complète;
Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
A chaque marionnette.

LE SCANDALE.

AIR : La farira dondaine, gai!

Aux drames du jour
Laissons la morale :
Sans vivre à la cour,
J'aime le scandale.
Bon!
La farira dondaine!
Gai!
La farira dondé.

Nargue des vertus!
On n'en sait que faire.
Aux sots revêtus
Le tout est de plaire.
Bon! etc.

De ses contes bleus
L'honneur nous assomme.
C'est un vice ou deux
Qui font l'honnête homme.
Bon! etc.

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres.
C'est peu d'être gris;
Amis soyons ivres.
Bon! etc.

Grands réformateurs,
Piliers de coulisses,
Chassez les erreurs;
Nous gardons nos vices.
Bon! etc.

Paix! dit à ce mot
Caton, qui fait rage;
Mais il prêche en sot,
Moi, je ris en sage.
Bon!
La farira dondaine,
Gai!
La farira dondé.

LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète.

Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant.
Mais, pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.
A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane;
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent;
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié.

De Vénus amants trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi!
Eh! messieurs, prenez des pilules;
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfants?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savants.
J'entends ce tendron qui l'appelle :
Les parents même en ont frémi.
N'accouchez pas, mademoiselle;
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaîment son automne,
Que son hiver soit encor loin!
Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
N'éprouver jamais le besoin!
Puisqu'enfin dans nos embrassades
Il n'est point heureux à demi,
Mourez sans lui, mourez, malades;
Laissez-nous fêter notre ami.

A ANTOINE ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT, LE JOUR DE SA FÊTE. — ANNÉE 1812

Air du ballet des Pierrots.

Je viens d' Montmartre avec ma bête!
Pour fêter ce maître malin,
Et n' crains point qu'au milieu d' la fête
Un bon mot m' renvoie au moulin.
On dit qu'avec plus d'un génie
Antoin' prend plaisir à cela.
Nous qui n' sommes pas d' l'Académie,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Il n' s'en tient pas à des saillies;
Dans plus d'un genre il est heureux.

J' sais mêm' qu'il fait des tragédies,
Quand il n'est pas trop paresseux *.
De la Merpomène idolâtre,
Qu'il fass' mourir par-ci par-là.
Nous qui n' somm's pas d'z héros d' théâtre,
Souhaitons-lui d' c'es p'tits plaisirs-là.

On m'assur' qu'il vient d' faire un livre
Où c' qu'y a du bon : je l' crois bien.
C' docteur-là nous enseigne à vivre
Par la bouch' d'un arbre ou d'un chien.
A messieurs les Polichinelles *,
Il dit : Vous en voulez, en v'là.
Nous qui n' tenons pas les ficelles,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

A la cour il s' moqu'rait, j' gage,
Mêm' de messieurs les chambellans.
De c' pays n'ayant point l' langage,
Il vant' la paix aux conquérants.
A d' grands seigneurs qui n' sont pas minces
Sans ramper toujours il parla.
Nous, qu'on n'a pas encor faits princes,
Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.

Mais, quoiqu' malin, z'il est bon homme :
D'mandez à sa fille, à ses fils.
Ah! qu'il soit toujours aimé comme
Il aime ses nombreux amis!
Que l' secret d' son bonheur suprême
Reste à c'te gross' maman que v'là.
Nous qui sommes d' ceux qu'Antoine aime,
Souhaitons-lui d' ces vrais plaisirs-là.

Nota. On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps utile, et me sera toujours précieuse. 1815.

* Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *Marius*, des *Vénitiens*, etc.

* Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Arnault, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

Le Bedeau.

LE BEDEAU.

AIR : Sens devant derrière, sens dessus dessous.

Pauvre bedeau! métier d'enfer!
La grand'messe aujourd'hui me damne.
Pour me régaler du plus cher,
Au beau coin m'attend dame Jeanne.
Voici l'heure du rendez-vous;
Mais nos prêtres s'endorment tous.
Ah! maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie!
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé!

Nos enfants de chœur, j'en réponds,
Devinent ce qui me tracasse.
Dépêchez-vous, petits fripons,
Ou vous aurez des coups de masse.
Chantres, c'est du vin à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie! etc.

Notre Suisse, allongez le pas;
Surtout faites ranger ces dames.
La quête ne finira pas :
Le vicaire lorgne les femmes.
Ah! si la gentille Babet
Pour se confesser l'attendait!
Mais maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie! etc.

Curé, songez à la Saint-Leu :
Ce jour-là vous dîniez en ville.
Quel train vous nous meniez, morbleu!
On passa presque l'Évangile.
En faveur de votre bedeau,
Sautez la moitié du *Credo.*

Mais maudit soit notre curé!
Je vais, sacristie!
Manquer la partie.
Jeanne est prête et le vin tiré.
Ite, missa est, monsieur le curé!

On s'en fiche.

Air : Le fleuve d'oubli.

De traverse en traverse,
Tout va dans l'univers
De travers.
Toute femme est perverse,
Tout traiteur exigeant
Pour l'argent.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

Désespoir d'un ivrogne,
Vient un marchand maudit
Qui vous dit
Qu'en Champagne, en Bourgogne,
Les coteaux sont grêlés
Et gelés.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris, etc.

Oubliez une dette,
Chez vous entre un huissier
Bien grossier,
Qui vend table et couchette,
Et trouve encor de quoi
Pour le roi.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris, etc.

Aucun plaisir n'est stable :
Pour boire est-on assis
Cinq ou six,
Avant vous sous la table
Tombent deux, trois amis
Endormis.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris, etc.

C'est trop d'une maîtresse;
Que je fus malheureux
Avec deux!
Que j'eus peu de sagesse
D'en avoir jusqu'à trois
A la fois!
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris, etc.

De ma misanthropie
Pardonnez les accès
Et l'excès;
Car je crains la pépie,
Et je ne vois qu'abus
Et vins bus.
A tout jeu le sort nous triche;
Mais enfin est-on gris,
Biribi,
On s'en fiche! (*ter.*)

JEANNETTE.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

Jeune, gentille, et bien faite,
Elle est fraîche et rondelette;

Son œil noir est pétillant.
Prudes, vous dites sans cesse
Qu'elle a le sein trop saillant :
C'est pour ma main qui le presse
Un défaut bien attrayant.

Fi des coquettes maniérées! etc.

Tout son charme est dans la grâce:
Jamais rien ne l'embarrasse :
Elle est bonne, et toujours rit.
Elle dit mainte sottise,
A parler jamais n'apprit;
Et cependant, quoi qu'on dise,
Ma Jeannette a de l'esprit.

Fi des coquettes maniérées! etc.

A table dans une fête,
Cette espiègle me tient tête
Pour les propos libertins.
Elle a la voix juste et pure,
Sait les plus joyeux refrains.
Quand je l'en prie, elle jure;
Elle boit de tous les vins.

Fi des coquettes maniérées! etc.

Belle d'amour et de joie,
Jamais d'une riche soie
Son corsage n'est paré.
Sous une toile proprette
Son triomphe est assuré;
Et, sans nuire à sa toilette,
Je la chiffonne à mon gré.

Fi des coquettes maniérées! etc.

La nuit tout me favorise;
Point de voile qui me nuise,
Point d'inutiles soupirs.
Des deux mains et de la bouche

Elle attise les désirs,
Et rompt vingt fois sa couche
Dans l'ardeur de nos plaisirs.

Fi des coquettes maniérées!
Fi des bégueules du grand ton!
Je préfère à ces mijaurées
Ma Jeannette, ma Jeanneton.

LES ROMANS.

A SOPHIE QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose
Un long roman qui fasse effet.
A tes vœux ma raison s'oppose,
Un long roman n'est plus mon fait.
Quand l'homme est loin de son aurore,
Tous les romans deviennent courts;
Et je ne puis longtemps encore
Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse
Trouver l'amitié d'une sœur!
Des plaisirs je te dois l'ivresse,
Et des tendres soins la douceur.
Des héros, des prétendus sages
Les longs romans, qui font pitié,
Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire!
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cours.
Ah! puisses-tu, vive et jolie,
Longtemps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs!

TRAITÉ DE POLITIQUE A L'USAGE DE LISE.

CENT-JOURS, MAI 1815.

AIR : Un magistrat irreprochable.

Lise, qui règnes par la grâce
Du Dieu qui nous rend tous égaux,
Ta beauté, que rien ne surpasse,
Enchaîne un peuple de rivaux.
Mais, si grand que soit ton empire,
Lise, tes amants sont Français;
De tes erreurs permets de rire,
Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir!
Combien d'amants et de provinces
Poussés enfin au désespoir!
Crains que la révolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès;
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie
Femme ressemble aux conquérants,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents.
Ce sont de terribles coquettes!
N'imite pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle,
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas.
Mais sur ton lit, trône paisible,
Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, sois toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,
Ainsi qu'à la simple nature
Tu dois de charmer tous les yeux.
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités.
Lise, deviens bonne princesse,
Et respecte nos libertés.
Des roses que l'amour moissonne
Ceins ton front tout brillant d'attraits,
Et garde longtemps ta couronne,
Pour le bonheur de tes sujets.

L'OPINION DE CES DEMOISELLES.

CENT-JOURS, MAI 1815.

AIR : Non d'un chien, j' veut être epicurien.

Quoi! c'est donc bien vrai qu'on parie
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous
Sens sus d'ssous.
L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,
S'en réjouirait;
Chacun son intérêt.
Aussi point d' fille qui ne crie :
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

D' nos Français j' connaissons l's astuces;
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens
Qu' les Prussiens.
Comm' l'argent pleuvait quand les Russes
F'saient hausser d' prix
Tout's les filles d' Paris!

J' n'avions pas l' temps de chercher nos puces.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.
Je r'verrons Buloff, Titchakoff,
Et Platoff;
L' bon Sacken, dont l' cœur est si tendre,
Et puis ce cher...
Ce cher monsieur Blücher :
Ils nous donn'ront tout c' qu'ils vont prendre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Drès qu' les plum's de coq vont r' paraître,
J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,
Not' mouchoir.
Quant aux amants, j' dois en r'connaître,
Ça tomb' sous l' sens,
Au moins deux ou trois cents.
Pour leur entré' louons un' fenêtre.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

J' conviens que d' certain's honnêt's femmes
Tout autant qu' nous en ont pincé
L'an passé :
Et qu' nos cosaqu's pleins d' leurs bell's flammes,
Prenaient l' chemin
Du faubourg Saint-Germain.
Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

Les affair's s'ront bientôt bâclées,
Si j'en crois un vieux libertin
D' sacristain.
Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées.

Queuqu's gens d'occis,
C'est l' cadet d' nos soucis.
Mais j' rirai bien si j' somm's violées.
Viv' nos amis,
Nos amis les enn'mis!

L'HABIT DE COUR

ou Visite à une Altesse.

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Ne répondez plus de personne,
Je veux devenir courtisan.
Fripier, vite, que l'on me donne
La défroque d'un chambellan.
Un grand prince à moi s'intéresse;
Courons assiéger son séjour,
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Je vais au palais d'une altesse,
Et j'achète un habit de cour.

Déjà, me tirant par l'oreille,
L'ambition hâte mes pas,
Et mon riche habit me conseille
D'apprendre à m'incliner bien bas.
Déjà l'on me fait politesse,
Déjà l'on m'attend au retour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Je vais saluer une altesse,
Et je porte un habit de cour.

N'ayant point encor d'équipage,
Je pars à pied modestement,
Quand de bons vivants, au passage,
M'offrent un déjeuner charmant.
J'accepte; mais que l'on se presse,
Dis-je à ceux qui me font ce tour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Messieurs, je vais voir une altesse;
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive;
Mais l'un de nos anciens amis,
Me réclame, et, joyeux convive,
A sa noce je suis admis.
Nombreux flacons, chants d'allégresse,
De notre table font le tour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Pourtant j'allais voir une altesse,
Et j'ai mis un habit de cour!

Enfin, malgré l'Aï qui mousse,
J'en veux venir à mon honneur.
Tout en chancelant je me pousse
Jusqu'au palais de monseigneur.
Mais à la porte où l'on se presse,
Je vois Rose, Rose et l'Amour.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Rose, qui vaut bien une altesse,
N'exige point l'habit de cour.

Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur,
Elle m'entraîne à sa chambrette,
Si favorable à notre ardeur.
Près de Rose, je le confesse,
Mon habit me paraît bien lourd.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Soudain, oubliant son altesse,
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
Ainsi le rêve disparaît.
Gaîment je reprends ma marotte,
Et m'en retourne au cabaret.
Là je m'endors dans une ivresse
Qui n'a pas de fâcheux retours.
Ah! quel beau jour! (*bis.*)
A qui voudra voir son altesse
Je donne mon habit de cour.

PLUS DE POLITIQUE.

JUILLET 1815.

AIR : Ce jour là, sous son ombrage.

Ma mie, ô vous que j'adore,
Et qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore
Trop de part à mes amours!
Si la politique ennuie,
Même en frondant les abus,
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,
Donnant prise à mes rivaux,
Des arts, enfants de la gloire,
Je racontais les travaux.
A notre France agrandie
Ils prodiguaient leurs tributs.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,
Après d'amoureux combats,
J'osais vous parler bataille
Et chanter nos fiers soldats.
Par eux la terre asservie
Voyait tous ses rois vaincus.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté;
Du nom de Rome et d'Athènes
J'effrayais votre gaîté.
Quoique au fond je me défie
De nos modernes Titus,
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

La France, que rien n'égale
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous.
Mais, las! j'ai pour ma patrie
Fait trop de vœux superflus.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire;
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligue ennemie
Les Français sont abattus.
Rassurez-vous, ma mie;
Je n'en parlerai plus.

MARGOT.

Air : Car c'est une bouteille.

Chantons Margot, nos amours,
Margot leste et bien tournée,
Que l'on peut baiser toujours,
Qui toujours est chiffonnée.
Quoi! l'embrasser? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Moquons-nous de ce Blaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit;
C'est un cœur de tourterelle.
Si le matin elle rit,
Le soir elle vous querelle.
Quoi! se fâcher! dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Voilà comme on l'apaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main voyez-la;
Comme à table elle babille!
Quel air et quels yeux elle a
Quand le Champagne pétille!
Quoi! l'air décent? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
  Mets ta pudeur à l'aise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano!
Sa voix nous charme et nous touche.
Mais devant un *soprano*
Elle n'ouvre point la bouche.
Quoi! par pitié? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
  Ici, point d'Albanèse :
Viens, Margot, vient qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,
Fait pour Margot feu qui flambe;
Mais par elle il est souvent
Traité par-dessous la jambe.
Quoi! par-dessous? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
  Il faut bien qu'il s'y plaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse;
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
Quoi! pour broder! dit un sot.
Oui c'est l'humeur de Margot.
  Que fais-tu sur ta chaise?
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,
S'écrira cette brunette :

A moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette!
Quoi! douze ou rien? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.
Nous t'en promettons treize :
Viens, Margot, viens qu'on te baise.

A MON AMI DÉSAUGIERS,

qui venait d'être nommé directeur du Vaudeville. — Décembre 1815.

AIR : La Catacoua.

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons;
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquants et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train?
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Rends-lui, s'il se peut, le cortége
Qu'à la Foire il a fait briller :
L'ombre de Panard te protége;
Vadé semble te conseiller.
Fais-nous apparaître à la file
Jusqu'aux enfants de Tabarin.
Eh! va ton train, etc.

Au lieu de fades épigrammes,
Qu'il aiguise un couplet gaillard :
Collé, quoi qu'en disent nos dames,
Est un fort honnête égrillard.
La gaudriole, qu'on exile,
Doit refleurir sur son terrain.
Eh! va ton train, etc.

Malgré messieurs de la police,
Le Vaudeville est né frondeur :
Des abus fais ton bénéfice;
Force les grands à la pudeur;
Dénonce tout flatteur servile
A la gaîté du souverain.
Eh! va ton train, etc.

Sur la scène, où plus à son aise
Avec toi Momus va siéger,
Relève la gaîté française
A la barbe de l'étranger.
La chanson est une arme utile
Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
Eh! va ton train, etc.

Verse, ami, verse donc à boire;
Que nos chants reprennent leur cours.
Il nous faut consoler la gloire;
Il faut rassurer les amours.
Nous cultivons un champ fertile
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

MA VOCATION.

AIR : Attendez-moi sous l'orme.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit;

Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit! (*bis.*)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas,
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit!

LE VILAIN.

Air de Ninon chez madame de Sévigne.

Hé quoi! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom.
Êtes-vous de noblesse antique?
Moi, noble? oh! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin.
Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*bis.*)
Je suis vilain et très-vilain... (*bis.*)
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Ah! sans un *de* j'aurais dû naître;
Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.
Ce pouvoir, sur sa vieille base,
Étant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase.
Je suis vilain et très-vilain, etc.

Mes aïeux jamais dans leurs terres,
N'ont vexé des serfs indigents;
Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin *
En chambellan de... Charlemagne.
Je suis vilain et très-vilain, etc.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part;
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard;

* Enchanteur fameux dans les romans de la Table ronde.

Et quand l'Église, par sa brigue,
Poussait l'État vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la ligue.
Je suis vilain et très-vilain, etc.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune :
Car, sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune.
Je suis vilain et très-vilain,
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

LE VIEUX MÉNÉTRIER.

NOVEMBRE 1815.

AIR : C'est un lanla, landerirette.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
Ménétrier du hameau;
Mais pour sage on me renomme,
Et je bois mon vin sans eau.
Autour de moi sous l'ombrage
Accourez vous délasser.
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Oui, dansez sous mon vieux chêne
C'est l'arbre du cabaret.
Au bon temps toujours la haine
Sous ses rameaux expirait.
Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser!
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Du château plaignez le maître,
Quoiqu'il soit votre seigneur :
Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur;
Triste au fond d'un équipage,
Quand là-bas il va passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé,
Priez que Dieu fertilise
Son grain, sa vigne, son pré.
Au plaisir s'il rend hommage,
Qu'il vienne ici l'encenser.
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand d'une faible charmille
Votre héritage est fermé,
Ne portez plus la faucille
Au champ qu'un autre a semé.
Mais sûrs que cet héritage
A vos fils devra passer,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endura,
N'exilez point de son chaume
L'aveugle qui s'égara.
Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

Écoutez donc le bonhomme,
Sous son chêne accourez tous.

De pardonner je vous somme :
Mes enfants, embrassez-vous.
Pour voir ainsi d'âge en âge
Chez nous la paix se fixer,
Eh ! lon lan la, gens de village,
Sous mon vieux chêne il faut danser.

LES OISEAUX.

Couplets adressés à M. Arnault, partant pour son exil. — Janvier 1816.

L'hiver redoublant ses ravages
Désole nos toits et nos champs ;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants ;
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons !
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants !
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

LES DEUX SŒURS DE CHARITÉ.

Air de la Treille de sincérité.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

Vierge défunte, une sœur grise,
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra. (*bis.*)
Toutes deux dignes de louanges,
Arrivaient après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des Amours.
Dieu lui-même, etc.

Là-haut, saint Pierre en sentinelle,
Après un *Ave* pour la sœur,
Dit à l'actrice : On peut, ma belle,
Entrer chez nous sans confesseur.
Elle s'écrie : Ah! quoique bonne,
Mon corps à peine est inhumé!
Mais qu'à mon curé Dieu pardonne!
Hélas! il n'a jamais aimé.
Dieu lui-même, etc.

Dans les palais et sous le chaume,
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains

Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.
Moi, qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois.
Dieu lui-même, etc.

Oui, reprend la sainte colombe,
Mieux qu'un ministre des autels,
A descendre en paix dans la tombe
Ma voix préparait les mortels.
Offrant à ceux qui m'ont suivie,
Dit la nymphe, une douce erreur,
Moi, je faisais chérir la vie :
Le plaisir fait croire au bonheur.
Dieu lui-même, etc.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.
Dieu lui-même, etc.

Entrez, entrez, ô tendres femmes!
Répond le portier des élus :
La charité remplit vos âmes;
Mon Dieu n'exige rien de plus.
On est admis dans son empire,
Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
Sous la couronne du martyre,
Ou sous des couronnes de fleurs.
Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

COMPLAINTE

d'une de ces demoiselles, à l'occasion des affaires du temps. — Novembre 1816.

Air : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris.
Gn'a plus d'argent dans c'gueux de Paris. } *bis.*

Du métier d' fille j' me dégoûte;
C' commerce n' rapporte plus rien.
Mais si l' public nous fait banqu'route,
C'est qu' les affaires n' vont pas bien.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, etc.

Au bonheur on fait semblant d' croire;
Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs.
Si d' la cour je n' savais l'histoire,
J' croirais quasi qu'on a des mœurs.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, etc.

Nous servions d' maîtress' et d' modèles
A nos peintres gorgés d'écus.
J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles,
D' puis qu' les modèles n' servent plus.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, etc.

Quand gn'a pas l' moindr' profit-z à faire
Sur tant d' réformés mécontents,
Les juges p't-êtr' f'raient notr' affaire;
Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, etc.

Enfin je n' trouvons plus not' compte
Avec nos braves qu' l'on vexa.
Vu leur misère, y aurait d' la honte
A leur d'mander queuqu' chos' pour ça.
Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, etc.

Heureusement qu' monsieur Lab...
A nous servir s'est-z engagé :

Comme un diable, y s' démène, y crie
Pour qu'on rend' les biens du clergé.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris, etc.

CE N'EST PLUS LISETTE.

AIR : Eh! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.

Quoi! Lisette, est-ce vous?
Vous, en riche toilette!
Vous, avec des bijoux!
Vous, avec une aigrette!
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin
N'osent fouler l'herbette;
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette?
Eh! non, non, non, etc.

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.
Eh! non, non, non, etc.

Votre bouche sourit
D'une façon discrète.
Vous montrez de l'esprit;
Du moins on le répète.
Eh! non, non, non, etc.

Comme ils sont loin ces jours
Où dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette!
Eh! non, non, non, etc.

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette.
Eh! non, non, non, etc.

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite,
De l'ombre du bonheur
Vous êtes satisfaite.
Eh! non, non, non, etc.

Si l'Amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.
Adieu, madame, adieu :
En duchesse on vous traite.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

L'HIVER.

AIR : Une fille est un oiseau.

Les oiseaux nous ont quittés :
Déjà l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes ;
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait grelotter mon chien.
Réveillons, sans plus attendre,
Mon feu qui dort sous la cendre.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien. (*bis.*)

O voyageur imprudent !
Retourne vers ta famille.
J'en crois mon feu qui pétille ;

Le froid devient plus ardent.
Moi, j'en puis braver l'injure :
Rose, en douillette, en fourrure,
Ici, contre la froidure
Vient m'offrir un doux soutien,
Rose, tes mains sont de glace;
Sur mes genoux prends ta place.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit
Roule son char sur la neige.
Rose, l'Amour nous protége;
C'est pour nous que le jour fuit.
Mais un couple nous arrive;
Joyeux ami, beauté vive,
Entrez tous deux sans qui-vive,
Le plaisir n'y perdra rien.
Moins de froid que de tendresse,
Autour du feu qu'on se presse.
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé
Devant la lampe indiscrète.
Un festin que Rose apprête,
Gaîment par nous est dressé.
Notre ami s'est fait, à table,
D'un brigand bien redoutable
Et d'un spectre épouvantable
Le fidèle historien.
Tandis que le punch s'allume,
Beau du feu qui le consume,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons
Ensevelis la nature;
Ton aquilon, qui murmure,
Ne peut troubler nos chansons.
Notre esprit, qu'Amour seconde,
Au coin du feu crée un monde

Qu'un doux ciel toujours féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portes restent closes,
Et, jusqu'au retour des roses,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

LE MARQUIS DE CARABAS.

NOVEMBRE 1816.

Air du roi Dagobert.

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu!
Il verra beau jeu.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin-le-Bref.
D'après mon blason,
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,

Que celle du roi.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour,
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix :
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Prêtres que nous vengeons,
Levez la dîme et partageons;
Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.
Seuls nous chasserons,
Et tous vos tendrons
Subiront l'honneur
Du droit du seigneur.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir;
Remplis pour moi ton encensoir.

Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

MA RÉPUBLIQUE.

AIR : Vaudeville de la petite Gouvernante.

J'ai pris goût à la république
Depuis que j'ai vu tant de rois.
Je m'en fais une, et je m'applique
A lui donner de bonnes lois.
On n'y commerce que pour boire,
On n'y juge qu'avec gaîté;
Ma table est tout son territoire;
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :
Le sénat s'assemble aujourd'hui.
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui.
Quoi! proscrire? Ah! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité.
Chez nous l'ennui ne pourra naître :
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,
La joie ici défend l'abus;
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité;
Qu'on puisse aller même à la messe :
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive;
Ne parlons point de nos aïeux.
Point de titre, même au convive
Qui rit le plus ou boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,
Aspirait à la royauté,
Plongeons ce César dans l'ivresse;
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république,
Pour voir son destin affermi.
Mais ce peuple si pacifique
Déjà redoute un ennemi :
C'est Lisette qui nous rappelle
Sous les lois de la volupté.
Elle veut régner, elle est belle;
C'en est fait de la liberté.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

AIR : Quand les bœufs vont deux à deux.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu. } *bis.*

Tandis que dans sa mansarde
Jeanne veille, et qu'il lui tarde
De voir rentrer son mari,
Maître Jean, à la guinguette,
A ses amis en goguette
Chante son refrain chéri :
Trinquons, et toc, et tin, tin, tin! etc.

Jeanne pour moi seul est tendre,
Dit-il; laissons-la m'attendre.
Mais, maudissant son époux,
Jeanne, la puce à l'oreille,

Bat sa chatte que réveille
La tendresse des matous.
Trinquons, et toc, et tin, tin, tin! etc.

Livrant sa femme au veuvage,
Jean se perd dans son breuvage ;
Et, prête à se mettre au lit,
Jeanne, qui verse des larmes,
Dit en regardant ses charmes :
C'est son verre qu'il remplit!
Trinquons, et toc, et tin, tin, tin! etc.

Pour allumer sa chandelle,
Un voisin frappe chez elle;
Jeanne ouvre après un refus.
Que Jean boive, chante ou fume,
Je ne sais ce qu'elle allume,
Mais je sais qu'on n'y voit plus.
Trinquons, et toc, et tin, tin, tin! etc.

En rajustant sa cornette,
Ah! qu'on souffre, dit Jeannette,
Quand on attend son époux!
Ma vengeance est bien modeste;
Avec lui je suis en reste;
Il a bu plus de dix coups.
Trinquons, et toc, et tin, tin, tin! etc.

A demain! se dit le couple;
L'époux rentre, et son dos souple
N'en subit pas moins l'arrêt.
Il s'écrie : Amour fait rage!
Demain, puisque Jeanne est sage,
Répétons au cabaret :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

PAILLASSE.

1816.

AIR : Amis, dépouillons nos pommiers.

J' suis né Paillasse, et mon papa,
Pour m' lancer sur la place,
D'un coup d' pied queuqu' part m'attrapa,
Et m' dit : Saute, Paillasse!
T'as le jarret dispos,
Quoiqu' t'ay' l' ventre gros
Et la fac' rubiconde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde!

Ma mèr' qui poussait des hélas
En m' voyant prendr' ma course,
M'habille avec son seul mat'las,
M' disant : Ce fut ma r'ssource :
Là-d'sous fais, mon fils,
Ce que d'sus je fis
Pour gagner la pièce ronde.
N' saut' point-z à demi, etc.

Content comme un gueux, j' m'en allais,
Quand un seigneur m'arrête,
Et m' donn' l'emploi, dans son palais,
D'un p'tit chien qu'il regrette.
Le chien sautait bien,
J' surpasse le chien;
Plus d'un envieux en gronde,
N' saut' point-z à demi, etc.

J' buvais du bon; mais un hasard,
Où j' n'ons rien mis du nôtre,
Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard.
Et qu'il en vient-z un autre.
Fi du dépouillé
Qui m'a bien payé!

Fêtons l'autre à la ronde.
N' saut' point-z à demi, etc.

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
Que l' premier r'vient-z en traître :
Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,
J'saute encor sous sa f'nêtre.
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu seconde!
N' saut' point-z à demi, etc.

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours.
N' faut point qu' la r'cette baisse.
Boir', manger, rire et fair' des tours,
Voyez comm' ça m'engraisse.
En gens qui, ma foi,
Saut' moins gaîment qu' toi
Puisque l' pays abonde,
N' saut' point-z à demi,
Paillass', mon ami :
Saute pour tout le monde!

MON AME.

1816.

Air des Scythes et des Amazones

C'est à table, quand je m'enivre
De gaîté, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre,
J'aime à prévoir mon dernier jour. (*bis.*)
Il semble alors que mon âme me quitte.
Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux :
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux. } *bis.*
Remontez, remontez dans les cieux. (*bis*).

Vous prendrez la forme d'un ange;
De l'air vous parcourrez les champs.

Votre joie, enfin sans mélange,
Vous dictera les plus doux chants.
L'aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite, etc.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Hion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite, etc.

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite, etc.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux, qui vous sont ouverts!
L'amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite :
Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite, etc.

N'attendez plus, partez, mon âme,
Doux rayon de l'astre éternel!
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel.
L'Aï pétille à défaut d'eau bénite;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

LE JUGE DE CHARENTON*.

NOVEMBRE 1816.

Air de la Codaqui.

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton
S'est enfui l'autre semaine.
Chez un juge qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,
Puis à l'audience, hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Prechi! Precha!*
Et patati, et patata.
Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

« L'esprit saint soutient ma voix,
« Et les accusés vont rire;
« Moi, l'interprète des lois,
« J'en viens faire la satire.
« Nous les tenons d'un impudent
« Qui, pour s'amuser, me fit président.
« J'ai longtemps vanté son empire,
« Mais j'étais alors payé pour cela. »
Et patati, et patata.
Pouvait-on s'attendre à ce discours-là?

« Le drame et Galimafré
« Corrompent nos cuisinières.
« En frac on voit un curé,
« Et nos enfants ont trois pères.
« Le mariage est un loyer :

* Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse; et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée à des infortunes placées sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux Chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner à l'oubli, qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet. (NOTE DE 1821. **)

** A l'époque où cette Note fut publiée, M. Bellart était encore procureur-général.

« On entre en octobre, on sort en janvier.
« Les cachemires aldultères
« Nous donnent la peste, et ma femme en a. »
Et patati, et patata.
Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari,
« Que les filles ont d'adresse!
« Sous madame Dubarri
« Elles allaient à confesse.
« Ah! qu'enfin (et le terme est clair)
« L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair;
« Et vous, qui nous tentez sans cesse,
« Filles, respectez l'habit que voilà. »
Et patati, et patata.
Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais, triste effet du typhus,
« Au lieu d'église on élève
« Le temple du dieu Plutus,
« Qui sera beau s'il achève.
« Partout règnent les intrigants;
« On n'interdit plus les extravagants :
« Ce dernier point n'est pas un rêve,
« Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »
Et patati, et patata.
On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Ramènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bêlant
S'écrie : Ah! les fous ont bien du talent!
J'ai fait rire et verser des larmes;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata.
C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

LES CHAMPS.

AIR : Mon amour était pour Marie.

Rose, partons; voici l'aurore :
Quitte ces oreillers si doux,
Entends-tu la cloche sonore
Marquer l'heure du rendez-vous?
Cherchons, loin du bruit de la ville,
Pour le bonheur un sûr asile.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,
Donne le bras à ton amant;
Rapprochons-nous de la nature
Pour nous aimer plus tendrement.
Des oiseaux la troupe éveillée
Nous appelle sous la feuillée.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village;
Le jour naissant t'éveillera :
Le jour mourant sous le feuillage
A notre couche nous rendra.
Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre encor de sa durée!
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile
Conduit des moissonneurs nombreux;
Quand, près d'eux, la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux;
Combien, sur les gerbes nouvelles,
De baisers pris aux pastourelles!
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar.
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard;
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages
Que tu croiras des bords lointains.
Je verrai, sous d'épais ombrages,
Tes pas devenir incertains.
Le désir cherche un lit de mousse;
Le monde est loin, l'herbe est si douce!
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait! adieu, vains spectacles!
Adieu, Paris, où je me plus;
Où les beaux-arts font des miracles,
Où la tendresse n'en fait plus!
Rose, dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

LA COCARDE BLANCHE.

[illegible]

[illegible]

Aux des Trois-Cousines

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Chantons ce jour cher à nos belles,
Où tant de rois par leurs succès
Ont puni les Français rebelles,
Et sauvé tous les bons Français.
Jour de paix, jour de délivrance, etc.

Les étrangers et leurs cohortes
Par nos vœux étaient appelés.
Qu'aisément ils ouvraient les portes
Dont nous avions livré les clés!
Jour de paix, jour de délivrance, etc.

Sans ce jour, qui pouvait répondre
Que le ciel, comblant nos malheurs,
N'eût point vu sur la tour de Londre
Flotter enfin les trois couleurs!
Jour de paix, jour de délivrance, etc.

On répétera dans l'histoire
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,
Pour nos soldats et pour leur gloire,
Nous avons demandé pardon.
Jour de paix, jour de délivrance, etc.

Appuis de la noblesse antique,
Buvons, après tant de dangers,
Dans ce repas patriotique,
Au triomphe des étrangers.
Jour de paix, jour de délivrance, etc.

Enfin, pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des Henris,
A ce roi qui sut par lui-même
Conquérir son trône et Paris.
Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

MON HABIT.

Air du Vaudeville de Decence.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise;
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant!
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

MON HABIT.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil :
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu ; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

LE VIN ET LA COQUETTE.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Amis, il est une coquette
Dont je redoute ici les yeux.
Que sa vanité qui me guette,
Me trouve toujours plus joyeux.
C'est au vin de rendre impossible
Le triomphe qu'elle espérait.
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante!
Ah! de mon cœur prenez pitié!
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'Amitié.
Enlacez le lierre paisible
Sur mon front, qui me trahirait.
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé;
Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé.
Que Bacchus, toujours invincible,
Ote à l'Amour son dernier trait.
Ah! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
D'où nous vient ce jus enivrant?
J'aime encor; mon verre m'échappe;
Je ne ris plus qu'en soupirant.
Pour fuir ce charme irrésistible,
Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
Ah! vous voyez que mon cœur est sensible;
Coquette, n'en abusez pas.

LA SAINTE-ALLIANCE BARBARESQUE.

1816.

Air de Calpigi.

Proclamons la Sainte-Alliance
Faite au nom de la Providence,
Et que signe un congrès *ad hoc*,
Entre Alger, Tunis et Maroc. (*bis.*)
Leurs souverains, nobles corsaires,
N'en feront que mieux leurs affaires.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis! (*bis.*)

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
Trouvant tout bon pour leur puissance,
Jurent de se mettre en commun
Bravement toujours vingt contre un.
On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,
Malgré la couleur de l'étoffe.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,
Nous forçant à l'obéissance,
Veulent qu'on lise l'Alcoran,
Et le Bonald et le Ferrand.
Mais Voltaire et sa coterie
Sont à l'*index* en Barbarie.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Français, à leur Sainte-Alliance
Envoyons pour droit d'assurance,
Nos censeurs anciens et nouveaux,
Et nos juges et nos prévôts.
Avec eux ces rois, sans entraves,
Feront le commerce d'esclaves.
Vivent des rois qui sont unis !
Vive Alger, Maroc et Tunis !

Malgré cette Sainte-Alliance,
Si du trône, par occurrence,
Un roi tombait ; que subito
On le ramène en son château.
Mais il soldera les mémoires
Du pain, du foin et des victoires.
Vivent des rois qui sont unis !
Vive Alger, Maroc et Tunis !

Enfin, pour la Sainte-Alliance,
C'est peu qu'on paie à l'échéance,
Il faut des rameurs sur les bancs,
Et des muets aux rois forbans :
Même à ces majestés caduques
Il faudrait des peuples d'eunuques.
Vivent des rois qui sont unis !
Vive Alger, Maroc et Tunis !

L'HERMITE ET SES SAINTS.

Couplets [illegible]

Air : Rassurez-vous, ma mie.

On va rouvrir la Sorbonne ;
L'Église attend ses décrets ;
On ne brûle encor personne,
Mais les fagots sont tout prêts.
Par bonheur chez nous habite
Un saint d'un esprit plus doux,
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous !

Des prêtres grands catholiques,
L'ont instruit à servir Dieu.
Il tient aux mêmes reliques
Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.
A l'amour sa muse invite :
Par lui nous en serons absous.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous !

Rabelais, ce fou si sage,
Lui légua, par parenté,
Un capuchon dont l'usage
En fait un sage à gaîté.
Contre la gent hypocrite
Voyez son malin courroux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous !

Ce n'est tout son patrimoine;
Car, pour être chansonnier,
De Lattaignant, gai chanoine,
Il choisit le bénitier.
Mais de ses refrains qu'on cite.
Lattaignant serait jaloux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

Il lui manquait un bréviaire;
Le bon ermite, à dessein,
Prit les œuvres de Voltaire,
Qui se disait capucin.
Grâce à l'auteur qu'il médite,
Il sait charmer tous les goûts.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

De tels saints suivant les traces
Sur son gai califourchon,
Il laisse fourrer aux Grâces
Des fleurs sous son capuchon.

A l'aimer tout nous invite;
Avec lui sauvons-nous tous.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous.

MON PETIT COIN.

1819.

Air du Vaudeville de la petite Gouvernante.

Non, le monde ne peut me plaire:
Dans mon coin retournons rêver.
Mes amis, de votre galère
Un forçat vient de se sauver.
Dans le désert que je me trace,
Je fuis, libre comme un Bédouin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes.
Je pèse et nos fers et nos droits;
Sur les peuples versant des larmes,
Je juge et condamne les rois;
Je prophétise avec audace;
L'avenir me sourit de loin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce, etc.

Là, j'ai la baguette des fées;
A faire le bien je me plais.
J'élève de nobles trophées;
Je transporte au loin des palais.
Sur le trône ceux que je place,
D'être aimés sentent le besoin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce, etc.

C'est là que mon âme a des ailes :
Je vole, et joyeux séraphin,
Je vois aux flammes éternelles
Nos rois précipités sans fin.
Un seul échappe de leur race;

De sa gloire je suis témoin.
Mes amis, laissez-moi, de grâce, etc.

Je forme ainsi pour ma patrie
Des vœux que le ciel entend bien.
Respectez donc ma rêverie :
Votre monde ne me vaut rien.
De mes jours filés au Parnasse
Daignent les Muses prendre soin!
Mes amis, laissez-moi, de grâce,
Laissez-moi dans mon petit coin.

LE SOIR DES NOCES.

AIR : Zon! ma Lisette, zon! ma Lison

L'hymen prend cette nuit
Deux amants dans sa nasse.
Qu'au seuil de leur réduit
Un doux concert se place.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Par ce trou fait exprès,
Voyons ce qui se passe.
L'épouse a mille attraits,
L'époux est plein d'audace.
Zon! flûte et basse! etc.

L'épouse veut encor
Fuir l'époux qui l'embrasse;
Mais sur plus d'un trésor
Le fripon fait main basse.
Zon! flûte et basse! etc.

Elle tremble et pâlit
Tandis qu'il la délace.

Il va briser le lit;
Il va rompre la glace.
Zon! flûte et basse! etc.

Mais, pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrâce!
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.
Zon! flûte et basse! etc.

La belle en sanglotant
Se confesse à voix basse.
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace.
Zon! flûte et basse! etc.

Monsieur jure après nous;
Mais qu'à tout il se fasse :
Du livre des époux
Il n'est qu'à la préface.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

L'INDÉPENDANT.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Respectez mon indépendance,
Esclaves de la vanité;
C'est à l'ombre de l'indigence
Que j'ai trouvé la liberté. (*bis.*)
Jugez aux chants qu'elle m'inspire
Quel est sur moi son ascendant! (*bis.*)
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage
Errant dans la société;

Et pour repousser l'esclavage
Je n'ai qu'un arc et ma gaîté.
Mes traits sont ceux de la satire;
Je les lance en me défendant.
Lisette seule a le droit de sourire, etc.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,
Valets, en tout temps prosternés,
Dans cette auberge qui ne s'ouvre
Que pour des passants couronnés.
On rit du fou qui sur sa lyre
Chante à la porte en demandant.
Lisette seule a le droit de sourire, etc.

Toute puissance est une gêne :
Oh! d'un roi que je plains l'ennui!
C'est le conducteur de la chaîne:
Ses captifs sont plus gais que lui.
Dominer ne peut me séduire;
J'offre l'amour pour répondant.
Lisette seule a le droit de sourire, etc.

En paix avec ma destinée,
Gaîment je poursuis mon chemin,
Riche du pain de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.
Chaque soir, au lit qui m'attire
Dieu me conduit sans accident.
Lisette seule a le droit de sourire, etc.

Mais quoi! je vois Lisette ornée
De ses attraits les plus puissants,
Qui des chaînes de l'hyménée
Veut charger mes bras caressants.
Voilà comme on perd un empire!
Non, non, point d'hymen imprudent.
Que toujours Lise ait le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant.
Je suis, je suis indépendant.

LES CAPUCINS.

1819.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins! } *bis.*

Moi, qui fus capucin indigne,
Je vais, ma petite Fanchon,
Du Seigneur vendanger la vigne,
En reprenant le capuchon.
Bénis soient la Vierge et les saints, etc.

Fanchon, pour vaincre par surprise
Les philosophes trop nombreux,
Qu'en vrais cosaques de l'Église,
Les capucins marchent contre eux.
Bénis soient la Vierge et les saints, etc.

La faim désole nos provinces;
Mais la piété l'en bannit.
Chaque fête, grâce à nos princes,
On peut vivre de pain bénit.
Bénis soient la Vierge et les saints, etc.

L'Église est l'asile des cuistres;
Mais les rois en sont les piliers :
Et bientôt le banc des ministres
Sera le banc des marguilliers.
Bénis soient la Vierge et les saints, etc.

Pour tâter de l'agneau sans taches,
Nos soldats courent s'attabler;
Et devant certaines moustaches
On dit qu'on a vu Dieu trembler.
Bénis soient la Vierge et les saints, etc.

Nos missionnaires font rendre
Aux bonnes gens les biens de Dieu :

Ils marchent tout couverts de cendre :
C'est ainsi qu'on couvre le feu.
Bénis soient la Vierge et les saints, etc.

Fais-toi dévote aussi, Fanchette :
Vas, il n'est pas de sot métier.
Mais qu'avec nous deux, en cachette,
Le diable crache au bénitier.

Bénis soient la Vierge et les saints ·
On rétablit les capucins !

LA BONNE VIEILLE.

Air de Wilhem, ou Muse des bois et des plaisirs champêtres.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
De doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible, etc.

On vous dira : Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons:
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible, etc.

La Bonne Vieille.

Vous que j'appris à pleurer sur la France.
Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance,
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible,
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible, etc.

Objet chéri, quand mon renom futile,
De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs.
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

LA VIVANDIÈRE.

1817.

Air de Wilhem, ou Demain matin, au point du jour, on bat la générale

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.
Je vends, je donne et bois gaîment
Mon vin et mon rogomme.
J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'ai le pied leste et l'œil mutin :
Soldats, voilà Catin!

Je fus chère à tous nos héros;
Hélas! combien j'en pleure!
Aussi soldats et généraux
Me comblaient, à toute heure,
D'amour, de gloire et de butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
D'amour, de gloire, et de butin, etc

J'ai pris part à tous vos exploits
En vous versant à boire.

So gez combien j'ai fait de fois
Rafraîchir la Victoire.
Ça grossissait son bulletin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Ça grossissait son bulletin, etc.

Depuis les Alpes je vous sers :
Je me mis jeune en route.
A quatorze ans dans les déserts,
Je vous portais la goutte.
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Puis j'entrai dans Vienne un matin, etc.

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours,
Et de notre Saint-Père
Je débauchai le sacristain,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Je débauchai le sacristain, etc.

J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime.
A Madrid, si j'ai vendu cher,
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'ai donné gratis à Pantin, etc.

Quand au nombre il fallut céder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle!
L'Anglais aurait fui sans butin :
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
L'Anglais aurait fui sans butin, etc.

Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,

Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France,
Je refleuris encor leur teint,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
Je refleuris encor leur teint, etc.

Mais nos ennemis, gorgés d'or,
Paîront encor à boire.
Oui, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en serai le réveil-matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin.
J'en serai le réveil-matin :
Soldats, voilà Catin!

COUPLETS A MA FILLEULE,

âgée de trois mois, le jour de son baptême.

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Ma filleule, où diable a-t-on pris
Le pauvre parrain qu'on vous donne?
Ce choix seul excite vos cris;
De bon cœur je vous le pardonne.
Point de bonbons à ce repas;
A vos yeux cela doit me nuire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait honneur,
Et c'est l'amitié qui vous nomme.
Or, pour n'être pas grand seigneur,
Je n'en suis pas moins honnête homme.
Des cadeaux si vous faites cas,
Vous y trouverez à redire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas, etc.

Malgré le sort qui sous sa loi
Tient la vertu même asservie,
Puissions-nous, ma commère et moi,

Vous porter bonheur dans la vie !
Pendant leur voyage ici-bas,
Aux bons cœurs rien ne devrait nuire ;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas, etc.

Qu'à vos noces je chanterai,
Si jusque-là mes chansons plaisent !
Mais peut-être alors je serai
Où Panard et Collé se taisent.
Quoi ! manquer aux joyeux ébats
Qu'un pareil jour devra produire !
Non, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

L'EXILÉ.

JANVIER 1817.

AIR : Ermite, bon ermite.

A d'aimables compagnes
Une jeune beauté
Disait : Dans nos campagnes
Règne l'humanité.
Un étranger s'avance,
Qui, parmi nous errant,
Redemande la France
Qu'il chante en soupirant.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide
Vers la France entraîné,
Il s'assied, l'œil humide,
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours

Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre chérie, etc.

Quand sa mère, peut-être,
Implorant son retour,
Tombe aux genoux d'un maître
Que touche son amour;
Trahi par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire,
Fuit la haine des rois.
D'une terre chérie, etc.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir?
Partout de son courage
Il trouve un souvenir.
Sur nos bords par la guerre
Tant de fois envahis,
Son rang même a naguère
Coulé pour son pays.
D'une terre chérie, etc.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers
Il recueillit nos frères
Vaincus et prisonniers.
De ces temps de conquêtes,
Rappelons-lui le cours;
Qu'il trouve ici des fêtes,
Et surtout des amours.
D'une terre chérie, etc.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité;
Que par nos voix légères

Ce Français réveillé,
Sous le toit de ses pères
Croie avoir sommeillé.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

LA BOUQUETIÈRE ET LE CROQUE-MORT.

AIR : Le cœur à la danse, etc.

Je n' suis qu'un' bouqu'tière et j' n'ai rien,
Mais d' vos soupirs j' me lasse,
Monsieur l' croqu' mort, car il faut bien
Vous dir' vot' nom-z en face.
Quoique j' sois-t-un esprit fort,
Non, je n' veux point d'un croqu' mort.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

C't amour, qui fait plus d'un hasard,
Vous tire par l'oreille
Depuis l' jour où vot' corbillard
Renversa ma corbeille.
Il m'en coûta plus d'un' fleur :
Vot' métier leur port' malheur.
Encor jeune et jolie, etc.

A d' bons vivants j'aime à parler;
Et, monsieur, n' vous déplaise,
Avec vous m' faudrait-z étaler
Mes fleurs chez l' pèr' La Chaise;
Mon commerce est mieux fêté
A la porte d' la Gaîté.
Encor jeune et jolie, etc.

La Bouquetière et le Croque-Mort.

Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,
Vous vous en fait' accroire;
Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs
Vous doiv' tous un pour-boire,
Y en a plus d'un, sans m' vanter,
Qu' j'avons fait ressusciter.
Encor jeune et jolie, etc.

J' f'rai courte et bonne, et, j'y consens,
En passant, venez m' prendre.
Mais qu' ce n' soit point-z avant dix ans.
Adieu, croqu' mort si tendre.
P't-êt' bien qu'en s'impatientant
Un' pratique vous attend.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

LA PETITE FÉE.

1817.

Air : C'est le meilleur homme du monde.

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande;
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée.
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux;
Chaque moisson était complète.
Ah! bonne fée, enseignez-nous, etc.

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres;
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous, etc.

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah! bonne fée, enseignez-nous, etc.

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous, etc.

Dans un beau palais de cristal,
Hélas! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

MA MAGELLE.

J'adresse [illegible] à mes amis [illegible] pour [illegible]

AIR : Eh! vogue la galère.

Sur une onde tranquille,
Voguant soir et matin,

Ma nacelle est docile
Au souffle du destin.
La voile s'enfle-t-elle,
J'abandonne le bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère
La muse des chansons,
Et ma course légère
S'égaie à ses doux sons.
La folâtre pucelle
Chante sur chaque bord.
Eh! vogue ma nacelle, etc.

Lorsqu'au sein de l'orage
Cent foudres à la fois,
Ébranlant ce rivage,
Épouvantent les rois;
Le plaisir, qui m'appelle,
M'attend sur l'autre bord
Eh! vogue ma nacelle, etc.

Loin de là le ciel change :
Un soleil éclatant
Vient mûrir la vendange
Que le buveur attend.
D'une liqueur nouvelle
Lestons-nous sur ce bord.
Eh! vogue ma nacelle, etc.

Des rives bien connues
M'appellent à leur tour;
Les Grâces demi-nues
Y célèbrent l'amour.
Dieux! j'entends la plus belle
Soupirer sur le bord.
Eh! vogue ma nacelle, etc.

Mais, loin du roc perfide
Quiproduit le laurier,
Quel astre heureux me guide
Vers un humble foyer?
L'amitié renouvelle
Ma fête sur ce bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr, sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous entrons dans le port.

MONSIEUR JUDAS.

AIR : J'ons un curé patriote.

Monsieur Judas est un drôle
Qui soutient avec chaleur
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle,
Et n'a pris qu'une couleur.
Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blancs,
Parlons bas,
Parlons bas,
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste,
Cet observateur moral
Parfois se dit journaliste,
Et tranche du libéral :
Mais voulons-nous réclamer
Le droit de tout imprimer?
Parlons bas, etc.

Sans respect du caractère,
Souvent ce lâche effronté
Porte l'habit militaire
Avec la croix au côté.
Nous qui faisons volontiers

L'éloge de nos guerriers,
Parlons bas, etc.

Enfin sa bouche flétrie
Ose prendre un noble accent,
Et des maux de la patrie
Ne parle qu'en gémissant.
Nous qui faisons le procès
A tous les mauvais Français,
Parlons bas, etc.

Monsieur Judas, sans malice,
Tout haut vous dit : « Mes amis,
« Les limiers de la police
« Sont à craindre en ce pays. »
Mais nous qui de maints brocards
Poursuivons jusqu'aux mouchards,
Parlons bas, etc.

LE DIEU DES BONNES GENS.

AIR : Vaudeville de la Partie carrée.

Il est un Dieu; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents.
Le verre en main, gaîment je me confie, etc.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie!
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie, etc.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie *;
Mais les destins et les flots sont changeants :
Le verre en main gaîment je me confie, etc.

Quelle menace un prêtre fait entendre!
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre;
Tout va finir, l'univers et le temps.
O chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents.
Le verre en main, gaîment je me confie, etc.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère :
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.

* Des critiques anglais, très-bienveillants d'ailleurs pour notre auteur, lui ont reproché les traits plaisants ou graves dirigés contre leur nation. Ils auraient dû se rappeler que ces attaques remontent au temps de l'occupation de la France par les armées étrangères, qui avaient fait la Restauration; à ce temps où sir Walter Scott venait chez nous écrire les *Lettres de Paul*, lâche et cruel outrage à un peuple aussi malheureux qu'il avait été grand. L'idée d'entretenir la haine entre deux nations a toujours été loin du cœur de celui qui, à l'évacuation de notre territoire, fut le premier à appeler tous les peuples à une sainte alliance.

ADIEU A DES AMIS,

Air : C'est un lanla, landerirette

D'ici faut-il que je parte,
Mes amis, quand loin de vous
Je ne puis voir sur la carte
D'asile pour moi plus doux!
Même au sein de notre ivresse,
Dieu! je crois être à demain :
Fouette, cocher, dit la Sagesse;
Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,
On pourrait, grâce aux plaisirs,
Aux fatigues du voyage
Opposer d'heureux loisirs.
Mais une ardeur importune
En route met chaque humain :
Fouette, cocher! dit la Fortune;
Et me voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,
Ne va point au cabaret,
Me vient dire avec rudesse
Un médecin indiscret;
Mais Lisette est si jolie!
Mais si doux est le bon vin!
Fouette, cocher! dit la Folie;
Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être
Je chanterai mon retour.
Déjà je crois voir renaître
L'aurore d'un si beau jour :
L'allégresse que j'encense
A mon paquet met la main.
Fouette, cocher! dit l'Espérance;
Et me voilà sur le chemin.

LA RÊVERIE.

AIR : La Signora malade.

Loin d'une Iris volage
Qu'un seigneur m'enlevait,
Au printemps sous l'ombrage,
Un jour mon cœur rêvait.
Privé d'une infidèle,
Il rêvait qu'une autre belle
Volait à mon secours.
Venez, venez, venez, mes amours! (*bis.*)

Cette belle était tendre.
Tendre et fière à la fois:
Il me semblait l'entendre
Soupirer dans les bois.
C'était une princesse
Qui respirait la tendresse
Loin de l'éclat des cours, etc.

Je l'entendais se plaindre
Du poids de la grandeur.
Cessant de me contraindre,
Je lui peins mon ardeur.
Mes yeux versent des larmes,
Ravis de voir tant de charmes
Sous de si beaux atours, etc.

Telle était la merveille
Dont je flattais mes sens,
Quand soudain mon oreille
S'ouvre aux plus doux accents.
Si c'est vous, ma princesse,
Des roses de la tendresse
Venez semer mes jours, etc.

Mais non, c'est la coquette
Du village voisin;

Qui m'offre une conquête
En corset de basin.
Grandeurs, je vous oublie!
Cette fille est si jolie!
Ses jupons sont si courts! etc.

BRENNUS,

ou la Vigne plantée dans les Gaules.

Air nouveau de M. Wilhem, ou de Pierre-le-Grand

Brennus disait aux bons Gaulois :
Célébrez un triomphe insigne!
Les champs de Rome ont payé mes exploits,
Et j'en rapporte un cep de vigne.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*

Privés de son jus tout puissant,
Nous avons vaincu pour en boire.
Sur nos coteaux que le pampre naissant
Serve à couronner la Victoire.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours, etc.

Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie.
Dans son nectar plein des feux du soleil,
Tous les arts puiseront la vie.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours, etc.

Quittant nos bords favorisés,
Mille vaisseaux iront sur l'onde,
Chargés de vin, et de fleurs pavoisés,
Porter la joie autour du monde.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours, etc.

Femmes, nos maîtres absolus,
Vous qui préparez nos armures,
Que sa liqueur soit un baume de plus
Versé par vous sur nos blessures.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours, etc.

Soyons unis, et nos voisins
Apprendront qu'en des jours d'alarmes,
Le faible appui que l'on donne aux raisins
Peut vaincre à défaut d'autres armes.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours, etc.

Bacchus, d'embellir ses destins
Un peuple hospitalier te prie.
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours, etc.

Brennus alors bénit les cieux,
Creuse la terre avec sa lance,
Plante la vigne, et les Gaulois joyeux
Dans l'avenir ont vu la France.
Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

LES CLEFS DU PARADIS.

Air : A coups d' pied, a coups d' poing.

Saint Pierre perdit l'autre jour
Les clefs du céleste séjour.
(L'histoire est vraiment singulière!)
C'est Margot qui, passant par là,
Dans son gousset les lui vola.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battants.
(L'histoire est vraiment singulière!)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en paradis.
« Je vais, Margot, etc.

On voit arriver en chantant
Un turc, un juif, un protestant:

Les Clefs du Paradis.

(L'histoire est vraiment singulière!)
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors.
« Je vais, Margot, etc.

Des jésuites, que Margoton
Voit à regret dans ce canton,
(L'histoire est vraiment singulière!)
Sans bruit, à force d'avancer,
Près des anges vont se placer.
« Je vais, Margot, etc.

En vain un fou crie en entrant,
Que Dieu doit être intolérant;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Satan lui-même est bien-venu :
La belle en fait un saint cornu.
« Je vais, Margot, etc.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'Enfer.
(L'histoire est vraiment singulière!)
La douceur va tout convertir :
On n'aura personne à rôtir.
« Je vais, Margot, etc.

Le paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part.
(L'histoire est vraiment singulière!)
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

1817.

Air nouveau de M. Wilhem, ou Il faut que l'on file doux.

Moi, qui, même auprès des belles,
Voudrais vivre en passager,

Que je porte envie aux ailes
De l'oiseau vif et léger!
Combien d'espace il visite!
A voltiger tout l'invite :
L'air est doux, le ciel est beau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle
M'enseignant ses plus doux sons,
J'irais de la pastourelle
Accompagner les chansons.
Puis j'irais charmer l'ermite
Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais vite, vite, vite, etc.

Puis j'irais dans le bocage,
Où des buveurs en gaîté,
Attendris par mon ramage,
Ne boiraient qu'à la beauté.
Puis ma chanson favorite,
Aux guerriers qu'on déshérite
Ferait chérir le hameau.
Je volerais vite, vite, vite, etc.

Puis j'irais sur les tourelles
Où sont de pauvres captifs,
En leur cachant bien mes ailes,
Former des accords plaintifs.
L'un sourit à ma visite;
L'autre rêve, dans son gîte,
Aux champs où fut son berceau.
Je volerais vite, vite, vite, etc.

Puis, voulant rendre sensible
Un roi, qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible
J'irais chanter près de lui.

Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.
Je volerais vite, vite, vite, etc.

Puis, jusques où naît l'aurore,
Vous, méchants, je vous fuirais,
A moins que l'Amour encore
Ne me surprît dans ses rêts.
Que sur un sein qu'il agite,
Ce chasseur que nul n'évite
Me dresse un piége nouveau,
J'y volerais vite, vite, vite, etc.

LE BON VIEILLARD.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,
Par vos chansons vous m'attirez ici.
Je suis bien vieux; mais en vain ma voix tremble :
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
Du temps passé j'apporte des nouvelles;
J'ai bu jadis avec le bon Panard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, eh quoi! chacun s'empresse!
A ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes:
Avec le temps vous compterez plus tard.
Amis du vin, de la gloire et des belles, etc.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses;
Vos grand' mamans diraient si je leur plus.
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses:
Amis, châteaux, maîtresses ne sont plus.
Les souvenirs me sont restés fidèles;

Aussi parfois je soupire à l'écart.
Amis du vin, de la gloire et des belles, etc.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
J'ai chanté même, aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont j'eus longtemps ma part.
Amis du vin, de la gloire et des belles, etc.

Vieux compagnons des guerriers d'un autre âge,
Comme Nestor je ne vous parle pas.
De tous les jours où brilla mon courage
J'achèterais un jour de vos combats.
Je l'avoûrai, vos palmes immortelles
M'ont rendu cher un nouvel étendard.
Amis du vin, de la gloire et des belles, etc.

Sur vos vertus quel avenir se fonde!
Enfants, buvons à mes derniers amours.
La liberté va rajeunir le monde;
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
D'un beau printemps, aimables hirondelles,
J'ai pour vous voir différé mon départ.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

QU'ELLE EST JOLIE.

Grands dieux! combien elle est jolie
Celle que j'aimerai toujours!
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.
Du plus beau souffle de la vie
A l'animer le ciel se plaît.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche, épanouie;
Ses cheveux sont blonds et flottants.
Par mille talents embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux! combien elle est jolie! etc.

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû longtemps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.
Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux! combien elle est jolie! etc.

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et pour moi ses feux sont constants.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez : mon triomphe est complet.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

LES CHANTRES DE PAROISSE,

ou le Concordat de 1817.

CHANSON A BOIRE. — SEPTEMBRE 1817.

Air du Bastringue.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantres de paroisse,
A qui nous tire enfin d'angoisse.
D'abord, pour ne rien oublier,

Remontons à François premier [1].
Gloria tibi, Domine! etc.

A Gonsalvi buvons un verre;
Il a deux fois fait même affaire;
Mais cette fois, de droit divin,
L'Église y gagne un pot-de-vin [2].
Gloria tibi, Domine! etc.

Des deux clefs de notre bon pape
L'une du ciel ouvre la trappe,
Et l'autre aux griffes du légat
Ouvre les coffres de l'État.
Gloria tibi, Domine! etc.

Si de nos coqs la voix altière [3]
Troubla l'héritier de saint Pierre,
Grâce aux annates [4], aujourd'hui
Nos poules vont pondre pour lui.
Gloria tibi, Domine! etc.

Rendons Avignon au Saint-Père [5];
Il le veut; et c'est là, j'espère,
Prouver aux Français dépouillés
Qu'il est un de nos alliés.
Gloria tibi, Domine! etc.

Qu'importe qu'à Rome on détruise
Les libertés de notre église [6]?
Nous devons à nos députés
Déjà tant d'autres libertés!
Gloria tibi, Domine! etc.

Moines et prieurs vont revivre [7].
Il faut qu'avant peu le grand-livre,

1 Le premier article du concordat de 1817 remet en vigueur celui de François Ier et de Léon X.

2 Ce concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule Gonsalvi.

3 Le coq des drapeaux de la république française.

4 Les annates, redevances payées au Saint-Siège par suite du concordat de François Ier.

5 Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses.

6 Les libertés de l'église gallicane compromises par le concordat de François Ier, ce qui l'empêcha d'être enregistré par plusieurs parlements.

7 Une des bulles de Pie VII contient ces expressions: *Nous dotons en biens-fonds et en rentes sur l'état les archevêques et évêques*, etc.

L'Aveugle de Bagnolet.

Servant à nos pieux desseins,
Soit mis au rang des livres saints.
Gloria tibi, Domine! etc.

Dans chaque ville, un séminaire *
Désormais sera nécessaire;
C'est un hôpital érigé,
Aux enfants trouvés du clergé.
Gloria tibi, Domine! etc.

Pour les protestants, qu'on tolère **,
Au ciel nous craignons de déplaire;
Mais qu'il nous passe encor longtemps
Nos Suisses qui sont protestants.
Gloria tibi, Domine! etc.

Chantres, pour nous combien d'offices!
Nous n'irons plus dans les coulisses
Brailler en chœur à l'Opéra ***;
Et l'Église nous suffira.
Gloria tibi, Domine! etc.

Oui, chantres, c'est à nous de boire :
Ce concordat fait notre gloire,
Car le bon temps revient grand train,
Où les rois chantaient au lutrin.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

Air : Ronde de la Ferme et le Château.

A Bagnolet j'ai vu naguère
Certain vieillard toujours content.

* Le pape recommande l'erection de nouveaux seminaires.
** Lisez la déclaration adressée au Saint-Siege par M. de Blacas, le 15 juillet 1817.
*** On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos theatres.

Aveugle il revint de la guerre,
Et pauvre il mendie en chantant. (*bis.*)
Sur sa vielle il redit sans cesse :
« Aux gens de plaisir je m'adresse.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît. »
Et de lui donner l'on s'empresse.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette;
Et, près d'aimables étourdis,
A la contredanse il répète :
« Comme vous j'ai dansé jadis. (*bis.*)
« Vous qui pressez avec ivresse
« La main de plus d'une maîtresse,
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« J'ai bien employé ma jeunesse.
« Ah! donnez, donnez s'il vous plaît, etc. »

Il dit aux dames de la ville
Qu'il trouve à de gais rendez-vous :
« Avec Babet, dans cet asile,
« Combien j'ai ri de son époux! (*bis.*)
« Belles, qu'une ombre épaisse attire,
« Là, contre l'hymen tout conspire.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Les maris me font toujours rire.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît, etc. »

S'il parle à de certaines filles
Dont il fit longtemps ses amours :
« Ah! leur dit-il, toujours gentilles,
« Aimez bien et plaisez toujours. (*bis.*)
« Pour toucher la prude inhumaine,
« Trop souvent ma prière est vaine.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Refuser vous fait tant de peine!
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît, etc. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle
Il dit : « Songez bien qu'ici-bas,
« Même quand la vendange est belle,
« Le pauvre ne vendange pas. (*bis.*)
« Bons vivants que met en goguette
« Le vin d'une vieille feuillette,
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Je me régale de piquette.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît, etc. »

D'autres buveurs, francs militaires,
Chantent l'amour à pleine voix;
Ou gaîment rapprochent leurs verres
Au souvenir de leurs exploits. (*bis.*)
Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :
« De l'amitié goûtez les charmes.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Comme vous j'ai porté les armes!
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît, etc. »

Faut-il enfin que je le dise?
On le voit, pour son intérêt,
Moins à la porte de l'église
Qu'à la porte du cabaret. (*bis.*)
Pour ceux que le plaisir couronne
J'entends sa vielle qui résonne :
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Le plaisir rend l'âme si bonne!
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

LE PRINCE DE NAVARRE,

ou Mathurin Bruneau *.

Air du ballet des Pierrots.

Quoi! tu veux régner sur la France!
Est-tu fou, pauvre Mathurin!

* Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de *prince de Navarre*.

N'échange point ton indigence
Contre tout l'or d'un souverain.
Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne,
Tu n'as donc point tiré de fruit.
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit?
Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
Croyez-moi, prince de Navarre, etc.

Dans le rang que toi-même espères,
Trompés par des flatteurs câlins,
Que de rois se disent les pères
D'enfants qui se croient orphelins!
Régner, c'est n'être point avare
De lois, de rubans, de grands mots.
Croyez-moi, prince de Navarre, etc.

Quand tu combattrais avec gloire,
Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.
Un Anglais, aidé d'un Tartare,
Foule aux pieds de nobles drapeaux.
Croyez-moi, prince de Navarre, etc.

Combien d'agents illégitimes
Servent la légitimité!
Trop tard sur les malheurs de Nîmes
On éclairerait ta bonté.
Le roi qu'au Pont-Neuf on répare *
Parle en vain pour les huguenots.
Croyez-moi, prince de Navarre, etc.

* On s'occupait alors de relever la statue de Henri IV.

De tes maux quel serait le terme
Si quelques alliés sans foi
Prétendaient que tu tiens à ferme
Le trône que tu dis à toi?
De jour en jour leur ligue avare
Augmenterait le prix des baux.
Croyez-moi, prince de Navarre, etc.

Enfin pourrais-tu sans scrupule,
Graissant la patte au Saint-Esprit,
Faire un concordat ridicule
Avec ton père en Jésus-Christ?
Pour lui redorer sa tiare,
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, prince de Navarre, etc.

D'ailleurs ton métier nous arrange :
Nos amis nous ont fait capot.
C'est pour que l'étranger la mange
Que nous mettons la poule au pot.
De nos souliers même on s'empare
Après avoir pris nos manteaux.
Croyez-moi, prince de Navarre, etc.

LA MORT SUBITE.

Couplets pour un dîner.

Air du ballet des Pierrots.

Mes amis, j'accours au plus vite,
Car vous ne pardonneriez pas,
A moins, dit-on, de mort subite,
De manquer à ce gai repas.
En vain l'amour qui me lutine
Pour m'arrêter tente un effort;
Avec vous il faut que je dîne :
Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoique heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir.

Ah! mon Dieu! je suis mort peut-être;
C'est ce qu'il est urgent de voir.
Je me tâte comme Sosie;
Je ris, je mange, et je bois fort.
Ah! je me connais à la vie, etc.

Si j'allais, couronné de lierre,
Ici fermer les yeux soudain;
En chantant, remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.
Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,
Ne m'inspire un joyeux transport;
Si ma main ne serre la vôtre,
Adieu, mes amis, je suis mort!

LES CINQUANTE ÉCUS.

AIR : Martin est un fort bon garçon

Grâce à Dieu, je suis héritier!
Le métier
De rentier
Me sied et m'enchante.
Travailler serait un abus;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.
J'ai de quoi
Vivre en roi
Si l'éclat me tente.
Les honneurs me sont dévolus,
J'ai cinquante écus, etc.

Pour user des droits d'un richard,
Sans retard
Sur un char
De forme élégante,
Fuyons mes créanciers confus.
J'ai cinquante écus, etc.

Adieu Surène et ses coteaux!
Le bordeaux,
Le mursaulx,
L'aï que l'on chante,
Vont donc enfin m'être connus.
J'ai cinquante écus, etc.

Parez-vous, Lise, mes amours,
Des atours
Que toujours
La richesse invente;
Le clinquant ne vous convient plus,
J'ai cinquante écus, etc.

Pour mes hôtes vous que je prends,
Amis francs,
Vieux parents,
Sœur jeune et fringante,
Soyez logés, nourris, vêtus;
J'ai cinquante écus, etc.

Amis, bons vins, loisirs, amours,
Pour huit jours
Des plus courts
Comblez mon attente;
Le fonds suivra les revenus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

LE CARNAVAL DE 1818.

AIR : A ma Margot du bas en haut

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court! (*bis.*)

Des veuves, des filles, des femmes,
Tu dois craindre les épigrammes;
Carnaval dont chacun pâtit,
Dis-nous qui t'a fait si petit.

Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?
On crie à la ville, à la cour, etc.

Chez nous quand si peu tu demeures,
Des prières de quarante heures *
Les heures qu'on retranchera
Sont tout ce qu'on y gagnera.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles!
On crie à la ville, à la cour, etc.

Vendu sans doute au ministère,
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,
Quand sur toi nous avions compté
Pour quelques jours de liberté.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?
On crie à la ville, à la cour, etc.

Des ministres, oui, je le gage,
A la chambre on te croit l'ouvrage;
Et contre eux enfin déclaré,
Le ventre même a murmuré.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?
On crie à la ville, à la cour, etc.

Dis-moi, ta maigreur sans égale
Est-elle une *leçon morale*
Que chez nous, en venant dîner,
Wellington veut encor donner **?
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?
On crie à la ville, à la cour, etc.

En France on vit de sacrifice;
Aurait-on craint que la police,

* La durée de ce carnaval n'était que de vingt-quatre heures.

** Lord Wellington, lors de l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Musée, prétendit que nous avions besoin d'une *leçon morale*.

Toujours prête à nous égayer,
N'eût trop de masques à payer?
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

LE RIPOUX DANS LA PATRIE.

Air : Suzon sortant de son village.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port!
France adorée!
Douce contrée!
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre! terre! là bas, voyez!
Ah! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie! (*ter.*)

Oui, voilà les rives de France;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée!
Douce contrée!
Après vingt ans enfin je te revois;
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie!
Là furent mes premiers amours;

Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée!
Douce contrée!
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie!

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang pétille,
A mes vœux l'amour fut soumis.
France adorée!
Douce contrée!
Que de plaisirs quittés pour te revoir!
Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir,
De mes amours dans la prairie
Les souvenirs seront présents;
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée!
Douce contrée!

LE VENTRU.

Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie :
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée!
Douce contrée!
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!
Enfin j'arrive,
Et sur la rive,
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie!

LES VENTRUS,

ou Compte-Rendu de la session de 1818. — Aux Electeurs du département de... par M...

AIR : J'ons un curé patriote.

Électeurs de ma province.
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'État n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.
Quels dînés,
Quels dînés } *bis.*
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Au ventre toujours fidèle.
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle [1].
A quinze de d'Argenson [2];
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.
Quels dînés, etc.

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dînés, etc.

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés, etc.

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour;
J'ai sur toutes les requêtes
Demandé l'*ordre du jour*.
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits [3].
Quels dînés, etc.

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité;

1 A cette époque, M. de Villèle était le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le pouvoir.

2 Il est inutile de rappeler que M. d'Argenson était un des membres les plus avancés dans l'opposition de gauche.

3 Dans la session de 1818, un grand nombre d'adresses, présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour

Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés, etc.

Malgré des calculs sinistres,
Vous paîrez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés, etc.

Enfin j'ai fait mes affaires,
Je suis procureur du roi;
J'ai placé deux de mes frères,
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions
J'ai cent invitations.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

LA COURONNE.

Couplets chantés par un roi de la fève.

Grâce à la fève, je suis roi.
Nous le voulons : versez à boire!
Çà, mes sujets, couronnez-moi!
Et qu'on porte envie à ma gloire;
A l'espoir du rang le plus beau
Point de cœur qui ne s'abandonne.
Nul n'est content de son chapeau;
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
Porte une couronne éclatante.

Le pâtre a sa couronne aussi,
Couronne de fleurs qui me tente.
A l'un le ciel la fait payer;
Mais au berger l'amour la donne :
Le roi l'ôte pour sommeiller,
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poëte et guerrier,
Sert les Muses et la Victoire.
Le front ceint d'un double laurier,
Il triomphe et chante sa gloire.
Quand du rang qu'il doit occuper
Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans
La couronne de l'innocence;
Bientôt viennent les courtisans;
Comme les rois on vous encense.
Comme eux de piéges séducteurs
L'artifice vous environne;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,
Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne! A ces mots
Chacun doit penser à la sienne.
Je n'ai point doublé les impôts;
Je n'ai point de noblesse ancienne.
Mon peuple, buvons de concert :
La place me paraît si bonne!
N'allez pas avant le dessert
Me faire abdiquer ma couronne.

LES MISSIONNAIRES.

1819.

AIR : Le cœur à la danse, etc.

Satan dit un jour à ses pairs;
On en veut à nos hordes;

LES MISSIONNAIRES.

C'est en éclairant l'univers
Qu'on éteint les discordes.
Par brevet d'invention
J'ordonne une mission.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu! } *bis.*
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Exploitons, en diables cafards,
Hameau, ville et banlieue.
D'Ignace imitons les renards,
Cachons bien notre queue.
Au nom du Père et du Fils,
Gagnons sur les crucifix.
En vendant des prières, etc.

Que de miracles on va voir
Si le ciel ne s'en mêle!
Sur des biens qu'on voudrait ravoir
Faisons tomber la grêle,
Publions que Jésus-Christ
Par la poste nous écrit *.
En vendant des prières, etc.

Chassons les autres baladins :
Divisons les familles.
En jetant la pierre aux mondains,
Perdons femmes et filles.
Que le beau sexe enflammé
Nous chante un *Asperges me.*
En vendant des prières, etc.

Par Ravaillac et Jean Châtel,
Plaçons dans chaque prône,
Non point le trône sur l'autel,
Mais l'autel sur le trône.

* A cette époque, on répandait dans les campagnes une prétendue lettre de Jésus-Christ.

Comme aux bons temps féodaux,
Que les rois soient nos bedeaux.
En vendant des prières, etc.

L'intolérance, front levé,
Reprendra son allure :
Les protestants n'ont point trouvé
D'onguent pour la brûlure.
Les philosophes aussi
Déjà sentent le roussi.
En vendant des prières, etc.

Le diable, après ce mandement,
Vient convertir la France.
Guerre au nouvel enseignement,
Et gloire à l'ignorance!
Le jour fuit, et les cagots
Dansent autour des fagots.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Eteignons les lumières
Et rallumons le feu.

LE BON MÉNAGE.

Air de la Légère.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.

Oui, Colin bat sa Colette;
Mais ainsi tous les lundis,
L'amour, aux cris qu'elle jette,
S'éveille dans leur taudis.
Commissaire ! etc.

Colin est un gros garçon
Qui chante dès qu'il s'éveille :
Colette, ronde et vermeille,
A la gaîté du pinson.
Chez eux la haine est sans force;
Car tous deux, de leur plein gré,
Pour se passer du divorce,
Se sont passés du curé.
Commissaire, etc.

Bras dessus et bras dessous,
Chaque soir à la guinguette
S'en vont Colin et Colette
Sabler du vin à six sous.
C'est pour trinquer sous l'ombrage
Où, sans témoin, fut passé
Leur contrat de mariage,
Sur un banc qu'ils ont cassé.
Commissaire, etc.

Parfois pour d'autres attraits
Colin se met en dépense;
Mais Colette a pris l'avance,
Et s'en venge encore après.
On aura fait quelque conte,
Et, de dépit transportés,
Peut-être ils règlent le compte
De leurs infidélités.
Commissaire, etc.

Commissaire du quartier.
Cela point ne vous regarde;
Point n'est besoin de la garde

Qu'appelle en vain le portier.
Déjà sans doute on s'embrasse,
Et dans son lit à loisir,
Demain Colette, un peu lasse,
Ne s'en prendra qu'au plaisir.
Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

LE CHAMP D'ASILE.

Aout 1818.

Air : Romance de Belisaire (par Gaya).

Un chef de bannis courageux,
Implorant un lointain asile,
A des sauvages ombrageux
Disait : « L'Europe nous exile.
« Heureux enfants de ces forêts,
« De nos maux apprenez l'histoire :
« Sauvages! nous sommes Français;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Elle épouvante encore les rois,
« Et nous bannit des humbles chaumes
« D'où sortis pour venger nos droits,
« Nous avons dompté vingt royaumes.
« Nous courions conquérir la Paix
« Qui fuyait devant la Victoire.
« Sauvages! nous sommes Français;
« Prenez pitié de notre gloire.

Dans l'Inde, Albion a tremblé
Quand de nos soldats intrépides

« Les chants d'allégresse ont troublé
« Les vieux échos des Pyramides.
« Les siècles pour tant de hauts faits
« N'auront point assez de mémoire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Un homme enfin sort de nos rangs ;
« Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
« L'on voit soudain les rois errants
« Conjurer sa foudre qui gronde.
« De loin saluant son palais,
« A ce dieu seul ils semblaient croire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Mais il tombe ; et nous, vieux soldats,
« Qui suivions un compagnon d'armes,
« Nous voguons jusqu'en vos climats,
« Pleurant la patrie et ses charmes.
« Qu'elle se relève à jamais
« Du grand naufrage de la Loire !
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors
Répond : « Dieu calme les orages ;
« Guerriers, partagez nos trésors,
« Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.
« Gravons sur l'arbre de la Paix
« Ces mots d'un fils de la Victoire :
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré ;
Élevez-vous, cité nouvelle !
Soyez-nous un port assuré
Contre la fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits

Nos fils vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français;
Prenez pitié de notre gloire.

LA MORT DE CHARLEMAGNE.

Air : Le bruit des roulettes gâte tout.

Dans le vieux Roman de la Rose
J'ai vu que le fils de Pépin,
Redoutant son apothéose,
Disait à l'évêque Turpin :
« Prélat, sois bon à quelque chose;
« L'âge m'accable, guéris-moi. »
« Oui, lui dit Turpin, et vive le roi. » (*bis.*)

« Turpin, sais-tu qu'on me répète
« Ce mot-là depuis bien longtemps? »
Turpin répond : « J'ai la recette
« D'un cœur de vierge de vingt ans.
« Fleur de vingt ans, vertu parfaite,
« Vous rajeunira, sur ma foi.
« Sauvons la patrie, et vive le roi! »

Vite un décret de Charlemagne
Met un haut prix à ce trésor :
On cherche à Rome, en Allemagne;
Même en France on le cherche encor.
Les curés cherchaient en campagne,
Disant : « Ce prince plein de foi
« Doublera la dîme, et vive le roi! »

Turpin d'abord trouve lui-même
Cœur de vingt ans non profané;
Mais un bon moine de Télème
Le croque à l'instant sous son né.
Quoi! sans respect du diadème!
« Oui, dit le moine; c'est ma loi.
« L'Église avant tout, et vive le roi! »

Un juge, espérant la simarre,
Loin de Paris cherche si bien,
Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
Qu'attendait le roi très-chrétien.
Un seigneur dit : « Je m'en empare;
« Le droit de jambage est à moi.
« Tout pour la noblesse, et vive le roi! »

« Je serai duc! » s'écrie un page.
Dénichant enfin à son tour
Fille de vingt ans neuve et sage,
Que soudain il mène à la cour.
On illumine à son passage;
Et le peuple, qui sait pourquoi,
Chante un *Te Deum*, et vive le roi!

Mais, en voyant le doux remède,
Le roi dit : « C'est l'esprit malin.
« Fi donc! cette vierge est trop laide;
« Mieux vaut mourir comme un vilain. »
Or, il meurt; son fils lui succède,
Et Turpin répète au convoi :
« Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi! »

LE VERTEU AUX ÉLECTIONS DE 1819.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner. } *bis.*

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,
Fait de bons dîners l'an passé.
On met la table au ministère;
Renommez-moi, je suis pressé.
Autour du pot c'est trop tourner, etc.

Préfets, que tout nous réussisse,
Et du moins vous conserverez,
Si l'on vous traduit en justice,

Le droit de choisir les jurés.
Autour du pot c'est trop tourner, etc.

Maires, soignez bien mes affaires :
Vous courez aussi des dangers.
Si les villes nommaient leurs maires,
Moins de loups deviendraient bergers.
Autour du pot c'est trop tourner, etc.

Dévots, j'ai la foi la plus forte;
A Dieu je dis chaque matin :
Faites qu'à cent écus l'on porte
La patente d'ignorantin.
Autour du pot c'est trop tourner, etc.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme;
Faisons la paix, preux chevaliers :
N'oubliez pas que je suis homme
A manger à deux rateliers.
Autour du pot c'est trop tourner, etc.

Libéraux, dans vos doléances,
Pourquoi donc vous en prendre à moi,
Quand le creuset des ordonnances
Peut faire évaporer la loi?
Autour du pot c'est trop tourner, etc.

Les emplois étant ma ressource,
Aux impôts dois-je m'opposer?
Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime à puiser.
Autour du pot c'est trop tourner, etc.

On craindrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatants;
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,
Les ministres seront contents.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner.

LA NATURE.

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie !

Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs. (*bis.*)
Mais à ses pieds la beauté nous attire;
Mais des raisins le nectar est foulé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé. } *bis.*

Chaque pays eut son déluge :
Hélas! peut-être jour et nuit
Une arche est encor le refuge
De mortels que l'onde poursuit.
Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
Et que vers eux la colombe a volé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire. etc.

Quel autre champ de funérailles!
L'Etna s'agite, et, furieux
Semble, du fond de ses entrailles,
Vomir l'enfer contre les cieux.
Mais pour renaître enfin sa rage expire :
Ils se rasseoit sur le monde ébranlé.
Coulez, bons vins; femmes. daignez sourire. etc.

Dieu! que de souffrances nouvelles!
L'affreux vautour de l'Orient,
La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme, qui tombe en fuyant.
Le ciel s'apaise, et la pitié respire;
On tend la main au malade exilé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire. etc.

Mars enfin comble nos misères :
Des rois nous payons les défis.

Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire, etc.

Ah! loin d'accuser la nature,
Du printemps chantons le retour :
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour.
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

LES CARTES, OU L'HOROSCOPE.

AIR : de la Fête du Gouverneur.

Tandis qu'en faisant sa prière,
Au coin du feu maman s'endort,
Peu faite pour être ouvrière,
Dans les cartes cherchons mon sort.
Maman dirait : Craignez les bagatelles!
Le diable est fin; tremblez, Suzon!
Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles.
Les cartes ont toujours raison, } *bis.*
Toujours raison, toujours raison.

Amour, enfant ou mariage,
Sachons ce qui m'attend ici.
J'ai certain amant qui voyage :
Valet de cœur? Bon! le voici.
Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
L'ingrat l'épouse, ô trahison!
J'entre au couvent : mon confesseur se damne.
Les cartes ont toujours raison, etc.

Au parloir, témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent.
C'est un prince épris de mes charmes ;
Il m'enlève de mon couvent.
Par des cadeaux son altesse m'entraîne
Jusqu'à sa petite maison.
La nuit survient, et je suis presque reine.
Les cartes ont toujours raison, etc.

Je suis le prince à la campagne ;
On vient lui parler contre moi.
En secret un brun m'accompagne ;
Tout se découvre : adieu mon roi !
Un de perdu, j'en vois arriver douze ;
J'enflamme un campagnard grison :
Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.
Les cartes ont toujours raison, etc.

En ménage d'une semaine,
Dans un char je brille à Paris.
C'est le roi de trèfle qui mène ;
Mon mari gronde, et je m'en ris.
Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille !
En ai-je passé la saison?
Eh ! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT, POUR LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD, EN COMMÉMORATION DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS, AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

AIR : Du Dieu des bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre

Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte alliance, etc.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque état commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance, etc.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent du bout de leur sceptre insolent
« Marquer, compter et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte alliance, etc.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course;
« Fondez les lois dans vos pays souffrants;
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance, etc.

« Oui, libre enfin, que le monde respire :
« Sur le passé jetez un voile épais.

« Semez vos chants aux accords de la lyre;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples, formez une sainte alliance, etc. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours *.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France:
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

ROSETTE.

Air nouveau de M. de Beauplan.

Sans respect pour votre printemps,
Quoi! vous me parlez de tendresse,
Quand sous le poids de quarante ans
Je vois succomber ma jeunesse!
Je n'eus besoin pour m'enflammer
Jadis que d'une humble grisette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre équipage, tous les jours,
Vous montre en parure brillante.
Rosette, sous de frais atours,
Courait à pied, leste et riante.
Partout ses yeux, pour m'alarmer,
Provoquaient l'œillade indiscrète.
Ah! que ne puis-je vous aimer, etc.

Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille glaces.

* L'automne de 1818 fut d'une beauté remarquable; beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France.

Rosette n'avait qu'un miroir;
Je le croyais celui des Grâces.
Point de rideaux pour s'enfermer :
L'aurore égayait sa couchette.
Ah! que ne puis-je vous aimer, etc.

Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avoûrai :
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'amour lui servait d'interprète.
Ah! que ne puis-je vous aimer, etc.

Elle avait moins d'attraits que vous;
Même elle avait un cœur moins tendre :
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant, heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

LES RÉVÉRENDS PÈRES.

DÉCEMBRE 1819 [1].

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.

Hommes noirs, d'où sortez-vous?
Nous sortons de dessous terre.
Moitié renards, moitié loups,
Notre règle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola;
Vous savez pourquoi l'on nous exila.
Nous rentrons; songez à vous taire!
Et que vos enfants suivent nos leçons.
C'est nous qui fessons,

1 A cette époque, les jésuites avaient déjà fait irruption partout et voulaient s'emparer de l'instruction publique.

Les révérends Pères.

Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit [1];
Il mourut dans les coliques.
Un pape nous rétablit [2];
Nous en ferons des reliques.
Confessons, pour être absolus :
Henri-Quatre est mort, qu'on n'en parle plus.
Vivent les rois bons catholiques!
Pour Ferdinand-Sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons, etc.

Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées.
Oui, d'un baptême de cour
Voyez en nous les dragées [3].
Le favori, par tant d'égards,
Espère acquérir de pieux mouchards.
Encor quelques lois de changées,
Et, pour le sauver, nous le renversons.
Et puis nous fessons, etc.

Si tout ne changeait dans peu,
Si l'on croyait la canaille,
La Charte serait de feu,
Et le monarque de paille.
Nous avons le secret d'en haut :
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
C'est litière pour la prêtraille;
Elle aura la dîme, et nous les moissons.
Et puis nous fessons, etc.

Du fond d'un certain palais
Nous dirigeons nos attaques.

1 Clement XIV, qui mourut un an après le renversement des jesuites, non sans de violentes présomptions d'empoisonnement.

2 Pie VII.

3 M. le duc D... venait d'obtenir l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils.

Les moines sont nos valets :
On a refait leurs casaques.
Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs trafiquant pour nous.
Les capucins sont nos cosaques :
A prendre Paris nous les exerçons [1].
Et puis nous fessons, etc.

Enfin reconnaissez-nous
Aux âmes déjà séduites.
Escobar va sous nos coups
Voir vos écoles détruites.
Au pape rendez tous ses droits;
Léguez-nous vos biens, et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites;
Français, tremblez tous : nous vous bénissons!
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

LES ENFANTS DE LA FRANCE.

1819.

AIR : Vaudeville de Turenne.

Reine du monde, ô France! ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé. (*bis.*)
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.

[1] On voyait surgir des capucins dans plusieurs départements, et quelques uns tentèrent de se montrer à Paris.

Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux;
Il crie au fond de ses roseaux, etc.

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux prompts à venger l'offense [1]
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels, etc.

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?
En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois;
Des siècles entends-tu la voix, etc.

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance :
Instruits le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers, etc.

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tels fils protéger les tombeaux.
Que près du mien, telle est mon espérance.
Pour la patrie, admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France!

1 La spoliation du Musée.

LES MIRMIDONS,

ou les Funérailles d'Achille. — Décembre 1819.

Air du vaudeville de la Garde nationale.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)

Voyant qu'Achille succombe,
Ses mirmidons, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe ;
Les petits vont être grands.
Mirmidons, race féconde, etc.

D'Achille tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions :
Il tombe, sonnons les cloches ;
Allumons tous nos lampions.
Mirmidons, race féconde, etc.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront malmenés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.
Mirmidons, race féconde, etc.

Toi, *Mironton, mirontaine,*
Prends l'arme de ce héros ;
Puis, en vrai Croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.
Mirmidons, race féconde, etc.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.
Mirmidons, race féconde, etc.

Les Mirmidons.

Son sceptre, qu'on nous défère,
Est trop pesant et trop long;
Son fouet fait mieux notre affaire,
Trottez, peuples, trottez donc!
Mirmidons, race féconde, etc.

Qu'un Nestor en vain nous crie :
L'ennemi fait des progrès!
Ne parlons plus de patrie;
L'on nous écoute au congrès.
Mirmidons, race féconde, etc.

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras.
Mirmidons, race féconde, etc.

Achille était poétique;
Mais, morbleu! nous l'effaçons.
S'il inspire une œuvre épique,
Nous inspirons des chansons.
Mirmidons, race féconde, etc.

Pourtant d'une peur servile
Parfois rien ne nous défend.
Grands dieux! c'est l'ombre d'Achille!
Eh! non, ce n'est qu'un enfant [1].
Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

LES LOSSIGNOLS.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

La nuit a ralenti les heures;
Le sommeil s'étend sur Paris.

1 Allusion au fils de l'empereur Napoléon

Charmez l'écho de nos demeures ;
Éveillez-vous, oiseaux chéris.
Dans ces instants où le cœur pense,
Heureux qui peut rentrer en soi!
De la nuit j'aime le silence :
Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

Doux chantres de l'amour fidèle,
De Phryné fuyez le séjour :
Phryné rend chaque nuit nouvelle
Complice d'un nouvel amour.
En vain des baisers sans ivresse
Ont scellé des serments sans foi ;
Je crois encore à la tendresse, etc.

Pour vous il n'est point de Zoïle ;
Mais croyez-vous, par vos accords,
Toucher l'avare au cœur stérile,
Qui compte à présent ses trésors?
Quand la nuit, favorable aux ruses,
Pour son or le remplit d'effroi,
La pauvreté sourit aux Muses, etc.

Vous qui redoutez l'esclavage,
Ah! refusez vos tendres airs
A ces nobles qui, d'âge en âge,
Pour en donner portent des fers.
Tandis qu'ils veillent en silence,
Debout, auprès du lit d'un roi,
C'est la liberté que j'encense, etc.

Mais votre voix devient plus vive :
Non, vous n'aimez pas les méchants.
Du printemps le parfum m'arrive
Avec la douceur de vos chants.
La nature, plus belle encore,
Dans mon cœur va graver sa loi.
J'attends le réveil de l'aurore :
Doux rossignols, chantez pour moi.

HALTE-LA!

ou le système des interprétations.

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE ***. — 1820.

AIR : Halte-là ! la Garde royale est là.

Comment, sans vous compromettre,
Vous tourner un compliment?
De ne rien prendre à la lettre
Nos juges ont fait serment.
Puis-je parler de Marie?
V..... dira : « Non.
« C'est la mère d'un Messie,
« Le deuxième de son nom.
« Halte-là ! (*bis.*)
« Vite en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature
Vous combla d'heureux talents :
Que les Dieux de la peinture
Sont touchés de vos encens ;
Que votre âme encor brisée
Pleure un vol fait par des rois?
« Ah! vous pleurez le Musée! »
Dit Marchangy *le Gaulois*.
« Halte-là, etc. »

Si je dis que la musique
Vous offre aussi des succès;
Qu'à plus d'un chant héroïque
S'émeut votre cœur français ;
« On ne m'en fait point accroire, »
S'écrie H... radieux;
Chanter la France et la gloire,
C'est par trop séditieux.
« Halte-là, etc. »

Si je peins la bienfaisance
Et les pleurs qu'elle tarit;

Si je chante l'opulence
A qui le pauvre sourit,
J..... d... P.....
Dit : « La bonté rend suspect,
« Et soulager l'infortune,
« C'est nous manquer de respect.
« Halte-là! etc. »

En vain l'amitié m'inspire :
Je suis effrayé de tout.
A peine j'ose vous dire
Que c'est le quinze d'août.
« Le quinze d'août! » s'écrie
Bellart toujours en fureur :
« Vous ne fêtez pas Marie,
« Mais vous fêtez l'Empereur!
« Halte-là! etc. »

Je me tais donc par prudence,
Et n'offre que quelques fleurs.
Grand Dieu! quelle inconséquence!
Mon bouquet a trois couleurs.
Si cette erreur fait scandale,
Je puis me perdre avec vous.
Mais la clémence royale
Est là pour nous sauver tous.
Halte-là!
Vite en prison pour cela.

L'ENFANT DE BONNE MAISON,

OU MÉMOIRE PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DES CHARTRES, CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE.

Air de la Feuille de sincérité.

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur;
Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis.*)

De votre savoir qui prospère.
J'attends parchemins et blason :
Un bâtard est fils de son père;
Je veux restaurer ma maison. (*bis.*)
Oui, plus noble que certains êtres,
Des priviléges fiers suppôts,
Moi, je descends de mes ancêtres;
Que leur âme soit en repos!
Seuls arbitres, etc.

Ma mère, en illustre personne,
Dédaigna robins et traitants;
De l'Opéra sortit baronne,
Et se fit comtesse à trente ans.
Marquise enfin des plus sévères,
Elle nargua les sots propos.
Auprès de mes chastes grand'mères
Que son âme soit en repos!
Seuls arbitres, etc.

Mon père, que sans flatterie
Je cite avant tous ses aïeux,
Était chevalier d'industrie,
Sans en être moins glorieux.
Comme il avait pour plaire aux dames
De vieux cordons et l'air dispos,
Il vécut aux dépens des femmes :
Que son âme soit en repos!
Seuls arbitres, etc.

Endetté de plus d'une somme,
Et dans un donjon retiré,
Mon aïeul, en bon gentilhomme,
S'enivrait avec son curé.
Sur le dos des gens du village,
Après boire, il cassait les pots.
Il but ainsi son héritage :
Que son âme soit en repos!
Seuls arbitres, etc.

Mon bisaïeul, chassant de race,
Fut un comte fort courageux,
Qui, laissant rouiller sa cuirasse,
Joua noblement tous les jeux.
Après une suite traîtresse
De pics, de repics, de capots,
Un as dépouilla son altesse :
Que son âme soit en repos!
Seuls arbitres, etc.

Mon trisaïeul, roi légitime
D'un pays fort mal gouverné,
Tranchait parfois du magnanime,
Surtout quand il avait dîné.
Mais les plaisirs de ce grand prince
Ayant absorbé les impôts,
Il mangea province à province :
Que son âme soit en repos!
Seuls arbitres, etc.

De ces faits dressez un sommaire,
Messieurs, et prouvez qu'à moi seul
Je vaux autant que père et mère,
Aïeul, bisaïeul, trisaïeul.
Grâce à votre art que j'utilise,
Qu'on me tire enfin des tripots;
Qu'on m'enterre au chœur d'une église;
Que mon âme soit en repos!
Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

LES ÉTOILES QUI FILENT.

JANVIER 1820.

Air du ballet des Pierrots.

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.

—Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
—Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret:
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît?

—Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
—Encore une étoile qui file, etc.

—Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile
Et de l'hymen l'autel est prêt...
—Encore une étoile qui file, etc.

—Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...
—Encore une étoile qui file, etc.

—Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
—Encore une étoile qui file, etc.

— C'est celle d'un puissant monarque!...
Va, mon fils, garde ta candeur;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait:
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

L'Enrhumé.

[illegible]

Air : Du petit mot pour rire.

Quoi! pas un seul petit couplet!
Chansonnier, dis-nous donc quel est
Le mal qui te consume?
— Amis, il pleut, il pleut des lois;
L'air est malsain, j'en perds la voix.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,
Les oiseaux, plus gais, plus contents,
De chanter ont coutume.
Oui, mais j'aperçois des réseaux;
En cage on mettra les oiseaux.
Amis, c'est là, etc.

La Chambre regorge d'intrus;
Peins-nous l'un de ces bas ventrus
Aux dîners qu'il écume.
— Non; car ces gens, si gras du bec,
Votent l'eau claire et le pain sec [1].
Amis, c'est là, etc.

[1] Messieurs [illegible] qu'on [illegible] les ministres [illegible] de régler [illegible] nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs;
Des Français ce sont les tuteurs :
Qu'à leur nez l'encens fume.
— Non, car ils ont mis de moitié
Leurs pupilles à la Pitié.
Amis, c'est là, etc.

Peins donc S.... l'anodin :
Peins-nous surtout P.....-Dandin,
Si fort quand il résume.
— Non; Cicéron m'a convaincu.
P..... dirait : *Il a vécu* [1].
Amis, c'est là, etc.

Mais la Charte encor nous défend;
Du roi c'est l'immortel enfant;
Il l'aime, on le présume.
. . . . . .
. . . . . [2]
Amis, c'est là, etc.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!
Le ministre des étrangers,
Dandin, taille sa plume.
On va m'arrêter sans procès :
Le vaudeville est né français.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

LE TEMPS.

Air : Ce magistrat irreprochable.

Près de la beauté que j'adore
Je me croyais égal aux dieux,

1 Allusion à une citation, sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'est permise un ministre.

2 On ne croit pas devoir rétablir ici les deux vers dont l'imprimeur exigea la suppression en 1821. L'auteur ne consentit à cette suppression que parce qu'il pressentit les interprétations malignes auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Marchangy tonna-t-il contre ces deux lignes de points. Des points poursuivis en justice! Il faut les conserver d'autant plus, que les deux vers supprimés ne seraient auprès qu'une bien froide épigramme.

Lorsqu'au bruit de l'airain sonore
Le Temps apparut à nos yeux. (*bis.*)
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours,
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Devant son front chargé de rides,
Soudain nos yeux se sont baissés;
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés.
A l'aspect d'une fleur nouvelle
Qu'il vient de flétrir pour toujours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle, etc.

Je n'épargne rien sur la terre,
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère :
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle, etc.

Sur cent premiers peuples célèbres,
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abîme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle, etc.

Mais, malgré moi, de votre monde
La volupté charme les maux;
Et de la nature féconde
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle, etc.

Il nous fuit; et, près de le suivre,
Les plaisirs, hélas! peu constants,
Nous voyant plus pressés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du Temps.
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts;
Et je m'écrie avec ma belle :
Vieillard, épargnez nos amours!

LA FARIDONDAINE,

ou la Conspiration des Lanons.

INSTRUCTION AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE, CONCERNANT LES RÉUNIONS CHANTANTES APPELÉES GOGUETTES. — AVRIL 1820.

AIR : A la façon de Barbari.

Écoute, mouchard, mon ami,
Je suis ton capitaine :
Sois gai pour tromper l'ennemi,
Et chante à perdre haleine.
Tu sais que monseigneur Anglès *,
La faridondaine,
A peur des couplets;
Apprends qu'on en fait contre lui,
Biribi,
Sur la façon de barbari,
Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,
On échauffe la veine;
Aux Apollons des cabarets
Paie un broc de Surêne.
Un aveugle y chante en faussant
La faridondaine,
D'un ton menaçant.
On néglige l'air de Henri,
Biribi,

* Alors préfet de police, auteur de l'ordonnance contre les sociétés chantantes dites *Goguettes*.

Pour la façon de barbari.
Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport :
La cour le trouve obscène.
Dénonce aussi *Malbrouck est mort :*
A sa Grâce * il fait peine.
Surtout transforme avec éclat
La faridondaine
En crime d'état.
Donnons des juges sans juri,
Biribi,
A la façon de barbari.
Mon ami.

Biribi veut dire en latin
L'homme de Saint-Hélène.
Barbari, c'est, j'en suis certain,
Un peuple qu'on enchaîne.
Mon ami, ce n'est pas le roi :
Et *faridondaine*
Attaque la foi.
Que dirait de mieux Marchangy,
Biribi,
Sur la façon de barbari.
Mon ami.

Du préfet ce sont les leçons :
Tu les suivras sans peine.
Si l'on ne prend garde aux chansons.
L'anarchie est certaine
Que le trône soit préservé
De faridondaine
Par le *God save.*
Substituons l'*O filii*,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

* [illegible] Wellington.

MA LAMPE.

Romance adressée à madame Damoreau.

Veille encore, ô lampe fidèle
Que trop peu d'huile vient nourrir!
Sur les accents d'une immortelle
Laisse mes regards s'attendrir.
De l'amour que sa lyre implore,
Tu le sais, j'ai subi la loi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,
Plein d'un bonheur de peu d'instants;
Il rend à mon lit solitaire
Tous les songes de mon printemps.
Les dieux qu'au bel âge on adore
Voudraient-ils revoler vers moi?
Veille, ma lampe, veille encore, etc.

Si, comme Sapho qu'elle égale,
Elle eût, en proie à deux penchants,
Des amours ardente rivale,
Aux Grâces consacré ses chants,
Parny, près d'une Éléonore,
Ne l'aurait pu voir sans effroi.
Veille, ma lampe, veille encore, etc.

Combien a pleuré sur nos armes
Son noble cœur, de gloire épris!
De n'être pour rien dans ses larmes
L'Amour alors parut surpris.
Jamais au pays qu'elle honore
Sa lyre n'a manqué de foi.
Veille, ma lampe, veille encore, etc.

Aux chants du Nord on fait hommage
Des lauriers du Pinde avilis;
Mais de leur gloire sois l'image,
Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
A ton déclin je vois l'aurore
Triompher de l'ombre et de toi;
Tu meurs, et je relis encore
Les vers charmants de Dufresnoy.

LE BON DIEU.

AIR : Tout le long de la rivière.

Un jour, le bon Dieu s'éveillant
Fut pour nous assez bienveillant;
Il met le nez à la fenêtre :
« Leur planète a péri peut-être. »
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin
Qui tourne dans un petit coin.
Si je conçois comment on s'y comporte,
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
Mortels, que j'ai faits si petits,
Dit le bon Dieu d'un air paterne,
On prétend que je vous gouverne;
Mais vous devez voir, Dieu merci,
Que j'ai des ministres aussi.
Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte, etc.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin?
A ma barbe, quoi! des pygmées,
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon!
Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte, etc.

Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés?
Le front huilé, l'humeur altière,
Ces chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai béni leurs droits,
Et que par ma grâce ils sont rois.
Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte, etc.

Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème
Dans des sermons fort beaux, ma foi,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte, etc.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus;
Les bons cœurs seront mes élus.
Sans que pour cela je vous noie,
Faites l'amour, vivez en joie;
Narguez vos grands et vos cafards.
Adieu, car je crains les mouchards.
A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

LE VIEUX DRAPEAU.

1820.

Air : Elle aime à rire, elle aime à boire.

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré;
Les souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,

J'ai mon drapeau dans ma chaumière,
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille!
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Las d'errer avec la victoire.
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen au bord de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs,
Déployons-le sur la frontière.
Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Mais il est là près de mes armes;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau! viens, mon espoir!

La Marquise de Pretindaille.

C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secourai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

LA MARQUISE DE PRETINTAILLE.

Air : J'veux être un ange.

Marquise à trente quartiers pleins,
J'ai pris mes droits sur les vilains :
En amour j'aime la canaille.
D'un ton fier je leur dis : Venez.
Mais sous mes rideaux blasonnés,
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Sacrifirais-je à mes attraits
Des gentilshommes damerets
Qui n'ont ni carrure ni taille ?
Non, mais j'accable cent gredins
De mes feux et de mes dédains.
Vils roturiers, etc.

Je veux citer les plus marquants,
Bien qu'après coup tous ces croquants
Osent me traiter d'antiquaille :
Je ne suis aux yeux des malins
Qu'une savonnette à vilains.
Vils roturiers, etc.

Mon laquais était tout porté :
Mais il parle d'égalité ;
De mes parchemins il se raille.
Paix ! lui dis-je, et traite un peu mieux
Ce que je tiens de mes aïeux.
Vils roturiers, etc.

Arrive, après, mon confesseur;
Du parti sacré défenseur,
Il serre de près son ouaille.
Avec moi son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.
Vils roturiers, etc.

Je veux corrompre un député :
Pour l'amour et la liberté.
Il était plus chaud qu'une caille.
L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia.
Vils roturiers, etc.

Mon fermier, butor bien nerveux,
Dont la Charte a comblé les vœux,
Dénigrait la glèbe et la taille;
Mais je lui fis voir à loisir
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.
Vils roturiers, etc.

J'oubliais certain grand coquin,
Pauvre officier républicain,
Brave au lit comme à la mitraille :
J'ai vengé sur ce possédé
Charette, Cobourg et Condé.
Vils roturiers, etc.

Mes priviléges s'éteindraient
Si nos étrangers ne rentraient;
A ma note aussi je travaille *.
En attendant forçons le roi
De solder les Suisses pour moi.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

* Allusion à la fameuse *note secrète*, ouvrage d'un comte ultra-congréganiste, qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la Sainte-Alliance.

LE TREMBLEUR.

ou mes Adieux à M. Dupont (de l'Eure), ex-président à la Cour royale de Rouen.

CHANSON FAITE ET CHANTÉE A ROUEN QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Dupont, que vient-on de m'apprendre?
Quoi! l'on tourmente vos amis!
J'ai des précautions à prendre,
Vous le savez, je suis commis[1]. (*bis.*)
Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus. (*bis.*)
Bien mieux que vous je sais garder ma place[2].
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage;
Moi, du pouvoir je crains les coups,
En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous;
A peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts;
Votre vertu pourrait me compromettre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus, etc.

Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits.
De vos discours on tient registre;
Peut-être aussi les ai-je lus.
Mais les talents ne font pas un ministre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus, etc.

1 A cette époque, l'auteur avait encore l'emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université.

2 M. Pasquier, garde des sceaux, avait destitué M. Dupont de la présidence de la cour de Rouen.

Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume vivez en paix.
A votre renom j'ai beau croire,
Je pense comme nos ventrus :
On ne vit pas de pain sec et de gloire.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus, etc.

Oui, je vous fuis sans autre forme,
Vous que longtemps mon cœur aima
Je ne veux pas qu'on me réforme
Comme Pasquier vous réforma.
Adieu donc, honneur de la France !
Du préfet je crains les argus.
Avec Lisot je ferai connaissance.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

MA CONTEMPORAINE.

[illegible] Madame [illegible].

AIR : Ma belle est la belle des belles.

Vous vous vantez d'avoir mon âge :
Sachez que l'Amour n'en croit rien.
Jadis les Parques ont, je gage,
Mêlé votre fil et le mien.
Aux hasards alors ces matrones
Faisant deux lots de notre temps,
J'eus les hivers et les automnes,
Vous les étés et les printemps.

LA MORT DU ROI CHRISTOPHE.

[illegible] — Décembre 1820.

AIR : [illegible]

Christophe est mort, et du royaume
La noblesse a recours à vous.

1 Député ministériel opposé à M. Dupont, dans le département de l'Eure.

François, Alexandre, Guillaume,
Prenez aussi pitié de nous.
Ce n'est point pays limitrophe,
Mais le mal fait tant de progrès!
Vite un congrès [1]
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage
Contre les peuples maladroits
Qui, du trône écartant l'orage,
Pour l'affermir, bornent ses droits.
A réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts.
Vite un congrès! etc.

Malgré la trinité royale,
Malgré la sainte Trinité [2],
Notre nation déloyale
A proclamé sa liberté.
Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe.
Lui qui dicte tous vos décrets!
Vite un congrès! etc.

Avec respect traitez l'Espagne :
Votre maître y perdit ses pas.
Naple est un pays de Cocagne :
Mais des volcans n'approchez pas [3].
Vous taillerez en pleine étoffe;
Venez chez nous par un vent frais.
Vite un congrès! etc.

1 On sait combien de congrès avaient déjà été tenus par les souverains et leurs ministres.

2 Dans les actes de la Sainte-Alliance, présidée par le mystique Alexandre, la Trinité et le Saint-Esprit étaient toujours invoqués.

3 L'Espagne et Naples étaient alors en révolution.

Dons Quichottes de l'arbitraire.
Allons, morbleu, de la valeur!
Ce monarque était votre frère;
Les rois sont de même couleur.
Exploiter une catastrophe
S'accorde avec vos plans secrets.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

LA FORTUNE.

Air de la Sibonne.

Pan! pan! est-ce ma brune.
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main,
De joie enivrent ma chambrette.
Nous n'attendons plus que Lisette :
Fortune, passe ton chemin.
Pan! pan! est-ce ma brune, etc.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.
Pan! pan! est-ce ma brune, etc.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Eh! que nous fait la pourpre même?
Nous venons d'ôter nos habits.
Pan! pan! est-ce ma brune, etc.

Louis XI.

Elle nous traite en écoliers.
Parle de gloire et de génie.
Hélas! grâce à la calomnie,
Nous ne croyons plus aux lauriers.
Pan! pan! est-ce ma brune, etc.

Loin des plaisirs, point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle :
Sans même essayer la nacelle,
Nous voyons s'enfler ses ballons.
Pan! pan! est-ce ma brune, etc.

Mais tous nos voisins attroupés
Implorent ses faveurs traîtresses :
Ah! chers amis, par nos maîtresses
Nous serons plus gaîment trompés.
Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune :
Pan! pan! je n'ouvre pas.

LOUIS XI [1].

AIR : Sans un p'tit brin d'amour, ou Au nouveau de M. Amédée de Beauplan

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Notre vieux roi, caché dans ses tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.
Heureux villageois, dansons, etc.

1 On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Quand sur nos bords, on rit, on chante, on aime.
Louis se retient prisonnier:
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même;
Surtout il craint son héritier.
Heureux villageois, dansons, etc.

Voyez ici briller cent hallebardes
Au feu d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *qui vive* des gardes,
Qui se mêle au bruit des verroux?
Heureux villageois, dansons, etc.

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais?
Heureux villageois, dansons, etc.

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain!
Quoi! pour le sceptre une main défaillante!
Pour la couronne un front chagrin!
Heureux villageois, dansons, etc.

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne:
L'horloge a causé son effroi:
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne,
Pour un signal de son beffroi.
Heureux villageois, dansons, etc.

Mais notre joie, hélas! le désespère;
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri.
Heureux villageois, dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons.
Musettes
Et chansons!

LES ADIEUX A LA GLOIRE.

AIR : Je commence à m'apercevoir, etc.

Chantons le vin et la beauté :
Tout le reste est folie.
Voyez comme on oublie
Les hymnes de la liberté.
Un peuple brave
Retombe esclave :
Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.
La France, qui souffre en repos,
Ne veut plus que mal à propos
J'ose en trompette ériger mes pipeaux.
Adieu donc, pauvre Gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi! d'indignes enfants de Mars [1]
Briguaient une livrée,
Quand ma muse éplorée
Recrutait pour leurs étendards!
Ah! s'il m'arrive
Beauté naïve,
Sous ses baisers ma voix sera captive;
Ou flattons si bien que pour moi
On exhume aussi quelque emploi.
Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.
Adieu donc, pauvre Gloire, etc.

Des excès de nos ennemis
Chaque juge est complice,
Et la main de justice
De soufflets accable Thémis.
Plus de satire!
N'osant médire,

1 Plusieurs généraux de l'ancienne armée sollicitaient et obtenaient des emplois dans la maison du roi.

J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.
J'ai trop bravé nos tribunaux;
Dans leurs dédales infernaux
J'entends Cerbère et ne vois point Minos.
Adieu donc, pauvre Gloire! etc.

Des tyrans par nous soudoyés
La faiblesse est connue :
Gulliver éternue,
Et tous les nains sont foudroyés.
Mais quelle image!
Non, plus d'orage;
De nos plaisirs redoutons le naufrage.
Opprimés, gémissez plus bas.
Que nous fait, dans un gai repas,
Que l'univers souffre ou ne souffre pas.
Adieu donc, pauvre Gloire! etc.

Du sommeil de la liberté
Les rêves sont pénibles :
Devenons insensibles
Pour conserver notre gaîté.
Quand tout succombe,
Faible colombe,
Ma muse aussi sur des roses retombe.
Lasse d'imiter l'aigle altier,
Elle reprend son doux métier :
Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.
Adieu donc, pauvre Gloire! etc.

LES DEUX COUSINS.

ou Lettre d'un petit Roi à un petit Duc. — 821.

AIR : Ah! daignez m'épargner le reste.

Salut! petit cousin germain [1];
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.

1 Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et issu de germain avec le duc de Bordeaux.

La Fortune te tend la main;
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau;
Point de Français qui n'en convienne.
Les rois m'adoraient au berceau; (*bis.*)
Et cependant je suis à Vienne!

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poëmes;
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton âme chrétienne :
On m'offrit de l'eau du Jourdain, etc.

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs, etc.

Sur des lauriers je me couchais;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas
Même au Saint-Père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats, etc.

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée;
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévoûment
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment, etc.

Près du trône si tu grandis.
Si je végète sans puissance,
Confonds ses courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour :
« De mon cousin qu'il vous souvienne.
« Vous lui promettiez votre amour ;
« Et cependant il est à Vienne ! »

LES VENDANGES.

AIR : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

L'aurore annonce un jour serein :
Vite à l'ouvrage !
Et reprenons courage.
Fillettes, flûte et tambourin,
Mettez les vendangeurs en train.
Du vin qu'a fait tourner l'orage,
Un vin nouveau bientôt consolera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra. } *bis.*
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra. }

Notre maire tourne à tout vent ;
D'écharpe il change
Et de tout vin s'arrange.
Mais, puisque ainsi ce bon vivant
De couleur changea si souvent,
Qu'avec son écharpe il vendange,
Et de vin doux on la barbouillera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra, etc.

Le juge qui, de vingt façons,
En robe noire
Explique son grimoire,
Condamne jusqu'à nos chansons.
Mais grâce au vin que nous pressons,
Que lui-même il chante après boire,
La liberté, la gloire et *cætera*.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra, etc.

Si le curé, peu tolérant,
Gronde sans cesse
Et veut qu'on se confesse,
Son gros nez rouge nous apprend
L'intérêt qu'à nos vins il prend.
Pour en boire ailleurs qu'à la messe.
Sur chaque mort qu'il dise un *Libéra*.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra, etc.

Que du châtelain en souci
L'orgueil insigne
Au bonheur se résigne :
Il verra les titres qu'ici
Noé nous a transmis aussi.
Ils sont sur des feuilles de vigne ;
Aux parchemins il les préfèrera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra, etc.

Beau pays, fertile et guerrier,
A la souffrance
Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier
Olive, épi, rose et laurier.
Vendangeons, et vive la France !
Le monde un jour avec nous trinquera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

L'ORAGE.

AIR : C'est l'amour, l'amour.

Chers enfants, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez !

A l'ombre des vertes charmilles,
Fuyant l'école et les leçons,
Petits garçons, petites filles,
Vous voulez danser aux chansons.
En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux malheurs;
En vain la foudre gronde,
Couronnez-vous de fleurs.
Chers enfants, dansez, dansez! etc.

L'éclair sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux.
L'oiseau se tait dans le feuillage :
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre allégresse,
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.
Chers enfants, dansez, dansez, etc.

Vos pères ont eu bien des peines;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire :
Ce fut tout leur bonheur.
Chers enfants, dansez, dansez, etc.

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des Barbares
Qui vous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.
Chers enfants, dansez, dansez, etc.

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira :
C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.
Si le Dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main ressème
Les champs de l'avenir.
Chers enfants, dansez, dansez ! etc.

Enfants, l'orage qui redouble,
Du Sort présage le courroux.
Le Sort ne vous cause aucun trouble,
Mais à mon âge on craint ses coups.
S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.
Chers enfants, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez !

LE CINQ MAI.

1821.

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire [1],
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil je vogue plus joyeux.

1 Des peuples de l'Europe, les Espagnols étaient ceux qui avaient les plus justes plaintes à former contre Napoléon. En plaçant son soldat sur un vaisseau de cette nation, l'auteur eut la pensée de faire voir à quel point les malheurs du grand homme avaient réconcilié tous les peuples avec sa gloire.

Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux! le pilote a crié : Sainte-Hélène!
Et voilà donc où languit le héros!
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance :
Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France, etc.

Peut-être il dort ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à la fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?
Ah! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France, etc.

Il fatiguait la Victoire à le suivre :
Elle était lasse; il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas!
De tout laurier un poison est l'essence [1];
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France, etc.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
« Serait-ce lui? disent les potentats :
« Vient-il encor redemander le monde?
« Armons soudain deux millions de soldats. »
Et lui, peut-être accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France, etc.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?

[1] On [illegible] de plusieurs [illegible] de laurier ne [illegible] les plus [illegible]
Il est [illegible] de [illegible] que la mort de Napoléon [illegible] de beaucoup de personnes, même [illegible]
[illegible]

Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France, etc.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage?
Un drapeau noir! ah, grands dieux, je frémis!
Quoi! lui mourir! ô gloire! quel veuvage!
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

[illegible] SUR LA MORT DE T[illegible] [illegible]

[illegible]

Vu de toutes ces complaintes.

Venez tous, bons catholiques,
Jésuites, grands et petits.
Et vous, nouveaux convertis,
Vous, nos meilleures pratiques
Venez dire un *in pace*
Pour un héros trépassé.

Bénissons tous la mémoire
De monsieur de Trestaillon.
De la restauration
Lui seul ayant fait la gloire,
Sa mort, vrai malheur public,
Est un fâcheux pronostic.

1 Les chansons [illegible] *Nous l'Espérd*, de *la Garde nationale* et du [illegible] n'ont jamais paru dans les recueils publiés par M. Béranger, aux époques qui correspondent à cette date. Il abordait alors sans doute à traiter la politique sur un ton plus élevé, il n'a regardé ces productions que comme un tribut fugitif payé à la circonstance. Mais ces chansons ayant fait rapprocher les contrefaçons si multipliées en France et à l'étranger, l'éditeur actuel s'est vu dans l'obligation, malgré le désir qu'il a de complaire à l'auteur, de faire entrer dans cette édition, et ces cinq chansons, et celle des *Papes*, qui, lorsqu'elles sont citées isolées, [illegible] un but politique. *Note de l'Éditeur.*

Portefaix cité dans Nîmes
Pour sa douce piété,
D'assassin il fut traité
Par de brutales victimes,
Quand son bras sur tel ou tel
Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogome,
Ou surpris en mauvais lieu,
Pour rester pur devant Dieu,
Tous les huit jours, ce digne homme
Communiait saintement,
Soit à jeun, soit autrement.

Fort de sa cocarde blanche,
A tuer des protestants
Il consacrait tout son temps,
Sans excepter le dimanche;
Car il s'était procuré
Des dispenses du curé.

Miracle! en vain il s'amuse
A massacrer en plein jour;
Traduit devant une cour,
Aucun témoin ne l'accuse.
Les juges au prévenu
Disent : Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme
Qui lui venait de bien haut,
Il buvait frais au temps chaud,
Vivant en bon gentilhomme,
Et chacun avait grand soin
De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte;
Elle vient nous le ravir,
Quand il pouvait nous servir
Contre tous ceux qu'on suspecte;

Nabuchodonosor.

Il meurt en disant : Corbleu!
J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière :
Nos magistrats sont en deuil ;
Le clergé, la larme à l'œil,
Marche avec croix et bannière.
Ainsi l'on ne dira pas
Que les prêtres sont ingrats.

On vient d'écrire au Saint-Père
Pour qu'il soit canonisé.
Quoique ce soit bien usé,
Dans peu l'on verra, j'espère,
Nos loups, chassant les brebis,
Lui dire : *Ora pro nobis.*

En attendant ses reliques
Qu'à Mont-Rouge on bénira,
Ses exploits on donnera
En exemple aux catholiques,
Afin que sans examen
Chacun d'eux l'imite. *Amen.*

NABUCHODONOSOR.

1827

Air de vaudeville.

Puiser dans la Bible est de mode :
Prenons-y le sujet d'une ode.
Je chante un roi devenu bœuf ;
Aux anciens le trait parut neuf. (*bis*)
Surtout la cour en fut aux anges ;
Et les brocanteurs de louanges
Répétaient sur les harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor!

Le roi beugle, eh! vivent les cornes!
Sire, quittez ces regards mornes,

Lui disaient les amis du lieu;
En Égypte vous seriez Dieu.
Pour fouler au pied le vulgaire,
Homme ou bœuf, il n'importe guère.
Répétons sur nos harpes d'or, etc.

Le roi se fit à son étable;
A sa manière il tenait table,
Et crut régner en buvant frais.
Les sots lui prêtaient d'heureux traits.
On lit dans une dédicace,
Qu'en latin il citait Horace.
Répétons sur nos harpes d'or, etc.

Un journal écrit par des cuistres
Annonce qu'avec ses ministres
Tel jour le prince a travaillé
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.
La cour s'écrie: O temps prospère!
Ce n'est pas un roi, c'est un père.
Répétons sur nos harpes d'or, etc.

Il hume tout l'encens des mages,
Mais paie un peu cher leurs hommages :
Prêtres et grands veulent d'un coup
Rendre un peuple bât et licou.
Même, si l'histoire en est crue,
Le roi s'attelle à leur charrue.
Répétons sur nos harpes d'or, etc.

Le peuple indigné prend un maître
D'autre espèce, pire peut-être.
Vite les courtisans ingrats
Du roi déchu font un bœuf gras;
Et sans remords le clergé même
S'en régale tout le carême.
Répétons sur nos harpes d'or, etc.

Bardes que la cassette inspire,
Tragiques à mourir de rire,

Traitez mon sujet, il plaira,
La censure le permettra.
Oui, parfumeurs de la couronne,
La Bible à quelque chose est bonne.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor!

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT.

Pour [illegible] 1801

[illegible] Cadaqui

Hier monseigneur, le front ceint
De sa mitre épiscopale,
En ces mots à l'Esprit-Saint
Parlait dans la cathédrale :
« Tant de bons nobles devenus
« Députés du peuple, au peuple inconnus,
« Dans notre Chambre septennale,
« N'ont que tes clartés pour guider leurs pas.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« Qu'est ceci? » dit d'un ton dur,
Une excellence bretonne.
« Pour ses papiers, à coup sûr,
« Le tourniquet le chiffonne [1].
« Parlons-lui, quoique en vérité
« L'esprit soit de trop dans la Trinité :
« Viens voir à quoi la Charte est bonne.
« De ce lourd carrosse on fait un *encas*.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas, etc. »

Un financier vient : « Sandis!
« Dit-il, nous prends-tu pour d'autres?
« Pour gagner le paradis,
« J'ai doré mes patenôtres.

1 On se rappelle l'action du tourniquet Saint-Jean sur les élections de Paris.

« Tremble de perdre ton emploi :
« J'ai séduit des gens plus huppés que toi ;
« J'ouvre un emprunt : viens, sois des nôtres ;
« De notre embonpoint nos amis sont gras.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas, etc. »

Un magistrat crie aussi :
« Oses-tu te faire attendre ?
« Ma Thémis a, Dieu merci,
« De bons jurés à revendre.
« Chaque juge est un homme à moi,
« Qui jette en passant sa carte chez toi.
« Crains de voir jusqu'où peut s'étendre
« La main de Justice au bout de mon bras.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas, etc. »

« S'il persiste, il faudra bien,
« Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.
« D'ailleurs, la cour, pour soutien,
« Préfère en tout saint Ignace.
« Mont-Rouge a miné tout Paris ;
« La Sorbonne aussi sort de ses débris.
« La jeunesse est dans notre nasse ;
« Et les hausse-cols font place aux rabats.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas, etc. »

« Mais voudrais-tu t'expliquer ?
« — Oui, bateleurs en goguettes.
« Je vous ai vus fabriquer
« Vos quatre cents marionnettes.
« Quoi ! vous osez tout pervertir,
« Corrompre, effrayer, filouter, mentir !
« Et dans vos discours à roulettes...
« — Paix ! dit l'archevêque, on craint nos prélats.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

LA GARDE NATIONALE.

[illegible]

[illegible]

Pour tout Paris quel outrage!
Amis, nous v'là licenciés.
Est-ce parc' que not' courage
Brilla contre leurs alliés? (*bis.*)
C'est quelqu' noir projet qui perce.
Morbleu! pour nous prêter s'cours,
Il faut qu' chacun d' nous s'exerce.
Du mêm' pied partons toujours.
N' cessons pas, (*bis.*)
Chers amis, d' marcher au pas.

Moitié d' la gard' nationale
S' composait d'anciens soldats;
Des braves d' la gard' royale
Aussi faisions-nous grand cas.
Sans l' ministère, nul doute
Qu'on eût pu nous voir quelqu' jour,
Dans not' verre, eux boir' la goutte,
Nous, marcher à leur tambour.
N' cessons pas, etc.

Nos voix ont paru sinistres:
D' nouveau pourtant il faudra
Crier à bas les ministres,
Les jésuit' et cætera.
Pour son argent j' crois qu' la foule
A bien l' droit d' former un vœu;
N'est-c' que quand la maison croule
Qu'on permet d' crier au feu?
N' cessons pas, etc.

Au lieu d' monter à la Chambre,
Nous aurions bien dû, je l' sens,

Des injur's de plus d'un membre
D'mander raison aux trois cents.
La Charte qu'on y tiraille
Est leur rempart; mais, au fond,
On peut franchir c'te muraille
Par les brèches qu'ils y font.
N' cessons pas, etc.

Au château faire l' service
Sans cartouch's pour se garder;
En voir donner à chaqu' Suisse:
En arrièr' ça fait r'garder.
Qui rétrograde se blouse:
Gens d' la cour, sauf vot' respect,
Vous risquez quatre-vingt-douze
Pour ravoir quatre-vingt-sept.
N' cessons pas, etc.

Puisqu' Mont-Rouge nous menace,
Et rêv' quelqu' Saint-Barthél'my,
Préparons-nous, quoi qu'on fasse,
A repousser l'ennemi.
Quand vers un' perte certaine
L' navire est conduit foll'ment,
En dépit du capitaine
Faut sauver le bâtiment.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

VOTRE ORDRE DU JOUR. (1825.)

AIR : C'est l'amour, l'amour, l'amour.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !

(1) Cette chanson fut faite pour être chantée dans l'armée avant son entrée en campagne, lorsqu'elle [illegible] l'Espagne.

— Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne?
— Mon p'tit, ell' n' veut plus qu'aujourd'hui
Ferdinand fass' périr au bagne
Ceux-là qui s' sont battus pour lui;
Nous allons tirer d' peine
Des moin's blancs, noirs et roux,
Dont on prendra d' la graine,
Pour en r'planter chez nous.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour, etc.

— Notre ancien, qu' pensez-vous d' la guerre?
— Mon p'tit, ça n'ira jamais bien!
V'là z'un princ' qui n' s'y connaît guère;
C'est un' poir' moll' de bon chrétien;
Bientôt l' fils d' Henri-Quatre
Voudra qu'un jour d'action
On n' puisse aller combattre
Sans billet d' confession.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour, etc.

— Notre ancien, qu'est' qu' c'est que l' Trapiste
Avec tous ces Chouans dégu'nillés?
— Mon p'tit, y vont grossir la liste
Des gens qu' la France a rhabillés;
Afin qu' pour leur vengeance,
Leurs frèr's soient massacrés,
Ils font un' sainte alliance
Avec nos émigrés.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour, etc.

— Notre ancien, quel s'ra not' partage?
— Mon p'tit, les coups d' cann' reviendront :
Et puis, suivant le vieil usage,
Les nobles seuls avanceront.
Oui, s'lon not' origine,
Nous aurons pour régal,
Nous l' bâton d' discipline,

Eux l' bâton d' maréchal.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour, etc.

— Notre ancien, que d'viendra la France,
Si je cherchons d' lointains dangers?
— Mon p'tit, profitant d' not' absence,
On introduira l'z' étrangers.
A la fin d'la campagne,
Nous s'rons tout étonnés
Qu'en enchaînant l'Espagne,
Nous nous s'rons enchaînés.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour, etc.

— Notre ancien! vous que l' père aux autres
Eût fait z'officier d'puis longtemps,
Marquez-nous l'pas, nous s'rons des vôtres.
— Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.
Si la France en alarmes.
Porte un trop lourd fardeau,
Pour essuyer ses larmes,
R'prenons not' vieux drapeau!
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' jour :
Gard' à vous! demi-tour!

DE PROFUNDIS

à l'usage de ceux qui trouvent [illegible].

Air : Eh! gai, gai, gai, mon officier!

Et! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

A cette âme si chère
Le paradis convient:

De Profundis.

Car, suivant ma grand'mère,
De l'enfer on revient.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis*, etc.

Hélas! le ciel lui-même
Avait tissu nos nœuds;
Mon bonheur fut extrême...
Pendant un jour ou deux.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis*, etc.

Quoiqu'il fût impossible
D'avoir l'air plus malin,
Elle était trop sensible...
Si j'en crois mon voisin.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis*, etc.

Non jamais tourterelle
N'aima plus tendrement;
Comme elle était fidèle...
A son dernier amant!
Eh! gai, gai, gai, *de profundis*, etc.

Dieu! faut-il lui survivre!
Me faut-il la pleurer?
Non, non; je veux la suivre...
Pour la voir enterrer.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'âme.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

PRÉFACE [1].

Air du vaudeville de Preville et Taconnet.

Allez, enfants nés sous un autre règne.
Sous celui-ci quittez le coin du feu.

1 Cette chanson est en tête du volume publié en 1825.

Adieu! partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu.
On m'a crié : L'occasion est bonne;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes!
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien :
Car en prison le sommeil est sans charmes;
Près du malheur on ne dort jamais bien.
J'entends encore le verrou qui résonne,
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne, etc.

Si l'on disait : La gaîté vous délaisse,
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis) :
« De notre père accusant la faiblesse,
« Les plus joyeux sont restés au logis. »
Ces égrillards iraient d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne, etc.

Vous passerez près d'une ruche pleine,
D'abeilles, non; mais de guêpes, je crois.
Ne soufflez mot, retenez votre haleine;
Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois [1]!
Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne
A fait périr des bergers, des troupeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne, etc.

Petits Poucets de la littérature,
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent;
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure;
De s'en servir on peut juger prudent.
Non : — qu'ai-je dit? Ah! la peur déraisonne :
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.

1 Dans plus d'un village, on croit encore que les abeilles se jettent sur ceux qui profèrent des jurons auprès de leur ruche.

Allez, enfants; mais n'éveillez personne :
Mon médecin m'ordonne le repos.

LA MUSE EN FUITE.

Ma première visite au Palais de Justice.

CHANSON FAITE A L'OCCASION DES PREMIÈRES POURSUITES JUDICIAIRES EXERCÉES CONTRE MOI POUR LA PUBLICATION DE MON RECUEIL. — 1821.

AIR : Halévy.

Quittez la lyre, ô ma muse!
Et déchiffrez ce mandat.
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs crimes d'état.
Pour un interrogatoire
Au Palais comparaissons.
Plus de chansons pour la gloire!
Pour l'amour plus de chansons!
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.
Muse, la Fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refrains [1].
Au *Qui vive* d'ordonnance
Alors, prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France!
Les gardes laissaient passer.
Suivez-moi, etc.

La justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.
Voici la Sainte-Chapelle
Où l'on pria pour Boileau [2].

1 Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde, et Blot et Marigni, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

2 On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

S'il renaissait ce grand maître,
Le clergé, remis en train,
En prison ferait peut-être
Fourrer l'auteur du *Lutrin*.
Suivez-moi, etc.

Là, devant ce péristyle,
Un tribunal impuissant,
Au bûcher livra l'*Émile* [1],
Phénix toujours renaissant.
Muse, de vos chansonnettes
Aujourd'hui l'on va tâcher
De faire des allumettes
Pour ranimer ce bûcher.
Suivez-moi, etc.

Muse, voici la grand'salle...
Hé quoi! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent!
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.
Suivez-moi, etc.

Elle fuit, et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors.
Mais devinez quel refuge
Ma muse avait pris alors.
Gaîment avec la grisette
D'un président, bon humain,
Cette folle, à la buvette,
Répétait le verre en main.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

[1] On sait également que par arrêt du parlement l'*Émile* fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

DÉNONCIATION

en Ligne d'impromptu,

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PENDANT MON PROCÈS.

Air du ballet des Pierrots.

On m'a dénoncé, je dénonce,
Oui, je dénonce des couplets.
La gaîté de l'auteur annonce
Qu'il peut figurer au Palais;
On voit, à l'air dont il vous traite,
Que cent fois il vous persifla.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves
Qu'à la presse l'on veut donner.
Il croit à la gloire des braves;
Pourriez-vous le lui pardonner?
Il ose vanter la musette
Qui dans leurs maux les consola.
Messieurs les juges, qu'on arrête, etc.

Il prodigue la flatterie
A ceux qui sont persécutés;
Il pourrait chanter la patrie;
C'est un grand tort, vous le sentez.
De l'esprit qu'à ma muse il prête,
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
Messieurs les juges, qu'on arrête, etc.

ADIEUX A LA CAMPAGNE [1].

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.

1 Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de la première condamnation de l'auteur.

N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants!
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire, etc.

Déjà leur rage atteint mon indigence [1];
Au tribunal ils traînent ma gaîté;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :
Rougiraient-ils devant ma probité?
Ah! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
L'intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire, etc.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des États?
Ce n'était point le soleil de l'empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire, etc.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart s'amuse à mesurer mes fers;
Même aux regards de la France asservie
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre;

[1] L'espoir [illegible] en 1824 parut, ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'université d'ôter à l'auteur le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans. Au reste, on l'avait prévenu que, s'il faisait imprimer ses [illegible] chansons, il perdrait cet emploi.

La Renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire, etc.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons : j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
Mes fers sont prêts : la liberté m'inspire :
Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

LA LIBERTÉ.

Premier chanson faite à [illegible]-Pélagie. — Janvier 1802.

AIR : Chantons Lætamini.

D'un petit bout de chaîne
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté!
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Marchangy, ce vrai sage,
M'a fait par charité
Sentir de l'esclavage
La légitimité.
Fi de la liberté! etc.

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmailloté!
Fi de la liberté! etc.

De son arbre civique
Que nous est-il resté?
Un bâton despotique,

Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté, etc.

Interrogeons le Tibre :
Lui seul a bien goûté
Sueur de peuple libre,
Crasse de papauté.
Fi de la liberté, etc.

Du bon sens qui nous gagne
Quand l'homme est infecté,
Il n'est plus dans son bagne
Qu'un forçat révolté.
Fi de la liberté, etc.

Bons porte-clefs que j'aime,
Geôliers pleins de gaîté,
Par vous au Louvre même
Que ce vœu soit porté :
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

LA CHASSE.

CHANSON DE REMERCIEMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE, QUI M'ENVOYÈRENT UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER. — SAINTE-PÉLAGIE.

Air : Tonton, tontaine, tonton.

Grâce à votre bourriche pleine
De gibier digne d'un glouton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Joyeux chasseurs d'Ille-et-vilaine,
De votre cor je prends le ton.
Tonton, tontaine, tonton.

Chassez, morbleu ! chassez encore :
Quittez Rosette et Jeanneton.

Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Ou, pour rabattre, dès l'aurore
Que les Amours soient de planton.
Tonton, tontaine, tonton.

Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Gabrielle daignait permettre
Qu'on braconnât dans son canton.
Tonton, tontaine, tonton.

Jadis nul n'osait en province
Porter aux champs son mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
On gardait la perdrix du prince;
Les loups dévoraient le mouton.
Tonton, tontaine, tonton.

Vous qui consolez ma disgrâce,
Pour nos droits vous tremblez, dit-on,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Sauvez au moins le droit de chasse,
Pour l'honneur du pays breton.
Tonton, tontaine, tonton.

LA GUERISON.

RÉPONSE A DES SEIGNEURS QUI, POUR FAIRE PASSER
LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES,
M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANÉE,
EN M'ORDONNANT DES DOUCHES INTÉRIEURES
PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON. — SAINTE-PÉLAGIE.

Air de la [illegible]

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison. (*bis.*)

[1] Henri IV renouvela des ordonnances très-sévères contre les délits de chasse.

Après un coup de Romanée
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma muse obstinée
A railler les hommes puissants. (*bis.*)
Un accès pouvait me reprendre;
Mais, du topique effet certain!
J'avais de l'encens à leur vendre
Après un coup de Chambertin.
J'espère, etc.

Après deux coups de Romanée,
Rougissant de tous mes forfaits,
Je vois ma chambre environnée
D'heureux que le pouvoir a faits.
De mes juges l'arrêt suprême
Touche mon esprit libertin;
J'admire Marchangy lui-même
Après deux coups de Chambertin.
J'espère, etc.

Après trois coups de Romanée,
Je n'aperçois plus d'oppresseurs.
La presse n'est plus enchaînée;
Le budget seul a des censeurs.
La tolérance par la ville
Court en habit de sacristain;
Je vois pratiquer l'Évangile
Après trois coups de Chambertin.
J'espère, etc.

Au dernier coup de Romanée
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
Voit la Liberté couronnée
D'olivier, d'épis et de fleurs.
Les douces lois sont les plus fortes;
L'avenir n'est plus incertain :
J'entends tomber verrous et portes

Au dernier coup de Chambertin.
J'espère, etc.

O Chambertin! ô Romanée!
Avec l'aurore d'un beau jour
L'Illusion chez vous est née
De l'Espérance et de l'Amour.
Cette fée, aux humains donnée,
Pour baguette tient du Destin.
Tantôt un cep de Romanée,
Tantôt un cep de Chambertin.
J'espère, etc.

L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCIEMENT A D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN DES DIFFÉRENTS CRUS LES PLUS RENOMMÉS.

Sonnez, Pélagie.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Avec son habit un peu mince,
Avec son chapeau goudronné,
Comme l'honneur de la province
Ce Bourguignon nous est donné. (*bis.*)
Quoiqu'il soit d'âge respectable,
Que d'un beau nom il soit porteur, (*bis.*)
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur. (*ter.*)

Il est ami de l'infortune,
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé;
Pourtant un soupçon m'importune :
Par la police il a passé [1].
Plus d'un personnage notable,
Là, souvent devient délateur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table, etc.

Mais il circule, et de la France
Déjà nous vantons les héros;

1 On visite tous les [illegible] aux [illegible] des agents de police sont chargés de ce soin.

A nos yeux déjà l'Espérance
Sourit à travers les barreaux.
Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table, etc.

Il nous ferait chanter la gloire
D'un sol fertile en joyeux ceps,
Et l'empereur dont la mémoire
Reste en honneur chez les Français [1].
Oui, sur Probus, prince équitable,
Il nous souffle un chorus flatteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table, etc.

De ce traître faisons justice;
Exprès prolongeons le dîner.
S'il a passé par la police,
Qu'il passe pour y retourner.
Passe donc, ô vin délectable!
Retourne à ce lieu corrupteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

MON CARNAVAL.

SAINTE-PÉLAGIE.

Air nouveau de M. Meissonnier, ou des Chevilles de maître Adam.

Amis, voici la riante semaine
Que tous les ans je fêtais avec vous.
Marotte en main, dans le char qu'il promène,
Momus au bal conduit sages et fous.
Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
Il m'a semblé voir passer les Amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

[1] La Bretagne [illegible] à Probus, empereur romain, de la plupart des [illegible] qui de [illegible]

Oui, je les vois ces danses amoureuses
Où la beauté triomphe à chaque pas.
De vingt danseurs je vois les mains heureuses
Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
Un seul mot triste en peut troubler le cours.
J'entends au loin l'archet de la Folie, etc.

Combien de fois, auprès de la plus belle,
Dans vos banquets j'ai présidé chez vous!
Là de mon cœur jaillissait l'étincelle
Dont la gaîté vous électrisait tous.
De joyeux chants ma coupe était remplie;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
J'entends au loin l'archet de la Folie, etc.

Des jours charmants la perte est seule à craindre;
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le grain d'encens dont je nourris mes dieux.
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
J'entends au loin l'archet de la Folie, etc.

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.
Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
Dans vos plaisirs ainsi je me replie;
Je suis vos pas, je chante vos amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

L'OMBRE D'ANACRÉON.

SAINTE PÉLAGIE.

Air de la romance.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :
Victoire! il dit : l'écho redit : Victoire!

O demi-dieux! vous nos premiers flambleaux.
Trompez le Styx, revoyez votre gloire!
Soudain sous un ciel enchanté
Une ombre apparaît et s'écrie:
« Doux enfant de la Liberté, (*bis.*)
« Le Plaisir veut une patrie!
« Une patrie!

« O peuple grec! c'est moi dont les destins
« Furent si doux chez tes aïeux si braves;
« Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins,
« Anacréon en chassait les esclaves.
« Jamais la tendre Volupté
« N'approcha d'une âme flétrie.
« Doux enfant de la Liberté, etc.

« De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
« Du rossignol les chants sont toujours tendres;
« Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
« Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres?
« Tes fêtes passent sans gaîté
« Sur une rive encor fleurie.
« Doux enfant de la Liberté, etc.

« Déjà vainqueur, chante et vole au danger;
« Brise tes fers: tu le peux, si tu l'oses.
« Sur nos débris, quoi! le vil étranger
« Dort enivré du parfum de tes roses!
« Quoi! payer avec la beauté
« Un tribut à la barbarie?
« Doux enfant de la Liberté, etc.

« C'est trop rougir aux yeux du voyageur
« Qui d'Olympie évoque la mémoire.
« Frappe! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
« Reverdiront d'abondance et de gloire.
« Des tyrans le sang détesté
« Réchauffe une terre appauvrie.
« Doux enfant de la Liberté, etc.

« A tes voisins n'emprunte que du fer :
« Tout peuple esclave est allié perfide.
« Mars va t'armer des feux de Jupiter ;
« Cher à Vénus, son étoile te guide [1] :
« Bacchus, Dieu toujours indompté,
« Remplira ta coupe tarie.
« Doux enfant de la Liberté, etc. »

Il se rendort le sage de Téos.
La Grèce enfin suspend ses funérailles.
Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
Ivres d'espoir, exhumez vos murailles!
Vos vierges même ont répété
Ces mots d'une voix attendrie :
« Doux enfant de la Liberté,
« Le plaisir veut une patrie!
« Une patrie! »

L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

SAINTE-PÉLAGIE.

Air de Ninon chez madame de Sévigné.

Venez tous, passants, venez lire
L'épitaphe que je me fais.
J'ai chanté l'amoureux délire,
Le vin, la France et ses hauts faits.
J'ai plaint les peuples qu'on abuse ;
J'ai chansonné les gens du roi :
Béranger m'appelait sa muse. (*bis.*)
Pauvres pécheurs, priez pour moi! (*bis.*)
Priez pour moi, priez pour moi!

Grâce à moi, qu'il rendit moins folle,
D'être gueux il se consolait,
Lui qui des muses de l'école
N'avait jamais sucé le lait.

1 Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

Il grelottait dans sa coquille
Quand d'un luth je lui fis l'octroi.
De fleurs j'ai garni sa mandille.
Pauvres pécheurs, priez pour moi, etc.

Je l'ai rendu cher au courage,
Dont il adoucit le malheur.
En amour il fut mon ouvrage :
J'ai pipé pour cet oiseleur.
A lui plus d'un cœur vint se rendre,
Mais les oiseaux en feront foi :
J'ai fourni la glu pour les prendre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi, etc.

Un serpent... (Dieu! ce mot rappelle
Marchangy qui rampa vingt ans!)
Un serpent, qui fait peau nouvelle
Dès qu'il brille un nouveau printemps,
Fond sur nous, triomphe et nous livre
Aux fers dont on pare la loi.
Sans liberté je ne peux vivre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi, etc.

Malgré l'éloquence sublime
De Dupin, qui pour nous parla,
N'ayant pu mordre sur la lime,
Le hideux serpent l'avala.
Or je trépasse, et, mieux instruite,
Je vois l'enfer avec effroi;
Hier Satan s'est fait jésuite.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

LA SYLPHIDE.

AIR : Je ne sais plus ce que je veux.

La Raison a son ignorance:
Son flambeau n'est pas toujours clair.

Elle niait votre existence,
Sylphes charmants, peuples de l'air;
Mais, écartant sa lourde égide
Qui gênait mon œil curieux,
J'ai vu naguère une Sylphide.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zéphyrs;
Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs.
D'un souffle vous séchez vos larmes;
Vous épurez l'azur des cieux :
J'en crois ma Sylphide et ses charmes, etc.

J'ai deviné son origine
Lorsqu'au bal, ou dans un banquet,
J'ai vu sa parure enfantine
Plaire par ce qui lui manquait.
Ruban perdu, boucle défaite;
Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite, etc.

Que de grâce en elle font naître
Vos caprices toujours si doux!
C'est un enfant gâté peut-être,
Mais un enfant gâté par vous.
J'ai vu sous un air de paresse,
L'amour rêveur peint dans ses yeux.
Vous qui protégez la tendresse, etc.

Mais son aimable enfantillage
Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge
Vous nous apportez en riant.
Du sein de vives étincelles
Son vol m'élevait jusqu'aux cieux;
Vous dont elle empruntait les ailes, etc.

Hélas! rapide météore,
Trop vite elle a fui loin de nous.
Doit-elle m'apparaître encore?
Quelque Sylphe est-il son époux?
Non, comme l'abeille elle est reine
D'un empire mystérieux;
Vers son trône un de vous m'entraîne.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

LES CONSEILS DE LISE.

CHANSON ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE, QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ. 1822.

Air de la Treille de sincérité.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*bis.*)

Un doux emploi pourrait vous plaire,
Me dit Lise; mais songez bien,
Songez bien au poids du salaire,
Même chez un vrai citoyen. (*bis.*)
Rester pauvre vous est facile,
Quand l'Amour, afin de l'user,
Vient remonter ce luth fragile
Que Thémis a voulu briser.
Lise à l'oreille, etc.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer au bruit de son coffre,
Les droits que sa vertu défend.
Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.
Lise à l'oreille, etc.

Craignant alors la malveillance,
Vous ririez moins de ce baron,
Courtier de la Sainte-Alliance,
Qui des rois s'est fait le patron.
Dans les fonds de peur d'une crise,
Il veut que les Grecs soient déçus [1];
Pour avoir l'*endos* de Moïse,
On fait banqueroute à Jésus.
Lise à l'oreille, etc.

Votre muse en deviendrait folle,
Et croirait flatter en disant
Que sur la *droite* du Pactole
Intrigue et ruse vont puisant;
Tandis qu'une noble industrie
Puise à *gauche*, et de toute part [2]
Reverse à flots sur la patrie
Un or dont le pauvre a sa part.
Lise à l'oreille, etc.

Ainsi mon oracle m'inspire,
Puis ajoute ce dernier point :
Des distances l'amour peut rire;
L'amitié n'en supporte point.
Riche de votre indépendance,
Chez Laffitte toujours fêté,
En trinquant avec l'opulence
Vous boirez à l'égalité.
Lise à l'oreille.
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

1 On n'osait alors secourir les Grecs, qui faisaient d'héroïques efforts pour recouvrer leur liberté.

2 On sait ce qu'étaient la gauche et la droite de la Chambre à cette époque.

LE PIGEON MESSAGER [1]

1822.

AIR de Taconnet.

L'Aï brillait, et ma jeune maîtresse
Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.
Nous comparions notre France à la Grèce,
Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. (*bis.*)
Nœris découvre un billet sous son aile :
Il le portait vers des foyers chéris. (*bis.*)
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle! } *bis.*
Et dors en paix sur le sein de Nœris. }

Il est tombé, las d'un trop long voyage;
Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un trafiquant remplit-il le message?
Va-t-il d'amour parler à la beauté?
Peut-être il porte au nid qui le rappelle
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle, etc.

Mais du billet quelques mots me font croire
Qu'il est en France à des Grecs apporté.
Il vient d'Athène; il doit parler de gloire :
Lisons-le donc par droit de parenté.
Athène est libre! amis! quelle nouvelle!
Que de lauriers tout à coup refleuris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle, etc,

Athène est libre! ah! buvons à la Grèce :
Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.
L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,
Déshéritait ces aînés glorieux.
Il sont vainqueurs; Athènes, toujours belle,

[1] Tout le monde connaît l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres pressées. On les emporte loin de leur séjour habituel, et ils traversent pour y revenir les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.

N'est plus vouée au culte des débris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle! etc.

Athène est libre! ô muse des Pindares!
Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.
Athène est libre en dépit des barbares;
Athène est libre en dépit de nos rois.
Que l'univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encore Athènes dans Paris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle, etc.

Beau voyageur au pays des Hellènes,
Repose-toi, puis vole à tes amours;
Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vautours.
A tant de rois dont le trône chancelle,
D'un peuple libre apporte encor les cris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

L'EAU BÉNITE.

COUPLETS POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE
DE DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONGTEMPS SANS CÉRÉMONIE.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin. } *bis.*

A l'autel ce couple s'engage;
Voilà de quoi nous récrier.
Après vingt ans de mariage
Oser encor se marier!
Ces deux époux ont mis enfin, etc.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes.
Le moindre, aux yeux de ta bonté,
Est celui d'avoir dit les *grâces*
Avant le *bénédicité*.
Ces deux époux ont mis enfin, etc.

Madame, de fleurs ennuyée...
Chut! taisons-nous; mais puisse un jour
Du chapeau de la mariée
Sa fille aussi coiffer l'Amour!
Ces deux époux ont mis enfin, etc.

Pour que l'hymen fasse merveilles,
Versez d'un Bordeaux réchauffant,
Reste du vin mis en bouteilles
Au baptême de votre enfant.
Ces deux époux ont mis enfin, etc.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable, et prouvez bien
Que, parfois prise à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.
Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS A MES AMIS LE 8 DÉCEMBRE 1822,
JOUR ANNIVERSAIRE DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES.

AIR : Quand des ans la fleur printanière.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Tyran aussi, l'Amour nous coûte *
Des pleurs qu'elle sait arrêter.
Au poids de nos fers il ajoute,
Elle nous aide à les porter.
Sur des roses l'Amour sommeille, etc.

Dans l'une de nos cent bastilles
Lorsque ma Muse emménagea,
A peine on refermait les grilles

LE CENSEUR.

Que l'Amitié frappait déjà.
Sur des roses l'Amour sommeille, etc.

Heureux qui, libre de ses chaînes,
Bravant la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines
Celui des soins de l'Amitié!
Sur des roses l'Amour sommeille! etc.

Que fait la gloire à qui succombe?
Amis, renonçons à briller;
Donnons les marbres d'une tombe
Pour les plumes d'un oreiller.
Sur des roses l'Amour sommeille, etc.

Sans bruit, ensemble, ô vous que j'aime!
Trompons les hivers meurtriers.
On peut braver le Temps lui-même
Quand on a bravé les geôliers.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

LE CENSEUR.

1822.

[illegible]

On me disait : Il est temps d'être sage;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
De mes refrains j'ai repoussé le livre;
Mais, quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
Leur voix me crie : Ah! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

La Liberté, nourrice du génie,
Voit les Beaux-Arts pleurant sur son cercueil;

Qui va d'un joug subir l'ignominie
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?
Et toi, Molière, admirable penseur?
Non, dites-vous; ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.

Tu veux encor ravir le feu céleste,
Jeune homme épris des lauriers les plus beaux.
Quand la censure, à son rocher funeste,
De ton génie a promis les lambeaux!
D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
Vont mutiler le noble ravisseur.
Fils de Japet, ah! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur.

Avec Thalie, en satires féconde,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.
Délateur, tremble! en scène il faut me suivre.
Jeffrys [1] en vain t'a pris pour assesseur.
Quoi! tu souris!... ah! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

De Louis onze évoquons les victimes;
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
Ce roi bigot, pour se soûler de crimes,
Mette sa Vierge entre le diable et lui [2].
Mais, tout sanglants, nos Tristans [3] vont poursuivre
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts! taisez-vous! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

Je laisse donc Thalie et Melpomène
Pour la chanson, libre en dépit des rois.

[1] Juge anglais [illegible] pendant la restauration des Stuarts. [illegible] le nom est un [illegible] pour [illegible].

[2] Louis XI, [illegible] quelques historiens, demandant pardon de ses crimes à la bonne Vierge en plaçant [illegible] à son chapeau.

[3] [illegible] à Louis XI, il était grand homme. [illegible] recueillant aux [illegible] des [illegible].

Sans le régir, j'agrandis son domaine;
D'autres un jour lui traceront des lois.
Qu'en république on puisse y toujours vivre :
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres Français, ah! que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.

LE MAUVAIS VIN,

[illegible]

Air : [illegible]

Béni sois-tu, vin détestable!
Pour moi tu n'es point redoutable,
Bien qu'au maître de ce banquet
Des flatteurs vantent ton bouquet.
Arrose donc, fade piquette,
Les fleurs peintes sur mon assiette.
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire,
Bientôt je perdrais la mémoire
Du docteur, qui me dit toujours :
« Pour vous c'est assez des amours.
« Chantez Bacchus ainsi qu'un prêtre
« Parle de Dieu sans le connaître. »
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,
Certaine Espagnole en détresse,
Ce soir, pourrait bien, je le sens,
Mettre à sec ma bourse et mes sens;
Et Lisette, qui tient ma caisse,
Aurait à souffrir de la baisse.
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine,
Armé de vers forgés sans peine,
Tout en chantant je tomberais
Peut-être au milieu d'un congrès :
Puis j'irais, pour démagogie,
En prison terminer l'orgie.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère,
Mais, vin à qui je fais la guerre,
Tu disparais, et sous mes yeux
Mousse un nectar digne des dieux.
Au risque d'une catastrophe,
Versez-m'en, je suis philosophe.
Versez ! versez ! je ne crains rien ;
Du bon vin je me trouve bien.

LA CLARA [illegible], OU LE [illegible].

Air des Comédiens.

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers !
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce Dieu dérobés dans les airs.

« Clara, » m'a dit cette femme si vieille
Qui chaque jour pleure encor son printemps.
« Quoi ! votre joue est déjà moins vermeille !
« Vous languissez, et n'avez que vingt ans !

« Un père altier, que seul l'intérêt touche,
« Vous a jetée au lit d'un vieil époux.
« L'espoir en vain sourit sur votre bouche,
« L'hymen l'effleure, et s'endort près de vous.

« A votre abord naît la froide risée.
« L'amour se dit : On m'a fait un larcin :

« Mais cette terre a des nuits sans rosée,
« Et d'aucun fruit ne parera son sein.

« Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse:
« Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé,
« De votre époux rallumant la jeunesse,
« Donne à la vôtre un fils tant désiré. »

La vieille alors, baissant sa voix tremblante,
M'enseigne l'art de ce philtre charmant.
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,
Maudire époux, père, autel et serment.

Mais, vers ce frêne accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantharide y reposait encore :
Heureuse aussi, je dormirai demain.

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers!
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes.
Je répugnais à d'innocents plaisirs.
Tout bas ma bouche, insultant à mes larmes,
Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait; hélas! il brûle encore.
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
Qui dans mon sang circule, me dévore,
Et d'un long trouble accable ma pudeur?

Père cruel! il fallait de ta fille
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.
Là Dieu du moins nous crée une famille,
Là son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé jeune, beau, caressant?
Entre ses bras ma pudique tendresse
Eût été seule un philtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue.
D'un plaisir chaste allumons le flambeau :
Ah ! cessons d'être une vaine statue,
Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,
« Et dès demain renaîtront vos couleurs;
« Demain moi-même au seuil de votre asile
« Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers!
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

LE TOURNEBROCHE.

AIR : Le bruit des roulettes gâte tout.

Du dîner j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits;
Plus qu'elle aussi le tournebroche
A nos hommages a des droits.
Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois!
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé;
Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé;
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tournebroche annoncé.
A son doux tic tac un jour les partis, etc.

Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue

Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi je l'avoue.
Dont la roue attire mes yeux.
A son doux tic tac un jour les partis, etc.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours;
Le tournebroche a l'avantage
D'embellir des instants trop courts.
A son doux tic tac un jour les partis, etc.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or;
C'est l'amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort.
Vivent ceux que sa main remonte!
Mais gloire à celui du trésor!
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

LES SCIENCES.

Fatigué des erreurs confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir Amours et Muses;
J'allais vouloir être savant.
Mais quoi! pour une âme incertaine
La science est d'un vain secours.
Gardons Lisette et La Fontaine :
Muses, restez; restez, Amours.

La nature était mon Armide;
Dans ses jardins j'errais surpris:
Mais un chimiste moins timide
Règne en vainqueur sur leurs débris.
Dans son fourneau rien qu'il ne jette;

Des gaz il poursuit le concours.
Ma fée y perdrait sa baguette, etc.

J'ai regret aux contes de vieille,
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.
De la lampe il voit la matière,
Les ressorts, le fond, les contours;
Je n'en veux voir que la lumière, etc.

Enfin aux calculs qu'on entasse
Si les cieux n'obéissaient pas;
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.
Un siècle a changé la physique;
Nos temps sont féconds en retours.
Je crains que le soleil n'abdique, etc.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux;
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
Quel est sur moi le froid qui tombe?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe:
Muses, restez; restez, Amours.

LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS LE 19 AOUT, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE — 1822

Air d'Agnès de Vergy.

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau né, sachez ce qu'il m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée

A mon berceau, qui n'était pas de fleurs :
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée;
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins. } *bis.*

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
« A cet enfant quel destin est promis? »
Elle répond; « Vois-le, sous ma baguette,
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
« Un coup de foudre ajoute à mes présages [1] :
« Ton fils atteint va périr consumé;
« Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
« Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et puis la fée, avec de gais refrains, etc.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
« Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
« Au toit du pauvre il répand l'allégresse;
« A l'opulence il sauve des ennuis.
« Mais quel spectacle attriste son langage?
« Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
« Il vient au port raconter leur naufrage. »
Et puis la fée, avec de gais refrains, etc.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi! ma fille
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
« Que, faible écho, mourir en de vains sons.
« —Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes;
« De grands talents ont de moins beaux succès.
« Ses chants légers seront chers aux Français.
« Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains, etc.

Amis, hier j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillent une rose;

1 L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.
« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage [1] ;
« Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
« Pour te fêter tes amis vont s'unir :
« Longtemps près d'eux revis dans un autre âge. »
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

LA DÉESSE.

[illegible] PERSONNE QUE J'ÉTAIS [illegible] À SE REPRÉSENTER LA LIBERTÉ DANS UNE [illegible] DE LA RÉVOLUTION.

[illegible]

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle
Quand tout un peuple, entourant votre char,
Vous saluait du nom de l'immortelle
Dans votre main brandissait l'étendard?
De nos respects, de nos cris d'allégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière : oui, vous étiez déesse,
Déesse de la Liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas :
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère, etc. »

De noms affreux cette époque est flétrie;
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger :
En épelant le doux mot de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense :
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah! rendez-moi les jours de mon enfance, etc.

1 Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur jusque dans les sables du désert, il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans ce peuple se rendort.
Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage,
Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image, etc.

Je vous revois, et le temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les Amours;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
Tout a péri; vous n'êtes plus déesse,
Déesse de la Liberté.

LE MALADE.

AVRIL 1825.

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs;
Et tout renaît, et déjà l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature;
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure :
Il est encor de beaux jours à chanter.

Mon Esculape [1] a renversé mon verre :
Plus de gaîté! mon front se rembrunit;
Mais vient l'Amour et le mois qu'il préfère :
Déjà l'oiseau butine pour son nid.
Des voluptés le torrent va s'épandre

1 Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur étaient la science et l'étonnante habileté.

Sur l'univers qui semblait végéter.
Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre :
Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore!
D'un lâche oubli vengeons les trois couleurs;
De nouveaux noms la France se décore;
A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
Que de périls la tribune orageuse
Offre aux vertus qui l'osent affronter!
Reviens, ma voix, faible, mais courageuse :
Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la liberté bannie;
Elle revient : despotes, à genoux!
Pour l'étouffer en vain la tyrannie
Fait signe au Nord de déborder sur nous.
L'ours effrayé regagne sa tanière,
Loin du soleil qu'il voulait disputer.
Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière :
Il est encore un triomphe à chanter.

Que dis-je? hélas! oui, la terre s'éveille,
Belle et parée, au souffle du printemps.
Mais dans nos cœurs le courage sommeille,
Chargé de fers, chacun se dit : J'attends!
La Grèce expire, et l'Europe est tremblante;
Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.
Reviens, ma voix, faible, mais consolante :
Il est encor des martyrs à chanter.

LA COURONNE DE BLUETS.

à Mademoiselle ***

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.

Du ciel j'arrive, et mon voyage
Nous épargne à tous bien des pleurs.

Beauté folâtre autant que sage,
Ne jouez plus avec des fleurs.
Sachez qu'hier, la panse ronde
Et l'œil obscurci par Bacchus,
Jupin a cru dans notre monde
Voir une couronne de plus. } *bis.*

A la colère il s'abandonne :
« L'abus, dit-il, devient trop fort.
Encore un front que l'on couronne
Quand le faiseur de rois est mort[1] !
Sur ce front lançons mon tonnerre;
Du faible enfin vengeons les droits.
Je veux voir un jour sur la terre
Les rois sujets, les sujets rois. »

Dans son conseil alors j'arrive
(Où les rimeurs n'entrent-ils pas?);
En joue il vous met sans qui vive !
Mais je l'aborde chapeau bas :
« Jupin, de ton arrêt j'appelle;
Ta balance et tes poids sont faux :
Ta cour de justice éternelle
A-t-elle eu ses gardes des sceaux?

« Braque tes lunettes, vieux sire,
Sur le front couronné par nous;
De la candeur c'est le sourire,
De la bonté c'est l'œil si doux.
Lorsque les carreaux de son foudre
Chez nos sourds passent pour muets.
Jupin ne mettrait-il en poudre
Qu'une couronne de bluets? »

« Oh! oh! dit-il, qu'allais-je faire?
Ailleurs frappons : mon foudre est chaud. »
— « Frappe : mais sur notre hémisphère

1 Napoléon.

Vise donc plus bas ou plus haut.
Heureux d'avoir su vous défendre,
J'accours des célestes donjons.
Quant à Jupin, je viens d'apprendre
Qu'il a foudroyé deux pigeons.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

AIR : A souvenir vous, etc.

De Damoclès l'épée est bien connue;
En songe, à table, il m'a semblé la voir.
Sous cette épée et menaçante et nue
Denys l'ancien me forcait à m'asseoir. (*bis.*)
Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
La coupe en main, au doux bruit des concerts! (*bis.*)
O vieux Denys! je me ris de ton glaive [1],
Je bois, je chante, et je siffle tes vers. (*bis.*)

Servez, disais-je à messieurs de la bouche;
Versez, versez, messieurs du gobelet.
Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
Denys; sur moi fais donc vite un couplet.
Ton Apollon à nos larmes fait trêve;
Il nous égaie au sein d'affreux revers.
O vieux Denys! je me ris de ton glaive, etc.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
De la patrie écoute un peu la voix :
Elle est, crois-moi, la première des Muses;
Mais rarement elle inspire les rois.
Du frêle arbuste où bout sa noble séve,
La moindre fleur parfume au loin les airs.
O vieux Denys! je me ris de ton glaive, etc.

1 Denys l'ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il [illegible] en prison ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Nous avons eu aussi en France [illegible] qui se mêlaient d'écrire et de faire des vers. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici. Cette chanson appartient au [illegible] XVIII, qui, de même que Denys, avait la manie d'écrire et a fait beaucoup de petits vers.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
Quand ces lauriers, de ta foudre encor chauds,
Vont à prix d'or te cacher à l'histoire,
Ou balayer la fange des cachots.
Mais, à ton nom Clio qui se soulève,
Sur ton cercueil viendra peser nos fers.
O vieux Denys! je me ris de ton glaive, etc.

Que du mépris la haine au moins me sauve!
Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger.
Le fer pesant tombe sur mon front chauve;
J'entends ces mots : Denys sait se venger.
Me voilà mort; et, poursuivant mon rêve,
La coupe en main, je répète aux enfers :
O vieux Denys! je me ris de ton glaive,
Je bois, je chante, et je siffle tes vers.

LA MAISON DE SANTÉ.

[illegible]

Naguère en un royal hospice
J'allai subir les soins de l'art;
Esculape me fut propice,
Je bénis cet heureux hasard. (*bis.*)
Mais l'Amitié toujours craintive,
Me dit : « Point de sécurité!
Un quiproquo bien vite arrive.
Change de maison de santé. » (*bis.*)

A R..... elle me transporte;
Je me sens mieux en avançant.
La Bienfaisance est sur la porte,
Le malheur salue en passant.
Là Jeannette est supérieure,
Et le ciel fit de sa bonté

La lampe qui brûle à toute heure
Dans cette maison de santé.

Molière a terminé sa vie
Entre deux sœurs de charité.
Or, quand Jeanne fait œuvre pie,
C'est un rendu pour un prêté.
De Thalie elle fut tourière
Avec talent, grâce et beauté,
Et la suivante de Molière
Fonde une maison de santé.

L'amitié seule y donne place :
Moi j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
Infirmiers, remplissez ma tasse;
C'est aujourd'hui le saint du lieu.
Quand il s'agit de fêter Jeanne,
Mon seul régime est la gaîté.
Je veux m'enivrer de tisane
Dans cette maison de santé.

LA BONNE MAMAN.

COUPLETS A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE L'AUTEUR APPELAIT SA GRAND'MÈRE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Au dire du proverbe ancien,
L'Amitié ne remonte guère.
Bon petit-fils, je n'en crois rien
Quand je pense à vous, ma grand'mère :
Ces titres, quelquefois si doux,
Vous paraîtraient-ils insipides?
Bonne maman, consolez-vous;
Vous n'avez point encore de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs?
Blâmez-vous les tendres chimères?
Censurer les plus doux plaisirs

Est le plaisir de nos grand'mères.
Les ans font-ils neiger sur nous,
A nos yeux tout se décolore.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous ne blanchissez pas encore.

L'Amour a peur des grand'mamans:
Mais à prix d'or, combien de vieilles
Ont à leur gage des amants
Dont les missives font merveilles!
On sait, pour lire un billet doux,
Quel moyen prennent ces coquettes.
Bonne maman, consolez-vous;
Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi! sans rides, sans cheveux blancs,
Et sans lunettes, à votre âge!
Voyons si vos genoux tremblants
Des ans n'attestent pas l'outrage.
Oui, je vois trembler vos genoux
Que l'amour tendrement caresse.
Bonne maman, consolez-vous;
Prenez un bâton de vieillesse.

LE VIOLON BRISÉ.

AIR : Je regardais Madelinette.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Les étrangers vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
« Fais-nous danser! » Moi je refuse;
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes! plus d'heureux jours!

Qui fera danser sous l'ombrage?
Qui réveillera les amours? (*bis.*)

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortége du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre,
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaîté qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi. (*bis.*)

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait?
Viens, mon chien, viens ma pauvre bête, etc.

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long:
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon!

Il délassait de longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos hameaux. (*bis.*)

Les haines, il les faisait taire:
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chasse
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains le mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé. (*bis.*)

Tant d'amis dont je me sépare
Diront un jour si je péris:

Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête;
Mange, malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête;
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

LE CONTRAT DE MARIAGE.

[illegible]

Air : Ah! daignez m'entendre, [illegible]

« Sire, de grâce, écoutez-moi!
(Le prince courait chez sa dame)
« Sire, vous êtes un grand roi;
« Daignez me venger de ma femme. »
Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné
« Ce fou qui m'arrête au passage. »
— « Ah! sire, vous avez signé
« Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :
« Gardes, je défends qu'on l'assomme.
« Vilain, dit-il, explique-toi. »
— « Sire, j'ai fait le gentilhomme.
« J'acquis d'un argent bien gagné
« Château, blason, titre, équipage;
« Et, sire, vous avez signé, etc.

« J'ai pris femme noble aux doux yeux,
« Aux mains blanches, au cou de cygne.
« Son père a dit : « Par mes aïeux!
« Mon gendre, il faut que le roi signe.
« Votre nom fut accompagné
« D'un pâté de mauvais présage,
« Sire, quand vous avez signé, etc.

« J'étais en habit de gala,
« Sire; et, pour abréger l'histoire,
« Rappelez-vous que ce jour-là
« Un beau page tint l'écritoire.
« Ma femme ici l'avait lorgné,
« Hier je l'ai surpris... Quel outrage
« Pour vous dont la plume a signé, etc. »

Le roi dit : « Je n'ai qualité
« Que pour guérir les écrouelles.
« Un diable, cornard effronté,
« Vilains, ici guette vos belles.
« Sur les rois même il a régné,
« Et met un sceau de vasselage
« A tous les gens dont j'ai signé, etc. »

Le livre où j'ai puisé ceci
Ajoute que l'époux morose
Faillit mourir de noir souci.
Et que d'un dicton il fut cause :
Dès qu'un mari peu résigné
Prêtait à rire au voisinage,
Le roi, disait-on, a signé
Son contrat de mariage.

LE CHANT DU COSAQUE.

AIR : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle! } *bis.*
Et foule aux pieds les peuples et les rois. }

La Paix qui fuit m'abandonne tes guides;
La vieille Europe a perdu ses remparts.

Le Bon Roi.

Viens de trésors combler mes mains avides:
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle, etc.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez, soyez nos maîtres;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle, etc.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent.
Il s'écriait : Mon règne recommence!
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle:
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle, etc.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

LE BON PAPE.

Air du Sorcier.

Mêlant la fable et l'Écriture,
Jadis un malin troubadour,
D'un pape traça la peinture

Qu'en me signant je mets au jour.
Ce pontife à sa chambrière
Disait : Quel bon lit d'édredon!
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
J'ai tout ce qu'exige saint Pierre.
Oui, de Cythère vieux routier,
Je suis entier. (4 *fois.*)

Je suis entier de caractère,
Pour mieux prouver aux novateurs
Que tout doit obéir sur terre
Au serviteur des serviteurs.
Du haut du trône où je me carre,
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Convenez que sous la thiare
Les amours ont un air altier.
Je suis entier.

Les pauvres peuples ne sont guère
Qu'un ban d'esclaves abrutis,
Où discorde, ignorance et guerre,
Recrutent pour tous les partis.
Quand sur eux le mal s'accumule,
De tous les biens Dieu me fait don.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Vénus met le pied dans ma mule,
Bacchus remplit mon bénitier.
Je suis entier.

Que sont les rois? de sots bélitres,
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,
Donnant leurs crimes pour des titres,

Entre eux se poussent au cercueil.
A prix d'or je puis les absoudre;
Ou changer leur sceptre en bourdon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Regardez-moi lancer la foudre;
Jupin m'a fait son héritier.
Je suis entier.

Ce vieux conte peu charitable,
Au bon pape fait dire enfin :
Quittons les amours pour la table;
Je crains que le monde n'ait faim.
Saint Pierre, dans un cas terrible,
A rengaîné son espadon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc.
Moi, je cesse d'être infaillible,
D'Hercule j'ai fait le métier.
Je suis entier.

LES HIRONDELLES.

Air de la romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers,
Disait : Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se bercait d'un doux avenir.

Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas.
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons!
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

LES FILLES.

COUPLETS A UN AMI
QUE SA FEMME VENAIT DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE.

AIR : Verdrillon, verdrillette, verdrille.

Quand des filles naissent chez vous
Pour le plaisir de ce monde,

Dites-moi, messieurs les époux,
Pourquoi chacun de vous gronde.
Aux filles, morbleu nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,
Que, près des gens qui vous aident,
Aux femmes qui vous ont trompés
Un jour vos filles succèdent.
Aux filles, morbleu! nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles, etc.

Pour les pères, pour les amants,
Fille d'humeur folle ou sage
Ajoute au charme des beaux ans,
Ote à l'ennui du vieil âge.
A leur cœur aussi nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles, etc.

Pour Bathylle aux fraîches couleurs
Quand Anacréon détonne,
Les Grâces arrachent les fleurs
Dont cet enfant le couronne.
Aux filles nous nous en tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles, etc.

Mais pour quatre filles buvons
A toi, mari, qui nous aimes.
Pour nos fils nous te le devons;
Que n'est-ce, hélas! pour nous-mêmes?

A vos filles, oui, nous tenons;
Faites-en, faites-en de gentilles :
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles;
Nous les aimons.

LE CACHET, LETTRE A SOPHIE.

1824.

Air de la bonne Vieille, de B. Wilhem

Il vient de toi ce cachet où le lierre
Serpente en or, symbole ingénieux;
Cachet où l'art a gravé sur la pierre
Un jeune Amour au doigt mystérieux.
Il est sacré : mais en vain, ma Sophie,
A ton amant il offre son secours;
De son pouvoir ma plume se défie.
Plus de secret, même pour les amours!

Pourquoi, dis-tu, si loin de ton amie,
Quand une lettre adoucit ses regrets,
Pourquoi penser qu'une main ennemie
Brise le dieu qui scelle nos secrets?
Je ne crains point qu'un jaloux en délire,
Jamais, Sophie, à ce crime ait recours.
Ce que je crains, je tremble de l'écrire, etc.

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide [1],
Qui de Venise ensanglanta les lois :
Il tend la main au salaire homicide,
Souffle la peur dans l'oreille des rois :
Il veut tout voir, tout entendre, tout lire;
Cherche le mal et l'invente toujours;
D'un sceau fragile il amollit la cire, etc.

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie!
Son œil affreux avant toi les lira.

[1] [illegible]

Ce qu'au papier ma tendresse confie
Ira grossir un complot qu'il vendra.
Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime
Livrons la vie au sarcasme des cours,
Et déridons l'ennui du diadème, etc.

Saisi d'effroi, je repousse la plume
Qui de l'absence eût charmé la douleur.
Pour le cachet la cire en vain s'allume,
On le rompra; j'aurai fait ton malheur.
Par le grand roi qui trahit La Vallière,
Ce lâche abus fut transmis à nos jours 1.
Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
Plus de secret, même pour les amours!

LA JEUNE MUSE.

Réponse à des couplets

QUI M'ONT ÉTÉ ADRESSÉS PAR MADEMOISELLE ***,
AGÉE DE DOUZE ANS.

AIR : Où s'en vont ces gais bergers

Pour les vers, quoi! vous quittez
Les plaisirs de votre âge!
Ma Muse, que vous flattez,
Aux amours rend hommage.
Ce sont aussi des enfants
A la voix séduisante;
Mais, hélas! vous n'avez que douze ans,
Et moi j'en ai quarante?

Pourquoi parler de lauriers!
De pleurs on les arrose.
Ce n'est point aux chansonniers

1 L'établissement du cabinet noir, où le secret des lettres fut tant de fois violé, remonte au règne de Louis XV. Son successeur se faisait un amusement de ses révélations scandaleuses qu'on arrachait ainsi aux correspondances particulières.
Après la révolution de Juillet, le Cabinet noir fut supprimé.

Que la gloire en impose.
La fleur, orgueil du printemps,
Est le prix qui nous tente.
Mais, hélas! vous n'avez que douze ans, etc.

Jeune oiseau, prenez l'essor;
Égayez le bocage.
Par des chants plus doux encore
Brillez dans un autre âge.
De les inspirer je sens
Combien l'espoir m'enchante.
Mais, hélas! vous n'avez que douze ans, etc.

De me couronner de fleurs,
Oui, vous perdrez l'envie;
Sous des dehors plus flatteurs
Vous verrez le génie.
Puissiez-vous pour mon encens
Être alors indulgente!
Mais à peine vous aurez vingt ans,
Que j'en aurai cinquante.

LA FUITE DE L'AMOUR.

Je vois déjà se déployer tes ailes,
Amour; adieu! mon bel âge est passé.
D'un air moqueur les Grâces infidèles
Montrent du doigt mon réduit délaissé.
S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
Savais-je, hélas! que tu m'en punirais?
Ah! plus, amour, tu nous causes de larmes.
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance
Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts;
Dans la beauté j'adorai ta puissance,
Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
Si jeune encore j'ignorais tes alarmes,

Tes sombres feux, le poison de tes traits.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes, etc.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
Tous les baisers que Rose me donna,
Mais non les pleurs versés pour Eulalie,
Non les soupirs perdus près de Nina.
Pour bien aimer, l'une avait trop de charmes;
Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
Ah! plus, Amour, tu nous causes de larmes, etc.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire;
Fuis! car déjà tu souris de pitié.
De mes ennuis pénétrant le mystère,
Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
Pour l'éloigner fais luire encor tes armes:
Ses soins sont doux, mais j'en abuserais;
Car plus, Amour, tu nous causes de larmes.
Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

L'ANNIVERSAIRE.

Air du Partage de la richesse.

Depuis un an vous êtes née,
Héloïse, le savez-vous?
C'est là votre plus belle année,
Mais l'avenir vous sera doux.
Voici des fleurs que l'on vous donne;
Parez-vous-en, et, s'il vous plaît,
Charmante avec cette couronne,
N'allez point en faire un hochet.

Un enfant qui ne vieillit guère,
Sachant qui vous donna le jour,
Devine que vous saurez plaire;
Vous le connaîtrez, c'est l'Amour.
Redoutez-le pour mille causes,
Bien qu'il vous soit frère de lait;

Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.

L'Espérance, aux ailes brillantes,
Sur vous se plaît à voltiger :
De combien de formes riantes
Vous dote son prisme léger !
A ses doux songes asservie,
Vous serez heureuse en effet,
Si pour chaque âge de la vie
Elle vous réserve un hochet.

LE VIEUX SERGENT.

1825.

Air : Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas.
« Ah ! si jamais vous vengez la patrie, etc.

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemappe, à Fleurus,
« Ces paysans, fils de la République
« Sur la frontière à sa voix accourus ?
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,

« Tous à la gloire allaient du même pas.
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes, etc

« De quel éclat brillaient dans la bataille
« Ces habits bleus par la Victoire usés!
« La Liberté mêlait à la mitraille
« Des fers rompus et des sceptres brisés.
« Les nations, reines par nos conquêtes,
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes! etc

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
« Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;
« Par la cartouche encor toute noircie,
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
« La Liberté déserte avec ses armes;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
« A notre gloire on mesure nos larmes, etc. »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
« Il en est temps! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

LE PRISONNIER.

Air de la Balançoire, d'Amédée de Beauplan.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit de longs échos.
Les vents sont doux, l'onde calme et limpide.
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Ainsi chante, à travers les grilles,
Un captif qui voit chaque jour

Voguer la plus belle des filles
Sur les flots qui baignent la tour.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit: vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge
Dans ce vieux fort inhabité,
J'attends chaque jour ton passage,
Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'eau te réfléchit grande et belle;
Ton sein forme un heureux contour.
A qui ta voile obéit-elle?
Est-ce au Zéphir? est-ce à l'Amour?

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide,
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

De quel espoir mon cœur s'enivre!
Tu veux m'arracher de ce fort.
Libre par toi, je vais te suivre;
Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance
Semble mouiller tes yeux de pleurs.

Hélas! semblable à l'Espérance,
Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide.
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'illusion m'est donc ravie!
Mais non : vers moi tu tends la main.
Astre de qui dépend ma vie,
Pour moi tu brilleras demain.

Reine des flots, sur ta barque rapide
Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide.
Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

L'ANGE BRISÉ,

A Mme de L***.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :
Corinne, il fut des anges révoltés.
Dieu sur leur front fait tomber sa parole,
Et dans l'abîme ils sont précipités. (*bis.*)
Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine
Contre ses maux garde un puissant secours; (*bis.*)
Il reste armé de sa lyre divine.
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours. (*bis.*)

L'enfer mugit d'un effroyable rire,
Quand, dégoûté de l'orgueil des méchants,
L'ange qui pleure en accordant sa lyre,
Fait éclater ses remords et ses chants.
Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde.
Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.
La poésie enivrera le monde, etc.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,
Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
Soudain la terre entend des voix nouvelles;
Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.
L'autel s'épure aux parfums du génie, etc.

En vain l'enfer, des clameurs de l'Envie,
Poursuit cet ange échappé de ses rangs;
De l'homme inculte il adoucit la vie,
Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes
Court jusqu'au pôle éveiller les amours,
Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes, etc.

Qui peut me dire où luit son auréole?
De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?
Mais vous chantez, mais votre voix console :
Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.
Votre printemps veut des fleurs éternelles,
Votre beauté de célestes atours :
Pour un long vol vous déployez vos ailes;
Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

LA VERTU DE LISETTE.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Quoi! de la vertu de Lisette
Vous plaisantez, dames de cour!
Eh bien! d'accord : elle est grisette;
C'est de la noblesse en amour. (*bis.*)
Le barreau, l'église et les armes,
De ses yeux noirs font très-grand cas.
Lise ne dit rien de vos charmes; } *bis.*
De sa vertu ne parlons pas. }

D'avoir fait de riches conquêtes
L'osez-vous bien railler encor,

LE VOYAGEUR.

Quand le peuple hébreu dans ses fêtes
Vous voit adorer son veau d'or?
L'empire a, pour plus d'un service,
Longtemps soudoyé vos appas.
Lise est mal avec la police, etc.

Point de cendre si bien éteinte
Qu'elle n'y retrouve du feu;
Un marquis dont la vie est sainte
Veut à la cour la mettre en jeu.
Par elle illustrant son mérite,
Sur les ducs il aura le pas.
Lisette sera favorite, etc.

Çà, mesdames les dénigrantes,
Si cet honneur vient la trouver,
Vous vous direz de ses parentes,
Vous ferez cercle à son lever.
Mais dût son triomphe et ses suites
De joie enfler tous les rabats,
Se confessât-elle aux jésuites, etc.

Croyez-moi, beautés monarchiques,
Le mot vertu, dans vos caquets,
Ressemble aux grands noms historiques
Que devant vous crie un laquais.
Les échasses de l'étiquette
Guindent bien haut des cœurs bien bas :
De la cour Dieu garde Lisette!
De sa vertu ne parlons pas.

LE VOYAGEUR.

AIR : Plus on est de fous, plus on rit (sans la reprise finale).

LE VIEILLARD.

Voyageur dont l'âge intéresse,
Quel chagrin flétrit tes beaux jours?

LE VOYAGEUR.

Bon vieillard, plaignez ma jeunesse,
En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu, qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.
Bientôt le crime aura des temples;
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras, car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux.
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu qu'on dit si consolant,
Les poignards levés sur ma tête
Portaient gravés son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage;
Versons-nous d'un vin généreux.
Hélas! mon fils aurait ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non, il n'est point d'Être suprême
Qui seul peuple l'immensité,
Et cet univers n'est lui-même
Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse
Arrache un soupir douloureux;

Elle a consolé ma vieillesse.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste
Ce Dieu vient-il guider nos pas?
Eh! qu'importe enfin qu'il existe,
Si pour lui nous n'existons pas?

LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure :
Chasse tes rêves ténébreux.
Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux.

L'étranger reste; il plaît, il aime,
Et de fleurs bientôt couronné,
Époux et père, il va lui-même
Dire à plus d'un infortuné :
« Le sort est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu qui m'a placé sur ta route,
Dieu t'offre un ami (*bis*); sois heureux. »

OCTAVIE.

1825.

Air des Comédiens.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs:
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfants de l'empire
A la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé!

Belle Octavie, à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui?

Ton char, traîné par six coursiers rapides,
Laisse trop loin les amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage,
Tant d'opulence annonce ton crédit;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage;
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites;
Que par les grands tes vœux soient épiés.
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais à la cour lis sur tous les visages,
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.
D'impurs ruisseaux, gonflés par nos orages,
Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie, ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :
Les délateurs respectent nos loisirs.
Tous à leur prince ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne,
Quel mal, dis-tu, vous fait ce roi des rois?
Vois-le d'un masque enjoliver sa haine,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux que cherchent tes caresses,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux;
Charger de fers les muses vengeresses,
Et par ses mœurs nous révéler ses dieux.

Le Fils du Pape.

Peins-nous ses feux, qu'en secret tu redoutes,
Quand sur ton sein il cuve son nectar,
Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes;
Mais dans ces murs ouverts à tant de peurs,
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde :
Avec les siens ne confonds plus tes jours.
Ah! trop souvent la liberté du monde
A d'un long deuil affligé les Amours.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs,
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La Volupté seule a versé des pleurs.

LE FILS DU PAPE.

Air : Lison dormait dans la prairie.

Ma mère, quittez la besace,
Le pape avec vous a couché;
Je cours lui rappeler en face
Qu'il fut un moine débauché.
Quoique soldat, il va, j'espère,
Me créer cardinal-neveu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père:
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

Au sacré collége je frappe;
Vient un cou tors : Allons, cagot,
Par mon sabre! va dire au pape

Que je suis le fils de Margot.
Dis que Margot fut sa commère :
Que moi d'être saint j'ai fait vœu.
Ah! ventrebleu, etc.

J'entre en faisant trois révérences ;
Sa Sainteté bâillait d'ennui.
Mon fils, veux-tu des indulgences ?
Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.
J'ai, si j'en crois Margot ma mère,
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.
Ah! ventrebleu, etc.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,
Le soir, pour avoir un jupon,
Vendent le plaisir en guenilles,
Au diable votre âme en répond.
Le diable vous sert de compère ;
Ayez donc l'air d'y croire un peu.
Ah! ventrebleu, etc.

Il me répond : Dieu nous afflige ;
Nous sommes pauvres, mon cher fils.
Mais du purgatoire, lui dis-je,
Où passent donc tous les profits ?
Donnez-moi les os de saint Pierre,
Que je les vende à quelque Hébreu.
Ah! ventrebleu, etc.

Mon fils, que le diable t'emporte!
Prends ces mille écus, et va-t'en.
C'est bien peu, dis-je, mais qu'importe !
Dans huit jours j'en viens prendre autant.
Tant de sots font encore sur terre
Bouillir votre vieux pot-au-feu.
Ah! ventrebleu, etc

Adieu. Margot fera ripaille ;
Mes sœurs seront morceau de roi.

Quoique j'abhorre la prêtraille,
D'un chapeau rouge affublez-moi.
De me transmettre votre chaire,
Bonhomme, occupez-vous un peu.
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Saint-Père, au moins soyez bon père;
Ah! ventrebleu!
Ah! sacrebleu!
Ou je f... le saint-siége au feu.

MON ENTERREMENT.

AIR : Quand on ne dort pas de la nuit (de Lisbette)

Ce matin, je ne sais comment,
Je vois d'Amours ma chambre pleine;
J'étais couché, sans mouvement.
Il est mort, disaient-ils gaiment;
De l'inhumer prenons la peine.
Lors je maudis entre mes draps
Ces dieux que j'aimais tant à suivre.
Amis, si j'en crois ces ingrats,
Plaignez-moi (*bis*), j'ai cessé de vivre (*bis*).

De mon vin ils prennent leur part;
Ils caressent ma chambrière :
L'un veut guider le corbillard,
Et l'autre d'un ton nasillard
Me psalmodie une prière.
Le plus grave ordonne à l'instant
Vingt gaboulets pour mon escorte :
Mais déjà la voiture attend.
Plaignez-moi (*bis*), voilà qu'on m'emporte.

Causant, riant, faisant des leurs,
Les Amours suivent sur deux lignes :
Le drap, où l'argent brille en pleurs,

Porte un verre, un luth et des fleurs.
De mes ordres joyeux insignes.
Maint passant, qui met chapeau bas,
Se dit : Triste ou gai tout succombe !
Les Amours font hâter le pas.
Plaignez-moi (*bis*), j'arrive à ma tombe.

Mon cortége, au lieu de prier,
Chante là mes vers les plus lestes.
Grâce au ciseau du marbrier,
Une couronne de laurier
Va d'orgueil enivrer mes restes.
Tout redit ma gloire en ce lieu,
Qui bientôt sera solitaire.
Amis, j'allais me croire un dieu :
Plaignez-moi (*bis*), voilà qu'on m'enterre.

Mais d'aventure, en ce moment,
Par-là passait mon infidèle.
Lise m'arrache au monument :
Puis encor, je ne sais comment,
Je me sens renaître auprès d'elle.
De la vie et de ses douceurs
Vous qu'à médire l'âge excite,
Vous du monde éternels censeurs,
Plaignez-moi (*bis*), car je ressuscite.

LE POËTE DE COUR.

Couplets pour la fête de Marie ***. — 1824.

Air de la Treille de sincérité.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour. (*bis.*)

Te chanter encore, ô Marie !
Non, vraiment, je ne l'ose pas.

Ma Muse enfin s'est aguerrie,
Et vers la cour tourne ses pas. (*bis.*)
Je gage, s'il naît un Voltaire,
Qu'on emprunte pour l'acheter.
Prêt à me vendre au ministère,
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète, etc.

Ce que je dirais pour te plaire
Ferait rire ailleurs de pitié :
L'amour est notre moindre affaire,
Les grands ont banni l'amitié.
On siffle le patriotisme;
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter :
J'adresse une ode à l'égoïsme.
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète, etc.

Je crains que ta voix ne m'inspire
L'éloge des Grecs valeureux,
Contre qui l'Europe conspire
Pour ne plus rougir devant eux.
En vain ton âme généreuse
De leurs maux se laisse attrister;
Moi je chante l'Espagne heureuse.
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète, etc.

Dans mes calculs, Dieu! quel déboire
Si de ton héros je parlais!
Il nous a légué tant de gloire,
Qu'on est embarrassé du legs.
Lorsque ta main pare son buste
De lauriers qu'on doit respecter,
J'encense une personne auguste.
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète, etc.

Pourquoi douter, chère Marie,
Que ton ami change à ce point?

Liberté, gloire, honneur, patrie,
Sont des mots qu'on n'escompte point.
Des chants pour toi sont la satire
Des grands que j'apprends à flatter.
Non, quoi que mon cœur veuille dire,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète
Lyre et musette;
Comme tant d'autres, à mon tour,
Je me fais poëte de cour.

COUPLET

Fait sur un recueil de chansons manuscrites de M...

Air de la République.

Si j'étais roi, roi de la chansonnette,
Comme en secret me l'a dit maint flatteur,
Votre recueil à ma Muse inquiète
Dénoncerait un jeune usurpateur.
Car les conseils qu'en si bons vers il donne
Au pauvre peuple, objet de tant d'effroi,
Feraient trembler mon sceptre et ma couronne.
Si j'étais roi. (*bis.*)

LES TROUBADOURS.

Dithyrambe.

Air : Je commence à m'apercevoir.

J'entonne sur les troubadours
Un chant dithyrambique.
Malgré goût et logique,
Coulez, vers longs, moyens et courts.
Momus sommeille,
Qu'on le réveille;
Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.

Laissons, malgré maux et douleurs,
L'Espérance essuyer nos pleurs :
Lisette, apporte et du vin et des fleurs.
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

Toi, doux rimeur que la beauté
Mène par la lisière,
Unis parfois le lierre
Aux roses de la Volupté.
Coupe remplie
Par la folie
Met en gaîté femme tendre et jolie.
La colombe d'Anacréon,
Dans la coupe de ce barbon,
Buvait d'un vin père de la chanson.
Narguant des lois sévères, etc.

Toi qui fais de religion
Parade à chaque rime,
Qui sur la double cime
Fais grimper la procession,
Ta muse en masque
Est lourde et flasque :
Mais qu'un tendron te tire par la basque,
Tu lui souris; et le bon vin
Pour toi ne vieillit pas en vain,
Beau joueur d'orgue au service divin.
Narguant des lois sévères, etc.

Toi qui prends Boileau pour psautier,
Du joug je te délie.
Veux-tu, près de Thalie,
De Regnard être l'héritier?
De cette muse
Parfois abuse;
Enivre-la : Molière est ton excuse.

Elle naquit sur un tonneau :
Pour lui rendre un éclat nouveau.
Puise la joie au fond de son berceau.
Narguant des lois sévères, etc.

Du romantisme jeune appui,
Descends de tes nuages;
Tes torrents, tes orages,
Ceignent ton front d'un pâle ennui.
Mon camarade,
Tiens, bois rasade;
C'est un julep pour ton cerveau malade.
Entre naître et mourir, hélas!
Puisqu'on ne fait que quelques pas,
On peut aller de travers ici-bas.
Narguant des lois sévères, etc.

Oui, trouvères et troubadours
Sablaient force Champagne.
Mais je bats la campagne,
L'ode et le vin font de ces tours.
Le ciel nous dote
D'une marotte
Tour à tour grave, et quinteuse, et falote.
Le soleil s'est levé joyeux,
Le front barbouillé de vin vieux.
Ah! tout poëte est le jouet des dieux,
Narguant des lois sévères,
Troubadours et trouvères
Au nez des rois vidaient gaîment leurs verres.

LES ESCLAVES GAULOIS.

Chanson adressée à Monsieur. — 1824

AIR : Un soldat, par un coup funeste.

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
Un soir qu'autour d'eux tout dormait,

Levaient la dîme sur les caves
Du maître qui les opprimait.
Leur gaîté s'éveille :
« Ah! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.
« L'esclave est roi quand le maître sommeille.
« Enivrons-nous! (*4 fois.*)

« Amis, ce vin par notre maître
« Fut confisqué sur des Gaulois
« Bannis du sol qui les vit naître
« Le jour même où mouraient nos lois
« Sur nos fers qu'il rouille,
« Le Temps écrit l'âge d'un vin si doux.
« Des malheureux partageons la dépouille, etc.

« Savez-vous où gît l'humble pierre
« Des guerriers morts de notre temps?
« Là plus d'épouses en prière,
« Là plus de fleurs, même au printemps.
« La lyre attendrie
« Ne redit plus leurs noms effacés tous.
« Nargue du sot qui meurt pour la patrie, etc.

« La liberté conspire encore
« Avec des restes de vertu.
« Elle nous dit : Voici l'aurore;
« Peuple, toujours dormiras-tu?
« Déité qu'on vante,
« Recrute ailleurs des martyrs et des fous.
« L'or te corrompt, la gloire t'épouvante, etc.

« Oui, toute espérance est bannie;
« Ne comptons plus les maux soufferts.
« Le marteau de la tyrannie
« Sur les autels rive nos fers.
« Au monde en tutelle,
« Dieux tout puissants, quel exemple offrez-vous!
« Au char des rois un prêtre vous attelle, etc.

« Rions des dieux, sifflons les sages,
« Flattons nos maîtres absolus.
« Donnons-leur nos fils pour otages :
« On vit de honte, on n'en meurt plus.
« Le plaisir nous venge ;
« Sur nous du Sort il fait glisser les coups.
Traînons gaîment nos chaînes dans la fange, etc.

Le maître entend leurs chants d'ivresse ;
Il crie à des valets : « Courez !
« Qu'un fouet dissipe l'allégresse
« De ces Gaulois dégénérés. »
Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde, etc.

ENVOI.

Cher Manuel, dans un autre âge,
Aurais-je peint nos tristes jours?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds ;
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encore l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous !

TREIZE A TABLE.

Air de Préville et Taconnet.

Dieu! mes amis, nous sommes treize à table,
Et devant moi le sel est répandu.
Nombre fatal! présage épouvantable!
La mort accourt ; je frissonne éperdu. (*ter.*)
Elle apparaît, esprit, fée ou déesse ;
Mais, belle et jeune, elle sourit d'abord. (*bis.*)
De vos chansons ranimez l'allégresse ;
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

Bien qu'elle semble invitée à la fête,
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs.
Elle me montre une chaîne brisée,
Et sur son sein un enfant qui s'endort.
Calmez la soif de ma coupe épuisée, etc.

« Vois, me dit-elle ; est-ce moi qu'il faut craindre ?
« Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.
« Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
« De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur ?
« Ange déchu, je te rendrai les ailes
« Dont ici-bas tu dépouillas le Sort. »
« Enivrons-nous des baisers de nos belles, etc.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton âme
« Ira franchir tous ces mondes flottants,
« Tout cet azur, tous ces globes de flamme
« Que Dieu sema sur la route du Temps.
« Mais tant qu'au joug elle rampe asservie,
« Goûte sans crainte un bonheur sans remord. »
Que le plaisir use en paix votre vie, etc.

Ma vision passe et fuit tout entière
Aux cris d'un chien hurlant sur notre seuil.
Ah! l'homme en vain se rejette en arrière,
Lorsque son pied sent le froid du cercueil.
Gais passagers, au flot inévitable
Livrons l'esquif qui doit conduire au port.
Si Dieu nous compte, ah! restons treize à table :
Non, mes amis, je ne crains plus la Mort.

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

Air : A soixante ans il ne faut pas renoncer.

Républicains, quel cortége s'avance ?
— Un vieux guerrier débarque parmi nous.

— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
— Il a des rois allumé le courroux. (*bis.*)
— Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.
— Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers. (*bis.*)
Gloire immortelle à l'homme des Deux-Mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers?

Européen, partout, sur ce rivage
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge:
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge, etc.

Mais que de sang nous coûta ce bien-être!
Nous succombions: Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.
Des fers d'Olmütz nous effaçons l'empreinte, etc.

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros ce héros adopté,
Bénit jadis à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage, etc.

Autour de lui vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats, se rappelant ses traits;
Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
A son nom seul sortant de leurs forêts.
L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts:
Les vents au loin porteront sa semence, etc.

L'Européen, que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérants :
Un peuple esclave encensait ces idoles;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas! dit-il, et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers :
Que la vertu rapproche les Deux-Mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers.

MAUDIT PRINTEMPS.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver :
Nous nous aimions sans nous connaître:
Nos baisers se croisaient dans l'air.
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage;
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

Il se perd dans leur voûte obscure
Cet ange éclatant qui là-bas
M'apparut jetant la pâture
Aux oiseaux un jour de frimas :
Ils l'appelaient, et leur manége
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige, etc.

Sans toi je la verrais encore,
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche comme on nous peint l'Aurore
Du Jour entr'ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire :
Mon étoile achève son cours;
Elle s'endort, sa lampe expire, etc.

C'est l'hiver que mon cœur implore :
Ah! je voudrais qu'on entendît

Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphirs, tes longs jours?
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps! reviendras-tu toujours?

PSARA [1],

ou Chant de victoire des Ottomans

A soixante ans il ne faut pas remettre.

Nous triomphons! Allah! gloire au Prophète!
Sur ce rocher plantons nos étendards.
Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
En vain sur eux font crouler ses remparts.
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats.
Exterminons une race invincible :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
Qui vînt ici raconter tous tes maux [2]?
Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux?
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats [3],
Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle, etc.

Mais de Chios recommencent les fêtes;
Psara succombe, et voilà ses soutiens!
Dans le sérail comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.

[1] Le désastre de Psara ou Ipsara est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes. Cette chanson avait pour but, on doit le voir, d'inspirer de l'indignation contre les cabinets de l'Europe, qui laissaient massacrer les chrétiens de la Grèce sans leur porter secours.

[2] Plusieurs centaines de milliers de chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios ou Scio, car c'est le même nom corrompu par la prononciation italienne.

[3] Le nombre des cadavres entassés dans la malheureuse Chios fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mît dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

Pillons ces murs! de l'or! du vin! des femmes!
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
Le glaive après purifîra vos âmes, etc.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse! et soudain...
Paix! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
Byron offrait un dangereux exemple;
On les a vus sourire à son trépas.
Du Christ lui-même allons souiller le temple, etc.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qui lui reste à verser.
Qu'un jour Stamboul [1] contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts!
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce, etc.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte hellène a surpris le rivage [2],
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs! ou plus d'un traître
Dans le triomphe égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

LE VOYAGE IMAGINAIRE. (1824.)

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

L'Automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.

1 Stamboul est le nom que les Turcs donnent à Constantinople.

2 Quelque temps après la ruine de Psara, les Grecs firent une descente dans l'île, et une partie de la garnison turque perit égorgée.

Arrachez-moi des fauges de Lutèce;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi, je rêvais à la Grèce;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir;
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles.
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieux! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!
La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.
Partons! partons, la barque est préparée.
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma muse aborder au Pirée.
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie;
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage;
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage.
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène; encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

L'IN-OCTAVO ET L'IN-TRENTE-DEUX.

(Cette chanson a été faite
pour servir de préface à l'édition in-8° de 1828.)

AIR du Carnaval.

Quoi! mes couplets, encore une sottise!
Osez-vous bien paraître in-octavo!
Juge, critique, et docteur de l'Église,
Vont après vous s'acharner de nouveau.
L'in-trente-deux trompait l'œil du myope,
Mais vos défauts vont être tous sentis :
C'est le ciron vu dans un microscope.
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

« Quel trait d'orgueil! dira la Calomnie :
« Ferait-on plus pour des alexandrins?
« Le chansonnier vise à l'Académie,
« Et veut au Pinde anoblir ses refrains. »
Viser si haut, malgré cette imposture,
N'est point mon fait, je vous en avertis.
Pour conserver vos lettres de roture,
Mieux vous allait de rester tout petits, etc.

Je vois deux sots rendus à leur province :
« Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour :
« Il veut des croix, et, pour l'offrir au prince,
« A son recueil a mis l'habit de cour.
« Le Roi, dit l'autre, a daigné lui sourire,
« Même a trouvé ses vers assez gentils. »
Voyez du roi ce que vous ferez dire!
Mieux vous allait de rester tout petits, etc.

L'humble format sut plaire à cette classe
Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs!
Il se fourrait jusque dans la besace
De l'indigent dont il séchait les pleurs.
A la guinguette instruisant ces recrues,

D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis.
Pour rencontrer la Gloire au coin des rues,
Mieux vous allait de rester tout petits, etc.

Je dois trembler : car moi, qui suis prophète,
Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent et puis tous.
Déjà mon front sent glisser sa couronne;
Comme les miens vos beaux jours sont partis.
Pour disparaître au premier vent d'automne,
Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

COUPLETS

[illegible] un prétendu portrait de moi mis en tête d'une édition de mes chansons [1]. — 1828.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Petit portrait de fantaisie
Mis en tête de mon recueil,
Penses-tu que par courtoisie
Le monde entier te fasse accueil? (*bis.*)
Tu peux te parer, si tu l'oses,
D'un laurier modeste et discret;
Tu peux te couronner de roses :
Non, non, tu n'es pas mon portrait. } *bis.*

Jamais je ne me suis fait peindre :
Mais qui donc représentes-tu?
Peut-être un cafard qui sait feindre
Jusqu'au charme de la vertu :
Un petit saint pétri de ruse
Qu'à Mont-Rouge on encenserait.
La bonne enseigne pour ma Muse! etc.

[1] Ce portrait est le même que celui que j'ai rencontré quelquefois chez les marchandes de caricatures. Depuis l'époque où cette chanson fut faite, il a été gravé un portrait de moi d'après M. Schneider.

LE CHRÉTIEN.

L'Échelle de Jacob.

Il vît ses fils, quelqu'un l'assure,
Sur l'échelle aussi se hisser,
Croyant qu'au ciel on fait l'usure.
Grand Dieu! le pied va leur glisser!

De ce cri du fils d'Isaac
Sa race ne tient aucun compte.
A l'échelle chaque Hébreu monte,
Fraudant eau-de-vie et tabac,
Des écus rognés dans un sac.
Chargés de bijoux et de traites,
Ils vont d'abord, pour commercer,
Aux anges vendre des lorgnettes, etc.

Mais Jacob en voit deux ou trois
Dont nos désastres font la gloire.
Un page leur tient l'écritoire;
Ils ont des titres, et, je crois,
Des crachats et même des croix.
Riches de l'or de cent provinces,
Sur leurs coffres ils ont fait tracer :
« Mont-de-piété pour les princes, etc.

« Ah! dit Jacob, des fils si chers
« Prouvent que Dieu tient sa promesse.
« Seuls ils font la hausse et la baisse,
« Ont seuls tous les emprunts ouverts;
« Mes fils règnent sur l'univers.
« C'est la peste à qui rien n'échappe;
« Voyez dix rois les caresser.
« Ils se font bénir par le pape [1], etc.

« Qui les suit? c'est un cordon bleu
« Qu'en frère chacun d'eux embrasse.
« Cet homme est-il bien de ma race?
« Son *trois pour cent* le prouve un peu,
« Mais *sandis!* n'est pas de l'hébreu [2].

1 Sa Sainteté a aussi fait des emprunts.
2 Il est superflu de rappeler que le monsieur [illegible] de cette époque, [illegible] de Toulouse.

« A mes fils comme il se cramponne !
« Quoi ! pour voir le Jourdain hausser
« Ils ont assuré la Garonne, etc. »

Tandis qu'il les voit à grands pas
Sur l'échelle élever leur course,
Vient Satan qui crie : « A la Bourse !
« Messieurs, on craint de grands débats. »
Bien vite ils regardent en bas,
La tête tourne à la séquelle
Dont l'orgueil est si haut placé :
Le diable a secoué l'échelle.
Grand Dieu ! le pied leur a glissé !

LE CHAPEAU DE LA MARIÉE.

Demain engagez votre foi ;
A l'église allez sans scrupule.
Fille trompeuse, oubliez-moi
Pour un époux riche et crédule.
Des roses qui naissaient pour lui
La dîme à tort me fut payée ;
Mais en retour j'offre aujourd'hui
Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oranger ;
Qu'à votre voile on les attache.
Sous le joug fier de se ranger,
Que l'époux dise : Elle est sans tache.
L'Amour se plaint, mais c'est tout bas ;
Mais par vous la vierge est priée.
Allez, on n'arrachera pas
Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront
Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure,
Les garçons vous déroberont
Une plus secrète parure.

La jarretière, pensez-y!
Chez moi vous l'avez oubliée.
Me faudra-t-il la joindre aussi
Le chapeau de la mariée?

La nuit vient; vous poussez deux cris
Imités de ce cri si tendre
Qu'un jour au cœur le plus épris
Votre innocence a fait entendre.
Le lendemain l'époux cent fois
Raconte à la noce égayée
Que l'Hymen s'est piqué les doigts
Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé ce mari!
Ah! qu'il le soit bien plus encore.
Dieu! quel fol espoir m'a souri
Quand pour lui l'autel se décore!
Malgré le prêtre et ton serment,
Oui, par tes pleurs justifiée,
Tu viendras payer à l'amant
Le chapeau de la mariée.

LA MÉTEMPSYCOSE.

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Grand partisan de la métempsycose,
En philosophe, hier, sur l'oreiller,
De mes penchants pour connaître la cause,
J'ai mis mon âme en train de babiller.
Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge,
Car sans mon souffle au néant tu restais;
Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge,
—Ah! mon âme, je m'en doutais, } *bis.*
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je m'en souviens, oui, dit-elle, humble lierre,
J'ai couronné jadis des fronts joyeux;

Puis, échauffant plus subtile matière,
Petit oiseau, je saluai les cieux.
Dans le bocage, auprès des pastourelles,
Je voltigeais, je sautais, je chantais;
L'indépendance agrandissait mes ailes.
— Ah! mon âme, je m'en doutais, etc.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,
Qui, d'un aveugle unique et sûr appui,
Entre ses dents sut prendre une sébile,
Guider son maître et mendier pour lui.
Utile au pauvre, au riche sachant plaire,
Pour nourrir l'un chez l'autre je quêtais.
J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.
— Ah! mon âme, je m'en doutais, etc.

Puis j'animai la beauté d'une fille.
Que j'étais bien dans ma douce prison!
Mais de mon gîte on s'empare, on le pille;
Tous les Amours y mettent garnison.
En vrais soudards ils y faisaient esclandre;
Et jour et nuit du coin que j'habitais,
A la maison je voyais le feu prendre.
— Ah! mon âme, je m'en doutais, etc.

Sur tes penchants que mon récit t'éclaire;
Mais, dit mon âme, apprends aussi de moi
Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,
Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.
Veilles, travaux, artifices de femme,
Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
Font qu'un poëte est l'enfer pour une âme.
— Ah! mon âme, je m'en doutais,
Je m'en doutais, je m'en doutais.

LES PAUVRES AMOURS.

Air : Jupiter un jour en fureur.

Trois douzaines de Cupidons,
Qu'une actrice a mis sur la paille,

Hier mendiaient, et la marmaille
Les poursuivait de gais lardons.
Chez Lise ils frappent d'un air triste;
Lise répond : Nous sommes sourds.
Quoi! vivrez-vous donc toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours?
Allez, Dieu vous assiste! (*bis.*)

Partout en France on vous fourra.
Vous avez guindé la sculpture.
Vous avez fardé la peinture,
Vous affadissez l'Opéra.
Des Anacréons j'ai la liste;
Ils encombrent villes et faubourgs.
Vous les couronnez toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours, etc.

Quittez votre Olympe en débris,
Que Mars, Phébus, Bacchus, Minerve
Voguent avec vous de conserve;
A Gnide remmenez Cypris.
Les Grâces suivront à la piste,
Phébé guidera votre cours.
Émigrez, mais pour toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours, etc.

Emballez avec tous vos dieux
Flore et l'Aurore aux doigts de roses;
Par leur nom appelons les choses,
Les choses n'en plairont que mieux.
Mon cœur à l'amant qui persiste
Se rend bien sans votre secours.
Sans vous j'aimerai toujours,
Vieux petits culs nus d'Amours, etc.

En leur fermant la porte au nez,
Parlait ainsi la tendre Lise,
Quand près d'eux passe une marquise
Dont à peine ils sont les aînés.

La dame, quoique moraliste,
Leur dit : Rendez-moi mes beaux jours.
Dans ma chambre et pour toujours,
Chers petits culs nus d'Amours [1],
Venez ; Dieu vous assiste!

A M. COURIER,

DERNIER PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE,
QUI M'AVAIT ADRESSÉ UNE CHANSON DONT LE REFRAIN EST :

Fouette! Fouette
Chante toujours; ne t'endors pas.
1823.

AIR du vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Oui, je dormais sur un petit volume
Qui me vaudra d'être encore étrillé,
Lorsqu'en flatteur le bout de votre plume,
Me chatouillant, m'a soudain réveillé.
Je me suis dit : C'est présage céleste ;
Les mauvais jours seraient-ils donc passés?
Car je ne sais si quelque fouet nous reste,
Mais jusqu'ici c'est nous qu'on a fessés.

Tout gai frondeur, semant le ridicule,
Ne peut chez nous qu'en recueillir du mal.
Notre empereur portait longue férule,
Puis est venu le martinet royal;
Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace,
Dont tous les fouets contre nous sont dressés.
Dieu soit béni! mais s'il ne vous fait grâce,
Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bien reçu ma part des étrivières!
Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois.
En refaisant des nœuds à ses lanières,
Il me poursuit encor d'un œil sournois.

[1] On ne se scandalisera pas de certain mot placé dans ce refrain, si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour, avant la révolution, pour désigner une mode du temps. Madame de Genlis raconte à ce sujet, dans ses Mémoires, une anecdote on ne peut plus [illegible].

Si de Tartufe on n'entend les trois messes,
Si pour les grands l'encens ne brûle assez,
C'est fait de nous! nos seigneurs les Jean-fesses
Aiment à voir les bonnes gens fessés.

Vous qui chantez comme on chante au bel âge [1],
Des rois, des saints, ne plaisantez donc pas;
Ou trop enclin au joyeux persiflage,
Vivez longtemps, allez bien tard là-bas.
Car en enfer on marque votre place!
Des noirs démons les bras sont retroussés.
Vous et Collé, même aussi votre Horace,
Ensemble un jour vous serez tous fessés.

LE SACRE DE CHARLES-LE-SIMPLE [2].

AIR : Du beau Tristan (de Beauplan).

Français, que Reims a réunis,
Criez : Montjoie et Saint-Denis!
On a refait la sainte ampoule,
Et, comme au temps de nos aïeux,
Des passereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux [3].
D'un joug brisé ces vains présages
Font sourire sa majesté.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, plus que nous soyez sages ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté. (*bis.*)

Puisqu'aux vieux us on rend leurs droits,
Moi, je remonte à Charles Trois.
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom;

1 M. Gohier avait alors près de quatre-vingts ans.

2 Charles III, dit *le Simple*, l'un des successeurs de Charlemagne, fut d'abord évincé du trône par Eudes, comte de Paris. Il se réfugia en Angleterre, puis en Allemagne. Mais, à la mort d'Eudes (en 898), les seigneurs et les évêques français s'étant rattachés à Charles, lui rendirent la couronne, qu'il perdit enfin lorsque, trahi par Hébert, comte de Vermandois, il fut emprisonné à Péronne, où il mourut en 924.

3 Au sacre de Charles X, on lâcha dans l'église un grand nombre d'oiseaux, qui se précipitèrent dans toutes les parties de la nef. Cette imitation d'une vieille coutume nous valut un des morceaux de poésie les plus parfaits de madame Tastu, à qui nous devons tant de productions délicieuses.

Il avait couru l'Allemagne
Sans illustrer son vieux pennon.
Pourtant à son sacre on se presse :
Oiseaux et flatteurs ont chanté.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, point de folle allégresse, etc.

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine :
C'est peu pour la fidélité.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous payons notre chaîne, etc.

Aux pieds de prélats cousus d'or,
Charles dit son *Confiteor*.
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit : « Jurez.
« Rome, que l'article concerne [1],
« Relève d'un serment prêté. »
Le peuple s'écrie : Oiseaux, voilà comme on gouverne, etc.

De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon,
Charles s'étend sur la poussière.
Roi ! crie un soldat, levez-vous !
« Non, dit l'évêque ; et, par saint Pierre,
« Je te couronne : enrichis-nous.
« Ce qui vient de Dieu vient des prêtres.
« Vive la légitimité ! »
Le peuple s'écrie : Oiseaux, notre maître a des maîtres, etc.

Oiseaux, ce roi miraculeux
Va guérir tous les scrofuleux.

[illegible]
[illegible]

Fuyez, vous qui, de son cortége,
Dissipez seuls l'ennui mortel :
Vous pourriez faire un sacrilége [1]
En voltigeant sur cet autel.
Des bourreaux sont les sentinelles
Que pose ici la piété.
Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos ailes;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

LE CORTÈGE DE DAVID [2].

Air de Roland

Non, non, vous ne passerez pas,
Crie un soldat sur la frontière,
A ceux qui de David, hélas!
Rapportaient chez nous la poussière,
— Soldat, disent-ils dans leur deuil,
Proscrit-on aussi sa mémoire?
Quoi! vous repoussez son cercueil,
Et vous héritez de sa gloire!

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître! (*bis.*)

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat avec furie.
— Soldat, ses yeux jusqu'au trépas
Se sont tournés vers la patrie.
Il en soutenait la splendeur
Du fond d'un exil qui l'honore;
C'est par lui que notre grandeur
Sur la toile respire encore.
Fût-il privé de tous les biens, etc.

1 Allusion à la fameuse loi du sacrilége, loi barbare dont la révolution de Juillet nous a délivrés.

2 Les enfants de ce grand peintre, ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans une église de Bruxelles, après en avoir obtenu la permission du roi des Pays-Bas.

Non, non, vous ne passerez pas,
Redit plus bas la sentinelle.
— Le peintre de Léonidas
Dans la liberté n'a vu qu'elle.
On lui dut le noble appareil [1]
Des jours de joie et d'espérance,
Où les beaux-arts à leur réveil
Fêtaient le réveil de la France.
Fût-il privé de tous les biens, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat; c'est ma consigne.
— Du plus grand de tous les soldats
Il fut le peintre le plus digne.
A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'âme exaltée,
David crut peindre Jupiter.
Hélas! il peignait Prométhée.
Fût-il privé de tous les biens, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat devenu triste.
— Le héros après cent combats
Succombe, et l'on proscrit l'artiste.
Chez l'étranger la mort l'atteint :
Qu'il dut trouver sa coupe amère!
Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère.
Fût-il privé de tous les biens, etc.

Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie.
— Eh bien! retournons sur nos pas.
Adieu, terre qu'il a chérie!
Les arts ont perdu le flambeau

1 On sait que David fut l'ordonnateur des cérémonies publiques qui eurent lieu au commencement de la révolution. Il faut ajouter qu'il eut la plus grande influence sur le mouvement imprimé aux arts par la révolution française.

Comme tous les réformateurs, David a dû pousser à l'exagération des principes avec lesquels il combattit l'école des Vanloo et des Boucher ; mais, malgré cette exagération, il n'en restera pas moins une de nos plus grandes gloires dans les arts.

Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
Allons mendier un tombeau
Pour les restes de ce grand homme.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens
Aux bords sacrés qui l'ont vu naître!

LES IMPRIMERIE PETITS,

(à la Cimarosa).

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

J'ai foi dans la sorcellerie.
Or, un grand sorcier l'autre soir
M'a fait voir de notre patrie
Tout l'avenir dans un miroir.
Quelle image désespérante!
Je vois Paris et ses faubourgs :
Nous sommes en dix-neuf cent trente,
Et les barbons règnent toujours.

Un peuple de nains nous remplace;
Nos petits-fils sont si petits,
Qu'avec peine dans cette glace,
Sous leurs toits je les vois blottis.
La France est l'ombre du fantôme
De la France de mes beaux jours.
Ce n'est qu'un tout petit royaume, etc.

Combien d'imperceptibles êtres!
De petits jésuites bilieux!
De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux!
Béni par eux, tout dégénère;
Par eux la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire, etc.

Tout est petit, palais, usines,
Sciences, commerce, beaux-arts.
De bonnes petites famines
Désolent de petits remparts.
Sur la frontière mal fermée,
Marche, au bruit de petits tambours,
Une pauvre petite armée, etc.

Enfin le miroir prophétique,
Complétant ce triste avenir,
Me montre un géant hérétique
Qu'un monde a peine à contenir.
Du peuple pygmée il s'approche,
Et, bravant de petits discours,
Met le royaume dans sa poche;
Mais les barbons règnent toujours.

LE CHASSEUR ET LA LAITIÈRE.

L'alouette à peine éveillée
Chante l'aurore d'un beau jour;
Suis le chasseur sous la feuillée,
Laitière : il parlera d'amour.
Dans la rosée allons, ma chère,
Cueillir pour toi fleurs du printemps.
— Non, beau chasseur, je crains ma mère.
Je ne veux pas perdre mon temps.

Ta mère et sa chèvre fidèle
Sont loin derrière ce coteau.
Écoute une chanson nouvelle
Qui vient des dames du château.
Fille qui la peut faire entendre
Doit fixer les plus inconstants.
— Chasseur, j'en sais une aussi tendre, etc.

Pour la dire apprends l'aventure
Du spectre d'un baron jaloux,
Entraînant à sa sépulture

Le Chasseur et la Bouquetière

La beauté dont il fut l'époux.
Ce récit, quand la nuit est noire,
Fait frissonner les assistants,
— Chasseur, je connais cette histoire, etc.

Je puis t'enseigner des prières
Pour charmer la fureur des loups,
Ou pour conjurer des sorcières
L'œil malfaisant tourné vers nous.
Crains qu'une vieille, en sa misère,
Ne jette un sort sur ton printemps.
— Chasseur, n'ai-je pas un rosaire? etc.

Eh bien! vois cette croix qui brille;
Compte ses rubis précieux.
Sur le sein d'une jeune fille
Elle attirerait tous les yeux.
Prends-la malgré ce qu'elle coûte;
Mais songe au prix que j'en attends!
— Qu'elle est belle! ah! je vous écoute.
Ce n'est pas là perdre mon temps.

BONSOIR.

Couplets à M. Laisney, imprimeur à Péronne [1],

Air de la République.

Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore
A nos beaux jours promptement écoulés.
Comme ils sont loin les feux de notre aurore!
Que de plaisirs avec eux envolés!
Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse?
Non; la gaîté nourrit encor l'espoir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête;
J'ai de bien près cheminé sur tes pas.

[1] C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais.

Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête,
Tout ne fut point aquilons et frimas.
Aurions-nous mieux employé la jeunesse,
Vécu moins vite avec un riche avoir?
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse, etc.

Dans l'art des vers c'est toi qui fus mon maître,
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.
Dans nos refrains que le passé renaisse;
L'Illusion nous rendra son miroir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse, etc.

Reposons-nous, car les Amours, sans doute,
Pour qui jadis nous avons tant marché,
Nous criraient tous, s'ils nous trouvaient en route :
Allez dormir, le soleil est couché.
Mais l'Amitié, l'ombre fût-elle épaisse,
Vient allumer nos lampes pour y voir.
Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
Souhaitons-nous un gai bonsoir.

[illegible]

Pour le [illegible] de Mad[illegible] ***. — 1[illegible]

(C'est un dindon qui est censé parler.)

AIR : Allez-vous-en, gens de la noce.

Ave Maria! ma voisine,
Que le ciel daigne vous toucher!
Mont-Rouge, où l'Esprit-Saint domine,
M'envoie ici pour vous prêcher.
On exalte en vain votre grâce,
Votre gaîté, vos heureux goûts.
Glous! glous! glous! glous! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Vous applaudissez aux lumières
D'un siècle aveugle et perverti;

Votre raison ne se plaît guères
Qu'avec Voltaire et son parti.
Ah! préférez à leur audace
L'esprit d'un frère coupe-choux.
Glous! glous! glous! glous! etc.

Les arts vous tiennent sous le charme,
Phébus pour vous prend son archet,
Mais leur gloire aussi nous alarme :
Demandez à l'ami Franchet [1].
Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse,
Sont toujours de méchants ragoûts.
Glous! glous! glous! glous, etc.

Cessez de vanter l'industrie
Dont votre époux soutient l'honneur.
Vous croyez qu'il sert la patrie,
Que du travail naît le bonheur;
Mais au peuple on rend la besace
Pour qu'il dépende encor de nous.
Glous! glous! glous! glous, etc.

Vous êtes surtout bienfaisante,
Le pauvre au pauvre le redit;
Mais la bonté reste impuissante
Lorsqu'on est chez nous sans crédit.
Voici les parts qu'il faut qu'on fasse :
A nous l'or, aux pauvres les sous.
Glous! glous! glous! glous, etc.

Grâce à tous les gens de ma robe,
Qui sont martyrs en ces bas lieux,
Souffrez qu'à l'enfer je dérobe
Votre âme si digne des cieux.
Avant peu, si Dieu nous fait grâce,
On rôtira d'autres que nous.
Glous! glous! glous! glous, etc.

1 Alors directeur de la police au ministère de l'intérieur.

Oui, Marie, en vain on se moque
Du pauvre père de la foi;
Vos beaux esprits que je provoque,
A table plairaient moins que moi.
Qu'à la vôtre on me donne place,
J'embellirai ce jour si doux.
Glous! glous! glous! glous!
De truffes parfumez Ignace:
Riez et divertissez-vous.

COUPLETS SUR LA JOURNÉE DE WATERLOO.

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

De vieux soldats m'ont dit : « Grâce à ta muse,
« Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
« Ris du laurier qu'un parti te refuse;
« Consacre encor des vers à nos exploits.
« Chante ce jour qu'invoquaient des perfides.
« Ce dernier jour de gloire et de revers. »
— J'ai répondu, baissant des yeux humides :
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée
Mêla jamais des sons harmonieux?
Par la fortune Athènes détrônée
Maudit Philippe, et douta de ses dieux.
Un jour pareil voit tomber notre empire,
Voit l'étranger nous rapporter des fers,
Voit des Français lâchement leur sourire.
Jamais son nom n'attristera mes vers.

Périsse enfin le géant des batailles!
Disaient les rois : peuples, accourez tous.
La Liberté sonne ses funérailles;
Par vous sauvés, nous règnerons par vous.
Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
A l'esclavage ont voué l'univers.
Des deux côtés ce jour trompa la Gloire.
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais quoi! déjà les hommes d'un autre âge
De ma douleur se demandent l'objet.
Que leur importe en effet ce naufrage?
Sur le torrent leur berceau surnageait.
Qu'ils soient heureux! leur astre, qui se lève,
Du jour funeste efface les revers.
Mais dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

COUPLET

écrit sur l'album de madame Amédée de V...

Que bien longtemps cet album vous redise
Qu'un chansonnier tendre, mais déjà vieux,
Trouvant en vous bonté, grâce, franchise,
Fut un moment la dupe de vos yeux.
Quoi! par amour? Non : il n'y doit plus croire.
Mais, las! il prit, par vous trop bien flatté,
Pour un sourire de la gloire
Le sourire de la beauté.

ORAISON FUNÈBRE DE TURLUPIN.

Air : C'est à boire, à boire, à boire, etc.

Il meurt, et la joie expire!
Il meurt, lui qui si souvent
Nous a fait mourir de rire
A son théâtre en plein vent!
Il nous charmait à toute heure,
Ah!
Soit en Gilles, soit en Scapin.
Que l'on pleure, pleure, pleure
Au convoi de Turlupin.

Sans daigner le reconnaître,
Notre siècle si profond
A vu Socrate renaître
Sous l'habit de ce bouffon.

Pour que son nom lui survive,
Ah!
Prends, Clio, prends ton calepin.
Qu'on écrive, écrive, écrive
L'histoire de Turlupin.

Culot d'une sainte abbesse
Et d'un prélat respecté,
Turlupin de sa noblesse
Ne tirait point vanité.
Il ne pouvait voir sans rire,
Ah!
Ses aïeux cités dans Turpin.
Qu'on admire, admire, admire
Ce bon sens de Turlupin.

D'abord il prit la Bastille,
Fut soldat, et puis blessé,
Vint jouer à la Courtille,
Par la misère engraissé.
La gaîté fut sa recette,
Ah!
Sa poudre de prelinpinpin.
Qu'on achète, achète, achète
Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses,
Aux pauvres, ses bons amis,
En rafistolant ses chausses,
Il disait, pauvre et mal mis :
Au vrai bonheur puisqu'il mène,
Ah!
Le sabot vaut bien l'escarpin.
Que l'on prenne, prenne, prenne
Des leçons de Turlupin.

— Du roi viens voir la personne.
— Non, répondait-il, non pas.
Otera-t-il sa couronne

Quand je mettrai chapeau bas?
Ma foi, s'il faut crier vive!
Ah!
Vive l'ami qui cuit mon pain!
Que l'on suive, suive, suive
L'exemple de Turlupin.

— Chante au peuple des dimanches
Les vainqueurs pour dix écus.
— Moi, déshonorer mes planches!
Non, dit-il, gloire aux vaincus!
— En prison suis-nous donc vite.
— Ah!
Je vous suis, monsieur Crispin.
Qu'on imite, imite, imite
Ce beau trait de Turlupin.

Veux-tu qu'Ignace t'assiste?
— Non, fi de ces noirs manteaux!
Entre eux et nous il existe
Rivalité de tréteaux.
Ton dieu, Marie Alacoque,
Ah!
N'est pas plus mon dieu que Jupin.
Qu'on invoque, invoque, invoque
Le dieu du bon Turlupin.

Messieurs, honorons la cendre
De qui n'eut qu'un seul défaut.
Sa mère était chaude et tendre,
Turlupin fut tendre et chaud.
Il eût de la pomme d'Ève,
Ah!
Croqué jusqu'au dernier pépin.
Qu'on élève, élève, élève
Une tombe à Turlupin.

A MADEMOISELLE ***,

en lui envoyant mes dernières chansons.

AIR : Muse des bois.

Accueillez-les ces chansons où ma Muse
Vous peint l'Amour tout prêt à m'échapper;
Vante la Gloire, ombre qui nous abuse,
Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper.
L'un est pour vous un dieu sans importance,
L'autre séduit votre esprit hasardeux.
Quant à l'Amour, moi, je soutiens, Hortense,
Qu'il est encor le moins trompeur des deux.

LES DEUX GRENADIERS.

AVRIL 1814.

AIR : Guide mes pas, ô Providence (des Deux Journées).

PREMIER GRENADIER.

A notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu Fontainebleau!

PREMIER GRENADIER.

Par le ciel! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
Suivons un vieux soldat. (*bis.*)

DEUXIÈME GRENADIER.

Qu'elles sont promptes les défaites!
Où sont Moscou, Wilna, Berlin?
Je crois voir sur nos baïonnettes

Luire encor les feux du Kremlin.
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat!
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : il abdique.
Quel est ce mot? Apprends-le-moi.
Rétablit-on la république?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.
L'empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât;
Sa main en faisait des aumônes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'état
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades;
Heureux qu'il nous en reste encor!
Quoi! la gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat [1],

[1] Presque tous les maréchaux de l'empire portaient le nom des batailles où ils s'étaient [illegible] anoblis sous Napoléon.

Et le parrain on l'abandonne!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux.
Mais quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu, femme, enfants et patrie!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat. (*bis.*)

LE PÈLERINAGE DE LISETTE.

AIR : Embrassez-vous donc.

A Notre-Dame de Liesse
Allons, me dit Lisette un jour.
J'ai peu de foi, je le confesse;
Mais Lise, malgré plus d'un tour,
Ferait tout croire à mon amour.
Ami, notre joyeux ménage
Scandalise le voisinage.
Prenons, dit-elle, prenons donc,
Pour aller en pèlerinage,
Prenons, dit-elle, prenons donc,
Coquilles, rosaire et bourdon.

Dame Sorbonne, ajoute Lise,
Remonte sur ses grands chevaux.
Nos ducs vont bâiller à l'église,
Et nos philosophes nouveaux
Se sont faits tant soit peu dévots.

Chaque siècle a son amusette :
Nous édifîrons la Gazette.
Prenons, mon ami, prenons donc,
Pour qu'on dise sainte Lisette,
Prenons, mon ami, prenons donc, etc.

Voilà les pèlerins en route.
A pied nous chantons en marchant.
A chaque auberge, quoi qu'il coûte,
Nouveau repas et nouveau chant;
Partout trinquant, partout couchant.
Le dieu qui d'aï nous asperge
Sourit sous des rideaux de serge.
Ma Lisette, prenions-nous donc,
Pour mener l'Amour à l'auberge,
Ma Lisette, prenions-nous donc, etc.

Au pied de la Vierge des vierges,
A genoux enfin nous voilà.
Vient un diacre allumer nos cierges;
Lise se dit : A Loyola
Je veux souffler cet abbé-là.
Je me fâche, et de ses poursuites
Lui montre, hélas! les tristes suites.
Quoi! volage, preniez-vous donc,
Pour vous mettre à dos les jésuites,
Quoi! volage, preniez-vous donc, etc.

Mais à souper Lise l'attire,
Le fait boire, jurer, chanter.
De l'enfer il se prend à rire;
Du pape il ose plaisanter;
Moi, je m'endors à l'écouter.
A mon réveil, Dieu! le peindrai-je
Abjurant ses goûts de collége?...
Ah! traîtresse, vous preniez donc,
Pour les plaisirs du sacrilége,
Ah! traîtresse, vous preniez donc, etc.

Des beaux miracles de Liesse
Je garde un triste souvenir.
Notre abbé dit messe sur messe,
Et, Dieu l'aidant à parvenir,
Archevêque il veut nous bénir.
Sainte Lisette par famine
Quelque jour se fera béguine.
Prenez, grisettes, prenez donc
Des leçons de la pèlerine;
Prenez, grisettes, prenez donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

ENCORE DES AMOURS.

Je me disais: Tous les dieux du bel âge
M'ont délaissé: me voilà seul et vieux.
Adieu l'espoir que leur troupe volage
M'avait donné de me fermer les yeux!
Je le disais lorsqu'une enchanteresse
Vient, et d'un mot ravit mes sens troublés.
Ah! c'est encor quelque beauté traîtresse:
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Oui, c'est encor quelque sujet de peine;
Mais du repos je suis si fatigué!
Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,
Plus malheureux, pourtant j'étais plus gai.
Le ciel m'envoie une reine nouvelle;
Combien d'attraits les siens m'ont rappelés!
Rose d'automne, effeuillez-vous pour elle, etc.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre;
Ma voix encore a des chants amoureux:
Aimons, chantons. La beauté vient m'apprendre
A triompher des hivers rigoureux.
Tout me sourit: les fleurs brillent plus belles,
Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
Dans l'air plus doux j'entends battre des ailes, etc.

Le Mort du Diable.

LA MORT DU DIABLE.

Air du Vilain.

Du miracle que je retrace
Dans ce récit des plus succincts,
Rendez gloire au grand saint Ignace,
Patron de tous nos petits saints.
Par un tour qui serait infâme
Si les saints pouvaient avoir tort,
Au diable il a fait rendre l'âme. (*bis.*)
Le diable est mort, le diable est mort. (*ter.*)

Satan l'ayant surpris à table,
Lui dit : Trinquons, ou sois honni.
L'autre accepte, mais verse au diable
Dans son vin un poison béni.
Satan boit, et, pris de colique,
Il jure, il grimace, il se tord;
Il crève comme un hérétique, etc.

Il est mort! disent tous les moines;
On n'achètera plus d'*agnus*.
Il est mort! disent les chanoines;
On ne paîra plus d'*oremus*.
Au conclave on se désespère:
Adieu puissance et coffre-fort!
Nous avons perdu notre père, etc.

L'amour sert bien moins que la crainte;
Elle nous comblait de ses dons.
L'intolérance est presque éteinte;
Qui rallumera ses brandons?
A notre joug si l'homme échappe,
La vérité luira d'abord :
Dieu sera plus grand que le pape, etc.

Ignace accourt : Que l'on me donne,
Leur dit-il, sa place et ses droits.
Il n'épouvantait plus personne;
Je ferai trembler jusqu'aux rois.

Vols, massacres, guerres ou pestes,
M'enrichiront du sud au nord.
Dieu ne vivra que de mes restes, etc.

Tous de s'écrier : Ah! brave homme!
Nous te bénissons dans ton fiel.
Soudain son ordre, appui de Rome,
Voit sa robe effrayer le ciel.
Un chœur d'anges, l'âme contrite,
Dit : Des humains plaignons le sort;
De l'enfer saint Ignace hérite.
Le diable est mort, le diable est mort.

LE PRISONNIER DE GUERRE.

Air : Chante, chante, troubadour, chante de Romagnesi

Marie, enfin quitte l'ouvrage.
Voici l'étoile du berger.
— Ma mère, un enfant du village
Languit captif chez l'étranger :
Pris sur mer, loin de sa patrie,
Il s'est rendu, mais le dernier.
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file, pour le prisonnier.

Tu le veux, ma lampe s'allume.
Eh quoi! ma fille, encor des pleurs!
— D'ennui, ma mère, il se consume;
L'Anglais insulte à ses malheurs.
Tout jeune, Adrien m'a chérie;
Il égayait notre foyer.
File, file, pauvre Marie, etc.

Pour lui, je filerais moi-même,
Mon enfant; mais j'ai tant vieilli!
Envoyez à celui que j'aime
Tout le gain par moi recueilli.

Rose à sa noce en vain me prie :
Dieu! j'entends le ménétrier!
File, file, pauvre Marie, etc.

Plus près du feu file, ma chère :
La nuit vient refroidir le temps.
— Adrien, m'a-t-on dit, ma mère,
Gémit dans des cachots flottants.
On repousse la main flétrie
Qu'il étend vers un pain grossier.
File, file, pauvre Marie, etc.

Ma fille, j'ai naguère encore
Rêvé qu'il était ton époux.
Même avant la trentième aurore
Mes rêves s'accomplissent tous.
Quoi! l'herbe à peine refleurie
Verra le retour du guerrier!
File, file, pauvre Marie,
Pour secourir le prisonnier;
File, file, pauvre Marie,
File, file, pour le prisonnier.

LE PAPE MUSULMAN.

AIR : Eh! ma mère, est-ce que j'sais ça.

Jadis voyageant pour Rome,
Un pape, né sous le froc,
Pris sur mer, fut, le pauvre homme,
Mené captif à Maroc.
D'abord il tempête, il sacre,
Reniant Dieu bel et bien.
— Saint-Père, lui dit son diacre,
Vous vous damnez comme un chien.

Sur un pal que l'on aiguise
Croyant déjà qu'on le met,
Le fondement de l'Église

Dit : Invoquons Mahomet.
Ce prophète en vaut bien d'autres ;
Je me fais son paroissien.
— Saint-Père, au nez des apôtres, etc.

Aye! aye! on le circoncise.
Le voilà bon Musulman,
Sinon parfois qu'il se grise
Avec un coquin d'iman.
Il fait de sa vieille Bible
Un usage peu chrétien.
— Saint-Père, c'est trop risible, etc.

En vrai corsaire il s'équipe,
Pour le Croissant il combat,
Prend le sorbet et la pipe ;
Dans un harem il s'ébat.
Près des femmes qu'il capture,
Voyez donc ce grand vaurien!
— Saint-Père, qu'elle posture, etc.

A Maroc survient la peste;
Soudain fuit notre forban,
Qui dans Rome, d'un air leste,
Rentre avec son beau turban.
— Souffrez qu'on vous rebaptise
— Non, dit-il, ça n'y fait rien.
— Saint-Père, quelle bêtise, etc.

Depuis, frondant nos mystères.
Ce renégat enragé
Veut vider les monastères,
Veut marier le clergé.
Sous lui l'Église déchue
Ne brûle juif ni païen.
— Saint-Père, Rome est fichue ;
Vous vous damnez comme un chien.

LE DAUPHIN.

Conte.

Air du Carnaval.

Du bon vieux temps souffrez que je vous parle.
Jadis Richard, troubadour renommé,
Eut pour roi Jean, Louis, Philippe ou Charle,
Ne sais lequel; mais il en fut aimé.
D'un gros dauphin on fêtait la naissance;
Richard à Blois était depuis un jour.
Il apprit là le bonheur de la France.
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

La harpe en main, Richard vient sur la place.
Chacun lui dit : Chantez notre garçon.
Dévotement à la Vierge il rend grâce,
Puis au dauphin consacre une chanson.
On l'applaudit : l'auteur était en veine.
Mainte beauté le trouve fait au tour,
Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.
Pour votre roi chantez, gai troubadour, etc.

Le chant fini, Richard court à l'église.
Qu'y va-t-il faire? il cherche un confesseur;
Il en trouve un, gros moine à barbe grise,
Des mœurs du temps inflexible censeur.
Ah! sauvez-moi des flammes éternelles!
Mon père, hélas! c'est un vilain séjour.
— Qu'avez-vous fait? — J'ai trop aimé les belles.
Pour votre roi chantez, gai troubadour, etc.

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.
— Parlez, mon fils; expliquez-vous enfin.
— J'ai fait, hélas! narguant le diadème,
Un gros péché, car j'ai fait un dauphin.
D'abord le moine a la mine ébahie;
Mais il reprend : Vous êtes bien en cour?

Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.
Pour votre roi chantez, gai troubadour, etc.

Le moine ajoute : Eût-on fait à la reine
Un prince ou deux, on peut être sauvé.
Parlez de nous à notre souveraine ;
Allez, mon fils, vous direz cinq *Ave*.
Richard absous, gagnant la capitale,
Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.
Vive à jamais notre race royale!
Pour votre roi chantez, gai troubadour!
Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

LE PETIT HOMME ROUGE[1].

1826.

AIR : C'est le gros Thomas.

Foin des mécontents!
Comme balayeuse on me loge,
Depuis quarante ans,
Dans le château, près de l'horloge.
Or, mes enfants, sachez
Que là, pour mes péchés,
Du coin, d'où le soir je ne bouge,
J'ai vu le petit homme rouge.
Saints du paradis,
Priez pour Charles dix.

Vous figurez-vous
Ce diable habillé d'écarlate?
Bossu, louche et roux,
Un serpent lui sert de cravate.
Il a le nez crochu;
Il a le pied fourchu;
Sa voix rauque en chantant présage

1 Une ancienne tradition populaire supposait l'existence d'un homme rouge qui apparaissait dans les Tuileries à chaque événement malheureux qui menaçait les maîtres de ce château. Cette tradition reprit cours sous Napoléon. On a prétendu même que ce démon l'ombre lui avait apparu en Égypte. C'était un vol fait au château des Tuileries en faveur des Pyramides.

Le Petit Homme rouge.

Au château grand remuménage.
Saints du paradis, etc.

Je le vis, hélas!
En quatre-vingt-douze apparaître.
Nobles et prélats
Abandonnaient notre bon maître.
L'homme rouge venait
En sabots, en bonnet.
M'endormais-je un peu sur ma chaise,
Il entonnait *la Marseillaise*.
Saints du paradis, etc.

J'eus à balayer; (9 thermid.)
Mais lui bientôt par la gouttière
Revint m'effrayer
Pour ce bon monsieur Robespierre.
Lors il était poudré [1],
Parlait mieux qu'un curé,
Ou, comme riant de lui-même,
Chantait l'hymne à l'*Être suprême*.
Saints du paradis, etc.

Depuis la terreur (Mars 1814.)
Plus n'y pensais, lorsque sa vue
Du bon empereur
M'annonça la chute imprévue.
En toque il avait mis
Vingt plumets ennemis,
Et chantait au son d'une vielle
Vive Henri-Quatre et *Gabrielle!*
Saints du paradis, etc.

Soyez donc instruits,
Enfants, mais qu'ailleurs on l'ignore,
Que depuis trois nuits
L'homme rouge apparaît encore.
Riant d'un air moqueur,

1 Robespierre portait de la poudre

Il chante comme au chœur,
Baise la terre, et puis ensuite
Met un grand chapeau de jésuite.
Saints du paradis, etc.

LE MARIAGE DU PAPE.

Air du Méléagre champenois.

Vite en carosse,
Vite à la noce;
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le pape est marié.
Ainsi chantait un fou que je crois sage,
Sinon qu'en pape il s'érigeait un jour,
Disant : Corbleu! tâtons du mariage;
Pour le clergé sanctifions l'amour.
Vite en carosse, etc.

Oui, je suis pape, et prends femme qui m'aime.
Chantons! dansons! bonne chère et bon vin!
Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même,
Mon premier né soit tenu par Calvin.
Vite en carosse, etc.

Sur l'Évangile on a fait un long somme;
Réveillons-nous, desservants du saint lieu.
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme,
De son vicaire on osait faire un Dieu!
Vite en carosse, etc.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'Eglise en butte à tous nos ennemis;
Mais, par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est *in extremis*.
Vite en carosse, etc.

Du célibat rompez, rompez l'entrave,
Prélats, curés, chartreux et capucins.

Vous, plus d'erreur, Florentins du conclave ;
La foi chancelle, il faut faire des saints.
Vite en carrosse, etc.

Nous étions tous intolérants en diable;
Nous changerons sous le joug conjugal.
On est moins prompt à brûler son semblable,
Quand à le faire on s'est donné du mal.
Vite en carosse, etc.

Ça, ma papesse, un jour qu'on puisse dire
Qu'en bons époux tous deux avons vécu;
Vous le sentez : l'enfer mourrait de rire,
S'il apprenait que le pape est cocu.
Vite en carrosse, etc.

Ainsi chantait ce fou que je crois sage,
Quand un impie arrive en triomphant.
Pour nous parler d'un curé de village
Que sa servante accuse d'un enfant.
Vite en carrosse,
Vite à la noce,
Juif ou chrétien, tout le monde est prié.
Vite en carrosse,
Vite à la noce.
Alleluia! le Pape est marié.

LES BOHÉMIENS.

AIR : Mon pèr' m'a donné un mari.

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde;
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais Bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
L'hirondelle
D'où vient-elle?

D'où nous venons? l'on n'en sait rien.
Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois,
Notre vie
Doit faire envie;
Sans pays, sans prince et sans lois,
L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons,
Sans église
Qui nous baptise;
Tous indépendants nous naissons
Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde;
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire;
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaîment demande;
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attèle

Tous pêle-mêle;
A tâtons l'Amour, chaque nuit,
Nous attèle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe;
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir c'est avoir. Allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir c'est avoir. Allons courir!
Car tout voir c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite
Ou croupisse au gîte;
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
« Tu nais, bonjour; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre âme!
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Mais croyez-en notre gaîté,
Le bonheur c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaîté,
Noble ou prêtre,

Valet ou maître;
Oui, croyez-en notre gaîté,
Le bonheur c'est la liberté.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

AIR : Passez vot' chemin, beau sire.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra pas d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille;
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère;
Parlez-nous de lui. (*bis.*)

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :

Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortége.
Chacun disait : Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais, quand la pauvre Champagne,
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre, bon Dieu! c'était lui!
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits.
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné
Est mort dans une île déserte;
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
— Dieu vous bénira, grand'mère;
Dieu vous bénira.

LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES.

Fable.

Air : Pégase est un cheval qui porte.

Sur son navire un capitaine
Transportait des noirs au marché.
L'ennui les tuait par vingtaine :
Peste! dit-il; quel débouché!
Eh! que c'est laid, sots que vous êtes!
Mais j'ai de quoi vous guérir tous.
Venez voir mes marionnettes; } (*bis.*)
Bons esclaves, amusez-vous. }

Pour tromper leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté;
Soudain paraît Polichinelle,
Pour des noirs grande nouveauté!
D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous;
Puis aux pleurs se mêlent un sourire, etc.

Voilà monsieur le commissaire;
Il s'attaque au roi des bossus.
Qui, trouvant un exemple à faire,

L. Nègre de la Martinique.

Vous l'assomme et *souffle* dessus.
Oubliant tout, jusqu'à leur chaînes,
Nos gens poussent des rires fous.
L'homme est infidèle à ses peines, etc.

Le diable vient : l'ange rebelle
Leur plaît surtout par sa couleur.
Il emporte Polichinelle;
Autre accroc fait à la douleur.
Cette fin charme l'auditoire :
Un noir a triomphé pour tous.
Les pauvres gens rêvent la gloire, etc.

Ainsi, voguant vers l'Amérique
Où s'aggraveront leurs destins,
De leur humeur mélancolique
Ils sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenivre
Nous prodigue aussi les joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre,
Bons esclaves, amusez-vous.

L'ANGE GARDIEN.

AIR : Jadis un célèbre empereur.

A l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange :
Gaîment il lui dit : Ne faut plus
Que votre altesse se dérange.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Sur la paille, né dans un coin,
Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche ?
Oui, dit l'ange ; aussi j'eus grand soin
Que ta paille fût toujours fraîche.
Tout compté, je ne vous dois rien, etc.

Jeune et vivant à l'abandon,
L'aumône fut mon patrimoine.

Oui, dit l'ange, et je te fis don
Des trois besaces d'un vieux moine.
Tout compté, je ne vous dois rien, etc.

Soldat bientôt, courant au feu,
Je perdis une jambe en route.
Oui, dit l'ange; mais avant peu
Cette jambe aurait eu la goutte.
Tout compté, je ne vous dois rien, etc.

Pour mes jours gras, du vin fraudé
Mit le juge après mes guenilles.
Oui, dit l'ange; mais je plaidai :
Tu ne fus qu'un an sous les grilles.
Tout compté, je ne vous dois rien, etc.

Chez Vénus j'entre en maraudeur;
C'est tout fruit vert que j'en rapporte.
Oui, dit l'ange; mais par pudeur,
Là, je te quittais à la porte.
Tout compté, je ne vous dois rien, etc.

D'un laidron je deviens l'époux,
Priant qu'il ne soit que volage.
Oui, dit l'ange; mais nul de nous
Ne se mêle de mariage.
Tout compté, je ne vous dois rien, etc.

Vieillard, affranchi de regrets,
Au terme heureux enfin atteins-je?
Oui, dit l'ange, et je tiens tout prêts
De l'huile, un prêtre et du vieux linge.
Tout compté, je ne vous dois rien, etc.

De l'enfer serai-je habitant,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille?
Oui, dit l'ange; ou bien non, pourtant.
Crois-moi, tire à la courte-paille.
Tout compté, je ne vous dois rien, etc.

Ce pauvre diable, ainsi parlant
Mettait en gaîté toute l'hospice.

Il éternue, et, s'envolant,
L'ange lui dit : Dieu te bénisse !
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

LA MOUCHE.

AIR : Je loge au quatrième étage.

Au bruit de notre gaîté folle,
Au bruit des verres, des chansons,
Quelle mouche murmure et vole,
Et revient quand nous la chassons. (*bis.*)
C'est quelque dieu, je le soupçonne,
Qu'un peu de bonheur rend jaloux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne. } *bis.*
Qu'elle bourdonne autour de nous. }

Transformée en mouche hideuse,
Amis, oui, c'est, j'en suis certain,
La Raison, déité grondeuse,
Qu'irrite un si joyeux festin.
L'orage approche, le ciel tonne ;
Voilà ce que dit son courroux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne, etc.

C'est la Raison qui vient me dire :
« A ton âge on vit en reclus.
« Ne bois plus tant, cesse de rire,
« Cesse d'aimer, ne chante plus. »
Ainsi son beffroi toujours sonne
Aux lueurs des feux les plus doux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne, etc.

C'est la Raison ; gare à Lisette ;
Son dard la menace toujours.
Dieux ; il perce la collerette :
Le sang coule ! accourez, Amours !
Amours, poursuivez la félonne ;

Qu'elle expire enfin sous vos coups.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne. etc.

Victoire! amis, elle se noie
Dans l'aï que Lise a versé.
Victoire! et qu'aux mains de la Joie
Le sceptre enfin soit replacé.
Un souffle ébranle sa couronne;
Une mouche nous troublait tous.
Ne craignons plus qu'elle bourdonne,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

LES LUTINS DE MONTLHÉRI.

Air : Ce soir-là, sous son ombrage.

A pied, la nuit en voyage,
Je m'étais mis à l'abri
Contre le vent et l'orage
Dans la tour de Montlhéri.
Je chantais, lorsqu'un long rire
D'épouvante m'a glacé;
Puis tout haut j'entends dire :
Notre règne est passé.

Des follets brillent dans l'ombre,
Et la voix que j'entendais
Se mêle aux cris d'un grand nombre
De lutins, de farfadets.
Au bruit d'une aigre trompette
Le sabbat a commencé.
Plus haut la voix répète, etc.

« Non, dit la voix, plus de fêtes!
« Esprits, vite délogeons.
« La Raison, par ses conquêtes,
« Nous bannit des vieux donjons.
« Le monde a changé d'oracles;
« Nos prodiges ont cessé.
« L'homme fait les miracles. etc.

« Nous donnâmes à la Grèce
« Ces dieux créés pour les sens,
« Dont l'éternelle jeunesse
« Vivait de fleurs et d'encens.
« Dans la Gaule encor sauvage
« Pour nous le sang fut versé.
« Hélas! même au village, etc.

« On nous vit, sous vos trophées,
« Paladins et troubadours,
« Enchaîner aux pieds des fées
« Les rois, les saints, les Amours.
« La magie à notre empire
« Soumit le ciel courroucé,
« Des sorciers j'entends rire, etc.

« La raison nous exorcise;
« Esprits, fuyons sans retour. »
La voix se tait... O surprise!
J'ai cru voir crouler la tour.
De leur retraite chérie
Tous ont fui d'un vol pressé.
Au loin la voix s'écrie :
Notre règne est passé.

LA COMÈTE DE 1832 [1].

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Dieu contre nous envoie une comète;
A ce grand choc nous n'échapperons pas.
Je sens déjà crouler notre planète;
L'Observatoire y perdra ses compas. (*bis.*)
Avec la table adieu tous les convives!
Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (*bis.*)

1 On n'a pas oublié qu'il y a quelques années, des astronomes allemands annoncèrent pour 1832, la rencontre d'une comète avec notre globe et le bouleversement de celui-ci. Les savants de l'Observatoire se trouvèrent obligés d'opposer leurs calculs [illegible] aux de leurs [illegible] d'Allemagne.

Vite à confesse allez, âmes craintives.
Finissons-en : le monde est assez vieux, } *bis.*
Le monde est assez vieux. (*bis.*)

Oui, pauvre globe, égaré dans l'espace,
Embrouille enfin tes nuits avec tes jours,
Et, cerf-volant dont la ficelle casse,
Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.
Va, franchissant des routes qu'on ignore,
Contre un soleil te briser dans les cieux.
Tu l'éteindrais; que de soleils encore!
Finissons-en : le monde est assez vieux, etc.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires,
De sots parés de pompeux sobriquets,
D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres,
De laquais-rois, de peuples de laquais?
N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre,
Vers l'avenir las de tourner les yeux?
Ah! c'en est trop pour si petit théâtre.
Finissons-en : le monde est assez vieux, etc.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine;
A petit bruit chacun lime ses fers;
La presse éclaire, et le gaz illumine,
Et la vapeur vole aplanir les mers.
Vingt ans au plus, bon homme, attends encore;
L'œuf éclora sous un rayon des cieux.
Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore.
Finissons-en : le monde est assez vieux, etc.

Bien autrement je parlais quand la vie
Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
Terre, disais-je, ah! jamais ne dévie
Du cercle heureux où Dieu sema le jour.
Mais je vieillis, la beauté me rejette;
Ma voix s'éteint; plus de concerts joyeux;
Arrive donc, implacable comète.
Finissons-en : le monde est assez vieux,
Le monde est assez vieux.

LE TOMBEAU DE MANUEL.

Tout est fini; la foule se disperse;
A son cercueil un peuple a dit adieu,
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confidence qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas! Français, vous l'allez oublier.
A vos enfants, pour indiquer sa tombe, } *bis.*
Prêtez secours au pauvre chansonnier. }

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes :
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est par nous tous un tribut à payer.
Près de sa fosse un ami s'agenouille; etc.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux,
Sur les débris de la patrie en cendres,
Nous nous étions rencontrés tous les deux.
Moi, je chantais; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grâce à vos dons, qu'un tombeau me console, etc.

L'ambition n'effleurait point sa vie;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie,
En appelant, ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage, etc.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare,
Son éloquence a toujours combattu.

Ce n'était point la foudre qui s'égare;
C'était un glaive aux mains de la Vertu.
De la tribune on l'arrache; il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là; défendons bien sa tombe, etc.

Tu l'oublias, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos.
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer.
Pour effacer quatre ans d'ingratitude, etc.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté.
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes;
Et sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants doux à votre mémoire :
Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

CHANSONS
NOUVELLES ET DERNIÈRES.

A

M. Lucien Bonaparte,

PRINCE DE CANINO.

En 1803, privé de ressources, las d'espérances déçues, versifiant sans but et sans encouragement, sans instruction et sans conseils, j'eus l'idée (et combien d'idées semblables étaient restées sans résultat!) j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes Poésies et de les adresser, par la poste, au frère du Premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par un grand talent oratoire et par l'amour des arts et des lettres. Mon épître d'envoi, je me le rappelle encore, digne d'une jeune tête toute républicaine, portait l'empreinte de l'orgueil blessé par le besoin de recourir à un protecteur. Pauvre, inconnu, désappointé tant de fois, j n'osais compter sur le succès d'une démarche que personne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible! M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt; me parle en poëte et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement il est forcé de s'éloigner de la France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçois de Rome une procuration pour toucher le traitement de l'Institut dont M. Lucien était membre, avec une lettre que j'ai précieusement conservée et où il me dit :

« Je vous adresse une procuration pour toucher mon traitement « de l'Institut. Je vous prie d'accepter ce traitement, et je ne « doute pas que si vous continuez de cultiver votre talent par le « travail, vous ne soyez un jour un des ornements de notre Par- « nasse. Soignez surtout la délicatesse du rhythme : ne cessez pas « d'être hardi, mais soyez plus élégant, etc., etc. »

Jamais on n'a fait le bien avec une grâce plus encourageante :

jamais, en arrachant un jeune poète à la misère, on ne l'a mieux relevé à ses propres yeux. Aux sages avis qui accompagnent de tels bienfaits, on sent que ce n'est pas la froide main d'une générosité banale qui vient vous tirer de l'abîme. Quel cœur n'en eût été vivement ému! j'aurais voulu pouvoir rendre ma reconnaissance publique; la censure s'y opposa. Mon protecteur était proscrit comme il l'est encore.

Pendant les *cent-jours*, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. Je ne sais ce que M. Lucien pense aujourd'hui de mes chansons; j'ignore même s'il les connaît. Je lui ai plusieurs fois écrit pendant la Restauration sans en obtenir de réponse. En vain me suis-je dit qu'en me répondant il craignait sans doute de me compromettre, son silence m'a affligé. Depuis la Révolution de Juillet, j'ai cru devoir attendre la publication de mon dernier recueil pour lui rappeler tout ce qu'il a fait pour moi.

En ce moment où mes regards se portent en arrière, il m'est bien doux de les arrêter sur l'homme illustre qui, jadis, m'a sauvé de l'infortune, sur celui qui, en me donnant foi dans mon talent, a rendu à mon âme les forces que le malheur allait achever de lui ravir! Sa protection placée ailleurs eût pu procurer un grand poète à la France, mais elle ne pouvait rencontrer un cœur plus reconnaissant.

Le souvenir de mon bienfaiteur me suivra jusque dans la tombe. J'en atteste les larmes que je répands encore après trente ans, lorsque je me reporte au jour béni cent fois, où, assuré d'une telle protection, je crus tenir de la Providence elle-même une promesse de bonheur et de gloire.

Puisse l'hommage de ces sentiments si vrais, si mérités, parvenir jusqu'à M. Lucien Bonaparte et adoucir pour lui l'exil où mes vœux ne sont que trop habitués à l'aller chercher! Puisse surtout ma voix être entendue, et la France se hâter enfin de tendre les bras à ceux de ses enfants qui portent le grand nom dont elle sera éternellement fière.

Passy, 15 janvier 1833.

CHANSONS

NOUVELLES ET DERNIÈRES.

LE FEU DU PRISONNIER.

Le Ferm. 1821.

Air de la Vaudeville de Taconnet.

Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver!
Seul avec moi se chauffe un bon Génie,
Qui parle haut, rime ou chante un vieux air. (*bis.*)
Il me fait voir, sur la braise animée,
Des bois, des mers, un monde en peu d'instants. (*bis.*)
Tout mon ennui s'envole à la fumée. }
O bon Génie, amusez-moi longtemps. } *bis.*

Jeune, il me fit rêver, pleurer, sourire;
Vieux, il me berce avec mes premiers jeux.
Du doigt, dans l'âtre, il signale un navire :
Je vois trois mâts sur des flots orageux.
Le vaisseau vogue, et bientôt l'équipage
Sous un beau ciel saluera le printemps.
Moi seul je reste enchaîné sur la plage, etc.

Ici, que vois-je? est-ce un aigle qui vole
Et du soleil mesure la hauteur?
C'est un ballon : voici la banderole,
Et la nacelle et le navigateur.
L'audacieux, si la pitié l'inspire,
Doit de ces murs plaindre les habitants.
Libre là-haut, quel air pur il respire, etc.

D'un canton suisse, ah! voilà bien l'image;
Glaciers, torrents, vallons, lacs et troupeaux.
J'aurais dû fuir quand j'ai prévu l'orage;

La Liberté, là, m'offrait le repos [1].
Je franchirais ces monts à crête immense,
Où je crois voir nos vieux drapeaux flottants.
Mon cœur n'a pu s'arracher à la France, etc.

Dans mon désert encor quelque mirage!
Génie, allons sur ces coteaux boisés.
En vain tout bas on me dit : Deviens sage [2];
Plie un genou, tes fers seront brisés.
Vous, qui, bravant le geôlier qui nous guette,
Me rendez jeune à près de cinquante ans,
Sur ce brasier, vite, un coup de baguette.
O bon Génie, amusez-moi longtemps.

MES JOURS GRAS DE 1829.

AIR : Dis-moi donc, mon p'tit Hippolyte.

Mon bon Roi, Dieu vous tienne en joie!
Bien qu'en butte à votre courroux,
Je passe encor, grâce à Bridole [3],
Un carnaval sous les verroux.
Ici fallait-il que je vinsse
Perdre des jours vraiment sacrés!
J'ai de la rancune de prince :
Mon bon Roi, vous me le paierez.

Dans votre beau discours du trône [4],
Méchant, vous m'avez désigné.
C'est me recommander au prône;
Aussi me suis-je résigné.
Mais triste et seul, quand j'entends rire
Tout Paris en joyeux émoi,

1 Quelques personnes m'avaient écrit de Suisse pour m'offrir un refuge si je voulais éviter la retraite dont j'étais menacé.

2 On a eu l'idée de me faire entendre qu'il ne tenait qu'à moi d'obtenir des adoucissements à ma captivité.

3 J'ai passé à Sainte-Pélagie le carnaval de 1822.

Amis, voici la riante semaine, etc., etc.

4 Il y avait, dans le discours du trône de cette année, une phrase où tout le monde a cru voir une application à l'affaire qui m'a été faite. Quel honneur!

Je reprends goût à la satire :
Vous me le paierez, mon bon Roi.

Voyez, verre en main, bouche pleine,
Fous déguisés de vingt façons,
Mes amis m'oublier sans peine,
Tout en répétant mes chansons.
Avec eux, ma verve en démence
Eût perdu ses traits acérés.
J'aurais pu boire à la clémence :
Mon bon Roi, vous me le paierez.

Vous connaissez Lise la folle,
Qui sur mes fers pleure d'ennui ;
Ce soir même un bal la console :
« Bah ! dit-elle ; tant pis pour lui ! »
J'allais, pour complaire à la belle,
Nous peindre heureux sous votre loi ;
Serviteur ! Lise est infidèle :
Vous me le paierez, mon bon Roi.

Dans mon vieux carquois où font brèche
Les coups de vos juges maudits,
Il me reste encore une flèche ;
J'écris dessus : Pour Charles dix.
Malgré ce mur qui me désole.
Malgré ces barreaux si serrés,
L'arc est tendu, la flèche vole :
Mon bon Roi, vous me le paierez.

LE 14 JUILLET.

La Force, 1829.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre

Pour un captif, souvenir plein de charmes !
J'étais bien jeune ; on criait : Vengeons-nous !
A la Bastille ! aux armes ! vite, aux armes !
Marchands, bourgeois, artisans, couraient tous. *bis.*

Je vois pâlir et mère et femme et fille;
Le canon gronde aux rappels du tambour.
Victoire au peuple! il a pris la Bastille! } *bis.*
Un beau soleil a fêté ce grand jour, }
A fêté ce grand jour [1]. (*bis.*)

Enfants, vieillards, riche ou pauvre, on s'embrasse.
Les femmes vont redisant mille exploits.
Héros du siége, un soldat bleu qui passe [2]
Est applaudi des mains et de la voix.
Le nom du roi frappe alors mon oreille;
De Lafayette on parle avec amour.
La France est libre et ma raison s'éveille.
Un beau soleil a fêté ce grand jour, etc.

Le lendemain un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
« Mon fils, dit-il, ici d'un peuple esclave
« Le despotisme étouffait tous les cris.
« Mais des captifs pour y loger la foule,
« Il creusa tant au pied de chaque tour,
« Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
« Un beau soleil a fêté ce grand jour, etc.

« La Liberté, rebelle antique et sainte,
« Mon fils, s'armant des fers de nos aïeux,
« A son triomphe appelle en cette enceinte
« L'Égalité, qui redescend des cieux.
« De ces deux sœurs la foudre gronde et brille.
« C'est Mirabeau tonnant contre la Cour.
« Sa voix nous crie : Encore une Bastille!
« Un beau soleil a fêté ce grand jour, etc.

« Où nous semons chaque peuple moissonne.
« Déjà vingt rois, au bruit de nos débats,
« Portent, tremblants, la main à leur couronne,

1 Le 14 juillet 1789, il fit un temps magnifique; le 14 juillet 1829 fut également beau, bien que l'été ait été horriblement pluvieux.

2 Les gardes-françaises portaient l'habit bleu. Une grande partie de cette milice s'échappe des casernes où elle était consignée, et prit les armes pour se joindre aux Parisiens pour prendre la Bastille forteresse royale.

« Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
« Des droits de l'homme, ici, l'ère féconde
« S'ouvre et du globe accomplira le tour.
« Sur ces débris, Dieu crée un nouveau monde.
« Un beau soleil a fêté ce grand jour, etc. »

De ces leçons qu'un vieillard m'a données,
Le souvenir dans mon cœur sommeillait.
Mais je revois, après quarante années,
Sous les verroux, le Quatorze Juillet.
O Liberté! ma voix, qu'on veut proscrire,
Redit ta gloire aux murs de ce séjour.
A mes barreaux l'aurore vient sourire;
Un beau soleil fête encor ce grand jour,
Fête encor ce grand jour.

PASSEZ, JEUNES FILLES.

Dieu! quel essaim de jeunes filles
Passe et repasse sous mes yeux!
Au printemps toutes sont gentilles;
Toutes; mais quoi! me voilà vieux.
Cent fois redisons-leur mon âge :
Les cœurs jeunes sont insensés.
Endossons le manteau du sage.
Passez, jeunes filles, passez.

Voilà Zoé qui me regarde.
Zoé, votre mère, entre nous,
Dirait de combien je retarde
Quand vient l'heure du rendez-vous.
Pour un amant elle est sévère :
S'il n'aime trop, il n'aime assez.
Suivez les conseils d'une mère, etc.

Votre grand'mère, aimable Laure,
Des amours m'a transmis la loi.
Elle veut l'enseigner encore,
Bien qu'elle ait dix ans plus que moi.

Au salon ou sur la pelouse,
Laure, jamais ne m'agacez :
Grand'maman est un peu jalouse, etc.

Rose, vous daignez me sourire;
Éprouvez-vous quelque accident?
Chez vous, la nuit, ai-je ouï dire,
On surprit un noble imprudent.
Mais la nuit fait place à l'aurore;
Aux maris gaîment vous chassez.
Pour vous je suis trop jeune encore, etc.

Passez vite, folles et belles :
Un doux feu cause votre émoi.
Craignez que quelques étincelles
N'arrivent de vous jusqu'à moi.
Sous les murs d'une poudrière
Par le temps presque renversés,
La main devant votre lumière,
Passez, jeunes filles, passez.

LE CARDINAL ET LE CHANSONNIER.

La Force, 1829.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Quel beau mandement vous nous faites [1]!
Prélat, il me comble d'honneur!
Vous lisez donc mes chansonnettes?
Ah! je vous y prends, Monseigneur. (*bis.*)
Entre deux vins, souvent ma muse
Perdit son bandeau virginal.
Petit péché, si son ivresse amuse,
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

1 En mars 1829, M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, publia un mandement pour le carême, où, dans une attaque aux lumières du siècle, il faisait une longue sortie contre moi et mes chansons, en félicitant toutefois les juges du châtiment qu'ils m'avaient infligé. C'est à *la Force* que j'ai eu le plaisir de lire ce morceau d'éloquence très-catholique, mais peu chrétienne. En répondant à cette Éminence, morte depuis, je n'ai oublié ni son grand âge ni sa position sociale. M. de Clermont-Tonnerre n'est pas le seul évêque qui m'ait honoré de son charitable souvenir : celui de Meaux, dans un mandement de même date, a lancé aussi contre moi les foudres de son éloquence, qui heureusement n'est pas celle de Bossuet.

Çà, que vous semble de Lisette
Qui dicta mes chants les plus doux?
Vous vous signez sous la barette!
Lise a vieilli, rassurez-vous.
Des jésuites elle raffole [1];
Et priant Dieu tant bien que mal,
Pour leurs enfants Lise tient une école, etc.

A chaque vers patriotique [2],
Je vous vois me faire un procès.
Tout prélat se croit hérétique
Qui chez nous a le cœur français.
Sans y moissonner, moi, pauvre homme,
J'aime avant tout le sol natal.
J'y tiens autant que vous tenez à Rome, etc.

Puisque vous fredonnez mes rimes,
Vous grand lévite ultramontain,
N'y trouvez-vous pas des maximes
Dignes du bon Samaritain [3]?
D'huile et de baume les mains pleines,
Il eût rougi d'aigrir le mal.
Ah! d'un captif il n'eût vu que les chaînes, etc.

Enfin, avouez qu'en mon livre
Dieu brille à travers ma gaîté.
Je crois qu'il nous regarde vivre;
Qu'il a béni ma pauvreté.
Sous les verroux, sa voix m'inspire
Un appel à son tribunal.
Des grands du monde elle m'enseigne à rire, etc.

Au fond vous avez l'âme bonne.
Pardonnez à l'homme de bien,
Monseigneur, pour qu'il vous pardonne

1 On sait combien M. de Clermont-Tonnerre tenait aux jésuites, et l'on connaît ses protestations contre les ordonnances relatives à l'instruction publique.

2 Le titre de *poëte national* qu'on veut bien me donner quelquefois, choquait particulièrement le prince de l'Église romaine.

3 Dans l'évangile du *bon Samaritain*, un prêtre et un levite passent d'abord auprès de l'homme expirant, sans lui porter secours. Pourtant Jésus-Christ ne dit point qu'ils insultent à son malheur. Mais c'est un hérétique qui lave et panse les blessures du moribond.

Votre mandement peu chrétien.
Mais au conclave on me met la nappe [1],
Partez pour Rome à ce signal.
Le Saint-Esprit fasse de vous un pape,
Qu'en dites-vous, monsieur le cardinal?

COURBET.

Air : C'est le meilleur homme du monde.

J'ai suivi plus d'enterrements
Que de noces et de baptêmes;
J'ai distrait bien des cœurs aimants
Des maux qu'ils aggravaient eux-mêmes.
Mon Dieu, vous m'avez bien doté :
Je n'ai ni force ni sagesse;
Mais je possède une gaîté
Qui n'offense point la tristesse.

MON TOMBEAU.

Air d'Aristippe.

Moi, bien portant, quoi! vous pensez d'avance
A m'ériger une tombe à grands frais!
Sottise! amis; point de folle dépense.
Laissez aux grands le faste des regrets.
Avec le prix ou du marbre ou du cuivre,
Pour un gueux mort habit cent fois trop beau,
Faites achat d'un vin qui pousse à vivre;
Buvons gaîment l'argent de mon tombeau.

A votre bourse un galant mausolée
Pourrait coûter vingt mille francs et plus.
Sous le ciel pur d'une riche vallée,
Allons six mois vivre en joyeux reclus.
Concerts et bals où la bonté convie,
Vont de plaisirs nous meubler un château.
Je veux risquer de trop aimer la vie :
Mangeons gaîment l'argent de mon tombeau.

[1] Leon XII vient de mourir, le Conclave s'assemble, et l'archevêque de Toulouse se met-il en route pour Rome.

Mais je vieillis, et ma maîtresse est jeune.
Or il lui faut des parures de prix.
L'éclat du luxe adoucit un long jeûne;
Témoin Longchamps où brille tout Paris.
Vous devez bien quelque chose à ma belle :
D'un cachemire elle attend le cadeau.
En viager sur un cœur si fidèle,
Plaçons gaîment l'argent de mon tombeau.

Non, mes amis, au spectacle des ombres
Je ne veux point d'une loge d'honneur.
Voyez ce pauvre, au teint pâle, aux yeux sombres;
Près de mourir, ah! qu'il goûte au bonheur!
A ce vieillard qui, las de sa besace,
Doit avant moi voir lever le rideau,
Pour qu'au parterre il me garde une place,
Donnons gaîment l'argent de mon tombeau.

Qu'importe, à moi, que mon nom sur la pierre
Soit déchiffré par un futur savant?
Et quant aux fleurs qu'on promet à ma bière,
Mieux vaut, je crois, les respirer vivant.
Postérité, qui peux bien ne pas naître,
A me chercher n'use point ton flambeau.
Sage mortel, j'ai su par la fenêtre
Jeter gaîment l'argent de mon tombeau.

LES DIX MILLE FRANCS.

Lille, 18[illegible].

Air : T'en souviens-tu, etc., ou Vaudeville de Taconnet.

Dix mille francs, dix mille francs d'amende [1]!
Dieu! quel loyer pour neuf mois de prison!
Le pain est cher et la misère est grande,
Et pour longtemps je dîne à la maison.

[1] Le 10 décembre 1828, je fus condamné à neuf mois de prison et à 10,000 francs d'amende.

Cher président, n'en peut-on rien rabattre?
« Non! non! jeûnez et vous et vos parents.
« Pour fait d'outrage aux enfants d'Henri-Quatre [1]
« De par le Roi, payez dix mille francs. »

Je paierai donc; mais, las! que va-t-on faire
De cet argent que si bien j'emploierais?
D'un substitut sera-t-il le salaire!
D'un conseiller paiera-t-il les arrêts?
Déjà s'avance une main longue et sale :
C'est la police et ses comptes courants.
Quand sur ma muse on venge la morale [2],
Pour les mouchards comptons deux mille francs.

Moi-même ainsi partageant ma dépouille,
Sur mon budget portons les affamés.
Au pied du trône une harpe se rouille :
Bardes du sacre, êtes-vous enrhumés [3]?
Chantez, messieurs, faites pondre la poule;
Envahissez croix, titres, biens et rangs.
Dût-on encor briser la sainte Ampoule;
Pour les flatteurs comptons deux mille francs.

Que de géants là-bas je vois paraître [4]!
Vieux ou nouveaux, tous nobles à cordons,
Fiers de servir, ils font au gré du maître
Signes de croix, saluts ou rigodons.
A tout gâteau leur main fait large entaille :
Car ils sont grands, même infiniment grands.
Ils nous feront une France à leur taille.
Pour ces laquais comptons trois mille francs.

Je vois briller chapes, mitres et crosses,
Chapeaux pourprés, vases d'argent et d'or;

1 Je fus condamné pour outrage à la personne du roi et à la famille royale.
2 Je fus aussi condamné pour atteinte à la morale publique.
3 La chanson du sacre de Charles le Simple fut la cause première de ma condamnation.
La sainte Ampoule, brisée en 93, sur la place publique de Reims, fut retrouvée miraculeusement pour le sacre de Charles X. Je ne sais qui a eu l'honneur de cette invention.
4 Allusion à la chanson des *Intérêts du peuple*, seconde cause de ma condamnation.

Couvents, hôtels, valets, blasons, carrosses.
Ah! saint Ignace a pillé le trésor.
De mes refrains l'un des siens qui le venge,
Promet mon âme aux gouffres dévorants [1].
Déjà le diable a plumé mon bon ange [2],
Pour le clergé comptons trois mille francs.

Vérifions, la somme en vaut la peine :
Deux et deux quatre; et trois, sept; et trois, dix.
C'est bien leur compte. Ah! du moins La Fontaine,
Sans rien payer, fut exilé jadis [3].
Le fier Louis eût biffé la sentence
Qui m'appauvrit pour quelques vers trop francs.
Monsieur Loyal, délivrez-moi quittance [4];
Vive le Roi! voilà dix mille francs [5]

LE JUIF ERRANT.

Air du chasseur rouge d'Amédée de Beauplan.

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte;
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte. (*bis.*)
Sans vieillir, accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours;
Mais toujours le soleil se lève.
Toujours, toujours, (*bis.*) } *bis.*
Tourne la terre où moi je cours, }
Toujours, toujours, toujours, toujours.

1 Un prédicateur, dans une des principales églises de Paris, [illegible] mois, après ma condamnation, et dit que la peine qu'on m'infligeait ici-bas n'était rien auprès de celle qui m'attendait en enfer.

2 L'*Ange gardien* [illegible] pour [illegible] politiques : on ne voulut pas ne faire porter le jugement que sur des chansons politiques, et on n'osa pas incriminer les chansons contre les [illegible] payât pour toutes.

3 Le dévouement de La Fontaine pour Fouquet le fit exiler en Touraine, avec son cousin Jeannard; on doit à cet exil les lettres de La Fontaine à sa femme. On y voit que le lieutenant criminel leur fournit de l'argent pour le voyage. Les temps sont bien changés.

4 M. Loyal, l'huissier de Tartufe.

5 Il y a ici une inexactitude. Ce n'est point 10,000, mais 11,250 francs qu'on m'a fait payer, grâce au dixième de guerre et aux frais [illegible]

Depuis dix-huit siècles, hélas!
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille États,
L'affreux tourbillon me promène.
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes;
Et pour survivre au monde ancien,
Des flots j'ai vu sortir deux Mondes.
Toujours, toujours, etc.

Dieu m'a changé pour me punir :
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, toujours, etc.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, toujours, etc.

Que des enfants vifs et joyeux,
Des miens me retracent l'image;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?
Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaiera leur poussière.
Toujours, toujours, etc.

Des murs où je suis né jadis,
Retrouvé-je encor quelque trace;
Pour m'arrêter je me roidis;
Mais le tourbillon me dit : « Passe!
« Passe! » et la voix me crie aussi :
« Reste debout quand tout succombe.
« Tes aïeux ne t'ont point ici
« Gardé de place dans leur tombe. »
Toujours, toujours, etc.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'homme-dieu respirant à peine...
Mais sous mes pieds fuit le chemin;
Adieu, le tourbillon m'entraîne.
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange :
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours,
Tourne la terre où moi je cours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

COUPLET.

Air : Trouverez-vous un parlement !

Notre siècle, penseur brutal,
Contre Delille s'évertue.
Tel vécut sur un piédestal
Qui n'aura jamais de statue.
Artiste, poëte, savant,
A la gloire en vain on s'attache;
C'est un linceul que trop souvent
La postérité nous arrache.

LA FILLE DU PEUPLE.

Air d'Aristippe.

Fille du peuple, au chantre populaire
De ton printemps tu prodigues les fleurs.

Dès ton berceau tu lui dois ce salaire ;
Ses premiers chants calmaient tes premiers pleurs.
Va, ne crains pas que baronne ou marquise
Veuille à me plaire user ses beaux atours.
Ma muse et moi nous portons pour devise
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

Quand, jeune encor, j'errais sans renommée,
D'anciens châteaux s'offraient-ils à mes yeux;
Point n'invoquais, à la porte fermée,
Pour m'introduire, un nain mystérieux.
Je me disais : Tendresse et poésie
Ont fui ces murs, chers aux vieux troubadours,
Fondons ailleurs mon droit de bourgeoisie, etc.

Fi des salons où l'ennui qui se berce
Bâille entouré d'un luxe éblouissant!
Feu d'artifice éteint par une averse,
Quand vient la joie, elle y meurt en naissant.
En souliers fins, chapeaux frais, robe blanche,
Tu veux aux champs courir tous les huit jours :
Viens; tu me rends les plaisirs du dimanche, etc.

Quelle beauté, simple dame ou princesse,
A plus que toi de décence et d'attraits;
Possède un cœur plus riche de jeunesse,
Des yeux plus doux et de plus nobles traits?
Le peuple enfin s'est fait une mémoire :
J'ai pour ses droits lutté contre deux Cours;
Il te devait au chantre de sa gloire.
Je suis du peuple ainsi que mes amours.

LE CORTÈGE, S'IL VOUS PLAÎT.

Chanté à la Fête pour la Fête de Marie.

Air des Scythes et des Amazones.

Allons aux champs fêter Marie;
Hâtons-nous, le plaisir m'attend.

Le pied poudreux, la main fleurie.
Là-bas arrivons en chantant. (*bis.*)
Gai voyageur, j'ai mes pipeaux à prendre,
Pipeaux qu'un sourd a traités de sifflet.
Portier, ce soir gardez-vous de m'attendre, } *bis.*
Je veux sortir; le cordon s'il vous plaît; }
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît. (*bis.*)

Vite, portier; car on m'accuse
D'oublier l'heure du repas.
Jouy déjà gronde ma muse
Dont il soutint les premiers pas [1].
D'amis nombreux quelle troupe riante,
Et de beautés quel brillant chapelet!
Dans sa prison l'Aï s'impatiente.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît, etc.

Beaux jours d'une fête si chère,
A revenir toujours trop lents!
Pour nous, l'un de l'autre diffère
Au plus par quelques cheveux blancs.
Puisse Marie, à ses goûts si fidèle,
Voir ses élus toujours au grand complet!
Volons chanter la liberté près d'elle.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît, etc.

Mon vieux portier dort dans sa loge:
Mes petits vers vont refroidir.
D'un digne époux j'y fais l'éloge;
Forçons Marie à m'applaudir.
Puis, montrons-la courant plaindre des peines,
Rendre au malheur l'espoir qui s'envolait,
Et consoler un ami dans les chaînes.
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît, etc.

Mais mon portier, las de se taire,
Répond qu'on ne sort pas ainsi:

[1] M. de Jouy qui, dans les genres élevés, a mérité les plus brillants succès, est l'auteur de beaucoup de chansons charmantes, ce qui ne l'a pas empêché, dès son début, de prêter aux jeunes l'appui de sa réputation. Rien n'était plus propre à les faire connaître dans toute la France que leur éloge souvent répété dans l'Ermite de la Chaussée-d'Antin.

Que j'écrive au propriétaire;
Que je dois trois termes ici [1].
Fêtez Marie; ô vous à qui l'on ouvre!
Sans moi, pour elle, enfantez maint couplet;
Je rougirais d'envoyer dire au Louvre :
Je veux sortir; le cordon, s'il vous plaît,
Le cordon, le cordon, s'il vous plaît.

DENYS, MAITRE D'ÉCOLE [2].

[illegible], 18[illegible].

AIR : Il faut bientôt quitter l'empire.

Denys, chassé de Syracuse,
A Corinthe se fait pédant.
Ce roi que tout un peuple accuse,
Pauvre et déchu, se console en grondant. (*bis.*)
Maître d'école au moins il prime;
Son bon plaisir fait et défait des lois. (*bis.*)
Il règne encor, car il opprime.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois. (*bis.*)

Sur le dîner de chaque élève
Le tyran des Syracusains,
Comme impôt, chaque jour prélève
Trois quarts des noix, du miel et des raisins.
Çà, dit-il, qu'on le reconnaisse :
J'ai droit sur tout, je l'ai prouvé cent fois.
Baisez la main : je vous en laisse, etc.

Un sournois, dernier de sa classe,
Au bas d'un thème mal tourné
Met ces mots : Grand roi, qu'un Dieu fasse
Périr tous ceux qui vous ont détrôné!

[1] [illegible]

[2] Denys, fils de Denys l'Ancien, [illegible] Syracuse, [illegible] Corinthe, [illegible] quitter [illegible] Corinthe, qu'[illegible] Il s'[illegible] Cette [illegible] existence.

Vite un prix au sot qui l'adule!
Mon fils, dit-il, tout sceptre est un grand poids :
Sois mon second, prends la férule, etc.

Un autre en secret vient lui dire :
Seigneur, un écolier transcrit,
Là-bas, je crois, quelque satire ;
C'est contre vous, car voyez comme il rit !
Ce maître d'humeur répressive,
De l'accusé courant tordre les doigts,
Dit : Je ne veux plus qu'on écrive, etc.

Rêvant un jour que l'on conspire,
Rêvant qu'il court de grands dangers,
Ce fou, tremblant pour son empire,
Voit ses marmots narguer deux étrangers.
Chers étrangers, dans ce repaire
Entrez, dit-il; sur eux vengez mes droits;
Frappez; pour eux je suis un père, etc.

Enfin, pères, mères, grand'mères
De maint enfant trop bien fessé,
L'accablant de plaintes amères,
L'ancien tyran de Corinthe est chassé.
Mais pour agir encore en maître,
Maudire encor sa patrie et ses lois,
De pédant, Denys se fait prêtre.
Jamais l'exil n'a corrigé les rois.

LAIDEUR ET BEAUTÉ.

Air : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Sa trop grande beauté m'obsède;
C'est un masque aisément trompeur.
Oui, je voudrais qu'elle fût laide,
Mais laide, laide à faire peur.
Belle ainsi, faut-il que je l'aime!
Dieu, reprends ce don éclatant;

Je le demande à l'enfer même :
Qu'elle soit laide et que je l'aime autant.

A ces mots m'apparaît le diable :
C'est le père de la laideur :
« Rendons-la, dit-il, effroyable,
« De tes rivaux trompons l'ardeur :
« J'aime assez ces métamorphoses.
« Ta belle ici vient en chantant;
« Perles, tombez; fanez-vous, roses.
« La voilà laide et tu l'aimes autant. »

Laide! moi! dit-elle étonnée;
Elle s'approche d'un miroir,
Doute d'abord, puis, consternée,
Tombe en un morne désespoir.
« Pour moi seul tu jurais de vivre,
« Lui dis-je, à ses pieds me jetant :
« A mon seul amour il te livre.
« Plus laide encor, je t'aimerais autant. »

Ses yeux éteints fondent en larmes,
Alors sa douleur m'attendrit :
Ah! rendez, rendez-lui ses charmes.
— Soit, répond Satan qui sourit.
Ainsi que naît la fraîche aurore,
Sa beauté renaît à l'instant.
Elle est, je crois, plus belle encore;
Elle est plus belle, et moi je l'aime autant.

Vite, au miroir elle s'assure
Qu'on lui rend bien tous ses appas;
Des pleurs restent sur sa figure
Qu'elle essuie en grondant tout bas.
Satan s'envole, et la cruelle
Fuit et s'écrie en me quittant :
Jamais fille que Dieu fit belle
Ne doit aimer qui peut l'aimer autant.

LE VIEUX CAPORAL. 1829.

AIR : du Vilain, ou Ninon chez madame de Sévigné.

En avant! partez, camarades;
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service;
Mais pour vous tous, jeunes soldats,
J'étais un père à l'exercice. (*bis.*)
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Un morveux d'officier m'outrage;
Je lui fends!... il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir;
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas, etc.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire!
Conscrits, au pas, etc.

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :

Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas.
Bon Dieu! ma mère existe encore!
Conscrits, au pas, etc.

Qui là bas sanglotte et regarde!
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas,
Elle va prier pour mon âme;
Conscrits, au pas, etc.

Morbleu! ma pipe s'est éteinte.
Non, pas encore... Allons, tant mieux!
Nous allons entrer dans l'enceinte;
Çà, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez point trop bas;
Et qu'au pays Dieu vous ramène!
Conscrits, au pas;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas!

COUPLET AUX JEUNES GENS.

Un jour assis sur le rivage,
Bénissant un ciel pur et doux,
Plaignez les marins que l'orage
A fatigués de son courroux.
N'ont-ils pas droit à quelque estime
Ceux qui, las d'un si long effort,
Près de s'engloutir dans l'abîme,
Du doigt vous indiquaient le port.

LE BONHEUR.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas? dit l'Espérance;
Bourgeois, manants, rois et prélats
Lui font de loin la révérence. (*bis.*)
C'est le Bonheur, dit l'Espérance,
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, sous la verdure?
Il croit à d'éternels appas,
Même à l'amour qui toujours dure.
Qu'on est heureux sous la verdure!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas, etc.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, à la campagne?
D'enfants et de grains, Dieu! quel tas!
Quels gros baisers à sa compagne!
Qu'on est heureux à la campagne!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas, etc.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans une banque?
S'il est un plaisir qu'il n'ait pas,
C'est qu'au marché ce plaisir manque.
Qu'on est heureux dans une banque!
Courons, courons, doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas, etc.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans une armée?
Il mesure au bruit des combats
Tout le bruit de sa renommée.

Qu'on est heureux dans une armée!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas, etc.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, sur un navire?
L'arc-en-ciel brille dans ses mâts,
Toutes les mers vont lui sourire.
Qu'on est heureux sur un navire!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas, etc.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, c'est en Asie?
Roi, pour sceptre il porte un damas
Dont il use à sa fantaisie.
Qu'on est heureux dans cette Asie!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, la bas, etc.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, en Amérique?
Sous un arbre il met habit bas
Pour présider sa république.
Qu'on est heureux en Amérique!
Courons, courons; doublons le pas,
Pour le trouver là bas, là bas, etc.

Le vois-tu bien, là bas, là bas,
Là bas, là bas, dans ces nuages?
Ah! dit l'homme enfin vieux et las,
C'est trop d'inutiles voyages,
Enfants, courez vers ces nuages;
Courez, courez; doublez le pas,
Pour le trouver là bas, là bas,
Là bas, là bas.

COUPLET.

Pauvres fous, battons la campagne;
Que nos grelots tintent soudain.

Comme les beaux mulets d'Espagne,
Nous marchons tous drelin dindin.
Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot;
Même au manteau de la Sagesse
La Folie attache un grelot.

LES CINQ ÉTAGES.

AIR : Dans cette maison à quinze ans, ou J'étais bon chasseur autrefois.

Dans la soupente du portier
Je naquis au rez-de-chaussée.
Par tous les laquais du quartier,
A quinze ans je fus pourchassée.
Mais bientôt un jeune seigneur
M'enlève à leur doux caquetage.
Ma vertu me vaut cet honneur;
Et je monte au premier étage.

Là, dans un riche appartement,
Mes mains deviennent des plus blanches;
Grâce à l'or de mon jeune amant,
Là tous mes jours sont des dimanches;
Mais, par trop d'amour emporté,
Il meurt. Ah! pour moi quel veuvage!
Mes pleurs respectent ma beauté;
Et je monte au deuxième étage.

Là, je trompe un vieux duc et pair
Dont le neveu touche mon âme :
Ils ont d'un feu payé bien cher,
L'un la cendre et l'autre la flamme.
Vient un danseur; nouveaux amours!
La noblesse alors déménage.
Mon miroir me sourit toujours;
Et je monte au troisième étage.

Là, je plume un bon gros Anglais,
Qui me croit et veuve et baronne;

Puis deux financiers vieux et laids;
Même un prélat, Dieu me pardonne!
Mais un escroc que je chéris
Me vole en parlant mariage.
Je perds tout, j'ai des cheveux gris,
Et je monte encore un étage.

Au quatrième, autre métier.
Des nièces me sont nécessaires;
Nous scandalisons le quartier,
Nous nous moquons des commissaires.
Mangeant mon pain à la vapeur,
Des Plaisirs je fais le ménage.
Trop vieille enfin je leur fais peur,
Et je monte au cinquième étage.

Dans la mansarde me voilà,
Me voilà pauvre balayeuse.
Seule et sans feu, je finis là
Ma vie au printemps si joyeuse.
Je compte à mes voisins surpris
Ma fortune à différents âges,
Et j'en trouve encor des débris
En balayant les cinq étages.

L'ALCHIMISTE [1].

AIR de la bonne Vieille, ou d'Aristippe.

Tu vas, dis-tu, vieux et pauvre alchimiste,
Tirer de l'or des métaux indigents,
Et faisant plus pour moi que l'âge attriste,
Me rajeunir par de secrets agents.
J'ouvre ma bourse à ta science occulte.
Mon cœur crédule au grand œuvre a recours.
Chacun pourtant conservera son culte.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

[1] Il ne faut pas croire que [illegible] de charlatans ou de fous soit entièrement disparu de la France. C'est l'un d'eux qui a fait l'idée de cette chanson. Il faut convenir que celui-ci avait l'air d'une profonde conviction.

Sur ce brasier souffle donc en silence,
Ou d'un vieux livre interroge les mots [1].
Ton art est sûr; le Pactole et Jouvence
Dans ce creuset vont marier leurs flots.
L'œil sur ce feu, que tu rêves de choses!
Vois-tu déjà le sourire des cours?
Moi, pour mon front je n'attends que des roses, etc.

Ivre d'espoir, quel délire t'égare!
« O rois, dis-tu, baisez mes pieds poudreux.
« J'aurai plus d'or que Cortez et Pizarre
« N'en ont conquis pour d'autres que pour eux. »
Naguère encor, toi qui vivais d'aumônes,
Déjà l'orgueil rugit dans tes discours.
Achète au poids et sceptres et couronnes, etc.

Oui, rends-moi-les avec leur indigence;
Rends à mon âme un corps plus vigoureux;
A mon esprit ôte l'expérience;
Souffle en mon cœur un sang plus généreux.
Puis t'échappant de ton palais de marbre,
En char pompeux bercé sur le velours,
Vois-moi dormir, heureux au pied d'un arbre, etc.

Je sais pourtant ce que vaut la richesse;
Mais j'aime encor; je possède, et, cent fois,
J'ai craint de voir ma trop jeune maîtresse
Compter mes ans et les siens par ses doigts.
C'est du soleil qui sied à sa peau brune;
C'est de l'été qu'il faut à nos amours.
Celle que j'aime est sourde à la fortune, etc.

Mais au creuset ta main que trouve-t-elle?
Rien? te voilà plus pauvre et moi plus vieux.

[1] Hermès des anciens Egyptiens passait dans l'antiquité pour avoir découvert tous les secrets de la nature et les avoir transmis aux prêtres de son pays. La transmutation des métaux lui était attribuée; de là le nom de science *hermétique*. Les prétendus livres qui portent son nom sont, dit-on, l'ouvrage des Grecs du Bas-Empire. Ils sont encore la règle des alchimistes et souffleurs, gens qui cherchent le grand œuvre ou la pierre philosophale, secret qui donne à la fois des trésors à volonté et la prolongation indéfinie de la vie humaine. Nicolas Flamel, qui eut la réputation chez nos aïeux d'avoir découvert la pierre philosophale, passait pour être devenu immortel, et je ne sais quel ancien voyageur raconte l'avoir rencontré en Asie deux ou trois siècles après l'époque où il vécut.

« Non, non, dis-tu; demain, lune nouvelle;
« Recommençons : demain nous serons dieux. »
Tu mens, vieillard; mais d'erreurs caressantes
J'ai tant besoin, que je te crois toujours.
Sur mon front nu vois ces rides naissantes.
Tout l'or pour toi, mais rends-moi mes beaux jours.

CHANT FUNÉRAIRE

sur la mort de mon ami Lamoureux.

AIR : Echos des bois, errants dans ces vallons.

Quoi! sourd aux cris d'un long *Miserere*,
Sous ce drap noir, que j'asperge en silence;
Quoi! ce cercueil, de cierges entouré,
C'est mon ami, c'est mon ami d'enfance?
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix } *bis.*
De le bénir pour la dernière fois.

Descendu là sans s'appuyer sur vous,
Dans l'autre vie, il entre exempt d'alarmes.
Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux,
De son enfer vienne effrayer nos larmes!
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix, etc.

Son âme, hélas! trop tôt prenant l'essor,
Tel un fruit mûr qu'un jeune enfant dérobe,
Nous est ravie. Un ange aux ailes d'or
L'emporte au ciel dans le pan de sa robe.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix, etc.

Modeste et bon, cet homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et par ses dons au pauvre a semblé riche.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix, etc.

Las, sur les flots, d'aller rasant le bord,
Je saluai sa demeure ignorée.
Entre, et, chez moi, dit-il, comme en un port,

Raccommodons ta voile déchirée.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix, etc.

Proclamé roi de ses festins joyeux,
A son foyer je fais sécher ma lyre.
J'y vois pour moi se dérider les cieux,
Et mon pays daigne enfin me sourire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix, etc.

A mes chansons que sa joie applaudit!
Sur mes succès son cœur s'en fait accroire,
Et s'enivrant des fleurs qu'il me prédit,
Prend leur parfum pour un encens de gloire.
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix, etc.

Au peu d'éclat dont je brille à présent,
Ah! qu'il ait part; et puisse à ma lumière,
Comme au flambeau que porte un ver luisant,
Longtemps son nom se lire sur la pierre [1]!
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix, etc.

Des hymnes saints cessez le triste accord:
Il est parti, mais pour un meilleur monde,
A mes chansons s'il peut rester encor
Dans ce cercueil un écho qui réponde,
Cessez vos chants, prêtres; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

JEANNE-LA-ROUSSE,

ou la Femme du Braconnier.

Air: Soir et matin sur la fougère.

Un enfant dort à sa mamelle;
Elle en porte un autre à son dos.
L'aîné, qu'elle traîne après elle,
Gèle pieds nus dans ses sabots.

1 François Quénescourt, né à Peronne, où j'ai passé six ans de ma jeunesse, est mort à Nanterre, près de Paris. J'ai reçu de lui les preuves de l'amitié la plus tendre et la plus constante. Cette chanson n'exprime qu'imparfaitement tous les services que cet ami m'a rendus. Voici l'épitaphe que je lui ai composée: qui n'a pas connu cet homme d'un extérieur si simple,

Hélas! des gardes qu'il courrouce,
Au loin, le père est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse;
On a surpris le braconnier.

Je l'ai vue heureuse et parée;
Elle causait, chantait, lisait.
Du magister fille adorée,
Par son bon cœur elle plaisait.
J'ai pressé sa main blanche et douce,
En dansant sous le marronnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse, etc.

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta, parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux.
Puis deux, puis trois; chacun repousse
Jeanne qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse, etc.

Mais un vaurien dit : « Rousse ou blonde,
« Moi, pour femme je te choisis.
« En vain les gardes font la ronde;
« J'ai bon repaire et trois fusils.
« Faut-il bénir mon lit de mousse :
« Du château payons l'aumônier. »
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse, etc.

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond des bois.
Pauvres enfants! chacun d'eux pousse

d'un ton si modeste, mais dont l'esprit était si élevé, le cœur si parfait, ne peut apprécier le peu qu'il y a de mérite dans ces quatre vers où j'ai tâché de le peindre :

« Vous qui le rencontrant, n'avez pas reconnu
« Qu'un esprit cultivé, qu'une âme tendre et fière
« Brillaient sous l'humble habit de cet homme ingénu :
« Saluez-le sous cette pierre. »

Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse, etc.

Quel miracle un bon cœur opère!
Jeanne, fidèle à ses devoirs,
Sourit encor; car de leur père
Ses fils auront les cheveux noirs.
Elle sourit; car sa voix douce
Rend l'espoir à son prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne-la-Rousse;
On a surpris le braconnier.

LES RELIQUES.

AIR : Donnez-vous la peine d'attendre.

D'un saint de paroisse en crédit,
Seul un soir je baisais la châsse.
Vient un bon vieillard qui me dit :
Veux-tu qu'il parle? Oh! oui, de grâce,
Oui, dis-je, et me voilà béant;
Voilà qu'il fait des croix magiques;
Voilà le saint sur son séant,
Qui dit d'un ton de mécréant :
« Dévots, baisez donc mes reliques;
« Baisez, baisez donc mes reliques. »

Il rit, ce squelette incivil,
Il rit à s'en tenir les côtes.
« Depuis huit siècles, poursuit-il,
« Je grille en enfer pour mes fautes;
« Mais un prêtre au nez bourgeonné,
« Pour mieux dîmer sur ses pratiques,
« Par un tour bien imaginé,
« Fit un saint des os d'un damné.
« Dévots, baisez donc mes reliques, etc.

« De mon temps je fus bateleur,
« Ribaud, filou, témoin à gage.

« Puis en grand m'étant fait voleur,
« J'eus d'un baron mœurs et langage.
« De leurs châsses, dans mes larcins,
« J'ai dépouillé des basiliques.
« Au feu j'ai jeté de bons saints.
« Du ciel admirez les desseins.
« Dévots, baisez donc mes reliques, etc.

« Baisez sous ce dais de velours,
« La sainte qu'on priera dimanche.
« C'est une Juive, mes amours,
« Dont l'œil fut noir et la peau blanche.
« Grâce à ses charmes réprouvés,
« Dix prélats sont morts hérétiques,
« Vingt moines sont morts énervés.
« Trouvez mieux si vous le pouvez.
« Dévots, baisez donc ses reliques, etc.

« Près d'elle est un vieux crâne étroit;
« Baisez ce saint d'une autre espèce.
« Jadis de larron maladroit,
« Il devint bourreau plein d'adresse.
« Nos rois, pour se bien divertir,
« L'occupaient aux fêtes publiques.
« Hélas! je lui dois, sans mentir,
« L'honneur de passer pour martyr.
« Dévots, baisez donc ses reliques, etc.

« Sous les noms de pieux patrons,
« Ainsi nos corps, mis en spectacle,
« Font pleuvoir l'argent dans les troncs;
« C'est là notre plus grand miracle.
« Mais du diable j'entends le cor,
« Bonsoir, messieurs les catholiques. »
Il se recouche, et vole encor
Sur l'autel un crucifix d'or.
Dévots, baisez donc des reliques!
Baisez, baisez donc des reliques!

LA NOSTALGIE,

ou la Maladie du pays.

Air de la République

Vous m'avez dit : « A Paris, jeune pâtre,
« Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants,
« Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
« T'auront bientôt fait oublier les champs. »
Je suis venu, mais voyez mon visage :
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne où je suis né!

La fièvre court triste et froide en mes veines;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage:
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses dimanches si joyeux!

Avec raison vous méprisez nos veilles,
Nos vieux récits et nos chants si grossiers.
De la féerie égalant les merveilles,
Votre Opéra confondrait nos sorciers.
Au Saint des saints le ciel rendant hommage,
De vos concerts doit emprunter les sons.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et sa veillée et ses chansons!

Nos toits obscurs, notre église qui croule,
M'ont à moi-même inspiré des dédains.
Des monuments j'admire ici la foule;
Surtout ce Louvre et ses pompeux jardins.
Palais magique, on dirait un mirage
Que le soleil colore à son coucher.

Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et ses chaumes et son clocher!

Convertissez le sauvage idolâtre;
Près de mourir il retourne à ses dieux,
Là bas, mon chien m'attend auprès de l'âtre;
Ma mère en pleurs repense à nos adieux.
J'ai vu cent fois l'avalanche et l'orage,
L'ours et les loups fondre sur mes brebis.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la houlette et le pain bis!

Qu'entends-je, ô ciel! pour moi remplis d'alarmes,
« Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
« C'est l'air natal qui séchera tes larmes;
« Va refleurir à ton premier soleil. »
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah! je revois, je revois mon village,
Et la montagne où je suis né.

MA NOURRICE.

Chans populaires.

Air : Dodo, l'enfant do, etc.

De souvenir en souvenir,
J'ai reconstruit mon édifice.
Je vais conter pour en finir,
Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.
Au soir des ans doit sembler doux
Ce chant qui nous a bercé tous.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au mois d'août, voilà bien longtemps!
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans,
D'Auxerre avec moi prit le coche.

Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris.
Dodo, l'enfant do, etc.

En Bourgogne je débarquai;
Pour la chanson climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice.
Verre en main, Jean le vigneron
Chantait les gaîtés de Piron.
Dodo, l'enfant do, etc.

Sous son chaume, au bruit du pressoir,
Bientôt j'assiste à la vendange.
Plus ivre et plus vieux chaque soir,
Jean va coucher seul dans la grange.
Sa femme, en s'en moquant tout bas,
Me dit : Petiot, ne vieillis pas.
Dodo, l'enfant do, etc.

Un moine en voisin vint chez nous :
Il entre sans que le chien jappe;
Le mari sort et l'homme roux
De ma table fripe la nappe.
Hélas! l'odeur du Récollet
Fait pour neuf mois tourner mon lait.
Dodo, l'enfant do, etc.

Au vieux moutier, huit jours plus tard,
Jean, bien payé, soignait la vigne.
Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.
Ma nourrice, en m'en abreuvant,
Soupire et dit : Chien de couvent!
Dodo, l'enfant do, etc.

Sur cette histoire, en bon devin,
Mon parrain, dès qu'il l'eut apprise,
Me prédit le dégoût du vin;
Le goût de tous les gens d'église.

Pour *requiem* je prédis, moi,
Qu'ils chanteront à mon convoi :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

LES CONTREBANDIERS.

CHANSON ADRESSÉE A M. JOSEPH BERNARD, DÉPUTÉ DU VAR, AUTEUR DU BON SENS D'UN HOMME DE RIEN I.

AIR : Cette chaumière-là vaut un palais.

Malheur! malheur aux commis!
A nous bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse :
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

Il est minuit. Çà qu'on me suive,
Hommes, pacotille et mulets.
Marchons, attentifs au qui vive.
Armons fusils et pistolets.
Les douaniers sont en nombre;
Mais le plomb n'est pas cher;
Et l'on sait que dans l'ombre
Nos balles verront clair.
Malheur! malheur aux commis! etc.

Camarades, la noble vie!
Que de hauts faits à publier!
Combien notre belle est ravie
Quand l'or pleut dans son tablier.
Château, maison, cabane,
Nous sont ouverts partout.

I Le *Bon sens d'un homme de rien* est un livre d'un grand sens. Fait par un homme de beaucoup d'esprit. Dans un cadre fort original, l'auteur, philanthrope consciencieux et instruit, a traité beaucoup de questions économiques qu'il a su revêtir d'une forme à la fois piquante et familière. Les questions politiques y sont également abordées avec une franchise toute bretonne. Le style de cet ouvrage, remarquable par une correction sans recherche et une naïveté sans affectation, décèle un très-rare talent d'écrivain, fait pour s'illustrer dans la défense des intérêts populaires. A l'appui de cette opinion, on peut lire le discours prononcé par M. Bernard à la Chambre, lors de la discussion sur la réforme du Code pénal.

Si la loi nous condamne,
Le peuple nous absout.
Malheur! malheur aux commis! etc.

Bravant neige, froid, pluie, orage,
Au bruit des torrents nous dormons.
Ah! qu'on aspire de courage,
Dans l'air pur du sommet des monts!
Cimes à nous connues,
Cent fois vous nous voyez
La tête dans les nues
Et la mort sous nos pieds.
Malheur! malheur aux commis! etc.

Aux échanges l'homme s'exerce;
Mais l'impôt barre les chemins.
Passons : c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.
Partout la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.
Malheur! malheur aux commis, etc.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur sa tige,
Du travail brisent les marteaux.
Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve:
Ils en font un étang.
Malheur! malheur aux commis, etc.

Quoi! l'on veut qu'uni de langage,
Aux mêmes lois longtemps soumis,
Tout peuple qu'un traité partage
Forme deux peuples d'ennemis.
Non; grâce à notre peine.

Ils ne vont pas en vain
Filer la même laine,
Sourire au même vin.
Malheur! malheur aux commis, etc.

A la frontière où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit: Suis d'autres lois.
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.
Prix du sang qu'ils répandent,
Là, leurs droits sont perçus.
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus.
Malheur! malheur aux commis, etc.

On nous chante dans nos campagnes,
Nous, dont le fusil redouté,
En frappant l'écho des montagnes
Peut réveiller la liberté.
Quand tombe la patrie
Sous des voisins altiers,
Mourante elle s'écrie:
A moi, contrebandiers!
Malheur! malheur aux commis!
A nous, bonheur et richesse!
Le peuple à nous s'intéresse:
Il est de nos amis.
Oui, le peuple est partout de nos amis;
Oui, le peuple est partout, partout de nos amis.

A MES AMIS DEVENUS MINISTRES.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me faut-il? Maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien.

De mon berceau près de bénir la paille,
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
Pour moi, rimeur, qui vis de temps perdu.
M'est-il tombé des miettes de fortune,
Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû.
Quel artisan, pauvre, hélas! quoi qu'il fasse,
N'a plus que moi droit à ce peu de bien?
Sans trop rougir fouillons dans ma besace, etc.

Au ciel, un jour, une extase profonde
Vient me ravir, et je regarde en bas.
De là, mon œil confond dans notre monde
Rois et sujets, généraux et soldats.
Un bruit m'arrive; est-ce un bruit de victoire?
On crie un nom; je ne l'entends pas bien.
Grands, dont là bas je vois ramper la gloire, etc.

Sachez pourtant, pilotes du royaume,
Combien j'admire un homme de vertu,
Qui, regrettant son hôtel ou son chaume [1],
Monte au vaisseau par tous les vents battu.
De loin ma voix lui crie : Heureux voyage!
Priant de cœur pour tout grand citoyen.
Mais au soleil je m'endors sur la plage, etc.

Votre tombeau sera pompeux sans doute;
J'aurai sous l'herbe une fosse à l'écart.
Un peuple en deuil vous fait cortége en route:
Du pauvre, moi, j'attends le corbillard.
En vain on court où votre étoile tombe;
Qu'importe alors votre gîte ou le mien?
La différence est toujours une tombe, etc.

De ce palais souffrez donc que je sorte.
A vos grandeurs je devais un salut.

[1] A l'époque où cette chanson fut faite, MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure) faisaient encore partie du ministère.

Amis, adieu. J'ai derrière la porte
Laissé tantôt mes sabots et mon luth.
Sous ces lambris près de vous accourue,
La Liberté s'offre à vous pour soutien.
Je vais chanter ses bienfaits dans la rue.
En me créant Dieu m'a dit : Ne sois rien.

GOTTON.

Air des Canards.

Deux vieilles disaient tout bas
Belzébuth prend ses ébats.
Voyez en robe, en manteau,
Gotton, servante au château.
C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

Son maître est jouet d'un sort;
Oui, de l'enfer elle sort.
Gageons que son brodequin
Nous cache un pied de bouquin.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Au vieux baron dès qu'elle eut
Fait abjurer son salut,
Gotton, rouge de bonheur,
Se créa dame d'honneur.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Bien que le chemin soit long
De la cuisine au salon,
J'en viens, dit-elle, à mes fins;
Dormons tard dans des draps fins.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Depuis lors, certain valet,
N'ouvrant qu'un coin du volet,

Au lit, d'un air échauffé,
Porte à Gotton son café.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Au château tous empâtés,
Que d'ânes elle a bâtés!
Notre maire, qui l'a fait?
Gotton et le sous-préfet.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

A l'église, Dieu! quel ton!
Suisse, au banc menez Gotton,
Pour lorgner le sacripant
Qu'elle-même a fait serpent
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Mais quoi! l'infâme aux jours gras,
Du beau curé prend le bras;
L'appelle petit coquin,
Et l'habille en arlequin.
C'est par-ci, c'est par-là, etc.

Elle a tout: meubles, chevaux,
Bals, festins, atours nouveaux;
Riche, on l'accueille en tout lieu.
Puis, courez donc prier Dieu!
C'est par-ci, c'est par-là,

L'enfer donne à ses suppôts
Trésors, plaisirs et repos:
J'en conclus qu'il est écrit
Que Gotton est l'Antechrist.

C'est par-ci, c'est par-là,
Trala, trala, tralala;
C'est par-ci, c'est par-là,
C'est le diable en falbala.

COLIBRI.

AIR : Garde-à-vous ! (de la Fiancée.)

Mes amis,
J'ai soumis
L'enfer à ma puissance.
De son obéissance
J'ai pour gage certain
Un lutin. (*bis.*)
Sous forme d'oiseau-mouche
A mon chevet il couche.
Lutin doux et chéri,
Baisez-moi, Colibri,
Colibri! (*ter.*)

S'éveillant,
Babillant,
Au jour qui naît et brille,
Son petit corps scintille
D'émeraude et d'azur
Et d'or pur.
Fleur qui cherche sa tige,
Le voilà qui voltige :
L'Aurore en a souri.
Baisez-moi, Colibri, etc.

Je le vois,
A ma voix,
Voler vers qui m'implore.
Ses ailes font éclore
Richesse, honneurs, amours
Et beaux jours.
Quelque soif qui m'embrase.
Il peut remplir le vase
Que ma bouche a tari.
Baisez-moi, Colibri, etc.

Je puis voir
Son pouvoir

Franchir l'espace et l'onde;
Du Pérou, de Golconde
M'apporter dans nos ports
Les trésors.
Mais, non; point d'opulence,
Quand un peuple en silence
Souffre et meurt sans abri.
Baisez-moi, Colibri, etc.

Je puis voir
Son pouvoir
Me donner des couronnes,
Des palais à colonnes,
Des gardes et l'amour
D'une cour.
Mais, non; j'en sais l'histoire:
Le monde, à tant de gloire,
De douleur pousse un cri.
Baisez-moi, Colibri, etc.

Demandons,
Pour seuls dons,
Simple toit, portes closes;
Des chants, du vin, des roses,
Et la paix d'un reclus,
Rien de plus.
Mon paradis s'arrange,
Dieux! et l'oiseau se change
En piquante houri,
Baisez-moi, Colibri,
Colibri!

ÉMILE DEBRAUX [1].

Chanson-prospectus pour les œuvres de ce chansonnier.

AIR : Dis-moi! soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Le pauvre Emile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants.

1 Émile Debraux est mort au commencement de 1831, à l'âge de trente-trois ans. Peu de chansonniers ont pu se vanter d'une popularité égale à la sienne, qui, certes, était bien mé-

Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.
Debraux, dix ans, régna sur la goguette,
Mit l'orgue en train et le chœur des faubourgs.
Et roulant, roi, de guinguette en guinguette,
Du pauvre peuple il chanta les amours.

Toujours enfant, gai jusqu'à faire envie,
En étourdi vers le plaisir poussé;
Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé;
Sifflant le sot sous les croix qu'il découvre,
Ou sur son char le grand mal affermi;
Sans s'informer par où l'on monte au Louvre,
Du pauvre peuple il est resté l'ami.

Mais, dites-vous, il avait donc des rentes!
Eh! non, messieurs; il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver : le bois manquait à l'âtre;
La vitre au nord étincelait de fleurs;
Il grelottait, mais sa muse folâtre,
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.

De l'œil des rois on a compté les larmes;
Les yeux du peuple en ont trop pour cela :
La France alors pleurait l'éclat des armes
Et les grandeurs dont le cours l'ébranla.

ritée. Les chansons de *la Colonne*; *Soldat, t'en souviens-tu?* *Fanfan la Tulipe*; *Mon petit Hirondelle*, etc., ont eu un succès prodigieux, non seulement dans les guinguettes et les ateliers mais aussi dans les salons libéraux,

L'existence de Debraux n'en resta pas moins obscure : il ne savait ni se faire valoir, ni solliciter. Pendant la Restauration, il se laissa poursuivre, juger, condamner, emprisonner, sans se plaindre, et je ne sais si une seule feuille publique lui adressa deux mots de consolation. Souvent il fut réduit à faire des copies et à barbouiller des rôles pour nourrir sa femme et ses trois enfants.

Les sociétés chantantes, dites *Guinguettes*, le recherchèrent toutes, et je crois qu'il n'en négligea aucune. Si, dans ces réunions, Debraux se laissa aller à son penchant pour la vie insouciante et joyeuse, il faut dire que par des soins utiles elles adoucirent ses derniers moments, rendus si pénibles par une maladie lente et douloureuse.

Sa pauvre famille n'a obtenu que d'incertains et faibles secours dans la répartition faite par le Comité des récompenses nationales. Pourtant les chansons de Debraux, en contribuant à exalter le patriotisme du peuple, ont concouru au triomphe de Juillet, qu'à son lit de mort il a salué d'une voix défaillante.

Ta voix, Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos;
C'était l'asile où se cachait la gloire,
Le pauvre peuple aime tant les héros!

Bien jeune, hélas! il descend dans la fosse.
Je l'ai conduit où vieux j'irai demain.
Chantant au loin, des buveurs à voix fausse
Aux noirs pensers m'arrachaient en chemin.
C'étaient ses chants que disait leur ivresse,
Chants que leurs fils sauront bien rajeunir.
De son passage est-il un roi qui laisse
Au pauvre peuple un si doux souvenir?

De sa famille allégez l'indigence;
Riches et grands, achetez ce recueil.
A tant d'esprit passez la négligence :
Ah! du talent le besoin est l'écueil.
Ne soyez point ingrats pour nos musettes;
Songez aux maux que nous adoucissons.
Pour s'en tenir au lot que vous lui faites,
Le pauvre peuple a besoin de chansons.

LE PROVERBE.

Épris jadis d'une princesse,
Alain vit son cœur rejeté;
Simple écuyer, né sans noblesse,
Comme un vilain il fut traité.
La princesse avait une dame,
Dame d'honneur, fleur au déclin;
Alain lui transporte sa flamme,
Il est traité comme un vilain.

La dame avait une suivante
Qui tenait à la qualité.
En vain de lui plaire il se vante;
Comme un vilain il est traité.
La suivante avait sa soubrette :

Celle-ci cède au pauvre Alain,
Surprise, tant bien il la traite,
Qu'on l'ait traité comme un vilain.

La suivante qu'un mot éclaire,
Court après Alain mieux goûté;
La dame à son tour veut lui plaire,
Comme un baron il est traité:
La princesse enfin, moins superbe,
Ouvre au galant ses draps de lin.
Depuis lors, adieu le proverbe
Qui dit : traité comme un vilain.

LES FEUX FOLLETS.

AIR : Faut l'oublier, disait Colette.

O nuit d'été, paix du village,
Ciel pur, doux parfum, frais ruisseau
Vous embellissiez mon berceau;
Consolez-moi dans un autre âge,
Las du monde, ici je me plais;
Tout y retrace mon enfance,
Oui, tout jusqu'à ces feux follets.
Jadis leur éclat et leur danse
M'auraient fait fuir à pas pressés.
J'ai perdu ma douce ignorance,
Follets, dansez, dansez, dansez.

On racontait aux longues veilles
Qu'ils étaient moqueurs et méchants;
Que ces feux gardaient dans nos champs
Bien des trésors, bien des merveilles.
Revenants, lutins, noirs esprits,
Sorciers, malignes influences,
A tout croire on m'avait appris;
Je voyais des dragons immenses
Sur les donjons des temps passés.
L'âge a soufflé sur mes croyances, etc.

Un soir, j'avais dix ans à peine,
Égaré, couvert de sueur,
Je vois de loin cette lueur :
C'est la lampe de ma marraine.
Chez elle un gâteau m'attendant,
Je cours, je cours, l'âme ravie.
Un berger me crie : « Imprudent !
« La lumière par toi suivie
« Éclaire un bal de trépassés. »
Ainsi devait s'user ma vie, etc.

A seize ans, je vis même flamme
Sur la tombe du vieux curé ;
Soudain m'écriant : Je prierai,
Monsieur le curé, pour votre âme ;
Je m'imagine qu'il me dit :
« Faut-il que la beauté te rende
« Déjà rêveur, enfant maudit ! »
Ce soir-là, tant ma peur fut grande,
Je crus à des cieux courroucés.
Parlez encore et que j'entende, etc.

Quand j'aimai Rose au cœur candide,
Un peu d'or eût comblé nos vœux.
Devant moi passe un de ces feux :
Vers des trésors qu'il soit mon guide.
J'ose le suivre, mais hélas !
Dans l'étang que ce ruisseau creuse,
Je tombe, et je ne péris pas !
A-t-il ri de ta chute affreuse ?
Disent encor des insensés.
Non, mais sans moi Rose est heureuse, etc.

De mille erreurs l'âme affranchie,
Me voilà vieux avant le temps.
Vapeurs qui brillez peu d'instants,
Voyez-vous ma tête blanchie ?
Des sages m'ont ouvert les yeux ;
Mais j'admirais bien plus l'aurore

Quand je connaissais moins les cieux.
Du savoir le flambeau dévore
Les sylphes qui nous ont bercés.
Ah! je voudrais vous craindre encore.
Follets, dansez, dansez, dansez.

HATONS-NOUS.

Février 1831.

AIR : Ah! si ma dame me voyait.

Ah! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard je courrais le monde.
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va, mon coursier, vole en Pologne;
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne.
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas. (*bis.*)

Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, mademoiselle;
Imitez le beau dévouement
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures; oui, toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes, etc.

Bien plus, si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetons quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe, qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles, etc.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore!
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang;
Criant: Pologne, on te seconde!
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre au bornes du monde, etc.

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le czar pâlirait dans sa cour :
Aux Polonais tout mon amour!
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas! il leur faut des miracles, etc.

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.
O Roi des cieux, entends ma plainte :
Père de la liberté sainte,
De ce peuple unique soutien,
Fais de moi son ange gardien.
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète :
Hâtez-vous; l'honneur est là-bas.

PONIATOWSKI [1].

JUILLET 1831.

Air des Trois Couleurs

Quoi! vous fuyez, vous, les vainqueurs du monde!
Devant Leipzig le sort s'est-il mépris?

1 Joseph Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, né en 1766, servit glorieusement dans les armées françaises depuis 1806 jusqu'à 1813. Après la bataille de Leipzig, Napoléon l'éleva au grade de maréchal d'empire, et lui donna le commandement d'un corps de Polonais et de Français, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur. Le 18 octobre, les ponts de l'Elster ayant été détruits pour couvrir notre retraite, Poniatowski, resté à l'arrière-garde et pressé de toutes parts par les troupes ennemies, rejette les propositions que les généraux lui font faire.

Quoi! vous fuyez! et ce fleuve qui gronde.
D'un pont qui saute emporte les débris!
Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
Tout tombe là, l'Elster roule entravé.
Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes:
« Rien qu'une main, (*bis*) Français, je suis sauvé! »

« Rien qu'une main! malheur à qui l'implore!
« Passons, passons. S'arrêter! et pour qui? »
Pour un héros que le fleuve dévore!
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe! on fuit. La frayeur rend barbare.
A pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare, etc.

Il va périr; non; il lutte, il surnage;
Il se rattache aux longs crins du coursier.
« Mourir noyé! dit-il, lorsqu'au rivage
« J'entends le feu, je vois luire l'acier!
« Frères, à moi! vous vantiez ma vaillance;

[illegible] blessé. Il s'écrie: [illegible] un passage à travers le fleuve, mais épuisé [illegible] ne [illegible] jouti. Ce n'est que quelques jours après que son corps fut trouvé sur les bords de l'Elster.

[illegible] de *[illegible]* du 14 *juillet* 1829, et [illegible] publiées en 1831, au profit du Comité polonais. Elles étaient précédées d'une dédicace au général Lafayette, président de ce Comité, et premier grenadier de la garde nationale de Varsovie. Dans la dédicace trop longue pour être rapportée ici, se trouvaient deux couplets [illegible] peut-être [illegible] parce qu'ils sont un hommage au héros des deux [illegible]

Sa vie entière est comme un docte ouvrage,
[illegible] la vertu transparut, comme, [illegible]
La gloire y brille : à chaque jour sa page.
Point d'[illegible] tout pour la liberté.
De bien longtemps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
Que le grand homme aima le chansonnier.

[illegible] l'argent pour la Pologne. [illegible] la Sainte-Alliance des peuples :

Le polonais [illegible] son schako [illegible]
Ceint votre front, ce front que tant de fois
Olmutz, Paris, l'Europe et l'Amérique
Ont vu si calme intimider les rois.
Lorsque je chante honneur, gloire, souffrance,
[illegible] trouve un écho.
[illegible] France.
[illegible]

« Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé.
« Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France, etc. »

Point de secours ! et sa main défaillante
Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu !
Mais un doux rêve, une image brillante
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
« Que vois-je ? enfin, l'aigle blanc se réveille,
« Vole, combat, de sang russe abreuvé.
« Un chant de gloire éclate à mon oreille, etc. »

Point de secours ! il n'est plus, et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin ; mais une voix plaintive
Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux ;
Et depuis peu (grand Dieu, fais qu'on me croie !)
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie, etc.

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu ;
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé.
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

L'ÉCHEVAIN PUBLIC [1], 1824.

COUPLETS DE TÊTE, ADRESSÉS A M. J. LAFFITTE PAR DES ENFANTS
QUI IMPLORAIENT SA BIENFAISANCE.

Air de la République.

LES ENFANTS.

Daignez, monsieur, nous servir d'interprète.
Chantez pour nous Jacques qui fait du bien.

[1] Cette chansonnette a été [illegible] [illegible] pour [illegible] on en rendra compte du motif qui l'a fait [illegible] [illegible] l'impression.

L'ÉCRIVAIN.

A le louer, enfants, ma plume est prête,
Des malheureux, oui, Jacque est le soutien.
Je le peindrai pur, dans son opulence,
Des titres vains dont l'orgueil se nourrit.

LES ENFANTS.

Chantez plutôt notre reconnaissance :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

On peut chez lui célébrer la richesse,
Qui trop souvent corrompit les humains.
Fruit du travail, tout l'argent de sa caisse
Sans les salir a passé dans ses mains.
Parfois chez nous la probité prospère ;
Aux grands talents parfois le ciel sourit.

LES ENFANTS.

Parlez plutôt de notre pauvre père :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux surtout le peindre à la tribune.
A la raison sa voix donna l'essor.
Il défendit la publique fortune
Lorsqu'aux proscrits il prodiguait son or.
Il nous montra la patrie expirante
Sur des trésors que le pouvoir tarit.

LES ENFANTS.

Peignez plutôt notre mère souffrante :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Je veux aussi peindre la calomnie :
Point de vertus que respectent ses traits.
Mais par le souffle une glace ternie,
Plus pure aux yeux brille l'instant d'après.
En vain des sots il connut l'inconstance,
Du citoyen la palme refleurit.

LES ENFANTS.

Dites plutôt qu'il est notre espérance :
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

L'ÉCRIVAIN.

Pauvres enfants ! je vois ce qu'il faut dire ;
De vos parents Jacque est l'unique appui.
Les biens si chers auxquels un père aspire,
Vous priez Dieu de les verser sur lui.
Pour lui porter ces vœux d'une âme pure,
Vous attendiez que sa porte s'ouvrît.
Plus grands que vous passent par la serrure ;
Des enfants n'ont pas tant d'esprit.

A M. DE CHATEAUBRIAND.

SEPTEMBRE 1851.

AIR d'Octavie.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

Où donc est-il? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère.
Il frappe, hélas! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire, et Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le cirque et l'Alhambra.
Nous revit tous dévots à son génie,
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires
Si des Français n'avaient point passé là.

S'il plaît au ciel, vous aurez même un sacre.
Faites un roi, morbleu! faites un roi, etc.

Puis vous aurez baise-mains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs;
Puis force gens qui se disent malades
Dès qu'un bobo cause au roi des douleurs.
Bonnet de pauvre et royal diadème
Ont leur vermine : un dieu fit cette loi,
Les courtisans rongent l'orgueil suprême.
Faites un roi, morbleu! faites un roi, etc.

Chez vous pleuvront laquais de toute sorte,
Juges, préfets, gendarmes, espions;
Nombreux soldats pour leur prêter main-forte :
Joie à brûler un cent de lampions.
Vient le budget! nourrir Athène et Sparte
Eût, en vingt ans, moins coûté, sur ma foi.
L'ogre a dîné; peuples, payez la carte.
Faites un roi, morbleu! faites un roi, etc.

Mais, quoi! je raille; on le sait bien en France :
J'y suis du trône un des chauds partisans.
D'ailleurs l'histoire a répondu d'avance :
Nous n'y voyons que princes bienfaisants.
Pères du peuple, ils le font pâmer d'aise;
Plus il s'instruit, moins ils en ont d'effroi;
Au bon Henri succède Louis treize.
Faites un roi, morbleu! faites un roi;
Faites un roi, faites un roi.

LE LIEUS.

Chanson adressée au général Sébastiani.

AIR : Le premier du mois de janvier.

Un ministre veut m'enrichir,
Sans que l'honneur ait à gauchir,
Sans qu'au *Moniteur* on m'affiche.
Mes besoins ne sont pas nombreux;

Mais, quand je pense aux malheureux,
Je me sens né pour être riche.

Avec l'ami pauvre et souffrant
On ne partage honneurs ni rang;
Mais l'or, du moins, on le partage.
Vive l'or! oui, souvent, ma foi,
Pour cinq cents francs, si j'étais roi,
Je mettrais ma couronne en gage.

Qu'un peu d'argent pleuve en mon trou,
Vite, il s'en va, Dieu sait par où!
D'en conserver je désespère.
Pour recoudre à fond mes goussets,
J'aurais dû prendre, à son décès,
Les aiguilles de mon grand-père.

Ami, pourtant gardez votre or.
Las! j'épousai, bien jeune encor,
La Liberté, dame un peu rude.
Moi, qui dans mes vers ai chanté
Plus d'une facile beauté,
Je meurs l'esclave d'une prude.

La Liberté! c'est, Monseigneur,
Une femme folle d'honneur;
C'est une bégueule enivrée
Qui, dans la rue ou le salon,
Pour le moindre bout de galon,
Va criant : A bas la livrée!

Vos écus la feraient damner.
Au fait, pourquoi pensionner
Ma muse indépendante et vraie?
Je suis un sou de bon aloi;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.

Gardez vos dons : je suis peureux.
Mais si d'un zèle généreux
Pour moi le monde vous soupçonne,

Sachez bien qui vous a vendu :
Mon cœur est un luth suspendu :
Sitôt qu'on le touche, il résonne.

LE DÉPARTEMENT DE LA CHANSON.

[illegible]

[illegible] quod de provinc[illegible]

Oui ! chanson, Muse ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille
On te détrônait [1].
Mais chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf ;
Même étendre un peu la sphère
De Quatre-vingt-neuf.
Mais point ! on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, reprends ta couronne, etc.

Depuis les jours de décembre [2]
Vois, pour se grandir,
La Chambre vanter la Chambre ;
La Chambre applaudir.
A se prouver qu'elle est bonne
Elle a réussi.
Chanson, reprends ta couronne, etc.

Basse-cour des ministères,
Qu'en France on honnit,
Nos chapons héréditaires

1 A la fin de mai de 1830, j'avais [illegible] On voulait le détrôner [illegible] X. Il [illegible] chanson [illegible] repoussée de la tribune par [illegible] ne sait que l'Esprit du commerce.

2 Le [illegible] ministres de Charles X [illegible] chambre [illegible] de sa résolution.

Sauveront leur nid [1].
Les petits que Dieu leur donne
Y pondront aussi.
Chanson, reprends ta couronne, etc.

Gloire à la garde civique,
Piédestal des lois!
Qui maintient la paix publique
Peut vengér nos droits.
Là haut, quelqu'un, je soupçonne,
En a du souci.
Chanson, reprends ta couronne, etc.

La planète doctrinaire,
Qui sur Gand brillait,
Veut servir de luminaire
Aux gens de Juillet.
Fi d'un froid soleil d'automne,
De brume obscurci!
Chanson, reprends ta couronne, etc.

Nos ministres, qu'on peut mettre
Tous au même point,
Voudraient que le baromètre
Ne variât point.
Pour peu que là-bas il tonne,
On se signe ici.
Chanson, reprends ta couronne, etc.

Pour être en état de grâce,
Que de grands peureux
Ont soin de laisser en place
Les hommes véreux!
Si l'on ne touche à personne,
C'est afin que si.....
Chanson, reprends ta couronne, etc.

Te voilà donc restaurée,
Chanson mes amours.

[1] On croit que [illegible] qui [illegible] [illegible]

Tricolore et sans livrée
Montre-toi toujours.
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy.
Chanson, reprends ta couronne, etc.

Mais pourtant laisse en jachère
Mon sol fatigué.
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai!
Chez eux la rose foisonne.
Chez moi le souci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci!

SOUVENIRS D'ENFANCE.

1831.

A MES PARENTS ET AMIS DE PÉRONNE, VILLE OÙ J'AI PASSÉ UNE PARTIE DE MA JEUNESSE, DE 1790 A 1796.

AIR de la Ronde des Comédiens

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

Salut! à vous, amis de mon jeune âge.
Salut, parents que mon amour bénit.
Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,
Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid.

Je veux revoir jusqu'à l'étroite geôle,
Où, près de nièce aux frais et doux appas,
Régnait sur nous le vieux maître d'école,
Fier d'enseigner ce qu'il ne savait pas.

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,
A la paresse, hélas! toujours enclin.
Mais je me crus des droits au nom de sage,
Lorsqu'on m'apprit le métier de Franklin.

C'était à l'âge où naît l'amitié franche,
Sol que fleurit un matin plein d'espoir.
Un arbre y croît dont souvent une branche
Nous sert d'appui pour marcher jusqu'au soir.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,
De l'ennemi j'écoutais le canon.
Ici ma voix, mêlée aux chants des fêtes,
De la patrie a bégayé le nom.

Ame rêveuse, aux ailes de colombe,
De mes sabots, là, j'oubliais le poids.
Du ciel, ici, sur moi la foudre tombe
Et m'apprivoise avec celle des rois [1].

Contre le sort ma raison s'est armée
Sous l'humble toit, et vient aux mêmes lieux
Narguer la gloire, inconstante fumée
Qui tire aussi des larmes de nos yeux.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru.
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Et la berceuse a pourtant disparu.

Lieux où jadis m'a bercé l'Espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans.
On rajeunit aux souvenirs d'enfance,
Comme on renaît au souffle du printemps.

1 Dans la chanson du *Tailleur et la Fée*, l'auteur a déjà eu occasion de dire qu'à l'âge de douze ans il fut frappé du tonnerre. Sa vie fut plusieurs jours en danger, et il faillit perdre la vue.

LE VIEUX VAGABOND.

Air : Guide mes pas, ô Providence (des Deux Journées).

Dans ce fossé cessons de vivre.
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : Il est ivre.
Tant mieux! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné.
La rue, hélas! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

COUPLETS

ADRESSÉS A DES HABITANTS DE L'ÎLE DE FRANCE (ÎLE MAURICE), QUI, LORS DE L'ENVOI QU'ILS FIRENT POUR LA SOUSCRIPTION DES BLESSÉS DE JUILLET, M'ADRESSÈRENT UNE CHANSON ET UNE BALLE DE CAFÉ.

AIR : Tendres échos, errants dans ces vallons.

Quoi! vos échos redisent nos chansons!
Bons Mauriciens, ils sont Français encore!
A travers flots, tempêtes et moussons,
Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage.
Loin de vos bords leur bruit vole à son tour.
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous, etc.

On m'a conté qu'aux bords du Gange assis,
Des exilés, gais enfants de la Seine,

A mes chansons, là, berçaient leurs soucis.
Qu'ainsi ma muse endorme votre peine!
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous, etc.

Si mes chansons vont encor voyager,
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui d'une mère apporte des nouvelles.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous, etc.

Vous-même aussi célébrez vos amours.
Dieu permettra que nos voix se confondent;
Mais en français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

CINQUANTE ANS.

Pourquoi ces fleurs? est-ce ma fête?
Non, ce bouquet vient m'annoncer
Qu'un demi-siècle sur ma tête
Achève aujourd'hui de passer.
Oh! combien nos jours sont rapides!
Oh! combien j'ai perdu d'instants!
Oh! combien je me sens de rides!
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

A cet âge, tout nous échappe;
Le fruit meurt sur l'arbre jauni.
Mais à ma porte quelqu'un frappe;
N'ouvrons point: mon rôle est fini.
C'est, je gage, un docteur qui jette
Sa carte où s'est logé le temps.
Jadis, j'aurais dit: C'est Lisette etc.

En maux cuisants vieillesse abonde:
C'est la goutte qui nous meurtrit;
La cécité, prison profonde;
La surdité dont chacun rit.

Puis la raison, lampe qui baisse,
N'a plus que des feux tremblotants.
Enfants, honorez la vieillesse, etc.

Ciel! j'entends la mort qui, joyeuse,
Arrive en se frottant les mains.
A ma porte, la fossoyeuse
Frappe; adieu, messieurs les humains!
En bas, guerre, famine et peste :
En haut plus d'astres éclatants.
Ouvrons, tandis que Dieu me reste, etc.

Mais non! c'est vous! vous, jeune amie!
Sœur de charité des amours!
Vous tirez mon âme endormie
Du cauchemar des mauvais jours.
Semant les roses de votre âge
Partout, comme fait le printemps,
Parfumez les rêves d'un sage.
Hélas! hélas! j'ai cinquante ans.

JACQUES.

Air de Jeannot et Colin.

Jacque, il me faut troubler ton somme.
Dans le village un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclore;
Jamais si tard tu n'as dormi.
Pour vendre, chez le vieux Remi
On saisissait avant l'aurore.
Lève-toi, Jacques, lève-toi, etc.

Pas un sou! Dieu! je crois l'entendre.
Écoute les chiens aboyer.
Demande un mois pour tout payer.

Ah! si le roi pouvait attendre!
Lève-toi, Jacques, lève-toi, etc.

Pauvres gens! l'impôt nous dépouille!
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.
Lève-toi, Jacques, lève-toi, etc.

On compte avec cette masure
Un quart d'arpent cher affermé.
Par la misère il est fumé;
Il est moissonné par l'usure.
Lève-toi, Jacques, lève-toi, etc.

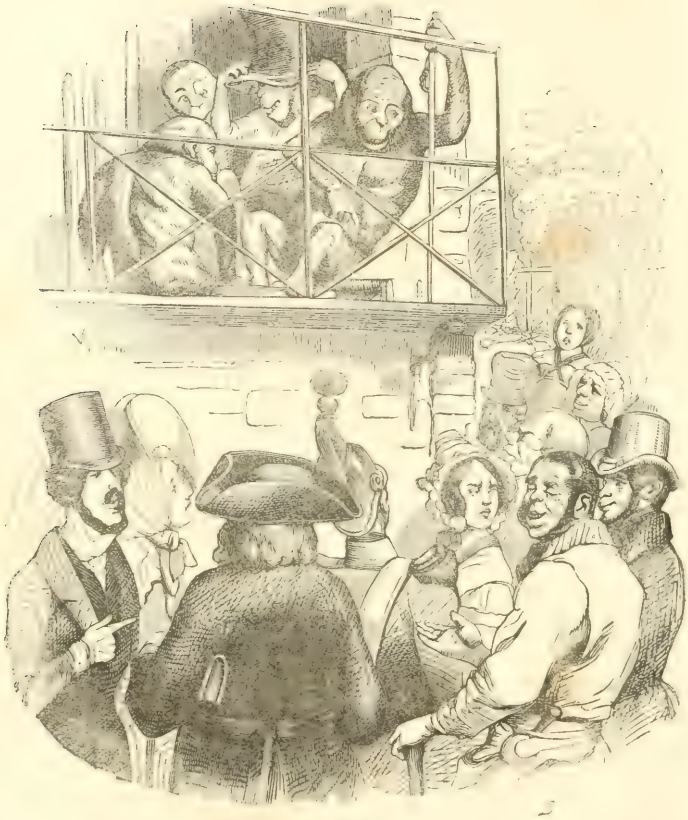
Beaucoup de peine et peu de lucre.
Quand d'un porc aurons-nous la chair?
Tout ce qui nourrit est si cher!
Et le sel aussi, notre sucre!
Lève-toi, Jacques, lève-toi, etc.

Du vin soutiendrait ton courage;
Mais les droits l'ont bien renchéri!
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage.
Lève-toi, Jacques, lève-toi, etc.

Rêverais-tu que ton bon ange
Te donne richesse et repos?
Que sont au riche les impôts?
Quelques rats de plus dans leur grange.
Lève-toi, Jacques, lève-toi, etc.

Il entre! ô ciel! que dois-je craindre?
Tu ne dis mot; quelle pâleur!
Hier tu t'es plaint de ta douleur,
Toi qui souffres tant sans te plaindre.
Lève-toi, Jacques, lève-toi, etc.

Elle appelle en vain; il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.



Les Orangs-Outangs.

Bonnes gens, priez pour sa femme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi ;
Voici monsieur l'huissier du roi.

LES ORANGS-OUTANGS.

AIR : Un ancien proverbe nous dit, ou de Calpigi.

Jadis, si l'on en croit Ésope,
Les orangs-outangs de l'Europe
Parlaient si bien, que d'eux hélas!
Nous sont venus les avocats.
Un des leurs à son auditoire
Dit un jour, consultez l'histoire :
« Messieurs, l'homme fut en tout temps
« Le singe des orangs-outangs.

« Oui; d'abord, vivant de nos miettes,
« Il prit de nous l'art des cueillettes;
« Puis d'après nous le genre humain
« Marcha droit la canne à la main.
« Même avec le ciel qui l'effraie,
« Il use de notre monnaie.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps, etc.

« Il prend nos amours pour modèles;
« Mais nos guenons nous sont fidèles.
« Sans doute il n'a bien imité
« Que notre cynisme effronté.
« C'est chez nous qu'à vivre sans gêne
« S'instruisit le grand Diogène.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps, etc.

« L'homme a vu chez nous une armée,
« D'un centre et d'ailes bien formée,
« Ayant, sous les chefs les meilleurs,
« Garde, avant-garde et tirailleurs.
« Il n'avait pas mis Troie en cendre,
« Que nous comptions vingt Alexandre.
« Messieurs, l'homme fut en tout temps, etc

« Avec bâton, épée ou lance,
« Tuer est l'art par excellence.
« Nous l'enseignons. Or, dites-moi,
« Pourquoi l'homme est-il notre roi?
« Grands dieux! c'est fait pour rendre impie.
« Votre image est notre copie.
« Oui, dieux, l'homme fut en tout temps, etc. »

Quoi! dit Jupin, à mes oreilles,
Toujours, singes, castors, abeilles,
Crieront : C'est un ours mal léché,
Votre homme; où l'avez-vous pêché?
Tout sot qu'il est il me cajole.
Otons aux bêtes la parole;
Car l'homme encor sera longtemps
Le singe des orangs-outangs.

LES FOUS.

AIR : Ce magistrat irreprochable.

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes,
Tous nous crions : A bas les fous!
On les persécute, on les tue;
Sauf, après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux!
Les sots la traitent d'insensée;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain,
L'épouse; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète [1]
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier [2] nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

1 Le comte Henri de Saint-Simon naquit au château de Berny, à quelques lieues de Péronne. Il fit partie des jeunes Français qui, à l'imitation de Lafayette, coururent en Amérique prendre part à la guerre de l'indépendance. Rentré en France, il prit du service, mais s'en dégoûta bientôt. La révolution le remplit d'enthousiasme. Ayant obtenu quelques bénéfices par des acquisitions de biens nationaux, il consacra sa nouvelle fortune aux sciences, qu'il se mit à étudier avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Il fit plus pour elles, car il prodigua à des capacités naissantes les secours nécessaires à leur développement. Sa bourse fut bien vite épuisée : il se vit obligé, sous l'empire, d'accepter pour vivre le plus mince emploi dans une administration publique. La réforme sociale ne l'en occupait pas moins, et il publia différents essais remplis d'idées originales qui toutes attestent son amour de l'humanité. La publication de sa *Parabole*, admirable résumé d'un système nouveau d'ordre social, l'exposa, sous la restauration, à des poursuites judiciaires, qui ne servirent qu'à prouver la force de sa conviction. Il échappa à la condamnation, qu'il eut pu éviter.

En lutte continuelle avec la pauvreté, déçu dans les espérances que lui avaient données ceux dont le concours était nécessaire au triomphe de ses doctrines, le dégoût s'empara de son âme, et il tenta de se donner la mort. Le coup de pistolet qu'il se tira lui creva un œil, et ne fit qu'ajouter de nouvelles souffrances à celles dont il était déjà accablé. Ses pensées acquirent alors une tendance religieuse, et il publia son *Nouveau Christianisme* en 1825.

Saint-Simon mourut l'année suivante entre les bras de M. Rodrigues, dont les soins ont seuls préservé sa fin de toutes les horreurs de la misère.

Il nous manque une histoire consciencieusement faite de ce philosophe, dont le nom a eu après sa mort un retentissement qu'il n'avait sans doute pas prévu.

2 M. Charles Fourier, auteur du *Nouveau monde industriel*, de la *Théorie des mouvements* et de la découverte du *Procédé d'industrie sociétaire*.

Le système de l'association n'a jamais été exploré avec plus de puissance que par ce philosophe théoricien, qui fait de l'*attraction passionnée* la base de son code social. M. Jules Lechevalier, dans un cours public, a expliqué et propagé les idées de M. C. Fourier, et sans lui peut-être ne saurions-nous pas bien ce que l'inventeur avait entendu par *phalanstère, groupe, fonctions attrayantes*, etc.

M. Baudet du Larx tenta une application partielle de ce système dans le département de Seine-et-Oise.

Enfantin affranchit la femme :
L'appelle à partager nos droits.
Fi! dites-vous, sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain.

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

LE SUICIDE.

SUR LA MORT DES JEUNES VICTOR ESCOUSSE ET AUGUSTE LEBRAS 1. FÉVRIER 1832

AIR : d'Angeline (de Wilhem), ou du Tailleur et la Fée.

Quoi! morts tous deux! dans cette chambre close
Où du charbon pèse encore la vapeur!

J'ai connu ces deux jeunes gens, dont la fin a été si déplorable. Lebras m'avait adressé quelques pièces de vers patriotiques. Sa constitution était faible et maladive, mais tout annonçait en lui un cœur honnête et bon. Malgré l'accueil que je lui fis à *la Force*, où il vint me voir, il cessa de me visiter après ma sortie. Je n'en puis donc dire que fort peu de chose. J'ai bien mieux connu Escousse. C'est à *la Force* aussi qu'il vint me trouver, en m'apportant une fort jolie chanson que ma détention lui avait inspirée. Alors et depuis je lui prodiguai les marques du plus vif intérêt et les conseils de l'expérience. Peu de jeunes auteurs m'ont fait concevoir une meilleure idée de leur avenir, moins par ses essais que par le jugement qu'avec tant de candeur il en portait lui-même. Lors du succès de *Paris la Manche*, il m'écrivait : *[illegible] ne vous vantez de rien. Mon triomphe ne m'a pas enivré. [illegible] tout au plus cinq minutes.*

Son malheur fut celui qui menace plus ou moins aujourd'hui beaucoup d'hommes de son âge, dans l'espèce de serre chaude où nous vivons. La raison d'Escousse avait acquis une trop prompte maturité. Une tête ainsi faite sur un corps d'enfant n'est propre qu'à flétrir la jeunesse, quand cette précocité n'est pas le rare effet d'une organisation particulière. Elle produit un besoin de perfection qui, ne sachant à quoi se prendre, désenchante la vie à son plus bel âge. Je n'attribue qu'à une sorte de découragement la funeste résolution de ce malheureux et intéressant jeune homme. Il y eut aussi fatalité pour Lebras et pour lui à s'être rencontrés avec des dispositions semblables. Loin l'un de l'autre, peut-être tous deux se fussent-ils soumis à leur destinée, qu'ils s'encouragèrent à terminer violemment.

Une feuille publique a accusé Escousse d'incrédulité absolue. Pour repousser cette accusation, je me crois obligé de citer les dernières lignes de la lettre qu'il me écrivait quelques heures

Leur vie, hélas! était à peine éclose.
Suicide affreux! triste objet de stupeur!
Ils auront dit : Le monde fait naufrage.
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit : sauvons-nous à la nage.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : Qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons?
Nous n'avons rien; arbres, fleurs ni moissons.
Est-ce pour nous que le soleil se lève?
Et vers le ciel se frayant un chemin, etc.

Pauvres enfants! calomnier la vie!
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant, n'ait vu l'amour au fond?
Ils répondaient : C'est le rêve d'un ange.
L'amour! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté;
Y touchions-nous? l'idole était de fange,
Et vers le ciel se frayant un chemin, etc.

avant l'exécution de son déplorable dessein : *Vous m'avez connu, Beranger. Dieu me permettra-t-il de voir du coin de l'œil la place qu'il vous réserve là-haut?*

Outre les drames de *Farnek* et de *Pierre III*, Escousse a laissé des chansons d'un style un peu négligé, mais empreintes des nobles sentiments et des pensées généreuses qui inspirèrent quelques actions de sa trop courte carrière.

On m'a raconté que, sur le point d'être surpris avec une personne que sa présence pouvait compromettre, il se précipita d'un second étage dans une cour pavée. Son dévouement lui porta bonheur; il n'en résulta pour lui ni blessures ni contusion.

En 1830, le 28 juillet, il se rendit de grand matin à la place de Grève, y combattit tout le jour, toute la nuit, et se trouva le lendemain à la prise du Louvre et des Tuileries. Après la victoire du peuple, Escousse ne dit mot des dangers qu'il avait courus, et, quoiqu'il fût pauvre et sans appui, ne voulut jamais adresser de demande d'aucun genre à la Commission des récompenses nationales.

Et c'est à dix-neuf ans qu'il a volontairement mis fin à une existence qui promettait d'être si belle et si féconde.

Pauvres enfants! mais les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : Le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'Envie aime à jeter,
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et vers le ciel se frayant un chemin, etc.

Pauvres enfants! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : Ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef, le protége endormi;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille et de faim meurt en gardant la porte.
Et vers le ciel se frayant un chemin, etc.

Pauvres enfants! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres;
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et vers le ciel se frayant un chemin, etc.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

LE MÉNÉTRIER DE MEUDON.

Air de la Contre-danse des petits Pâtés.

Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon;
Dansez vite! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.
Guilain, sous les charmilles,
Au temps de Rabelais,
Mit en train femmes, filles,
Bourgeois, manants, varlets.
Les bigots, par rancune,
Au sorcier criaient tous,
Disant : Au clair de lune
Il fait danser les loups.
Dansez vite! obéissez donc, etc.

Qu'il ait ou non un charme,
Pour lui tout va sautant;
Vieux que la danse alarme,
Jeunes qui l'aiment tant,
Son coup d'archet sonore
Fit, et point n'en riez,
Danser jusqu'à l'aurore
Deux nouveaux mariés.
Dansez vite! obéissez donc, etc.

Un jour, sous sa fenêtre,
Passe un enterrement :
Le cortége et le prêtre
Entendent l'instrument.
Ils sautent; la prière
Cède aux joyeux accords;
Et jusqu'au cimetière
On danse autour du corps.
Dansez vite! obéissez donc, etc.

A la cour on l'appelle :
Il y va le pauvret!

Là, que d'or étincelle!
Quel brillant cabaret!
Là, rois, princes, princesses,
Rubis, perles, velours;
Tout jusqu'à des caresses;
Tout, hors de vrais amours.
Dansez vite! obéissez donc, etc.

Il joue, et l'on dédaigne
Ce qu'il y met de soin.
Où l'ambition règne
La gaîté perd son coin.
Maint danseur de quadrille
Se dit : N'oublions pas
Que plus le parquet brille,
Plus on fait de faux pas.
Dansez vite! obéissez donc, etc.

Dieu! chacun bâille! ô rage!
Guilain désespéré
Fuit, et meurt au village,
De tout Meudon pleuré.
La nuit, revient son ombre.
Oyez ces sons lointains.
Guilain, dans le bois sombre,
Fait sauter les lutins.
Dansez vite! obéissez donc
Au ménétrier de Meudon;
Dansez vite! obéissez donc,
Il est le roi du rigodon.

JEAN DE PARIS.

AIR : Cette chaumière-là vaut un palais.

Ris et chante, chante et ris;
Prends tes gants et cours le monde;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris;
Ah! reviens, ah! reviens, Jean de Paris. *bis.*

Toujours, dit la chronique ancienne,
Jean sur son grand sabre a sauté,
Quand de leur ville avec la sienne
Des sots comparaient la beauté :
Proclamant sur son âme,
En prose ainsi qu'en vers,
Les tours de Notre-Dame,
Centre de l'univers.
Ris et chante, chante et ris, etc.

S'il franchit la grande muraille :
S'il cocufie un mandarin ;
Du peuple magot s'il se raille ;
A Paris s'il revient grand train ;
L'espoir qui le domine,
C'est, chez son vieux portier,
De parler de la Chine
Aux badauds du quartier.
Ris et chante, chante et ris, etc.

Je veux de l'or beaucoup et vite,
Dit-il au Pérou débarquant.
A s'y fixer chacun l'invite :
Me prend-on pour un trafiquant?
Loin de mes dix maîtresses,
Fi de ce vil métal !
Je préfère aux richesses
Paris et l'hôpital.
Ris et chante, chante et ris, etc.

A la guerre gaîment il vole,
Pour la croix ou pour Saladin ;
Se bat, jure, pille et viole,
Puis à Paris écrit soudain :
« Que ma gloire s'étende
« Du Louvre aux boulevards ;
« Qu'un ramoneur y vende
« Mon buste pour six liards. »
Ris et chante, chante et ris, etc.

En Perse, il prétend qu'une reine
Lui dit un soir : Je te fais roi.
Soit ! répond-il ; mais pour ma peine,
Jusqu'au Pont-Neuf viens avec moi.
Pendant huit jours de fête,
Tout Paris me verra
Montrer, couronne en tête,
Mon nez à l'Opéra.
Ris et chante, chante et ris, etc.

Jean de Paris, dans ta chronique,
C'est nous qu'on peint, nous francs badauds.
Quittons-nous cette ville unique,
Nous voyageons Paris à dos.
Quel amour incroyable
Maintenant et jadis,
Pour ces murs dont le diable
A fait son paradis !
Ris et chante, chante et ris ;
Prends tes gants et cours le monde ;
Mais, la bourse vide ou ronde,
Reviens dans ton Paris ;
Ah ! reviens, ah ! reviens, Jean de Paris.

PRÉDICTION DE NOSTRADAMUS [1].

POUR L'AN DEUX MIL.

AIR des Trois Couleurs.

Nostradamus, qui vit naître Henri-Quatre,
Grand astrologue, a prédit dans ses vers,

[1] Quand les temps sont mauvais, les prophètes ont beau jeu. Michel de Nostredame, que nous nommons Nostradamus, vecut et mourut sous les derniers Valois. Né en Provence, d'un famille juive convertie, il étudia la médecine, et ses succès lui attirèrent un grand nombre d'envieux, qui le forcèrent de vivre quelque temps dans la retraite. Il s'y livra à l'astrologie, maladie de l'époque, et publia, en 1557, les fameuses *Centuries*, qui lui ont valu la celébrité populaire dont son nom jouit encore. Elles sont écrites en vers barbares, même pour son temps, et d'un style tellement enigmatique, qu'il semble plutôt être le calcul du charlatanisme que le produit d'un esprit en délire. Aussi, à diverses époques, ont-elles fait naître les interprétations les plus opposées et les plus absurdes. Il faut convenir toutefois que, dans quelques-unes de ses prophéties, le hasard le servit assez bien pour qu'il ait pu étonner les esprits forts de son temps.

Catherine de Médicis voulut avoir des prédictions de cet astrologue, et le combla de présents et d'honneurs.

Nostradamus mourut à Salon, où l'on crut longtemps qu'au fond de son tombeau il ne cessait

Qu'en l'an deux mil, date qu'on peut débattre,
De la médaille on verrait le revers.
Alors, dit-il, Paris dans l'allégresse,
Au pied du Louvre ouïra cette voix :
« Heureux Français, soulagez ma détresse;
« Faites l'aumône (*bis*) au dernier de vos rois.

Or, cette voix sera celle d'un homme
Pauvre, à scrofule, en haillons, sans souliers,
Qui, né proscrit, vieux, arrivant de Rome,
Fera spectacle aux petits écoliers.
Un sénateur criera : « L'homme à besace!
« Les mendiants sont bannis par nos lois. »
— « Hélas! monsieur, je suis seul de ma race, etc. »

« Es-tu vraiment de la race royale? »
— « Oui, répondra cet homme fier encor;
« J'ai vu dans Rome, alors ville papale,
« A mon aïeul, couronne et sceptre d'or.
« Il les vendit pour nourrir le courage
« De faux agents, d'écrivains maladroits.
« Moi, j'ai pour sceptre un bâton de voyage, etc.

« Mon père âgé, mort en prison pour dettes,
« D'un bon métier n'osa point me pourvoir.
« Je tends la main; riches, partout vous êtes
« Bien durs au pauvre, et Dieu me l'a fait voir.
« Je foule enfin cette plage féconde
« Qui repoussa mes aïeux tant de fois.
« Ah! par pitié pour les grandeurs du monde, etc. »

Le sénateur dira : « Viens; je t'emmène
« Dans mon palais; vis heureux parmi nous.
« Contre les rois nous n'avons plus de haine.
« Ce qu'il en reste embrasse nos genoux.
« En attendant que le sénat décide,
« A ses bienfaits si ton sort a des droits,
« Moi, qui suis né d'un vieux sang régicide, etc. »

pas d'écrire de nouvelles prophéties; ce qui ne manqua pas de produire un très-grand nombre de *Centuries* posthumes dignes de leurs aînées et non moins recherchées d'un public ignorant. A sa mort, arrivée en 1556, Henri IV était dans sa treizième année.

Nostradamus ajoute en son vieux style :
La république au prince accordera
Cent louis de rente, et, citoyen utile,
Pour maire, un jour, Saint-Cloud le choisira.
Sur l'an deux mil on dira dans l'histoire,
Qu'assise au trône et des arts et des lois,
La France en paix, reposant sous sa gloire,
A fait l'aumône au dernier de ses rois.

PASSY.

Air : T'en souviens-tu, etc.

Paris, adieu; je sors de tes murailles.
J'ai dans Passy trouvé gîte et repos.
Ton fils t'enlève un droit de funérailles.
Et sa piquette échappe à tes impôts.
Puissé-je ici vieillir exempt d'orage,
Et, de l'oubli près de subir le poids,
Comme l'oiseau, dormir dans le feuillage,
Au bruit mourant des échos de ma voix!

LE VIN DE CHYPRE.

Air du Vaudeville de Préville et Taconnet.

Chypre, ton vin qui rajeunit ma verve,
Me fait revoir l'enfant porte-bandeau,
Jupiter, Mars, Vénus, Junon, Minerve,
Ces dieux longtemps rayés de mon *Credo*.
Si nos auteurs, tout païens dans leurs livres,
M'ont fait maudire un culte ingénieux:
Ah! de ce vin c'est qu'ils n'étaient pas ivres.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

Au culte grec, enseigné dans nos classes,
Moi, je reviens, tant Bacchus est puissant.
A mes chansons, dansez, Muses et Grâces;
Souris, Phébus; Zéphyr, sois caressant.
Faunes, Sylvains, Bacchantes et Dryades,
Autour de moi formez des cœurs joyeux.
Mais de ma cave éloignez les Naïades, etc.

Grâce à ce vin de saveur goudronnée,
Je crois voguer vers ces anciens autels
Où la beauté, de myrte couronnée,
Sous un ciel pur ravissait les mortels.
Nés dans le Nord, sous un vent de colère,
Figurons-nous ce ciel délicieux.
A le peupler l'homme a dû se complaire, etc.

Les yeux en l'air le bonhomme Hésiode
Cherchait jadis des dieux à noms ronflants.
Faute d'idée, il allait faire une ode;
De Chypre arrive une outre aux larges flancs.
Mon Grec s'enivre, et sur Pégase il grimpe,
Chaud du nectar qui pousse au merveilleux.
L'outre était pleine; il en sort un Olympe, etc.

Aux déités, fables des vieux empires,
Nous opposons des diables peu tentants;
Des loups-garoux, des goules, des vampires,
Du moyen-âge aimables passe-temps.
Fi des damnés, des spectres et des tombes!
Fi de l'horrible! il est contagieux.
Chauve-souris, faites place aux colombes, etc.

Anacréon, Ménandre, Eschyle, Homère,
Ont dans ce vin bu l'immortalité.
Ah! versez-m'en, et ma lyre éphémère
Pour l'avenir peut-être aura chanté.
Non; mais, d'amours conduisant une troupe,
Hébé pour moi quitte un moment les cieux.
En souriant elle remplit ma coupe.
Le vin de Chypre a créé tous les dieux.

LES QUATRE AGES HISTORIQUES.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas! menace nos abris;
Tu vas crouler : point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris!
Où courons-nous? quel sage, en proie au doute

N'a sur son front vingt fois passé la main!
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route :
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.

Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.
En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue une autre recommence.
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.

Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour loi ses grossiers appétits.
Groupes épars, sous des toits de charmille,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.
Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups.
C'est au berceau la cité vagissante;
Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.

Au second âge on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croît dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi! l'on s'accoutume!
Il corrompt tout; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume ;
Dieu dit alors : Humains, levez les yeux.

L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères.
Comme ses rois, le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous, les flots sont maîtrisés ;
La presse abat les murs de la patrie,
Et Dieu nous dit : Peuples, fraternisez.

Humanité, règne! voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos.

Déjà les vents au bord le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail; paix au sol qu'il féconde!
Que par l'amour les hommes soient unis :
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde :
Que Dieu nous dise : Enfants, je vous bénis.

Du genre humain saluons la famille!
Mais qu'ai-je dit? pourquoi ce chant d'amour?
Aux feux des camps le glaive encor scintille;
Dans l'ombre à peine on voit poindre le jour.
Des nations aujourd'hui la première,
France, ouvre-leur un plus large destin.
Pour éveiller le monde à ta lumière,
Dieu t'a dit : Brille, étoile du matin.

LA PAUVRE FEMME.

Air de mon Habit, ou d'Aristippe.

Il neige, il neige, et là devant l'église,
Une vieille prie à genoux.
Sous ses haillons où s'engouffre la bise,
C'est du pain qu'elle attend de nous.
Seule, à tâtons, au parvis Notre-Dame,
Elle vient, hiver comme été;
Elle est aveugle, hélas! la pauvre femme,
Ah! faisons-lui la charité.

Savez-vous bien ce que fut cette vieille
Au teint hâve, aux traits amaigris?
D'un grand spectacle autrefois la merveille,
Ses chants ravissaient tout Paris.
Les jeunes gens, dans le rire ou les larmes,
S'exaltaient devant sa beauté.
Tous, ils ont dû des rêves à ses charmes, etc.

Combien de fois, s'éloignant du théâtre,
Au pas pressé de ses chevaux,
Elle entendit une foule idolâtre
La poursuivre de ses bravos!
Pour l'enlever au char qui la transporte,

Pour la rendre à la volupté.
Que de rivaux l'attendaient à sa porte, etc.

Quand tous les arts lui tressaient des couronnes,
Qu'elle avait un pompeux séjour!
Que de cristaux, de bronzes, de colonnes!
Tributs de l'amour à l'amour.
Dans ses banquets, que de muses fidèles
Au vin de sa prospérité!
Tous les palais ont leurs nids d'hirondelles, etc.

Revers affreux! un jour la maladie
Éteint ses yeux, brise sa voix :
Et bientôt seule et pauvre elle mendie
Où, depuis vingt ans, je la vois.
Aucune main n'eut mieux l'art de répandre
Plus d'or, avec plus de bonté,
Que cette main qu'elle hésite à nous tendre, etc.

Le froid redouble; ô douleur! ô misère!
Tous ses membres sont engourdis.
Ses doigts ont peine à tenir le rosaire
Qui l'eût fait sourire jadis.
Sous tant de maux, si son cœur tendre encore
Peut se nourrir de piété;
Pour qu'il ait foi dans le ciel qu'elle implore,
Ah! faisons-lui la charité.

LES TOMBEAUX DE JUILLET.

AIR d'Octavie.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures :
Enfants, des fleurs, des palmes, des flambeaux!
De nos Trois-Jours ornez les sépultures.
Comme les rois le peuple a ses tombeaux.

Charle avait dit : « Que juillet qui s'écoule
« Venge mon trône en butte aux niveleurs.
« Victoire aux lis! » Soudain Paris en foule
S'arme et répond : « Victoire aux trois couleurs! »

Pour parler haut, pour nous trouver timides,
Par quels exploits fascinez-vous nos yeux?

N'imitez pas l'homme des Pyramides :
Dans son linceul tiendraient tous vos aïeux.

Quoi! d'une charte on nous a fait l'aumône,
Et sous le joug vous voulez nous courber!
Nous savons tous comment s'écroule un trône.
Dieu juste! encore un roi qui veut tomber.

Car une voix, qui vient d'en haut sans doute,
Au fond du cœur nous crie : Égalité!
L'égalité? c'est peut-être une route
Qu'aux malheureux ferme la royauté.

Marchons! marchons! A nous l'Hôtel-de-Ville!
A nous les quais! à nous le Louvre! à nous!
Entrés vainqueurs dans le royal asile,
Sur le vieux trône ils se sont assis tous.

Qu'un peuple est grand qui, pauvre, gai, modeste,
Seul maître, après tant de sang et d'efforts,
Chasse en riant des princes qu'il déteste,
Et de l'état garde à jeun les trésors!
Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures, etc.

Des artisans, des soldats de la Loire,
Des écoliers s'essayant au canon,
Sont tombés là, vous léguant leur victoire,
Sans penser même à nous dire leur nom.

A ces héros la France doit un temple.
Leur gloire au loin inspire un saint effroi.
Les rois que trouble un aussi grand exemple,
Tout bas ont dit : Qu'est-ce aujourd'hui qu'un roi?

Voit-on venir le drapeau tricolore?
Répètent-ils, de souvenirs remplis,
Et sur leur front ce drapeau semble encore
Jeter d'en haut les ombres de ses plis.

En paix voguant de royaume en royaume,
A Sainte-Hélène en sa course il atteint.
Napoléon, gigantesque fantôme,
Paraît debout sur ce volcan éteint.

A son tombeau la main de Dieu l'enlève.
« Je t'attendais mon drapeau glorieux.
« Salut! » Il dit, brise et jette son glaive
Dans l'Océan, et se perd dans les cieux.

Dernier conseil de son génie austère!
Du glaive en lui finit la royauté.
Le conquérant des sceptres de la terre
Pour successeur choisit la Liberté.
Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures, etc.

Des corrupteurs la faction titrée
Déserte en vain cet humble monument;
En vain compare à l'émeute enivrée
De nos vengeurs le noble dévouement.

Enfants, en rêve, on dit qu'avec les anges
Vous échangez, la nuit, les plus doux mots.
De l'avenir prédisez les louanges,
Pour consoler ces âmes de héros.

Dites-leur : Dieu veille sur votre ouvrage,
Par nos erreurs ne vous laissez troubler.
Du coup qu'ici frappa votre courage,
La terre encore a longtemps à trembler.

Mais dans nos murs fondrait l'Europe entière,
Qu'au prompt départ de vingt peuples rivaux,
La liberté naîtrait de la poussière
Qu'emporteraient les pieds de leurs chevaux.

Partout luira l'égalité féconde.
Les vieilles lois errent sur des débris.
Le monde ancien finit; d'un nouveau monde
La France est reine, et son Louvre est Paris.

A vous, enfants, ce fruit des Trois-Journées,
Ceux qui sont là vous frayaient le chemin.
Le sang français, des grandes destinées
Trace en tout temps la route au genre humain.

Des fleurs, enfants, vous dont les mains sont pures, etc.

ADIEU, CHANSONS.

Air du Tailleur et la Fée, ou d'Ageline.

Pour rajeunir les fleurs de mon trophée,
Naguère encor, tendre, docte ou railleur,
J'allais chanter, quand m'apparut la fée
Qui me berça chez le bon vieux tailleur.
« L'hiver, dit-elle, a soufflé sur ta tête :
« Cherche un abri pour tes soirs longs et froids.
« Vingt ans de lutte ont épuisé ta voix,
« Qui n'a chanté qu'au bruit de la tempête. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

« Ces jours sont loin, poursuit-elle, où ton âme
« Comme un clavier modulait tous les airs;
« Où la gaîté, vive et rapide flamme,
« Au ciel obscur prodiguait ses éclairs.
« Plus rétréci, l'horizon reste sombre.
« Des gais amis le long rire a cessé.
« Combien là-bas déjà t'ont devancé!
« Lisette même, hélas! n'est plus qu'une ombre. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé, etc.

« Bénis ton sort. Par toi la poésie
« A d'un grand peuple ému les derniers rangs.
« Le chant qui vole à l'oreille saisie,
« Souffla tes vers, même aux plus ignorants.
« Vos orateurs parlent à qui sait lire;
« Toi conspirant tout haut contre les rois,
« Tu marias, pour ameuter les voix,
« Des airs de vielle aux accents de la lyre. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé, etc.

« Tes traits aigus lancés au trône même,
« En retombant aussitôt ramassés,
« De près, de loin, par le peuple qui t'aime,
« Volaient en cœur jusqu'au but relancés.

« Puis quand ce trône ose brandir son foudre,
« De vieux fusils l'abattent en trois jours.
« Pour tous les coups tirés dans son velours,
« Combien ta muse a fabriqué de poudre! »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé, etc.

« Ta part est belle à ces grandes journées,
« Où du butin tu détournas les yeux.
« Leur souvenir couronnant tes années,
« Te suffira si tu sais être vieux.
« Aux jeunes gens racontes-en l'histoire;
« Guide leur nef; instruis-les dans l'écueil;
« Et de la France, un jour, font-ils l'orgueil,
« Va rechauffer ta vieillesse à leur gloire. »
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé, etc.

Ma bonne fée, au seuil du pauvre barde,
Oui, vous sonnez la retraite à propos.
Pour compagnon, bientôt dans ma mansarde,
J'aurai l'oubli, père et fils du repos.
Mais à ma mort, témoins de notre lutte,
De vieux Français se diront, l'œil mouillé;
Au ciel, un soir, cette étoile a brillé;
Dieu l'éteignit longtemps avant sa chute.
Adieu, chansons! mon front chauve est ridé.
L'oiseau se tait; l'aquilon a grondé.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A Antoine Arnault. 135
Académie (l') et le Caveau. 54
Adieu, Chansons! 493
Adieu à des amis. 199
Adieux à la campagne. 287
Adieux (les) à la gloire. 265
Adieux de Marie Stuart. 112
Age (l') futur. 65
Agent (l') provocateur. 293
Ainsi soit-il. 49
Alchimiste (l'). 434
A Mademoiselle ***. 588
A M. de Chateaubriand. 461
A M. Lucien Bonaparte. 409
Ame (mon). 169
A mes amis devenus ministres. 446
A M. Gohier. 568
Ami (l') Robin. 68
Amitié (l'). 504
A mon ami Désaugiers. 150
Ange (l') exilé. 537
Ange (l') gardien. 401
Anniversaire (l'). 535
Aveugle (l') de Bagnolet. 209
Bacchante (la). 51
Beaucoup d'amour. 97
Bedeau (le). 137
Billets (les) d'enterrement. 125
Bohémiens (les). 95
Bon Dieu (le). 254
Bon Français (le). 88
Bonheur (le). 431
Bon ménage (le). 224
Bonne (la) fille, ou les Mœurs du temps. 47
Bonne (la) maman. 520
Bonne (la) vieille. 186
Bon (le) pape. 525
Bonsoir. 575
Bon (le) vieillard. 265
Bon Vin et Fillette. 120
Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans. 118
Bouquetière (la) et le Croque-mort. 192
Bouteille (la) volée. 117
Boxeurs (les), ou l'Anglomane 398
Brennus. 201
Cachet (le). 530
Cantharide (la). 508
Capucins (les). 185
Cardinal (le) et le Chansonnier. 416
Carillonneur (le). 123
Carnaval (mon). 294
Carnaval (le) de 1818. 215
Cartes (les). 252
Célibataire (le). 107
Ce n'est plus Lisette. 160
Censeur (le) 505
Censure (la). 96
Champ (le) d'asile. 226
Champs (les). 175
Chant (le) du Cosaque. 524
Chant funéraire sur la mort de mon ami Quénescourt. 436
Chantres (les) de paroisse. 207
Chapeau (le) de la mariée. 564
Charles VII. 55
Chasse (la). 290
Chasseur (le) et la Laitière. 574
Chatte (la). 111
Cheveux (mes). 56
Cinq (les) étages. 455
Cinq (le) mai. 271
Cinquante ans. 472
Cinquante (les) écus. 214
Clés (les) du paradis. 202
Cocarde (la) blanche. 174
Coin (le) de l'amitié. 64
Colibri. 450
Comète (la) de 1832. 405
Commencement (le) du voyage. 80
Complainte d'une de ces demoiselles. 159
Complainte sur la mort de Trestaillon. 275
Conseil aux Belges. 465
Conseils (les) de Lise. 500
Contemporaine (ma) 260
Contrat (le) de mariage. 525
Contrebandiers (les). 444
Conversation entre mon censeur et moi. 14
Convoi (le) de David. 571
Cordon (le), s'il vous plaît. 424
Couplet. 418
Couplet. 425
Couplet. 432
Couplet aux jeunes gens. 450
Couplet écrit sur l'album de madame Amédée de V... 379
Couplet écrit sur un recueil de chansons manuscrits de M***. 348
Couplets adressés à des habitants

de l'île de France (île Maurice.) 471
Couplets à ma filleule. 189
Couplets sur la journée de Waterloo. 378
Couplets sur un prétendu portrait de moi. 360
Couronne (la). 221
Couronne (la) de bluets. 316
Curé (mon). 115
Dauphin (le). 391
Déesse (la). 314
Dénonciation en forme d'impromptu. 287
Denys, maître d'école. 426
Deo gratias d'un épicurien. 51
De Profundis, à l'usage de deux ou trois maris. 282
Dernière (ma) chanson, peut-être. 84
Descente (la) aux enfers. 59
Deux (les) cousins. 266
Deux (les) grenadiers. 382
Deux (les) sœurs de charité. 157
Dieu (le) des bonnes gens. 197
Dix (les) mille francs. 419
Docteur (le) et ses malades. 134
Double (la) chasse. 127
Double (la) ivresse. 76
Eau (l') bénite. 303
Echelle (l') de Jacob. 362
Ecrivain (l') public. 459
Education (l') des demoiselles. 50
Eloge des chapons. 85
Eloge de la richesse. 129
Emile Debraux. 451
Encore des amours. 386
Enfant (l') de bonne maison. 244
Enfants (les) de la France. 238
Enrhumé (l'). 248
Enterrement (mon). 345
Epée (l') de Damoclès. 318
Epitaphe de ma muse. 297
Ermite (l') et ses saints. 179
Esclaves (les) gaulois. 350
Etoiles (les) qui filent. 246
Exilé (l'). 190
Faridondaine (la), ou la Conspiration des chansons. 251
Feu (le) du prisonnier. 411
Feux (les) follets. 454
Fille (la) du peuple. 423
Filles (les). 328
Fils (le) du pape. 345
Fortune (la). 262
Fous (les). 476
Frétillon. 73
Fuite (la) de l'Amour. 332
Garde (la) nationale. 279
Gaudriole (la). 35
Gaulois (les) et les Francs. 70
Gotton. 448
Gourmands (les). 83
Grand'mère (ma). 40
Grande (la) orgie. 90
Grenier (le). 361
Guérison (ma). 291
Gueux (les). 57
Habit (mon). 176
Habit (l') de cour. 145
Halte-là, ou le Système des interprétations. 243
Hâtons-nous. 456
Hirondelles (les). 327
Hiver (l'). 161
Homme (l') rangé. 119
Indépendant (l'). 183
Infidélités (les) de Lisette. 109
Infiniment (les) petits. 373
In-octavo (l') et l'in-trente-deux. 359
Ivrogne (l') et sa femme. 166
Jacques. 473
Jean de Paris. 482
Jeanne-la-Rousse. 437
Jeannette. 139
Jeune (la) muse. 331
Jour (le) des morts. 93
Jours (mes) gras de 1829. 412
Juge (le) de Charenton. 171
Juif (le) errant. 421
Lafayette en Amérique. 353
Laideur et beauté. 427
Lampe (ma). 253
Liberté (la). 289
Louis XI. 263
Lutins (les) de Montlhéri. 404
Madame Grégoire. 53
Maison (la) de santé. 319
Maître (le) d'école. 105
Malade (le). 315
Margot. 148
Mariage (le) du pape. 394
Marionnettes (les). 132
Marquis (le) de Carabas. 163
Marquise (la) de Pretintaille. 257
Maudit Printemps. 355
Mauvais (le) vin, ou les *car*. 307
Ménétrier (le) de Meudon. 481
Mère (la) aveugle. 44
Messe (la) du Saint-Esprit. 277
Métempsycose (la). 365
Mirmidons (les). 240
Missionnaire (le) de Mont-Rouge. 376
Missionnaires (les). 222
Monsieur Judas. 196
Mort (la) de Charlemagne. 228
Mort (la) du diable. 387
Mort (la) du roi Christophe. 260
Mort (la) subite. 213
Mort (le) vivant. 42
Mouche (la). 403
Muse (la) en fuite. 285
Musique (la). 81
Nabuchodonosor. 275
Nacelle (ma). 194
Nature (la). 231
Nègres (les) et les marionnettes. 400
Nostalgie (la). 441
Notice historique. 4
Nourrice (ma). 442
Nouveau (le) Diogène. 104
Nouvel ordre du jour. 280
Octavie. 341
Oiseaux (les). 156
Ombre (l') d'Anacréon. 295
On s'en fiche. 138

Opinion de ces demoiselles. 143
Orage (l'). 269
Oraison funèbre de Turlupin. 379
Orangs-Outangs (les). 475
Paillasse. 168
Pape (le) musulman. 389
Parny. 38
Parques (les). 114
Passez, jeunes filles. 415
Passy. 486
Pauvre (la) femme. 489
Pauvres (les) amours. 366
Pèlerinage (le) de Lisette. 384
Petit (mon) coin. 181
Petite (la) fée. 193
Petit (le) homme gris. 46
Petit (le) homme rouge. 392
Petits (les) coups. 128
Pigeon (le) messager. 302
Plus de politique. 147
Poëte (le) de cour. 346
Poniatowski. 457
Prédiction de Nostradamus pour l'an deux mil. 484
Préface. Novembre 1815. 13
Préface (nouvelle) 1833. 17
Préface. 283
Prière d'un épicurien. 109
Prince (le) Navarre. 211
Printemps (le) et l'automne. 43
Prisonnier (le). 335
Prisonnier (le) de guerre. 388
Prisonnière (la) et le chevalier. 131
Proverbe (le). 455
Psara. Chant de victoire des Ottomans. 356
Quatorze (le) juillet. 413
Quatre (les) âges historiques. 487
Qu'elle est jolie. 206
Refus (le). 464
Reliques (les). 439
République (ma). 165
Requête présentée par les chiens de qualité. 94
Restauration (la) de la chanson. 466
Retour (le) dans la patrie. 217
Révérends (les) pères. 236
Rêverie (la). 200
Roger Bontemps. 37
Roi (le) d'Yvetot. 29
Romans (les). 141
Rosette. 235
Rossignols (les). 241
Sainte-Alliance (la) barbaresque. 178
Sainte-Alliance (la) des peuples. 233
Sacre (le) de Charles-le-Simple. 369
Scandale (le). 133
Sciences (les). 311
Sénateur (le). 32
Si j'étais petit oiseau. 203
Soir (le) des noces. 182
Souvenirs d'enfance. 468
Souvenirs (les) du peuple. 398
Suicide (le). 478
Sylphide (la). 298
Tailleur (le) et la Fée. 312
Temps (le). 249
Tombeau (mon). 418
Tombeau (le) de Manuel. 407
Tombeaux (les) de juillet. 490
Tour (un) de marotte. 74
Tournebroche (le). 310
Traité de politique à l'usage de Lise. 142
Treize à table. 352
Trembleur (le). 259
Trinquons. 108
Troisième (le) mari. 100
Troubadours (les). 348
Vendanges (les). 268
Ventru (le), ou Compte-rendu de la session de 1818. 219
Ventru (le) aux élections de 1819. 229
Vertu (la) de Lisette. 338
Vieillesse (la). 124
Vieux (le) caporal. 429
Vieux (le) célibataire. 67
Vieux (le) drapeau. 255
Vieux habits, vieux galons. 101
Vieux (le) ménétrier. 154
Vieux (le) sergent. 334
Vieux (le) vagabond. 470
Vilain (le). 153
Vin (le) de Chypre. 486
Vin (le) et la Coquette. 177
Violon (le) brisé. 321
Vivandière (la). 187
Vocation (ma). 151
Voisin (le). 121
Voyage (le) imaginaire. 357
Voyageur (le). 339
Voyage au pays de Cocagne. 77

FIN DE LA TABLE.

CHANSONS

NOUVELLES ET DERNIÈRES.

NOTRE COQ.

PAR JACQUES DUBUISSON,

SERGENT AUX CHASSEURS D'AFRIQUE.

AIR : Madelon s'en fut à Rome, tonderontaine, tonderonton.

Notre coq, d'humeur active,
Las d'Alger, s'écrie : Il faut
Que jusqu'au bon Dieu j'arrive,
Pour voir s'il s'endort là-haut.
J'ai réponse à tout qui-vive.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Oui, jusqu'au ciel je m'envole,
Sans permis des généraux.
Heureux, si mon chant racole
Des âmes de vieux héros.
De leur gloire je raffole.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Que ces étoiles sont belles!
Et les cieux, comme ils sont grands!
Les planètes seraient-elles
Un bon mets de conquérants!
Qu'à nos gens poussent des ailes!
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako,
Coquérico, coquérico.

Dans Vénus j'entre à la brune;
Mars m'attire à ses tambours.
Chez Mercure, la Fortune
Gave butors [1] et vautours.
Que d'avocats dans la lune!
Co,co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Du soleil je fends la voûte.
Dieu! l'Empereur m'apparaît!
« Tu veux un guide, sans doute :
» Tiens, dit-il, mon aigle est prêt :
» Du ciel il connaît la route. »
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Nous partons, et dans nos traites,
L'aigle se plaît à conter
Batailles, siéges, retraites;
Si bien que, pour l'écouter,
S'arrêtent plusieurs comètes.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Vient un parfum qui nous flatte :
« Au Paradis nous voilà, »
Dit l'aigle; « à la porte gratte :
» Mon père, quittons-nous là.
» Adieu, serrons-nous la patte. »
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Qui fume à cette fenêtre?
C'est saint Pierre. Il me dit : « Coq,

[1] *Butors*, oiseaux de proie.

« Aucun des tiens ne pénètre
« Chez nous, que pour pendre au croc.
« Vos chants m'ont trop fait connaître. »
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Passe un ange qui raconte
Le refus du vieux commis.
« Cours, dit le bon Dieu ; qu'il monte,
« Ce coq est de mes amis. »
J'entre, et Pierre en meurt de honte.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

« Mange et bois dans mon aiguière, »
Dit le bon Dieu, fort à point.
« Çà ! parmi vos gens de guerre,
« De moi ne médit-on point?
« — De vous ils ne parlent guère. »
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

Mais quoi ! le bon Dieu se fâche !
« Coq, ne désertes-tu pas?
« — Corbleu ! suis-je donc un lâche?
« — Non : mais retourne là-bas.
« Tu n'as point fini ta tâche. »
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

« Sous le drapeau tricolore
« Vas échauffer cœurs et bras.
« De vous j'ai besoin encore.
« Coq, bientôt tu chanteras

« Le réveil avant l'aurore. »
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

L'oiseau, prompt comme la foudre,
Rentre au quartier général,
Disant : « L'on en va découdre ;
« Dieu fait seller son cheval ;
« Les anges font de la poudre. »
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

De ce récit véridique,
C'est moi, Jacques Dubuisson,
Sergent aux chasseurs d'Afrique,
Qui composai la chanson.
Apprenez-en la musique.
Co, co, coquérico.
France, remets ton shako.
Coquérico, coquérico.

LE GRILLON.

FONTAINEBLEAU, 1836.

AIR de Jacques.

Au coin de l'âtre où je tisonne
En rêvant à je ne sais quoi,
Petit grillon, chante avec moi
Qui, déjà vieux, toujours chansonne.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Nos existences sont pareilles :
Si l'enfant s'amuse à ta voix,

Artisan, soldat, villageois,
A la mienne ont charmé leurs veilles.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Mais sous ta forme hétéroclite
Un lutin n'est-il pas caché?
Vient-il voir si quelque péché
Tient compagnie au vieil ermite?
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

N'es-tu pas sylphe et petit page
De quelque fée au doux pouvoir
Qui t'adresse à moi pour savoir
A quoi le cœur sert à mon âge?
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Non; mais en toi, je le veux croire,
Revit un auteur qui, jadis,
Mourut de froid dans son taudis,
En guettant un rayon de gloire.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Docteur, tribun, homme de secte,
On veut briller, l'auteur surtout.
Dieu, servez chacun à son goût,
De la gloire à ce pauvre insecte.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

La gloire! est fou qui la désire,
Le sage en dédaigne le soin.
Heureux qui recèle en un coin
Sa foi, ses amours et sa lyre!
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

L'envie est là qui nous menace.
Guerre à tout nom qui retentit!
Au fait, plus ce globe est petit,
Moins on y doit prendre de place.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Ah! si tu fus ce que je pense,
Ris du lot qui t'avait tenté!
Ce qu'on gagne en célébrité,
On le perd en indépendance.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

Au coin du feu, tous deux à l'aise,
Chantant l'un par l'autre égayés,
Prions Dieu de vivre oubliés,
Toi, dans ton trou; moi, sur ma chaise.
Petit grillon, n'ayons ici,
N'ayons du monde aucun souci.

LES ÉCHOS.

1859.

Air :

On pèche au ciel, et c'est un fait notoire
Que les échos sont tous des esprits purs,
Pour leurs péchés tombés en purgatoire,
Dans nos vallons, dans nos bois, dans nos murs.
Tant qu'ici-bas dure leur pénitence,
Tout cri, tout mot est répété par eux.
C'est leur supplice; il est cruel en France.
Les échos sont trop malheureux.

Plusieurs d'entre eux, délivrés de nos fanges,
Pauvres forçats, par d'autres remplacés,

Rentrés au ciel, à leurs frères, les anges
Parlaient ainsi de leurs tourments passés :
« Dans ses salons, ses cafés, ses écoles,
» Pour nous Paris est surtout bien affreux :
» A tous les vents il y pleut des paroles.
» Les échos sont trop malheureux. »

L'un d'eux ajoute : « A l'Institut, mes frères,
» J'eus pour prison des murs retentissants.
» Doctes concours, spectacles littéraires
» M'enflaient sans fin de mots vides de sens.
» Réglant science, art, vers, morale, histoire,
» Là, que de nains, au cerveau plat et creux,
» Prenaient ma voix pour trompette de gloire!
» Les échos sont trop malheureux. »

« Moi, dit l'écho du palais de justice,
» J'eus part forcée à d'absurdes arrêts.
» Des becs retors et martyr et complice,
» Que de cliens j'ai ruinés en frais!
» Des gens du roi j'allongeais l'éloquence.
» Plus d'un haut rang ils étaient désireux,
» Plus leur faconde effrayait l'innocence.
» Les échos sont trop malheureux. »

Un autre dit : « Dans une basilique,
» Près de la chaire, hélas! je fus logé.
» Des sermonneurs ferai-je la critique
» Et de la foi de messieurs du clergé?
» Tous en bâillant de Dieu chantaient la gloire,
» Tous sur l'enfer brodaient pour les peureux;
» Et l'orgue seul au Très-Haut semblait croire.
» Les échos sont trop malheureux. »

« Palais-Bourbon, j'ai subi tes séances! »
S'écrie enfin de tous le plus puni :
« De la tribune, écueil des consciences,
» Un Manuel serait encor banni.

» Paix! disait-on, quand venait me surprendre.
» Dans cent discours, quelque mot généreux;
» Écho, paix donc! les rois vont nous entendre.
» Les échos sont trop malheureux. »

« A bas la loi qui de nous, pauvres anges,
» Fait les échos d'un peuple de bavards! »
Clament en cœur les célestes phalanges :
« L'art de parler est le plus sot des arts.
» Nos remplaçants, déjà las du martyre,
» Se croient en butte aux esprits ténébreux;
» Tous ont crié : De l'enfer. Dieu nous tire!
» Les échos sont trop malheureux. »

L'ORPHÉON.

LETTRE A B. WILHEM,

AUTEUR DE LA NOUVELLE MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT MUSICAL, APRÈS LA DERNIÈRE SÉANCE DE L'ORPHÉON DE 1841.

AIR :

Mon vieil ami, ta gloire est grande.
Grâce à tes merveilleux efforts,
Des travailleurs la voix s'amende
Et se plie aux savants accords.
D'une fée as-tu la baguette,
Pour rendre ainsi l'art familier?
Il purifiera la guinguette;
Il sanctifiera l'atelier.

Wilhem, toi de qui la jeunesse
Rêva Grétry, Gluck et Mozart,
Courage! à la foule en détresse
Ouvre tous les trésors de l'art.
Communiquer à des sens vides
Les plus nobles émotions,
C'est faire en des grabats humides
Du soleil entrer les rayons.

La musique, source féconde,
Épandant ses flots jusqu'en bas,
Nous verrons ivres de son onde
Artisans, laboureurs, soldats.
Ce concert, puisses-tu l'étendre
A tout un monde divisé!
Les cœurs sont bien près de s'entendre
Quand les voix ont fraternisé.

Notre littérature est folle :
Fais-la rougir par tes travaux.
De meurtres elle tient école
Et pousse à des Werthers nouveaux.
On l'entend, d'excès assouvie,
En vers, en prose s'essouffler
A décourager de la vie
Ceux qu'elle en devrait consoler.

Des classes qu'à peine on éclaire
Relevant les mœurs et les goûts,
Par toi devenu populaire,
L'art va leur faire un ciel plus doux.
Les notes, sylphides puissantes,
Rendront moins lourd soc et marteau,
Et feront des mains menaçantes
Tomber l'homicide couteau.

Quand tu pouvais sur notre scène
Tenter un plus brillant laurier,
Tu choisis d'alléger la chaîne
Du pauvre enfant de l'ouvrier.
A tes leçons, large semence,
La foule accourt, et tu les vois,
Captivant jusqu'à la démence [1],
Vers le ciel diriger sa voix.

[1] Les docteurs Trelat et Leuret ont fait l'emploi le plus heureux, à la Salpêtrière et à Bicêtre, de la méthode de Wilhem. Les pauvres aliénés des deux sexes en ont retiré une distraction puissante, et ont pu chanter à l'église des morceaux de musique qui offraient d'assez grandes difficultés d'exécution.

D'une œuvre et si longue et si rude
Auras-tu le prix mérité?
Va, ne crains pas l'ingratitude,
Et ris-toi de la pauvreté.
Sur ta tombe, tu peux m'en croire,
Ceux dont tu charmes les douleurs
Offriront un jour à ta gloire
Des chants, des larmes et des fleurs [1].

LES PIGEONS DE LA BOURSE.

AIR.

Pigeons, vous que la muse antique
Attelait au char des Amours,
Où volez-vous? Las! en Belgique
Des rentes vous portez le cours!
Ainsi de tout faisant ressource,
Nobles tarés, sots parvenus
Transforment en courtiers de bourse
Les doux messagers de Vénus.

De tendresse et de poésie,
Quoi! l'homme en vain fut allaité.
L'or allume une frénésie
Qui flétrit jusqu'à la beauté!
Pour nous punir, oiseaux fidèles,
Fuyez nos cupides vautours;
Aux cieux remportez sur vos ailes
La poésie et les amours.

[1] Peu de mois après avoir adressé ces couplets à son vieil ami, l'auteur avait la douleur de voir s'accomplir la prediction qui les termine. Wilhem mourait à soixante ans, pauvre, à bout de force, mais rêvant toujours à l'extension de sa methode, fruit de vingt-deux ans de travaux; les autorites municipales et départementales, les maitres qu'il avait formes, et la foule de ses eleves de tout âge, accompagnaient sa dépouille au cimetière, où lui furent rendus les honneurs qu'il avait le plus envies.

BAPTÊME DE VOLTAIRE [1].

AIR : Les cloches du monastère.

La foule encombre l'église ;
Les prêtres sont en émoi.
C'est un garçon qu'on baptise,
Fils d'un trésorier du roi.
Le curé court en personne
Dire au bedeau : « Sonne ! sonne !
« Dig don ! dig don !
« Que n'avons-nous un bourdon !
« Dig don ! dig don !
« Don ! don ! » } *bis.*

Le curé parle au vicaire :
« Ce baptême nous fera
« Redorer croix, reliquaire,
« Ostensoir, et cætera.
« Même il se peut que j'accroche
« De l'argent pour une cloche.
« Dig don ! dig don !
« Que n'avons-nous un bourdon !
« Dig don ! dig don !
« Don ! don ! »

« Ah ! crie un chantre, j'espère
« Que, nous livrant son cellier,
« Cet enfant comme son père
« Un jour sera marguillier.
« Qu'à son nom l'honneur s'attache
« D'un gros marguillier sans tache.

1 Voltaire, né en février 1694, était d'apparence si frêle qu'on se contenta de l'ondoyer en famille. Son baptême n'eut lieu qu'en novembre de la même année, à Saint-André des-Arts. Son père, notaire d'abord, devint trésorier de la cour des comptes.

« Dig don ! dig don !
« Que n'avons-nous un bourdon !
« Dig don ! dig don !
« Don ! don ! »

A la marraine, un beau prêtre
Dit tout bas : « Les jolis yeux !
« Madame, vous devez être
« Un ange envoyé des cieux.
« L'enfant qu'un ange patronne
« Est un saint que Dieu nous donne.
« Dig don ! dig don !
« Que n'avons-nous un bourdon !
« Dig don ! dig don !
« Don ! don ! »

« De sa mère, ajoute un diacre,
« Ce fils aura tout l'esprit.
« Qu'à la chaire il se consacre,
« Il vengera Jésus-Christ.
« Qui sait? à sa voix peut-être
« Plus d'un bûcher doit renaître.
« Dig don ! dig don !
« Que n'avons-nous un bourdon !
« Dig don! dig don !
« Don ! don ! »

Mais du ciel tombe un fantôme:
C'est Rabelais, grand moqueur,
Qui leur dit : « Dans ce vieux tome
« J'ai chanté jadis au chœur.
« Sur cet enfant qu'on baptise,
« Dieu veut que je prophétise.
« Dig don ! dig don !
« Que n'avez-vous un bourdon !
« Dig don! dig don !
« Don! don ! »

« Appelons François-Marie
« Ce garçon, » dit le parrain.

Le fantôme se récrie :
« De tels noms ne lui vont brin.
« La gloire, à son baptistère,
« Lui donnera nom Voltaire.
« Dig don! dig don!
« Que n'avez-vous un bourdon!
« Dig don! dig don!
« Don! don! »

« Dans ce marmot, tête énorme,
« Germe un puissant écrivain
« Qui doit, en fait de réforme,
« Passer Luther et Calvin.
« Sots préjugés, il vous sape.
« Gare à vous, monsieur du pape!
« Dig don! dig don!
« Que n'avez-vous un bourdon!
« Dig don! dig don!
« Don! don! »

« Ce Rabelais, qu'on l'arrête! »
Dit le curé s'échauffant.
« Pour nous un dîner s'apprête
« Chez le père de l'enfant.
« De cadeaux il nous accable :
« Baptisons, fût-ce le diable!
« Dig don! dig don!
« Que n'avons-nous un bourdon!
« Dig don! dig don!
« Don! don! »

Le fantôme, qui s'envole,
Crie aux prêtres : « Avant peu,
« Voltaire, encore à l'école,
« En jouant y met le feu.
« Ce feu chez vous va s'étendre :
« Aux cloches il faut vous pendre.
« Dig don! dig don!
« Que n'avez-vous un bourdon!
« Dig don! dig don! } *bis.*
« Don! don! »

CLAIRE.

Air :

Quelle est cette fille qui passe
D'un pied léger, d'un air riant?
Dans son sourire que de grâce,
De bonté dans son œil brillant!
— Elle est modiste, et désespère
Ses compagnes par sa fraîcheur;
Sa beauté fait l'orgueil d'un père:
C'est la fille du fossoyeur.

Claire habite le cimetière.
Ce qu'au soleil on voit briller,
C'est sa fenêtre, et sa volière
Qu'on entend d'ici gazouiller.
Là-bas, voltige sur les tombes
Un couple éclatant de blancheur;
A qui ces deux blanches colombes?
A la fille du fossoyeur.

Le soir, près du mur que domine
Son toit, où la vigne a grimpé,
Par les sons d'une voix divine
De surprise on reste frappé.
Chant d'amour ou chant d'allégresse
Vous retient joyeux ou rêveur.
Quelle est, dit-on, l'enchanteresse?
C'est la fille du fossoyeur.

On l'entend rire dès l'aurore
Sous les lilas de ce bosquet,
Où les fleurs humides encore
A sa main s'offrent par bouquet.

Là, que les plantes croissent belles!
Que les myrtes ont de vigueur!
Là, toujours des roses nouvelles
Pour la fille du fossoyeur.

Sous son toit, demain grande fête :
Son père va la marier.
Elle épouse, et la noce est prête,
Un jeune et beau ménétrier.
Demain, sous la gaze et la soie,
Comme en dansant battra son cœur!
Dieu donne enfants, travail et joie
A la fille du fossoyeur!

LE DÉLUGE.

Air des Trois couleurs.

Toujours prophète, en mon saint ministère
Sur l'avenir j'ose interroger Dieu.
Pour châtier les princes de la terre,
Dans l'ancien monde un déluge aura lieu.
Déjà, près d'eux, l'Océan sur ses grèves
Mugit, se gonfle. « Il vient, maîtres, voyez!
» Voyez, » leur dis-je. Ils répondent : « Tu rêves. »
Ces pauvres rois (*bis*), ils seront tous noyés.

Que vous ont fait, mon Dieu, ces bons monarques?
Il en est tant dont on bénit les lois.
De jougs trop lourds si nous portons les marques,
C'est qu'en oubli le peuple a mis ses droits.
Pourtant les flots précipitent leur marche
Contre ces chefs jadis si bien choyés.
Faute d'esprit pour se construire une arche,
Ces pauvres rois (*bis*), ils seront tous noyés.

Qui parle aux flots? Un despote d'Afrique.
Noir fils de Cham, qui règne les pieds nus.
« Soumis, dit-il, à mon fétiche antique,
« Flots qui grondez, doublez mes revenus. »
Et ce bon roi, prélevant un gros lucre
Sur les forbans à la traite employés,
Vend ses sujets pour nous faire du sucre.
Ces pauvres rois (*bis*), ils seront tous noyés.

« Accourez tous! crie un sultan d'Asie;
« Femmes, vizirs, eunuques, icoglans.
« Je veux, des flots domptant la frénésie,
« Faire une digue avec vos corps sanglants. »
Dans son sérail tout parfumé de fêtes,
D'où vont s'enfuir ses gardes effrayés,
Il fume, il bâille, il fait voler des têtes.
Ces pauvres rois (*bis*), ils seront tous noyés.

Dans notre Europe, où naît ce grand déluge,
Unis enfin pour se prêter secours,
Tous ont crié : « Dieu, soyez notre juge. »
Dieu leur répond : « Nagez, nagez toujours. »
Dans l'Océan, ces augustes personnes
Vont s'engloutir; leurs trônes sont broyés;
On bat monnaie avec l'or des couronnes.
Ces pauvres rois (*bis*), ils seront tous noyés.

Cet Océan, quel est-il, ô prophète?
Peuples, c'est nous, affranchis de la faim,
Nous plus instruits, consommant la défaite
De tant de rois inutiles enfin.
Dieu fait passer sur ces fils indociles
Nos flots mouvants si longtemps fourvoyés.
Puis, le ciel brille et les flots sont tranquilles.
Ces pauvres rois (*bis*), ils seront tous noyés.

LES ESCARGOTS.

1840.

Air : Il n'y a que Paris, *ou :* Chantez, dansez, amusez-vous.

Chassé du gîte par huissier,
Je cherchais logis au village ;
Lorsqu'un colimaçon grossier
Me fait les cornes au passage.
Voyez comme ils font les gros dos, } *bis.*
Ces beaux messieurs les escargots.

Celui qui me nargue aujourd'hui
Semble dire : « Vil prolétaire !
« Il n'a pas même un chaume à lui !
« L'escargot est propriétaire. »
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Au seuil de son palais nacré
Ce mollusque, à bave incongrue,
Se carre en bourgeois décoré,
Tout fier d'avoir pignon sur rue.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Il n'a point à déménager,
Il n'a point à payer son terme.
Ses voisins sont-ils en danger,
Dans sa maison, vite, il s'enferme.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Trop sot pour connaître l'ennui,
Il fait son bien de toutes choses,
S'engraisse du travail d'autrui,
Et salit le pampre et les roses.

Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

En vain tentent de l'émouvoir
Des oiseaux les voix les plus belles ;
Le rustre a peine à concevoir
Qu'on ait une voix et des ailes.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

Ce bourgeois a raison, ma foi.
Fi du peu que l'esprit rapporte !
Mieux vaut avoir maison à soi :
On met les autres à la porte.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

En deux chambres l'on m'a conté
Que leurs législateurs s'assemblent.
Je le tiens pair ou député :
J'en connais tant qui lui ressemblent !
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots.

De ramper prenant sa façon,
Faisons de moi, s'il est possible,
Un électeur colimaçon,
Un colimaçon éligible.
Voyez comme ils font les gros dos,
Ces beaux messieurs les escargots. } *bis.*

MA GAITÉ.

Air nouveau (de Frédéric Bérat).

Ma gaîté s'en est allée.
Sage ou fou, qui la rendra
A ma pauvre âme isolée,
Dieu l'en récompensera.

Tout vient aggraver ma perte :
L'infidèle, en s'évadant,
Au chagrin toujours rôdant
A laissé ma porte ouverte.
Au logis ramenez-la, } *bis.*
Vous tous qu'elle consola.

Ma gaîté, bonne égrillarde
D'un garçon malingre et vieux,
Devait me servir de garde,
Devait me fermer les yeux.
De ses traits qui n'a mémoire?
Pour me la voir ramener,
Si j'en avais à donner,
Je donnerais de la gloire.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Je lui dus, vaille que vaille,
Ces chants que le prisonnier
A tant redits sur la paille
Et le pauvre en son grenier.
La folle, franchissant l'onde,
Brave et railleuse à Paris,
Allait rendre à nos proscrits
L'espérance au bout du monde.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

« Cessez à de folles têtes
« D'inspirer vos désespoirs, »
Disait-elle aux grands poëtes :
« Le génie a ses devoirs.
« Qu'il brille au vaisseau qui sombre
« Comme un phare bienfaisant.
« Je ne suis qu'un ver luisant,
« Mais je rends la nuit moins sombre. »
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Du luxe elle avait la haine,
Philosophait même un peu;
En petit cercle et sans gêne
S'ébattait au coin du feu.
Que son rire avait de charmes!
J'en pleurais épanoui.
Le rire est évanoui;
Il n'est resté que les larmes.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Elle exaltait la jeunesse,
Les cœurs chauds, les doux penchants,
Ne comptait dans notre espèce
Que des fous, point de méchants.
En dépit des sots rigides,
Qu'elle dépouilla de fois
La raison de ses airs froids,
La sagesse de ses rides!
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Mais nous désertons la gloire,
Mais l'or seul nous fait des dieux;
Aux méchants si j'allais croire!
Gaîté, reviens au bon vieux.
Tout sans toi me rend à plaindre.
Las! mon cerveau se transit;
Ma voix meurt, mon feu noircit;
Et ma lampe va s'éteindre.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola. } *bis.*

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A Antoine Arnault. 155
Académie (l') et le Caveau. 54
Adieu, Chansons! 493
Adieu à des amis. 199
Adieux à la campagne. 287
Adieux (les) à la gloire. 265
Adieux de Marie Stuart 112
Age (l') futur. 65
Agent (l') provocateur. 293
Ainsi soit-il. 49
Alchimiste (l'). 434
A Mademoiselle ***. 582
A M. de Chateaubriand. 461
A M. Lucien Bonaparte. 409
Ame (mon). 169
A mes amis devenus ministres. 446
A M. Gohier. 568
Ami (l') Robin. 68
Amitié (l'). 504
A mon ami Désaugiers. 150
Ange (l') exilé. 537
Ange (l') gardien. 401
Anniversaire (l'). 533
Aveugle (l') de Bagnolet. 209
Bacchante (la) 51
Baptême de Voltaire (le). 505
Beaucoup d'amour. 97
Bedeau (le). 157
Billets (les) d'enterrement. 125
Bohémiens (les) 95
Bon Dieu (le). 254
Bon Français (le). 88
Bonheur (le). 431
Bon ménage (le). 224
Bonne (la) fille, ou les Mœurs du temps. 47
Bonne (la) maman 520
Bonne (la) vieille. 186
Bon (le) pape. 525
Bonsoir. 373
Bon (le) vieillard. 205
Bon Vin et Fillette. 120
Bouquet à une dame âgée de soixante-dix ans. 118
Bouquetière (la) et le Croquemort. 192
Bouteille (la) volée. 117
Boxeurs (les), ou l'Anglomanie. 398
Brennus. 201
Cachet (le). 550
Cantharide (la). 508
Capucins (les). 185
Cardinal (le) et le Chansonnier 416
Carillonneur (le). 125
Carnaval (mon). 294
Carnaval (le) de 1818. 215
Cartes (les). 232
Célibataire (le). 107
Ce n'est plus Lisette. 160
Censeur (le). 505
Censure (la). 96
Champ (le) d'asile. 226
Champs (les). 175
Chant (le) du Cosaque. 524
Chant funéraire sur la mort de mon ami Quénescourt. 436
Chantres (les) de paroisse. 207
Chapeau (le) de la mariée. 564
Charles VII. 55
Chasse (la). 290
Chasseur (le) et la Laitière. 574
Chatte (la). 111
Cheveux (mes). 56
Cinq (les) étages. 455
Cinq (le) mai. 271
Cinquante ans. 472
Cinquante (les) écus. 214
Claire. 508
Clés (les) du paradis. 202
Cocarde (la) blanche. 174
Coin (le) de l'amitié 64
Colibri. 450
Comète (la) de 1832. 405
Commencement (le) du voyage. 80
Complainte d'une de ces demoiselles. 159
Complainte sur la mort de Trestaillon. 275
Conseil aux Belges. 465
Conseils (les) de Lise. 500
Contemporaine (ma). 266
Contrat (le) de mariage. 525
Contrebandiers (les). 444
Conversation entre mon censeur et moi. 14
Convoi (le) de David. 574
Cordon (le), s'il vous plaît. 424
Couplet. 418
Couplet. 425
Couplet. 452
Couplet aux jeunes gens. 450
Couplet écrit sur l'album de madame Amédée de V... 579
Couplet écrit sur un recueil de chansons manuscrites de M***. 548
Couplets adressés à des habitants de l'île de France (île Maurice.) 471

Couplets à ma filleule. 189
Couplets sur la journée de Waterloo. 578
Couplets sur un prétendu portrait de moi. 560
Couronne (la). 221
Couronne (la) de bluets. 516
Curé (mon) 115
Dauphin (le). 391
Déesse (la). 514
Déluge (le). 509
Dénonciation en forme d'impromptu. 287
Denys, maître d'école. 426
Deo gratias d'un épicurien. 51
De Profundis, à l'usage de deux ou trois maris. 282
Dernière (ma) chanson, peut-être. 84
Descente (la) aux enfers. 59
Deux (les) cousins. 266
Deux (les) grenadiers. 382
Deux (les) sœurs de charité. 157
Dieu (le) des bonnes gens. 197
Dix (les) mille francs. 419
Docteur (le) et ses malades. 134
Double (la) chasse. 127
Double (la) ivresse. 76
Eau (l') bénite. 503
Echelle (l') de Jacob. 562
Echos (les). 500
Ecrivain (l') public. 459
Education (l') des demoiselles. 50
Eloge des chapons. 85
Eloge de la richesse. 129
Emile Debraux. 451
Encore des amours. 586
Enfant (l') de bonne maison. 244
Enfants (les) de la France. 238
Enrhumé (l'). 248
Enterrement (mon). 345
Epée (l') de Damoclès. 518
Epitaphe de ma muse. 297
Ermite (l') et ses saints. 179
Escargots (les). 511
Esclaves (les) gaulois. 350
Etoiles (les) qui filent. 246
Exilé (l'). 190
Faridondaine (la), ou la Conspiration des chansons. 251
Feu (le) du prisonnier. 411
Feux (les) follets. 454
Fille (la) du peuple. 423
Filles (les) 328
Fils (le) du pape. 343
Fortune (la). 262
Fous (les). 476
Frétillon. 75
Fuite (la) de l'Amour. 352
Gaîté (ma). 512
Garde (la) nationale. 579
Gaudriole (la). 55
Gaulois (les) et les Francs. 70
Gotton. 448
Gourmands (les). 85
Grand'mère (ma). 40
Grande (la) orgie. 90
Grenier (le). 361
Grillon (le). 498
Guérison (ma 291
Gueux (les). 57
Habit (mon). 176
Habit (l') de cour. 145
Halte-là, ou le Système des interprétations. 245
Hâtons-nous. 456
Hirondelles (les). 527
Hiver (l'). 161
Homme (l') rangé. 119
Indépendant (l'). 183
Infidélités (les) de Lisette. 109
Infiniment (les) petits. 373
In-octavo (l') et l'in-trente-deux 539
Ivrogne (l') et sa femme. 166
Jacques. 475
Jean de Paris. 482
Jeanne-la-Rousse. 457
Jeannette. 159
Jeune (la) muse. 331
Jour (le) des morts. 95
Jours (mes) gras de 1829. 412
Juge (le) de Charenton. 171
Juif (le) errant. 421
Lafayette en Amérique. 355
Laideur et beauté. 427
Lampe (ma). 255
Liberté (la). 289
Louis XI. 265
Lutins (les) de Montlhéri. 404
Madame Grégoire. 55
Maison (la) de santé. 519
Maître (le) d'école. 105
Malade (le). 315
Margot. 148
Mariage (le) du pape. 394
Marionnettes (les). 152
Marquis (le) de Carabas 165
Marquise (la) de Pretintaille. 257
Maudit printemps. 355
Mauvais (le) vin, ou le *car*. 507
Ménétrier (le) de Meudon. 481
Mère (la) aveugle. 44
Messe (la) du Saint-Esprit. 277
Métempsycose (la). 565
Mirmidons (les). 240
Missionnaire (le) de Mont-Rouge. 376
Missionnaires (les). 222
Monsieur Judas. 196
Mort (la) de Charlemagne. 228
Mort (la) du diable. 387
Mort (la) du roi Christophe. 260
Mort (la) subite. 215
Mort (le) vivant. 42
Mouche (la). 405
Muse (la) en fuite. 285
Musique (la). 81
Nabuchodonosor 275
Nacelle (ma). 194
Nature (la). 251
Nègres (les) et les marionnettes. 400
Nostalgie (la). 441
Notice historique 4

Notre coq. 495
Nourrice (ma). 442
Nouveau (le) Diogène. 104
Nouvel ordre du jour. 280
Octavie. 341
Oiseaux (les). 156
Ombre (l') d'Anacréon. 295
On s'en fiche. 158
Opinion de ces demoiselles 145
Orage (l'). 269
Oraison funèbre de Turlupin. 379
Orangs-Outangs (les). 475
Orphéon (l'). 502
Paillasse. 168
Pape (le) musulman. 389
Parny. 58
Parques (les). 114
Passez, jeunes filles. 415
Passy. 486
Pauvre (la) femme. 489
Pauvres (les) amours. 566
Pèlerinage (le) de Lisette. 384
Petit (mon) coin. 181
Petite (la) fée. 193
Petit (le) homme gris. 46
Petit (le) homme rouge. 392
Petits (les) coups. 128
Pigeon (le) messager. 302
Pigeons (les) de la bourse. 504
Plus de politique. 147
Poëte (le) de cour. 346
Poniatowski. 457
Prédiction de Nostradamus pour l'an deux mil. 484
Préface. Novembre 1815. 15
Préface (nouvelle). 1833. 17
Préface. 283
Prière d'un épicurien. 109
Prince (le) de Navarre. 211
Printemps (le) et l'automne. 43
Prisonnier (le). 335
Prisonnier (le) de guerre. 388
Prisonnière (la) et le chevalier. 131
Proverbe (le). 435
Psara. Chant de victoire des Ottomans. 356
Quatorze (le) juillet. 413
Quatre (les) âges historiques. 487
Qu'elle est jolie. 206
Refus (le). 464
Reliques (les). 439
République (ma). 165
Requête présentée par les chiens de qualité. 94
Restauration (la) de la chanson. 466
Retour (le) dans la patrie. 217
Révérends (les) pères. 236
Rêverie (la). 200
Roger Bontemps. 37
Roi (le) d'Yvetot. 29
Romans (les). 141
Rosette. 233
Rossignols (les). 241
Sainte-Alliance (la) barbaresque. 178
Sainte-Alliance (la) des peuples. 233
Sacre (le) de Charles-le-Simple. 369
Scandale (le). 133
Sciences (les). 311
Sénateur (le). 32
Si j'étais petit oiseau. 203
Soir (le) des noces. 182
Souvenirs d'enfance. 468
Souvenirs (les) du peuple. 398
Suicide (le) 478
Sylphide (la). 298
Tailleur (le) et la Fée. 312
Temps (le) 249
Tombeau (mon). 418
Tombeau (le) de Manuel. 407
Tombeaux (les) de juillet. 490
Tour (un) de marotte. 74
Tournebroche (le). 310
Traité de politique à l'usage de Lise. 142
Treize à table. 352
Trembleur (le). 259
Trinquons. 108
Troisième (le) mari. 100
Troubadours (les). 348
Vendanges (les). 268
Ventru (le), ou Compte rendu de la session de 1818. 219
Ventru (le) aux élections de 1819. 229
Vertu (la) de Lisette. 338
Vieillesse (la). 124
Vieux (le) caporal. 429
Vieux (le) célibataire. 67
Vieux (le) drapeau. 255
Vieux habits, vieux galons. 101
Vieux (le) ménétrier. 134
Vieux (le) sergent. 334
Vieux (le) vagabond. 470
Vilain (le). 155
Vin (le) de Chypre. 486
Vin (le) et la Coquette. 177
Violon (le) brisé. 321
Vivandière (la). 187
Vocation (ma). 151
Voisin (le). 121
Voyage (le) imaginaire. 357
Voyageur (le). 339
Voyage au pays de Cocagne. 77

FIN DE LA TABLE.

PQ
2195
A1
1844

Béranger, Pierre Jean de
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY